

L'intégrale des Raisins

Raymond Plante

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Édition spéciale 25^e anniversaire

Raymond Plante

L'Intégrale
des **RAISINS**

roman
Boréal



Raymond Plante

L'INTÉGRALE DES RAISINS

Édition spéciale 25^e anniversaire

2010

Boréal

Le Dernier des raisins

RAYMOND PLANTE
**LE DERNIER
DES RAISINS**



À ma fille Emmanuelle.

*À ses amies Manon, Josée et Marie-Claude...
qui aiment danser.*

*Aussi à Andréa, Anik, Luc et François...
qui aiment rire.*

À Christyne Lauzon, avec un merci.

À la santé de la jeunesse qui m'apprend l'époque.

À l'amour.

À l'humour.

À l'envers comme à l'endroit.

Le cœur dans l'ascenseur

Une mouche ! J'ai avalé une mouche. Pas une grosse mouche verte à vidanges, j'en suis presque sûr. Peut-être une petite mouche de rien ou une mouche à merde, je ne l'ai pas vue. Mais une mouche est une mouche. Je l'ai sentie s'écraser dans ma gorge. C'est pas une sensation agréable. Il faudra que j'apprenne à me fermer la gueule en moto. C'est une règle. Parce qu'il a fallu que je monte sur la Yamaha RD 350 de Luc. Il vient de l'acheter. Un spécial de fin de saison. Une petite annonce dans *La Presse* :

« YAMAHA RD 350 1984, très propre et full face, pneus neufs, 1 350 \$, Claude 783-etc. »

Luc m'a dit que le Claude en question avait la larme à l'œil en regardant partir sa moto. Une affaire incroyable ! Luc a travaillé comme un chien tout l'été pour rouler sur un engin semblable. Combien de hot-dogs a-t-il bourrés de relish-moutarde-chou ? Combien de paniers de grosses frites grasses a-t-il secoués au-dessus de l'huile bouillante ? Combien de boulettes de hamburgers a-t-il retournées sur le grill ? Combien de clients a-t-il servis, la tête ailleurs, la cervelle à cheval sur sa moto ? Luc est fou. Depuis trois jours, il ne parle plus, il ronronne. Il écoute son moteur, vibre avec lui, l'ausculte... et se demande pourquoi il s'étouffe aussi souvent. Mais il jure qu'il trouvera bien le bobo. Il ne veut pas traîner d'un garage à l'autre et surtout pas avouer qu'il s'est fait passer un citron. Luc Robert a son orgueil. Cette moto-là, c'était une aubaine formidable ! Il y tient.

Après avoir payé son bienfaiteur, il ne lui restait pas assez d'argent pour s'équiper des vêtements de cuir qui font les vrais motards. Il a commencé par s'acheter un beau casque neuf et flamboyant – ce qui n'est pas donné – et s'est fait percer l'oreille droite. C'est à la mode et ça fait plus motard. Avec sa moto, son casque et son oreille, il attendait impatiemment que l'école nous fasse signe de revenir. Lui, il était prêt. Hier, il m'a dit :

— Je te ramasse à neuf heures.

Il avait le ton autoritaire qu'il utilise quand il veut me faire croire que ma musique classique, c'est bon pour les tapettes. Je me suis débattu un peu.

— Il te faudrait deux casques. Je tiens à ma tête, moi. On aurait l'air fin si on se faisait arrêter par la police.

J'avais l'impression de chialer comme ma mère quand elle veut me convaincre que tout est dangereux.

— Un casque ! Je vais t'en trouver un ! Tu vas voir, on va faire sensation.

Sensation ! Ouais... Tout le monde nous a vus. Tout le monde nous a montrés du doigt. Tout le monde a ri aussi. En entrant dans la cour de la polyvalente, Luc a voulu faire le fin et beaucoup de bruit. C'était pas l'endroit. Son moteur s'est mis à fumer et à rouspéter pour finalement s'étouffer. Là, j'ai dû descendre plus tôt que prévu. Nous avions l'air ridicules. Moi avec son vieux casque de football trop petit pour ma tête et la maudite mouche que je n'arrivais pas à cracher ! Lui à faire semblant d'examiner en expert son idiot de moteur ! Il n'aurait pas dû s'exténuer à le remettre en route. Les vautours ont eu beau jeu.

Avant que la polyvalente au complet ne s'attroupe autour de nous, j'ai voulu remettre le casque de football à Luc. Pas facile à enlever, ce truc-là, quand on porte des lunettes. Et c'est plutôt Luc qui m'a mis son casque de moto dans les bras et a poussé sa Yamaha RD 350 vers les simples bicyclettes cadenassées qui l'attendaient humblement. On a subi quelques sarcasmes. On a riposté avec des blagues plus ou moins réussies. Des répliques pas méchantes, mais qui changent le mal de place, preuves que nous possédions encore de l'humour dans la honte.

Nous nous sommes dirigés vers l'entrée principale. Pour soigner son orgueil qui venait d'essuyer un dur coup, Luc a laissé glisser entre ses dents :

— Le monde est plein de jaloux !

— Ouais... C'est pour ça qu'il faut pas se casser la gueule quand on pète de la broue.

Luc m'a regardé de travers.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Moi ? Rien.

Pour l'encourager, je lui ai dit que je l'approuvais.

À l'intérieur de la poly, ça sentait le renfermé. La même odeur que nous avions laissée là en juin, un peu surie peut-être. Il faisait chaud à en crever. Sur la moto, à cause du vent, je ne m'en étais pas aperçu... ensuite, la honte m'avait fait croire que c'était moi qui produisais cette chaleur-là. Je me trompais. Il faisait vraiment chaud. C'est toujours comme ça. On dirait qu'il s'agit de parler d'école pour que l'été reprenne vie. Tout le monde dégoutte et rêve de piscine. Mais ça

report. Le travail de la tête recommence.

Plus jeune, j'étais content. Les vacances m'ennuyaient à la longue. Maintenant, c'est la même chose mais, pour la forme ou pour faire comme les autres, je joue l'écoeuré. Si je m'amenais en hurlant : « Youppi ! les cours reprennent ! », de quoi j'aurais l'air, hein ? Du dernier des concombres ! D'autant plus qu'ils ne débiteront vraiment que la semaine prochaine. Aujourd'hui, nous venons chercher nos livres, notre horaire et nous faire photographier. C'est la routine du premier jour où on niaise à faire la queue d'une place à l'autre. Alors j'entre dans la polyvalente en traînant mes *running shoes* sur le terrazzo bien ciré. À mes côtés, Luc voyage en solitaire. Il flotte. Il donne l'impression de naviguer une dizaine de centimètres au-dessus du sol. Il ne voit rien. Seul au monde ! Il lévite, comme si un gourou lui avait appris la manière. Il ne regarde personne mais il ne manque rien. Du coin de l'œil, il épie tous ceux que nous croisons pour voir qui remarquera l'anneau de son oreille.

D'abord, nous nous rendons à la cafétéria pour la photo. Il faut que notre tête apparaisse sur notre carte d'étudiant, parce que, sans carte, il paraît que nous ne sommes rien. Et paf ! En entrant dans la café, c'est arrivé. Paf ! Comme la foudre ! Le coup dans les côtes ! Le hurlement du système d'alarme !

Elle était là ! Là ! En plein cœur de la grande salle où tout le monde se reconnaissait et parlait en même temps. Là ! Comme un bout de vacances qui veut pas disparaître ! Là ! Les jambes étendues, le dos contre le bord d'une des longues tables, à parler avec Andréa Paradis et Stéphanie Lachapelle. Ce sont ses jambes que j'ai remarquées en premier... ses jambes parce que... parce qu'elle portait deux *running shoes* de couleurs différentes. Un mauve avec des contours roses et l'autre carreauté. Si ça n'avait été que ses jambes... des jambes, j'en avais quand même déjà vu, mais il y avait le reste. J'aurais pu jurer qu'elle souriait pour le simple plaisir de montrer ses dents blanches et parfaites. Un sourire que les fabricants de dentifrice vont s'arracher pour leurs publicités. Des yeux bleus, grands comme des piscines, maquillés comme pour un party et qui pétillent... de quoi s'y noyer ou y fêter au champagne. Je suis un peu snob, je sais, je préfère le champagne à la bonne vieille bière. Et puis, ses cheveux... ses petits cheveux blond, rouge et noir... bon ! Des cheveux de trois couleurs et de plusieurs longueurs différentes ! Des cheveux à faire redresser ceux de ma mère qui déteste les choses extravagantes et les gens qui veulent se faire remarquer. Pour cette raison, ma mère ne pète jamais en public. Elle m'a appris à en faire autant, ce qui est le premier principe de la bonne éducation selon elle et ma grand-mère.

Tout d'un coup, j'avais le cœur dans les genoux... comme s'il avait pris l'ascenseur pour me laisser sans voix, le regard glauque, l'esprit

comme des mains qui s'acharnent à saisir un savon de bande dessinée. Je ne regardais plus où j'allais, j'avancais. Normalement, j'aurais dû être aux côtés de Luc, mais le cave avait bifurqué, me laissant seul. Elle a bien vu que je ne pouvais plus la quitter des yeux. Et c'est ainsi qu'elle m'a dit tout simplement :

— Salut !

J'aurais voulu lui dire salut, moi aussi. Mais la voix m'a manqué. J'avais le cœur au fond de mes *running shoes*, les orteils en nœuds, la langue comme une pâte molle dans ma bouche béante. Mon pied gauche a buté contre une table... Oui ! Avec le bruit qu'il faut pour attirer l'attention d'une foule, je suis rentré directement dans une table. Un peu plus et je m'y serais étendu comme un cadavre fatigué. Du coup, le cœur m'est remonté aux oreilles que je sentais rouges comme une crête de coq. J'ai réussi à rattraper mes lunettes avant qu'elles ne s'égarèrent trop loin et j'ai fait demi-tour. En deux ou trois secondes, qui m'ont semblé une éternité, une bonne douzaine de boutons m'ont poussé dans le dos. C'est là qu'ils se concentrent quand je suis nerveux, gêné ou fatigué. Là ou sur mon nez.

Si j'avais pu ramper sous le terrazzo ou emprunter les conduits d'aération du plafond, je l'aurais fait volontiers. D'autant plus qu'elle m'a trouvé drôle et qu'elle s'est mise à rire avec ses amies. Le pire chœur de rires que j'aie entendu de toute mon existence de timide. J'aurais pu me donner une série de coups de pied dans le derrière. J'étais raisin. Je me sentais raisin. Le dernier des raisins ! Et, si j'avais été intelligent pour deux sous, j'aurais poursuivi ma gaucherie et me serais jeté aux genoux de cette fille-là pour lui demander son nom, son numéro de téléphone et tout et tout. Mais je suis débile dans ces occasions-là. Le parfait débile ! Alors j'ai couru rejoindre Luc qui se demandait ce que j'étais en train de fabriquer presque à plat ventre sur une table.

— Tu as vu la nouvelle ?

— Quelle nouvelle ?

— Celle-là.

Je n'osais pas la montrer du doigt. J'ai dit :

— Celle qui parle avec Andréa et Stéphanie.

— C'est pas une nouvelle. C'est Anik.

— Anik ?

— Anik Vincent !

Et Luc, mon copain Luc Robert, a continué sa route vers le fond de la salle. Moi, le cœur en bataille, je l'ai suivi.

Anik Vincent ! Comment ai-je pu ne pas la reconnaître ? Je n'avais aucune raison de m'enfler la tête parce qu'elle m'avait salué. Elle me connaissait. Elle me connaît depuis notre quatrième année. Ça fait sept ans que nous sommes dans la même classe, elle et moi. Sept ans

complets. Et voilà que je ne la reconnaissais plus. C'est vrai que, l'année dernière, avec ses broches ou plutôt les barbelés qu'elle avait aux dents, elle n'était pas tellement attirante. Et puis il y avait ses grosses lunettes rouges qui ne lui convenaient pas du tout... à mon goût en tout cas. Et puis elle s'habillait toujours en jeans... et ses cheveux qu'elle ne coiffait jamais et qui ne savaient pas s'ils devaient être longs ou courts, bruns ou noirs. Anik Vincent ! Est-ce que c'était possible ? Qu'est-ce qu'elle avait pu manger pendant l'été ?



Luc et moi, nous sommes maintenant les trente-cinquième et trente-sixième de la longue file de tous les épais qui attendent de se faire photographier.

— T'as pas reconnu Anik Vincent ?

— Ben... je l'ai prise pour une autre.

Je me défends. Je ne veux pas révéler les moindres replis de mon âme à un motard amateur.

— T'aurais besoin de changer de lunettes, bonhomme !

Comme dans la chanson de Michel Rivard, je pourrais lui répondre qu'Anik Vincent « a mis de la brume dans mes lunettes », mais je reste silencieux, ailleurs... Je cherche mon cœur qui bat toujours, mais je ne sais plus exactement où. Il a fait un sacré tour d'ascenseur. Boum ! boum ! Au fond de moi, j'aimerais bien savoir pourquoi je me sens perdu, à l'envers, à l'endroit, les pieds à côté de mes souliers... mais tellement bien. Tellement bien !

— Ça fait pas mal ! Ça pince à peine un peu !

Luc devient bavard. Pierre Jodoin a remarqué l'anneau de son oreille. S'il n'était pas complètement branché sur ses petites choses, Luc me demanderait quelle mouche m'a piqué. Je bafouillerais une réponse évasive, n'importe quoi. J'ai même oublié la mouche que j'ai avalée.

Et les cours, les cours qui ne reprennent vraiment que la semaine prochaine.

Les plans d'un playboy-à-lunettes

Dans la cohue de septembre, moi François Gougeon, j'ai décidé de tout mettre en œuvre pour séduire Anik Vincent. La grande question que je me posais était celle-ci : un intellectuel-à-lunettes a-t-il autant de chances de séduire une fille qu'un playboy-à-raquette ? Dans cette question très officielle et inquiétante, j'utilisais des mots un peu forts. Je suis un intellectuel de petits chemins. J'aime assez lire, seul dans ma chambre, les écouteurs de mon baladeur sur les oreilles. Bon ! Et j'écoute un groupe de musiciens farfelus qui s'appellent Mozart, Bach, Chopin, Beethoven et quelques autres. D'accord, c'est moins courant que Michael Jackson, Prince, Madonna ou les Rolling Stones. Mais on me traite d'intellectuel surtout à cause de mes lunettes et de mon physique. Le sport et moi, nous sommes comme le carré de l'hypoténuse et l'haleine du matin. Nous avons très peu de choses en commun. Il suffit que je fasse deux enjambées de jogging pour que je m'enfarge dans mes *running shoes*. J'aurais dû me poser aussi une série d'autres questions secondaires et infiniment plus utiles. Mais j'étais aveuglé. Je voulais qu'Anik Vincent s'intéresse à moi.

Le jour des photos, je suis rentré à la maison content de m'être enfin débarrassé de Luc. J'avais besoin d'un peu de solitude, je voulais comprendre ce qui m'arrivait. Le chemin du retour avait été long et pénible. Il avait fallu que j'enfourche encore la Yamaha RD 350. Cette fois-ci, j'avais su me fermer la bouche et je n'avais pas avalé de mouche. Mais la moto s'était étouffée six ou sept fois. Tout cela m'avait empêché de réfléchir.

À la maison, ma mère était avec sa meilleure amie, sa belle-mère. C'est rare, je le sais. On dit qu'habituellement les belles-mères ne sont pas comme les deux doigts de la main avec leurs brus. Chez nous, c'est différent. Ma mère et ma grand-mère s'entendent à merveille. Malgré les vingt-cinq ans qui les séparent, elles sont de la même génération. N'allez pas croire que ma grand-mère soit avant-gardiste, c'est ma mère qui est quelque peu en retard. Pour cette raison et plusieurs autres, ma grand-mère l'a choisie comme épouse de son fils. Pauline Lacoste était une jeune fille tranquille qui avait aussi l'avantage d'être la fille d'un avocat. Pour ma grand-mère, qui a toujours les yeux

pétillants quand il est question d'argent, de placements, d'héritage et tout le reste, c'était la candidate parfaite.

Elle, elle est bien placée pour parler d'héritage puisqu'elle est propriétaire du salon mortuaire situé à côté de chez nous. C'est le seul salon funéraire de Bon-Pasteur-des-Laurentides, ce grand et stupide village où rien ne se passe, qui devient un dortoir dès que tombe la noirceur. Mon père en est l'unique notaire. Nous sommes donc connus, très connus. Les gens font leur testament devant mon père, se font embaumer et exposer chez mon grand-père. Le commerce va bien. Ma mère reste à peu près la seule fille que mon père ait fréquentée. Il est tombé sur le bon numéro en partant. Je devrais me poser une autre question essentielle : la séduction a-t-elle quelque chose à voir avec l'hérédité ? Si oui, je ne suis pas choyé.

L'hérédité ! Mon grand-père paternel, Omer Gougeon, est embaumeur. Pourtant je hais les morts. Le même grand-père est alcoolique. Il a toujours sa bouteille de gin à la portée de la main. Moi, je déteste le gin. Ça coûte cher et ça me tombe sur le cœur. Mon grand-père a le nez qui va avec le gin. Une mailloche comme on n'en voit pas souvent. J'aurais beau me débattre, me tenir loin des morts et du gin, j'ai déjà moi aussi une mailloche pas possible. Elle m'est venue avec mes treize ans. Et elle progresse. Mon grand-père est fier. On lui raconte que j'ai des airs de famille. C'est décourageant.

Marcel Gougeon, mon père, a l'air d'une brosse à dents qui n'aurait plus beaucoup de cheveux sur le caillou. Il est parfait. Il ressemble à sa mère. Il ne boit pas, ne fume pas. La perfection ! Il aimerait bien que je lui ressemble... mais, tout compte fait, j'aime mieux être de la race de grand-père. Si ce n'était pas de son nez. Le pire aussi, c'est que, quand quelque chose m'énerve, il me pousse un bouton sur le nez. Un gros bouton rouge, luisant. La lumière dans le milieu de la face.

Tout ça, pour vous donner une idée du climat dans lequel j'ai germé. Quand je suis revenu de la polyvalente, ma grand-mère était donc à la maison. Elle vient y passer toutes ses fins d'après-midi. Ma mère et elle choisissent ce moment-là pour boire du café instantané et décaféiné et pour papoter un peu.

Ma mère m'a dit que j'arrivais tard. Elle pensait que je n'allais que prendre possession de ma case et montrer ma tête au photographe. Je lui ai dit que j'avais rencontré des gars et que nous avions jasé un peu. Les pannes de moto, je les ai gardées pour moi. Ça l'aurait rendue malade.

Je me suis ensuite réfugié dans ma chambre pour écouter Mozart, réfléchir et planifier. Le cœur cabossé, la cervelle en bouillon de poulet, j'ai tenté de reconstituer le nouveau visage d'Anik Vincent. Son visage, son allure, ses yeux, tout... j'étais en train de fondre comme un

pop-sicle sur le trottoir. Avant d'enfiler mes écouteurs, j'ai entendu ma mère dire qu'elle n'était pas fâchée que l'école reprenne.

— Il a passé l'été à lire dans sa chambre. Son seul copain, Luc Robert, travaillait dans un autobus à patate sur la 117. Ils se sont presque pas vus. Oh ! je me plains pas ! Luc Robert, je lui donnerais pas le bon Dieu sans confession. Au moins, quand il va à l'école, il sort de la maison.

Ma grand-mère lui a répondu que grand-père trouvait que je lisais peut-être trop.

— J'aime mieux le voir le nez dans un livre que de l'imaginer en train de courir la galipote, a répliqué ma mère.

Ma grand-mère, je le sais, a approuvé de la tête. La galipote, pour elles, ce sont les filles.

— Les filles, y a rien de pire pour les études.

Voilà une phrase de ma grand-mère ! Ma mère était d'accord. Et moi, devant les poèmes de Rimbaud que je tenais à l'envers dans ma chambre, j'avais le mal de mer, le mal des filles, ce mal dont on ne revient jamais tout à fait.

Je me suis enfoui les oreilles dans mes écouteurs et, rapidement, comme une série de flashes, j'ai fait le bilan de notre passé. Je parle évidemment du passé d'Anik et moi. C'était maigre comme mes deux grandes jambes blanches quand je porte des shorts, mais ça restait quelque chose de palpable. De toute façon, j'aime assez dresser des bilans.

Quand nous étions en quatrième, cinquième et sixième année, je suis certain qu'elle me haïssait. C'est connu : tout le monde déteste les brillants qui répondent aux questions du prof avant les autres. Bien sûr, elle n'a jamais eu l'occasion de me l'avouer, mais elle m'aurait fait la grimace, si elle m'avait regardé. Est-ce qu'elle me déteste encore ?

Et, à la fin de notre sixième année, qui est-ce qui a eu la brillante idée d'inventer des olympiades à l'école ? La compétition, la compétition, toujours la compétition ! Je me souviens de cette longue course folle où j'ai sué pour me maintenir dans le peloton. J'avais un point au côté. Soudainement, une grande fille m'a dépassé. Une grande fille-à-lunettes avec un bandeau de tennis pour retenir ses cheveux. Elle semblait voler. Elle était passée à côté de moi et j'aurais pu jurer que j'étais à l'arrêt. C'est là que j'ai commencé à ralentir. Je n'étais pas le seul. Elle avait gagné comme une gazelle. Tous les gars avaient eu l'air d'une série de jambons incapables de mettre un pied devant l'autre. Le plus insultant, c'est qu'elle avait effectué un tour de piste de plus que les autres. Une athlète naturelle.

Déjà, elle faisait bonne figure dans le tennis organisé. L'été précédent, elle avait remporté le championnat dans la catégorie des moins de douze ans. Elle ne m'intéressait pas pour autant. Moi, j'ai

toujours haï le sport en général et le tennis en particulier, malgré mon père qui aurait voulu que j'apprenne. Peut-être à cause de lui aussi. Il dit qu'il a été champion dans le temps. Champion de quoi ? Avec le temps, les vieux se trouvent toujours cinquante-six championnats. Moi, les champions me tombent sur la rate. De toute façon, les seuls domaines où mon père n'a pas été champion, ce sont ceux qu'il a soigneusement évités. Je devrais dire qu'il les a fuis.

Pour en revenir à Anik Vincent : autant, à cette époque-là, elle se distinguait en éducation physique, autant je brillais dans la classe. J'étais une bolle, un chouchou tout disposé à répéter les explications des professeurs. Il suffit qu'on me raconte une histoire, elle se grave dans ma mémoire.

Admettons que je suis un peu moins brillant en ce qui concerne la mémoire visuelle. Je ne reconnais pas toujours les gens. Ma myopie est certainement responsable de la chose. Je suis un auditif, pas un visuel. Une fille change de coiffure ou enlève ses lunettes, je ne la reconnais plus. Et puis, l'allure garçonne d'Anik Vincent me laissait froid. Plus encore quand, au début de l'année dernière, elle nous est arrivée affublée de broches. D'accord, il fallait corriger ses longues dents qui avaient des tendances plutôt anarchiques, mais les broches ne donnent pas tout de suite une tête à la Brigitte Bardot ou à la Jane Fonda.

Luc, qui préfère les broches de bicycle, a dit : « C'est pas des broches qu'elle a, c'est des barbelés ! » Qui aurait bien pu rêver d'embrasser des barbelés ? Pas moi. L'an dernier, Anik Vincent aurait pu faire du strip-tease que j'aurais fermé les yeux. Je préférais mes livres, mes études, mes beaux bulletins, demeurer l'honneur de mes parents. Pourtant, en classe, je ne travaillais jamais en pensant à eux. Je lisais et j'étudiais parce que j'aimais ça. C'est cave, mais il faut de tout pour faire un monde. Moi, je suis comme je suis.

Les filles ne m'intéressaient pas. Il y en avait une qui s'intéressait à moi : Caroline Corbeil. La plus laide des plus laides. Je n'étais quand même pas pour tomber dans le panneau.



Loin des potinages de ma mère et de son « amie », j'aurais aimé, cet après-midi-là, connaître tous les secrets de la séduction. J'avais déjà lu, dans des revues spécialisées comme *Playboy* ou *Penthouse*, qu'il existe une foule de moyens et surtout un tas de livres sur le phénomène. Selon certaines sources, un peu d'hypnose permet au pire des crapauds de faire fondre les plus belles filles du monde. Il paraît qu'elles vous tombent dans les bras en prenant soin de dégrafer leur soutien-gorge pour vous faciliter la tâche.

Les seules choses que je connaissais, c'étaient les phrases toutes faites que j'avais lues dans les livres ou entendues dans les films. Mais je ne voulais pas passer pour un copieur en amour. J'ai donc décidé d'y aller plus rondement.

Le mardi suivant, 2 septembre, premier jour de vrais cours, Luc eut beau se lamenter, me supplier, me faire son sermon le plus agressif contre les autobus tape-culs, j'ai refusé son invitation. Je voulais prendre l'autobus scolaire. Je n'avais pas l'intention d'avaler une autre mouche ou de tomber en panne et d'arriver en retard à la polyvalente. Mais ce n'était pas tout. J'avais un plan derrière la tête.

Depuis notre quatrième année, Anik Vincent a toujours été dans la même classe que moi, mais aussi dans le même autobus scolaire. Elle habite à l'autre bout du village. Avant je m'en balançais royalement, ce jour-là, c'était devenu super-important.

L'autobus jaune avait le même chauffeur que l'année dernière, un grand spécialiste des farces plates. Comme je montais, il a presque hurlé :

— Salut, Woody !

Il m'a toujours appelé Woody. Pas parce qu'il trouve que je ressemble à Woody Allen – je suis certain qu'il ne le connaît même pas – mais parce qu'il dit que je ris comme Woody le Pic, ce qui est totalement faux. Je n'ai d'ailleurs jamais ri devant lui, pas plus ce matin-là que les autres fois.

Au milieu de l'autobus, il y avait un siège vide. Mon but : m'en accaparer et inviter Anik, quand elle monterait à son tour, à s'asseoir avec moi comme si de rien n'était. Mais je n'ai pas fait trois pas que j'ai été tiré par mon veston qui en a déjà vu d'autres. C'était Luc, l'étonnant Luc. Je lui ai demandé :

— Qu'est-ce que tu fais dans un autobus tape-cul ?

— Ma moto a jamais voulu partir.

— Tu t'es fait passer un citron !

Je lui ai dit cela sans enthousiasme, presque à regret, en m'asoyant à ses côtés et en surveillant le chemin droit devant.

— C'est peut-être juste une poussière dans le carburateur.

Au coin où, par les années passées, Anik attendait l'autobus, il n'y avait personne. Je devrais plutôt dire seulement quelques nouveaux de première secondaire, encore tout excités d'aller à la polyvalente. Pas d'Anik.

J'ai donc subi le long monologue de Luc. Il avait décidé de réparer lui-même sa moto.

— J'ai passé la fin de semaine à travailler dessus. Je vais finir par trouver le bobo. Faut pas s'attendre à l'impossible quand t'achètes une moto de seconde main.

— Qu'est-ce que tu connais en mécanique ?

— Je vais m'acheter des livres. Je suis pas manchot.

— Et les outils ?

— Des outils aussi.

Et il a continué. Je hochais la tête à intervalles réguliers pour lui faire croire que je suivais tout ce qu'il racontait. Je n'écoutais plus. Je changeais mon plan, tout simplement.

Oui, mon plan de rechange voulait que, dès le premier cours, je me précipite dans la classe et prenne la place à côté d'Anik. Je n'aurais pas dû le faire. Premièrement, je suis certain que j'ai mal joué mon jeu et que j'ai eu l'air d'un énervé. Depuis toujours, je passe pour un somnambule pas trop rapide. Là, en me garrochant, j'ai eu l'air du dernier des imbéciles tout en étonnant tout le monde et Anik la première.

La deuxième étape de mon plan était de lui demander si elle avait déménagé puisqu'elle n'était pas montée dans l'autobus tape-cul. C'est Andréa Paradis qui m'a fourni la réponse sans que j'aie à poser ma question indiscrete. Elle a dit à Anik qu'elle trouvait que Patrick roulait trop vite avec sa voiture. Pas besoin de me faire un dessin. J'ai compris que Patrick Ferland, le costaud, le sportif, le champion, le beau Patrick Ferland dont le père est concessionnaire des produits GM à Bon-Pasteur... bref, le fendant de Patrick Ferland était le chum de mon amour. Maintenant, je devais réviser mes plans pour vrai.

Pour ne pas avoir l'air d'écouter les potinages d'Andréa Paradis, j'ai regardé ailleurs. Luc s'était assis dans le fond de la classe et c'est Caroline Corbeil qui s'était faufilée à côté de moi. Elle me souriait de toutes ses dents. Elle avait quelques boutons fleuris sous un fond de teint en croûte. Son teint maladif habituel, quoi ! Patrick Ferland, Anik Vincent, Andréa Paradis et les autres auraient peut-être trouvé qu'il s'harmonisait bien avec le mien. Pas moi.

Seul ou avec les autres

Anik Vincent avec Patrick Ferland ! J'étais ébranlé. La vie parfois n'a aucun bon sens. J'ai eu un mal fou à m'en remettre. Un samedi après-midi, à la télé, j'ai vu un boxeur encaisser un méchant coup de poing sur le museau. De quoi assommer un bœuf ! Dès qu'il a touché le tapis et malgré ses yeux qui avaient l'air de fouiller le beurre d'une autre planète, il a eu un sursaut. Son instinct, en forme de ressort, l'a tout de suite remis sur pied. Trois fois, il s'est relevé en titubant. Trois fois, il a encaissé une taloche à vous décoiffer pour un mois. Une histoire de fou ! Du courage ? Je ne le sais pas.

Moi, j'étais découragé. Mon histoire d'amour – que je restais le seul à connaître – m'avait complètement sonné. Anik Vincent et Patrick Ferland ! Les voir, main dans la main, me jetait par terre. Je ne trouvais aucun ressort pour me relever. Je ne me suis pas réfugié dans les bras de Caroline Corbeil pour autant. J'ai dévoré les poésies complètes d'Émile Nelligan, un recueil de contes de Guy de Maupassant, *Le Grand Meaulnes*, *Le Matou* de Beauchemin et *La Grosse Femme* de Tremblay en écoutant mille fois le *Requiem* de Mozart dans ma chambre. Je n'étais plus l'ombre de moi-même.

Les semaines ont passé. Octobre est arrivé. J'avais le teint triste, ça allait très bien avec l'automne. Oh ! Certains matins, je trouvais encore l'énergie d'élaborer quelques plans. Dans l'autobus, je n'écoutais presque plus Luc qui, d'un jour à l'autre, découvrait un nouveau problème de moto. Un jour, son moteur s'est mis à couler... et puis, ce fut le tour de son oreille. Il s'est aperçu qu'il avait le lobe de l'oreille infecté. Ça changeait son mal de place. Je ne l'écoutais plus.

Invariablement, Anik ne montait jamais dans l'autobus tape-cul. Elle se rendait à l'école dans l'auto de Ferland. Un matin, j'eus l'idée de lui dire que... enfin, que j'éprouvais quelque chose... Et puis, j'ai changé d'avis. Il y avait toujours les autres autour de nous. Jamais moyen d'être seuls, d'échanger trois ou quatre phrases à l'abri des oreilles indiscretes. Évidemment, je n'aurais pas parlé de mon amour à Luc. Des plans pour qu'il répète la chose. De quoi j'aurais eu l'air, moi ?

Tout aurait été tellement plus simple si nous avions pu nous rencontrer sur une île déserte... ou encore en attendant l'autobus dans le fin fond de la jungle d'un pays perdu. J'imagine le sable doux, le grand cocotier, Anik toute nue et moi, dernier fils du roi des singes, vêtu de mes seules lunettes qui me redescendent sur le nez dans cette chaleur impossible. Sur une île déserte, nous ne passerions pas le plus clair de notre temps à nous demander que faire de nos dix doigts. Oh ! Quand, de temps à autre, un bateau passerait, je ferais semblant de ne pas le voir. Et, comme Anik me regarderait toujours dans les yeux, elle ne verrait rien, elle non plus. Je lui taperais des clins d'œil infiniment sensuels, elle se frotterait sur les nombreux muscles qui couvriraient mes côtes et... Et nous pourrions nous aider. Pendant qu'elle ferait cuire le poisson, je ferais ses devoirs de mathématiques. Pendant qu'elle changerait les draps de notre lit commun, je transcrirais au propre ses notes de biologie pour qu'elles se lisent plus facilement et... et je la regarderais faire son jogging ou jongler avec deux ou trois noix de coco.

— Aye ! Coco !

J'ouvre un œil. Je n'ai pas dormi de la nuit et j'ai les yeux comme des trous de suce.

— Aye ! Coco !

C'est Transpirator, le prof de maths, qui s'adresse à moi. Il appelle tout le monde Coco, une mauvaise manie qu'il a empruntée à un annonceur de radio. Il me demande si j'ai bien compris le problème. Je réponds oui, bien sûr. Je ne suis quand même pas pour lui avouer que, depuis septembre, les maths sont devenues du chinois pour moi. Je ne vois rien, je n'entends rien... je rêve à une île déserte où je n'aurais pas besoin d'expliquer les notions dont je n'ai que vaguement eu connaissance. Je balbutie, je bafouille...

— Va falloir que je change les piles de ma calculatrice, elles sont à terre.

— C'est toi qui es plus sur la Terre !

Transpirator ricane. Il est fier de me prendre en défaut. Les profs de son espèce ont parfois peur des élèves trop brillants, ce que j'étais sans aucune vantardise en troisième, deuxième, première secondaire et avant. J'ai passé mon été à lire, je suis jaune comme un citron. Et maintenant j'ai l'attitude du plus vide des cancre.

— Réveille, bonhomme, réveille, mon Coco !

J'aurais le goût de répliquer quelque chose de brillant, mais je n'ai aucune envie de l'affronter. Est-ce que je ferais rire les autres, au moins ? Je les divertirais un moment, ça c'est sûr. Et puis ça les ennuerait. Alors je me tais. Je regarde vers Luc, il semble surpris... puis, de l'autre côté, Anik est en train de faire un dessin absolument inqualifiable sur une feuille. Elle tue le temps.

C'est à cause de tout cela que j'aimerais être sur une île déserte. La mer et ses vagues élimineraient les profs, l'école, les copains et copines et surtout le grand Patrick Ferland. Ce n'est pas une sinécure que d'être amoureux parmi le troupeau. Prenez les cours et leurs profs. Prenons Transpirator, par exemple.

Le lundi matin, quand il entre dans la classe, Transpirator est encore acceptable. Il ne sent pas trop fort et ses cheveux ne sont pas encore trop gras. C'est au long des jours suivants que ça se gâche. On ne l'appelle pas Transpirator pour rien. Il enseigne les maths que je hais et doit conserver un tas de vieilles théories dans sa grosse tête dégarnie. Des théories de ma grand-mère. Celle, par exemple, qui raconte qu'un bon bain, une fois par semaine, ça suffit amplement. Moins que cela, c'est un manque de propreté. Plus, c'est du frottage audacieux.

Il y a l'autre théorie aussi qui veut que plus on se lave les cheveux, plus on les perd et plus ils deviennent gras... Ma grand-mère aime ça parler de son passé et des mille misères qu'ont dû traverser les ancêtres, ceux de sa génération en tout cas. Ma mère, qui n'est pourtant pas de la même génération, trouve toujours moyen d'ajouter quelque chose. Comme si nous étions responsables du haut niveau de vie qu'ils nous ont donné. Ramener le passé sur le tapis, c'est à mon avis une manière de me prouver que, nous les jeunes, nous ne sommes pas les nombrils du monde avec notre avenir. Parce que, pour elle, c'est évident : on a le nez planté dans notre avenir. Moi, des fois, je me demande si c'est pas une façon de nous étouffer.



Rien n'a d'allure. À la polyvalente, tout va tout croche, les cours, les profs, les étudiants, tout ! Luc me dit que c'est moi qui suis de travers, que tout est aussi normal que d'habitude. La seule chose, selon lui, qui ne tourne pas rond, c'est le moteur de sa moto. Il ne perd plus d'huile mais s'étouffe toujours autant Luc ne pense qu'à sa moto.

Moi, j'ai eu un regain de vie quand il a fallu inventer les surnoms des profs. Je suis devenu l'oiseau moqueur, j'ai eu l'air brillant. Les profs me trouvent étonnamment moins brillant que par les années passées. S'ils savaient que je suis le grand responsable de la plupart de leurs surnoms, ils me respecteraient davantage.

Ainsi, en physique, M^{me} Dupras a tellement l'art de nous mélanger que je l'ai surnommée Blender ; Mister Zee, c'est Gerry Zabitowski, le prof d'anglais qui n'articule jamais ; le Bonhomme Irish est en éducation physique. Il s'appelle Gonthier et n'a rien d'irlandais sauf son petit pinch roux. Jacques Cartier nous enseigne l'histoire, c'est l'histoire du Québec et du Canada. Dans son cas, j'ai trouvé que c'était

plus simple qu'il change de surnom à chaque cours. Il est donc à la fois Jacques Cartier, Champlain, Montcalm, Papineau, Chapais et les autres. C'est Moins-Cinq qui nous enseigne le français. Disons que là j'ai joué sur le physique parce que M^{me} Labelle a le cou un peu croche. Elle doit être une lointaine petite-fille de l'architecte qui a dessiné la tour de Pise. Bon. Les surnoms m'ont procuré une certaine notoriété. Les autres ont trouvé que j'avais l'imagination fertile.

J'avais cru oublier Anik, mais en la revoyant tous les jours mon attirance pour elle n'a fait qu'augmenter. Et puis mon imagination fertile a justement élaboré un nouveau plan. Dans un cours de français, Moins-Cinq a proposé un travail par équipes. Il fallait analyser le contenu d'une annonce publicitaire. Une lumière s'est allumée au-dessus de ma tête. Je venais de trouver le moyen de percer la barrière qui me séparait d'Anik. Je me suis tourné vers elle et je lui ai dit :

— On fait équipe.

Elle m'a répondu :

— O.K.

C'est comme si elle avait accepté que je l'embrasse, je n'en revenais pas. Mais ça ne faisait pas soixante secondes que je planais au-dessus de ce que Moins-Cinq racontait devant la classe que j'ai eu un frisson. Andréa Paradis a demandé à Anik :

— Est-ce qu'on fait le travail ensemble ?

J'attendais la réponse d'Anik. Elle s'est tournée vers Andréa pour lui chuchoter :

— Je vais travailler avec François.

Je me suis mis dans la peau d'un astronaute et j'ai senti un sourire me pousser en dessous du nez. Un grand sourire de clown béat. J'ai remercié le ciel d'avoir fait naître Patrick Ferland un an plus tôt que moi. C'est vrai que, les trois quarts du temps, je trouve agaçant que les filles préfèrent les gars de la classe supérieure. Mais jamais un gars de cinquième secondaire pourra faire un travail sur la publicité dans un cours de quatrième. J'ai dit youppi ! Yahvé est grand, Allah pareillement !

En sortant du cours, il fallait qu'Anik et moi élaborions une stratégie de travail. Je lui ai dit :

— Si on se rencontrait pour chercher une publicité dans des revues ? J'en ai une pile chez moi.

Elle m'a répondu :

— O.K., quand ?

J'ai dit :

— Pourquoi pas ce soir !

— C'est pas possible. Faut que j'aille m'entraîner. Et puis on a une semaine pour faire ce travail-là.

— D'accord ! Mais c'est pas mauvais de prendre un peu d'avance.

Elle a dit :

— Et si on regardait chacun de notre côté dans des revues ? On pourrait se rencontrer à la café, demain, entre les deux premiers cours, pour voir ce qu'on aurait trouvé de bon.

J'ai fait oui de la tête. L'énervement me coupait le souffle, j'étais hypnotisé et je trouvais qu'elle marchait beaucoup trop rapidement vers le laboratoire de physique. Pourtant on avait l'air de suivre le rythme des autres. J'ai conclu :

— Demain, j'aurai quelque chose de bon.



Dans l'autobus, j'ai à peine répondu à Luc quand il m'a demandé si j'allais au superparty de l'Halloween. Je réfléchissais.

— Moi, je veux pas y aller tout seul.

Je l'ai rassuré :

— T'en fais pas. Je vais y aller avec toi.

— C'est pas ça que je veux dire, le cave. Je veux dire que j'aimerais mieux y aller avec une fille. Toi, on dirait que tu penses jamais à ça, les filles.

J'aurais pu lui dire qu'il se trompait royalement. Mais je suis resté dans le vague. Si je m'étais défendu, il aurait pu avoir un soupçon. J'ai seulement sourcillé quand il m'a dit :

— Tu devrais y penser plus souvent parce qu'il y en a une qui s'intéresse pas mal à toi.

— À moi ?

— Oui. C'est Andréa Paradis qui m'a dit ça.

— Andréa Paradis t'a parlé d'Anik ?

J'étais éberlué.

— Anik ? Qu'est-ce qu'Anik vient faire là-dedans ?

— Je sais pas. J'ai dit ça comme ça.

— C'est Caroline Corbeil. Il serait temps que tu t'aperçoives qu'elle fait tout pour attirer ton attention.

J'étais à cent lieues de Caroline Corbeil.

En entrant à la maison, j'ai ramassé toutes les revues qui pouvaient traîner. Je voulais trouver une publicité-choc... peut-être une annonce qui pourrait nous rapprocher, Anik et moi. J'ai tout éparpillé sur mon lit. J'ai fouillé, j'ai gratté. J'ai même jeté un œil sur le *Hustler*, le *Penthouse* et le *Playboy* que je me suis procurés le mois dernier et que je cache soigneusement entre mon matelas et mon sommier. Je savais bien que ce ne serait pas là-dedans que je trouverais ce qu'il faut pour un travail d'école. J'étais dans un autre monde.

— Tu réponds pas quand on t'appelle.

J'ai sursauté. C'est mon père qui, de la porte de ma chambre, me regardait.

— Je travaillais.

— Ta mère t'appelle pour le souper.

Je suis descendu dans la salle à manger. J'avais oublié que mon grand-père et ma grand-mère étaient invités. Omer m'a tapé un clin d'œil et je me suis demandé combien de gens, comme lui, peuvent mener deux vies de front : une au travail et l'autre à la maison. Omer, à l'œuvre, reste le plus sérieux des croque-morts. Quand il est en famille, ou du moins devant moi, il devient le plus haïssable des bons vivants.

— Et puis quand est-ce que tu vas nous présenter ta petite blonde ?

— Omer ! lui a reproché ma grand-mère comme s'il venait de faire une farce cochonne.

— Ben quoi ! Il serait temps qu'il en ait une.

Pour Omer, c'est là une grande inquiétude.

— Il n'y a rien qui presse, a dit ma mère.

Et mon père, qui somme toute a l'air tellement plus embaumeur que son père, a approuvé.

Puis toute la sainte Famille s'est mise à manger. Il y avait une bouteille de vin. Grand-père remplissait son verre beaucoup plus souvent que les autres. Mon père veillait à ce que je ne boive pas trop. Il a peur que je devienne alcoolique comme son propre père.

C'est vers onze heures, ce soir-là, que j'ai trouvé l'annonce qui nous convenait à Anik et moi et à tout ce qui mijotait entre nous... disons entre moi et elle.



« Coup de cœur ». C'est la marque de petite culotte que porte la fille aux seins nus. C'est un caleçon boxeur sur lequel un paysage hawaïen est dessiné, léger comme du rhum et audacieux comme des hanches qui se balancent. La fille est bronzée à souhait. Malgré ses bras croisés, on voit bien ses seins fermes et désirables même s'ils sont aussi bronzés que le reste de son corps. Il est vrai que sur les plages de France, les hauts de bikinis sont passés de mode. Sur l'image, il est écrit comme à la main : « Je lui ai tout piqué, même son caleçon. Kim. »

Voilà ! C'était l'annonce des caleçons « Coup de cœur » ! Le mien battait à culbuter pendant qu'Anik la regardait.

— Très bon !

Ouf ! Elle et moi, nous étions sur la même longueur d'onde.

— Certaine que c'est pas trop osé ?

— Pourquoi ça le serait ?

Elle répondait exactement les mots que j'avais désiré entendre. Je lui ai montré la grande feuille sur laquelle j'avais noté ce qui pourrait être le plan de notre travail.

— Je vais regarder ça pendant le cours d'anglais, m'a-t-elle dit en prenant la feuille.

Pendant le cours de Mister Zee, je l'ai donc regardée du coin de l'œil. Au bout de dix minutes, elle s'est penchée vers moi. Sa main touchait mon épaule. J'ai même cru qu'elle pouvait avoir l'idée de me donner un baiser.

— C'est parfait !

J'étais aux oiseaux. J'ai chuchoté :

— Tu veux pas qu'on en discute, ce soir, par exemple ?

— Pas nécessaire ! C'est tout ce que je pense !

— En fin de semaine, on pourrait peut-être rédiger le texte.

— Tu es bien meilleur que moi là-dedans.

— Tu veux vraiment que je l'écrive pour nous deux.

— Je te fais confiance.

— Mais...

Elle m'a fait un clin d'œil.

— En fin de semaine, Patrick m'emmène à New York avec ses parents. C'est fantastique, non ? Je veux pas manquer ça.

— Euh...

— Tu me sauves la vie si tu le fais tout seul.

— D'accord.

Voilà comment au beau milieu du mois d'octobre, j'ai sauvé la vie d'Anik Vincent que j'aimais. Voilà comment elle a pu aller à New York. Et voilà encore comment, même si j'avais le cœur démantibulé, nous avons fait le meilleur travail de la classe. Moins-Cinq nous l'a dit :

— C'est audacieux ! Si vous pensiez me scandaliser, vous vous êtes trompés. J'ai beaucoup aimé.

Je regardais le bout de mes *runnings*. Anik m'a effleuré le mollet du bout du pied. Je n'osais pas la regarder. C'était un grand moment de complicité. Tous deux, nous avons été brillants... elle certainement plus que moi.

La machine à insomnies

Je ne dors plus. Enfin presque pas. Cela me permet d'écouter de la musique et d'écrire cette histoire. Elle me servira de travail de l'année. Moins-Cinq nous a dit que nous devrions écrire une nouvelle. Je prends de l'avance. J'aimerais que ce soit une histoire d'amour qui se tienne debout et qui ne finisse pas mal. Jusqu'à maintenant, ça ressemble plutôt à une tentative d'histoire d'amour. Et l'amour, je commence à croire que c'est une machine à insomnies.

Chopin ne s'en plaint pas. Ses *Nocturnes* m'inspirent. Il a eu des histoires d'amour, lui aussi. Je ne sais pas comment il les aurait vécues s'il avait dû étudier à une polyvalente et s'il était tombé amoureux d'une fille chez qui le tennis compte plus que la poésie.

Selon Luc, pour impressionner les filles, il existe deux grands filons : avoir son permis de conduire et savoir danser. Luc se croit bien placé pour parler. En tous cas, son opinion sur les relations entre les personnes de sexe opposé a pris un poids extraordinaire depuis qu'il sort avec Andréa Paradis. Le samedi soir où je peinais sur le travail que je faisais en équipe avec Anik, Luc est allé au cinéma, à Sainte-Angèle. Par hasard, il y a rencontré Andréa. Elle était avec Stéphanie Lachapelle et Caroline Corbeil. Après le film, Luc s'est joint aux filles. Ils ont mangé une patate chez Constantineau, le snack-bar qui se trouve en diagonale du cinéma. Là, il paraît que Caroline s'est informée de moi. Pourquoi Luc prend-il plaisir à me rapporter les propos de Caroline Corbeil ? Au moment de quitter le snack-bar, il a eu le culot de proposer à Andréa :

- Je suis en moto. Veux-tu que j'aille te reconduire ?
- J'aimerais ça, mais mon père s'en vient nous chercher.
- Il était embêté, mais il n'a pas abandonné.
- Si j'allais te chercher demain, viendrais-tu faire un tour ?
- Ça marche !

Entre Luc et Andréa, ça s'est amorcé ainsi. Le lendemain, par une espèce de miracle, la Yamaha RD 350 de Luc n'est pas tombée en panne. Ils ont roulé dans les montagnes. Andréa a accepté de porter le casque de football. Luc lui a promis que, dès le printemps prochain, il lui achèterait un vrai casque de moto. Déjà, ils échangeaient des

promesses. Luc m'a aussi raconté qu'ils se sont joyeusement embrassés. Il n'a pas révélé plus de détails que le « joyeusement » en question, mais il avait des yeux qui voulaient tout dire. Il n'y a personne comme Luc pour exagérer une situation. Depuis, ses amours ont l'air de fonctionner beaucoup mieux que sa Yamaha, dont il a fallu remplacer le carburateur qui était plein de rouille.

— Une moto presque neuve, s'est lamenté le grand Luc.

De mon côté, en ce qui concerne le permis de conduire, il faudra que j'attende en janvier. J'imagine déjà tout ce que je serai obligé de brasser pour gagner la signature de mon père.

Côté danse, c'est autre chose. Pas besoin de permis. Mais il faut un certain goût, un certain talent. Et je n'ai jamais compris le grand plaisir que chacun éprouve à se secouer la crinière et à se déhancher à qui mieux mieux. Il me semble que j'aurais eu plus de chance à l'époque des tangos, des fox-trot et des cha-cha-cha.

— Tu es complètement rétro, me lance Luc Robert.

— Je le sais. Mais je n'ai jamais pu vibrer sur les chansons de Michael Jackson ou de Bryan Adams.

— Là, t'es plus rétro, t'es préhistorique !

C'est Andréa qui l'a trouvée, celle-là. Évidemment, pour l'encourager à faire d'autres blagues à mes dépens, Luc rit comme aux meilleures répliques de Ding et Dong.

Toujours accrochés l'un à l'autre, Andréa et Luc s'en promettent de belles pour le party de l'Halloween.

— En quoi tu vas te déguiser ? me demande Caroline Corbeil.

Je fais la grimace.

— Je viendrai pas.

— Pourquoi ? ajoute-t-elle. On aurait du *fun*.

Ses airs conjuguent tellement de sous-entendus que j'en frissonne. Je secoue la tête, chiale un peu et avoue que je ne suis pas très à mon aise dans des partys comme celui-là.

— Viens donc ! On va te déniaiser !

C'est le coup de grâce. Anik Vincent a beau avoir le bras de Patrick Ferland autour du cou, elle vient de me secouer profondément. Toute la mécanique des grands bouleversements se met en branle. Je commence à hésiter, je dis que je verrai... et j'entre dans la ronde des costumes. Nous sommes sept ou huit à fouiller dans notre imagination. Il est déjà clair que Patrick Ferland va se déguiser en Superman. Il a déjà réservé le costume chez un costumier de Montréal. Luc va être un gourou ou un moine tibétain, Andréa penche du côté de Diane Dufresne en rose. Moi, je laisse planer le mystère. Caroline Corbeil dit qu'elle veut garder le secret, elle aussi. À mon avis, elle devrait se déguiser en coquerelle.



Omer aurait voulu que je sois curé. Il était prêt à asticoter son ami Gilles Fortin, le curé de la paroisse avec lequel il joue souvent aux cartes – et prend un verre mais ça faut pas en parler –, pour qu’il me prête une de ses anciennes soutanes. Grand-mère, comme mon père et ma mère, s’est vivement opposée à l’idée. C’était un manque de respect pour la religion.

— Mais Gilles est à la mode, disait Omer.

— Trop à la mode des fois, trancha grand-mère.

J’avais à peine eu le malheur de dire que je cherchais en quoi me déguiser pour ce damné party de l’Halloween que c’était devenu un problème de famille. Cela a quand même permis à ma mère de faire un de ses rares gags.

— Pourquoi tu mets pas le nouveau caleçon que tu as acheté ?

J’ai fait :

— Ah ! maman !

— Quel caleçon ? s’est informé le curieux d’Omer.

— Il est à la mode, mon François.

Et là, malgré mes protestations, elle est allée chercher mes petites culottes « Coup de cœur ». Sur fond rose, des drôles d’éléphants faisaient la parade en se tenant par la queue. Mon père s’est étonné.

— Tu vas porter ça, toi ?

— Bien oui. Pour le fun !

— J’en porterais bien, moi aussi, si j’avais ton âge. Paraît que les petites filles sont folles de ces culottes-là et de...

Grand-mère a poussé Omer du coude et il s’est tu. Je n’étais vraiment pas sûr d’aller à ce party d’Halloween. Mais grand-père y tenait. On aurait dit que c’est lui qui s’apprêtait à côtoyer des filles. Finalement, j’ai dit que je me déguisais en clochard. Cela a réglé l’affaire. Comme ça, je ne me moquerais de personne de respectable.



Ce vendredi-là, il pleuvait à boire debout, il y avait de la brume. Un vrai temps d’automne, de cimetière et de mois des morts ! Un vrai temps d’Halloween !

Ce vendredi-là, j’ai vécu la peur de ma vie.

Oh ! Ce n’était pas dû à la façon de conduire de Luc. Il s’amusait à faire crisser les pneus de l’auto de sa mère pour impressionner Andréa qui était presque assise sur ses genoux. Moi, derrière, j’étais le troisième larron. De temps à autre, il me tapait un clin d’œil complice. Je me demandais si Luc n’avait pas besoin de moi comme témoin de ses amours. Tout seul, les choses auraient pu lui sembler moins bien.

La peur de ma vie, je ne l'ai pas vécue non plus au moment où nous sommes entrés dans le gymnase décoré pour la circonstance. Les citrouilles avaient des places de choix, les squelettes dansaient et s'entrechoquaient avec soin et les lumières clignotaient pour inventer des sensations qui n'arrivaient pas à la cheville des films d'horreur.

Non, la peur de ma vie est venue plus tard.

Cela devait faire quelques heures que nous marinions dans cette semi-obscurité. J'avais dansé beaucoup et j'étais en sueur. J'aurais dû me déguiser en Romain comme le brillant Pierre Jodoin. Lui, au moins, il avait de l'air. Moi, je crevais. Pourquoi les clochards portent-ils des manteaux d'hiver ?

J'avais dansé beaucoup et j'y avais pris goût. Je m'étais aperçu que l'on peut avoir du plaisir à se trémousser sur les musiques – ce qui est un bien grand mot – des Four Angels, un orchestre typiquement québécois composé de deux gars de cinquième et de deux diplômés de l'an passé. Et la piste de danse restait le meilleur endroit pour voir Anik. Elle dansait presque toujours. Elle avait coupé ses cheveux. Ils étaient maintenant noirs avec quelques mèches rouges. Moi, j'étais dans les pommes. Mais ce n'est pas tout.

Je m'étais rendu compte que, si je restais assis à la table, je ne pouvais pas la voir puisqu'elle se mêlait à tous ces corps fantomatiques et sautillants. Et puis je devais entretenir la conversation avec Caroline Corbeil qui avait eu l'idée géniale de se déguiser en Chaperon rouge. Elle avait le costume à capuchon rouge, les lèvres rouges et du rouge sur les joues. Avec l'éclairage orange, je n'y voyais que du feu. Elle savait que je lisais beaucoup. Elle tenait absolument à me parler littérature. Le pire, c'est qu'elle est assez brillante. Elle lit beaucoup, elle aussi. En dansant, même si elle me suivait sur la piste, j'évitais les conversations.

Comme n'importe qui, il a bien fallu que j'aille à la toilette. C'est là que j'ai surpris Blondin, un cave de cinquième secondaire. Il fumait un joint avec d'autres de son espèce. Il m'a dit, l'air hautain :

— Toi, Woody, t'aimes mieux pas toucher à ça, hein ?

Moi, le spécialiste des surnoms, j'en avais un qui commençait à me suivre. C'est certainement pour ça que j'ai répondu :

— Pourquoi pas ? C'est du bon stock au moins ?

Blondin, qui ne voulait rien perdre de la bouffée qu'il avait dans les poumons, s'est contenté de me passer le joint.

Le premier coup, je me suis étouffé. Et puis, l'habitude s'est installée assez rapidement, si bien que j'ai pu pomper quelques coups quand venait mon tour. Blondin me regardait en souriant comme si j'étais devenu son frère de sang, un grand complice. Je me suis retiré en envoyant la main à la petite bande. J'avais envie d'éclater de fou rire. Je suis allé rejoindre les fantômes de la salle.

À la table, Patrick Ferland et Anik se tripotaient les mains, Andréa et Luc essayaient de les imiter et Caroline Corbeil n'attendait que moi. Le ventre me sautait. C'était incontrôlable. J'ai pris place à côté d'elle. Je pouvais deviner tout ce que les autres avaient dans la tête, j'avais le sentiment de me promener, de voler dans leurs pensées. Et puis il y a eu un slow. Ils se sont levés comme des automates qui ont envie de se frotter les uns aux autres. Caroline m'a pris le bras. Elle était plus rouge que tout à l'heure.

— Tu viens ?

— Pourquoi pas ?

Je me suis levé. J'étais mou comme de la guenille. Nous nous sommes serrés l'un contre l'autre. Caroline Corbeil avait une poigne du tonnerre. Je me suis laissé mener. La musique m'effleurait à peine, elle me portait délicatement... surtout ce saxophone qui faussait presque avec chaleur.

Soudain, j'ai découvert que Caroline Corbeil avait aussi des seins. Je n'avais jamais remarqué la chose. Ils étaient en train de me perforer l'estomac. J'ai voulu prouver que j'avais de la poigne, moi aussi. Je l'ai serrée fort... pour faire comme les autres. Le saxo m'encourageait. J'ai donc serré ce Chaperon rouge qui répondait à chacune de mes pressions. Au bout d'un moment, je me suis rendu compte que nous nous embrassions à pleine bouche. Je me serais cru dans un film. J'avais les yeux fermés. Je les gardais fermés. Je n'aurais jamais dû les ouvrir. Parce qu'en les ouvrant, mon regard a croisé celui d'Anik Vincent. Elle nous regardait. Je suis certain qu'elle savait que je profitais de la situation, que j'embrassais Caroline parce que je ne pouvais pas l'embrasser, elle.

Tout devenait soudainement très compliqué. Anik, certainement pour me remettre la monnaie de ma pièce, a attiré la tête de Patrick Ferland vers elle et elle l'a embrassé. C'est alors que j'ai eu peur, très peur. J'ai eu le cœur à l'envers, comme une nausée... J'étais certain d'avoir perdu Anik Vincent à jamais.

Les yeux fermés, Caroline Corbeil n'a rien vu et certainement rien compris quand j'ai décidé, comme ça au beau milieu de la danse, de retourner à la table. Ensuite, j'ai couru aux toilettes. J'avais vraiment mal au cœur.

Pendant au moins les deux premières semaines du mois de novembre, je n'ai pas osé regarder Caroline. J'avais trop peur qu'elle me demande ce qui m'avait pris, en ce soir de l'Halloween, de m'éclipser au milieu d'un slow très chaud, de disparaître dans les toilettes et de ne plus jamais revenir.

Luc me regarde comme si je débarquais de Mars ou de Vénus. Si je me mets dans ses chaussures, je comprends. Je viens de lui dire que j'aimerais apprendre à jouer au tennis.

— D'habitude, c'est au début de l'été que la fièvre du tennis attrape quelqu'un, pas au milieu de novembre.

Je fais l'innocent.

— Et pourquoi ça serait mieux l'été ?

— Parce que ça coûte moins cher, innocent ! L'été, en prenant un abonnement de saison, tu peux jouer tant que tu veux sur les terrains du village. L'automne, il faut aller jouer au tennis intérieur de Sainte-Angèle et ça coûte un bras.

Luc Robert, il faut le dire, n'a plus que trois sujets à la bouche : les filles, plus précisément Andréa Paradis, l'argent et sa moto. Trois sujets qui se complètent et forment le pire cercle vicieux qu'il ait eu à affronter dans sa vie.

Premièrement, pour rouler en moto, ça prend des sous. Surtout sur une moto comme celle qu'il s'est fait refiler. Au fond, il n'a plus un sou en poche. Même chose quand on sort avec une fille, l'argent est nécessaire. Bien sûr, Andréa paie ses dépenses, mais il faut quand même qu'un gars trouve des endroits pour se voir un peu tranquilles. Et ça, que ce soit le cinéma de Sainte-Angèle, le snack-bar chez Constantineau ou n'importe où ailleurs, il faut toujours débourser quelque chose. Alors Luc a hâte que l'hiver commence. Il va être moniteur de ski au mont Bon-Pasteur. Il ne pourra plus rouler en moto, mais je le console en lui disant que ce sera juste une économie. Pour le tennis, c'est autre chose. Il n'a jamais été champion.

— Je peux pas. Commence par suivre un cours.

— Bien non. Viens. Toi, tu en as déjà fait. Tu vas pouvoir me montrer la base.

Je ne sais pas si c'est moi qui inventais les mille et un pièges du labyrinthe de l'amour, mais je sais que, cette fois-là, mon plan était simple. En apprenant ainsi les bases du tennis, je pourrais ensuite demander à Anik de m'enseigner le reste sans avoir l'air trop raisin. C'est ainsi que j'ai payé une heure de tennis à Luc qui chialait d'avoir dû se lever si tôt un samedi matin. Nous n'étions pas membres du club de Sainte-Angèle. Alors, comme me l'avait dit Luc, ça coûtait vraiment un bras. Par économie, mon père m'a prêté sa raquette en me faisant des tas de recommandations. Il n'avait pas touché cette raquette-là depuis son adolescence. Quand j'ai vu les raquettes de maintenant, j'ai compris qu'elle pesait une tonne.

Il était huit heures, ce samedi-là. Luc avait encore de la cire au coin des yeux et certainement son haleine du matin même si je ne lui ai pas parlé dans le nez pour vérifier la chose.

Pendant les dix premières minutes, nous avons tenté d'échanger

quelques balles qui passaient parfois le filet et, d'autres fois, se perdaient dans l'épaisse toile du fond... tout cela quand elles n'atteignaient pas carrément le plafond ou ne se retrouvaient pas sur le terrain d'à côté. Et c'est justement sur ce terrain que Patrick Ferland est venu prendre place en face d'Anik. Il fallait qu'Anik s'entraîne. J'aurais dû m'informer de l'heure de son entraînement, cela m'aurait permis de ne pas trop me ridiculiser devant Ferland, qui s'est tout de suite intéressé à ma raquette.

— Comment tu fais pour jouer avec un madrier comme ça ?

— C'est avec ça que Rod Laver jouait, lui ai-je répondu assez fier de mes connaissances encyclopédiques.

— Rod Laver ? C'est qui celui-là ?

— Le plus grand joueur de l'histoire.

— Il devait avoir un maudit bras.

— Il en avait un.

— Faut que j'essaye ça.

Et, comme l'expert qu'il prétendait être, il m'a arraché la raquette de mon père des mains et m'a refile la sienne.

— Tiens ! Essaie celle-là ! Ça, c'est de la raquette !

Je n'aurais jamais cru que ma raquette pouvait échanger des balles avec une telle vigueur. Dans mes mains, même si Luc m'envoyait des balles hautes et lentes, elle tournait toujours. Et voilà qu'Anik frappait des balles que j'avais du mal à suivre des yeux. Et Patrick Ferland les lui retournait en grimaçant. Essoufflé, il m'a dit à un certain moment :

— Avec ça, tu vas attraper un tennis-elbow.

Je n'ai jamais pu attraper le tennis-elbow en question. Moins d'une minute plus tard, le fond de la raquette de mon père éclatait. J'aurais pu jurer que Patrick venait d'atteindre ce qu'il visait depuis le début. Il m'a remis la défunte avec un sourire très fier.

— C'était du vrai nerf qu'ils posaient dans ce temps-là. Mais il était trop sec, là. À ta place, je m'achèterais une autre raquette.

Pour terminer l'heure, je n'avais plus qu'une raquette défoncée. Anik a eu la générosité de me prêter une des siennes. J'aurais pu passer mon temps à en caresser le manche qu'elle avait déjà tenu mais Luc me bombardait en gueulant. Il n'était plus capable de m'envoyer une balle facile à retourner. Comme professeur, Luc, c'est zéro.

À la fin de l'heure, nous nous sommes retrouvés dans les douches. Patrick Ferland était avec nous. Il prenait un plaisir féroce à se promener tout nu. Luc et moi, nous avons dû en faire autant. Comme je n'ai pas l'habitude de la chose, j'ai eu l'impression que mon pénis cherchait à disparaître à l'intérieur de mon corps. Je n'imaginais pas qu'il pouvait parfois devenir aussi minuscule. Par chance, Patrick Ferland n'a formulé aucune remarque. Il était trop préoccupé à parler tennis. Il parlait tout seul. Moi, j'étais heureux que les douches ne

soient pas mixtes. Anik n'aurait pas manqué de nous comparer en costume d'Adam. J'aurais été gêné, j'aurais fondu.

Finalement, Luc a peut-être raison. Pour impressionner les filles, il faut certainement savoir danser et avoir son permis de conduire. Mais, quand on est bon dans un sport, ça ne nuit pas.

— Non, ça ne nuit pas, me répond Luc en toussotant avec autant de talent que le moteur de sa moto.

Playboy, Penthouse, Hustler et joyeux Noël

Ma mère me prend pour un saint, une sorte de héros d'une autre époque. Elle n'a jamais hésité à mettre mes mauvais coups sur le dos de mes amis. Elle n'apprécie pas Luc. Parce qu'il a un an de plus que moi, elle l'accuse facilement de m'entraîner dans toutes les aventures malhonnêtes. Luc n'a pas toujours l'air d'un ange, c'est vrai. Souvent même, il se donne l'air d'un Hells Angel, ce qui, tout le monde le sait, est le contraire d'un ange. Je n'ose pas lui dire qu'il a l'air fou dans ces moments-là. Je m'en ferais un ennemi mortel et il n'est pas mauvais de conserver ses amis... surtout en période de crise.

Parce que je vis une vraie crise. C'est ma mère qui me l'a dit. Et une crise qui arrive en plein dans le temps des fêtes, ce qui est encore pire dans son esprit. Le temps des fêtes, période d'arrêt du quotidien, de courses, de panique et de réjouissances. Il n'y avait qu'à voir les grands magasins quand elle m'a entraîné au Carrefour de Saint-Jérôme pour m'acheter un manteau d'hiver. J'aurais aimé me débrouiller tout seul, elle n'a jamais voulu. Finalement, nous n'avons rien trouvé de beau, aux yeux de ma mère, dans les magasins de Saint-Jérôme et il a fallu descendre jusqu'à Laval, puis Montréal. Tout ça dans la première tempête de décembre, avec ma mère qui ne conduit presque jamais et qui trouvait plus prudent de s'écraser le nez contre le pare-brise et de se coucher sur son volant. Nous avançons à la vitesse tortueuse des aventuriers de la glace.

Au bout du compte, nous avons trouvé un manteau que je déteste... en revenant à Saint-Jérôme. Malgré mes protestations, je serai chaudement et chiquement vêtu, cet hiver. Je me suis intérieurement juré que je ne le porterais jamais et que c'était la dernière fois que ma mère m'accompagnait pour acheter mes vêtements.

— La prochaine fois, me suis-je dit, j'irai magasiner avec ma blonde.

J'avais Anik Vincent dans la tête. Si j'avais parlé tout haut, la surprise de ma mère aurait peut-être été moins grande quand elle a découvert « ma crise ». Parce que le lundi 8 décembre, en plein grand ménage des fêtes, ma sainteté a pris une débarque de taille. Mon

piédestal s'est désagrégé, j'ai perdu des plumes, mes ailes, mon auréole.

Il paraît que, tous les trois mois, il faut retourner son matelas. Ma mère a toujours été très stricte là-dessus. Et c'est comme ça qu'elle a découvert mon début de collection. Pas grand-chose, au fond. Trois numéros de *Hustler*, trois *Penthouse* et deux *Playboy*. Je revenais de la polyvalente quand ils m'ont sauté dans la figure. Ma mère les avait étalés sur la table de la cuisine. Elle savait que je passerais par là chercher une pointe de fromage et une pomme.

La mise en scène était parfaite et ma sainte mère avait le regard de feu des athlètes agressifs et les joues rouges des superscandalisées. Elle m'a demandé, la voix criarde, d'où ces cochonneries venaient. Si j'avais accusé Luc, Pierre Jodoin ou un autre, j'étais sauvé. Mais j'ai prouvé que, même si je n'étais pas très fier de moi, j'avais une colonne vertébrale.

— Non, maman, j'ai dit héroïquement, c'est moi qui ai acheté ces revues-là.

— Mais c'est de la pornographie...

Montée sur ses grands chevaux, ma mère n'arrivait plus à articuler tout ce qu'elle pensait. Les mots se bousculaient dans sa bouche, les idées cherchaient la sortie, se piétinaient. Moi, mon âme, mon corps, mon esprit, nous prenions toutes les formes de l'apocalypse. J'étais un funambule au-dessus des flammes de l'enfer qui léchaient le fil sur lequel j'évoluais maladroitement. J'étais une caricature du diable. J'étais un autre monstre de l'époque. J'étais un vicieux, un as de la mauvaise pensée.

J'encaissais. Je regardais mes mains qui ne savaient plus où se cacher. Je cherchais mon souffle. Et je ne disais rien. J'ai choisi de ne rien dire. Comment lui expliquer ? Comment lui dire que je cherchais à savoir, à connaître ? Que tout cela n'était qu'une manière d'apprendre les signes que chacun peut faire quand il espère trouver de la douceur. De la douceur de crise, si on veut. Évidemment, je m'étais senti coupable de regarder ces revues. Aussi j'avais trouvé des phrases pour me justifier. Je ne les trouvais pas si ridicules, mais je ne pouvais pas les répéter à ma mère. J'étais bloqué, gelé.

En feuilletant les revues pleines de filles nues, ouvertes, offertes, j'avais essayé d'imaginer à laquelle de ces filles Anik pouvait ressembler quand elle était toute nue. Je n'étais jamais parvenu à fixer mon choix. Anik n'a pas les yeux de ces filles qui se tordent le corps pour se donner des allures aguichantes. Cette fille-là – je parle d'Anik – je la vois partout. Elle me rend malade. Je lui fais l'amour à travers les filles de papier des revues. Je ne suis pas toujours heureux de mes « pratiques solitaires », comme les appelait le curé Fortin quand ses confessions devenaient indiscrètes, mais je me dis que c'est

en attendant...

Et puis en attendant aussi, les revues étaient étalées sur la table et ma mère frémissait... Elle parlait, parlait, criait, hurlait. Un moulin à paroles !

— Tu as pas acheté ces cochonneries-là chez Picard, toujours ?

Picard, c'est le marchand de journaux et de tabac, le nombril du village, le haut-lieu des commérages.

— Bien oui. Il y en a plein les tablettes.

— Mais qu'est-ce que le village va penser de nous ?

Elle était marquée au fer rouge. Elle s'imaginait que, depuis trois mois, toutes les grandes gueules du village la montrait du doigt parce qu'elle était la mère d'un adolescent lubrique, pervers et perdu, celui qui se mirait dans les photos de filles nues. Bien sûr, je n'aurais jamais révélé que le bonhomme Picard et sa femme ne savaient pas que je m'intéressais à ce genre de littérature. J'avais piqué les revues.

Pendant une bonne semaine, des remords m'ont tenaillé, pas d'avoir regardé les images mais d'avoir piqué les revues. Parce que l'histoire des *Hustler-Penthouse-Playboy* a fait le tour de la famille immédiate. Mon père a pris son regard le plus scandalisé et m'a longuement dévisagé. Ma grand-mère m'a fait un discours presque identique à celui de ma mère. Je vous l'ai dit, elles sont taillées sur le même modèle. Devant la famille, Omer a esquissé un petit air désespéré. C'était de la frime. Presque sans transition, il a reproché à ma mère d'avoir détruit les revues, puis il m'a fait un clin d'œil complice. Voilà pourquoi j'ai eu des remords. Je me demandais si, dans un élan de fierté, il n'irait pas, un de ces quatre matins, potiner avec M. Picard... Omer était parfaitement capable d'amener le sujet sur le tapis et parler des revues que j'avais achetées. Je vois d'ici la surprise de Picard et le vrai scandale. Parce que, à mes yeux, piquer une revue de cul est bien plus grave que de regarder des filles toutes nues.



Le sexe, le sexe, toujours le sexe ! Je suis un peu obsédé, j'en conviens. Obsédé, mais pas tellement différent des autres. Ma mère aurait été beaucoup plus scandalisée si elle s'était trouvée dans les pantoufles de M^{me} Corbeil, deux semaines plus tôt.

Pour se faire des amis, Caroline Corbeil avait invité un paquet de gars et de filles de la classe à une longue soirée de vidéos. On disait : la nuit des vidéos. Trois films d'horreur enchaînés les uns aux autres. Elle avait loué trois films noirs et sanglants. Luc avait eu une idée géniale.

De son côté, il avait loué un film porno. Il m'en avait parlé. Je ne

trouvais pas la blague particulièrement subtile, mais j'avais le goût de m'amuser et de voir. Les revues, c'est beau, mais pas toujours satisfaisant.

Nous étions neuf ou dix dans le sous-sol des Corbeil. Il y avait Andréa, Luc, Anik, Patrick Ferland et d'autres. Luc avait habilement remplacé la cassette du deuxième film par la sienne.

Après le premier film, Anik s'est levée. Quelqu'un qui s'entraîne tôt, le samedi matin, ne peut pas se permettre de passer la nuit blanche. À mon grand désespoir, Patrick est allé la reconduire. Nous nous sommes retrouvés sans eux. Moi, je me sentais surtout sans elle. Luc avait un mal fou à garder son sérieux. Il a placé lui-même le film dans l'appareil et c'est parti.

Une fille, à Paris, reçoit sa cousine de la campagne. Avec son chum, elle va chercher ladite cousine à la gare. Ils mangent et se couchent presque aussitôt. Tout le monde, à part Luc et moi, attendait le meurtre, l'arrivée du monstre, le sang et l'horreur... mais la fille de Paris et son chum se sont mis à se caresser, à se déshabiller et à faire l'amour... Dans l'autre chambre, la cousine, qui entendait tout, s'est mise à se tortiller... Caroline a crié à faire redresser les cheveux sur la tête de n'importe qui :

— Mais qu'est-ce que c'est ça ?

Sa mère, en déshabillé, pantoufles aux pieds et curieuse comme tout, a choisi ce moment-là pour venir voir ce que nous regardions. C'est là que l'horreur a vraiment commencé. Elle a hurlé comme si la tête d'un monstre venait d'apparaître dans la fenêtre de la cave. Son mari, qui s'était endormi devant la télévision du salon, s'est amené en descendant les marches quatre par quatre. En un temps deux mouvements, nous avons été foutus à la porte. Caroline braillait. Luc a à peine eu le temps de récupérer son film.

Le lundi suivant, Caroline Corbeil était plus laide que jamais. Ses parents l'avaient punie et elle ne pourrait plus sortir jusqu'aux fêtes. Elle cherchait le coupable de ce tour pendable.

— C'est pas toi, au moins ?

J'ai fait l'innocent.

— Si c'était moi, je te le dirais !

— Je l'espère.

Je suis certain qu'elle ne me croyait pas. Et puis, elle avait perdu beaucoup d'admiration pour moi.

Quand elle a raconté la catastrophe à Anik, je l'ai entendue dire :

— Woody dit que c'est pas lui.

Anik a répondu :

— Woody ferait jamais une affaire comme ça.

C'était consolant. J'avais quand même de la peine. Anik aussi m'appelait Woody !



Il neige. Le village reprend vie. Les touristes se remettent à fouiner partout, à envahir les restaurants et à congestionner la rue Principale.

Il neige. Les centres de ski sont maintenant en opération. Ils vont pouvoir ouvrir toutes leurs pistes, pas seulement celles qui sont déjà recouvertes de neige artificielle.

Il neige. Il y a trois sortes de touristes : ceux qui, pour une ou deux journées, viennent profiter du grand air et du vrai blanc des pentes ; ceux qui louent des chalets pour la saison ; et ceux qui habitent Bon-Pasteur et qui travaillent enfin. Comme beaucoup de villages des Laurentides, Bon-Pasteur connaît deux longues saisons mortes où le chômage sévit comme les mouches noires du printemps et le ciel lourd de l'automne. L'été, son soleil attire les gens. L'hiver, c'est le ski. L'argent se met alors à circuler. Les commerçants, les restaurateurs, bref un peu tout le monde semble plus heureux. Ce n'est le cas ni d'Omer ni de mon père. Ce ne sont pas les touristes qui viennent mourir, se faire embaumer, exposer et enterrer dans le Nord ; ce ne sont pas les mêmes touristes qui viennent y faire leur testament. Mon père, d'ailleurs, en bon notaire qu'il est, préfère le printemps boueux et l'automne frisquet, parce que ce sont là les grands moments de vente de maisons. Et les acheteurs viennent signer les contrats de vente devant lui.

En tout cas, ni l'un ni l'autre ne se plaint. Tous les deux font assez d'argent pour passer l'hiver honorablement. À la messe de minuit, nous sommes toujours dans les premiers bancs. Nous pouvons voir la crèche du coin de l'œil. Un peu plus et nous nous croirions en un autre temps. L'église est pleine et je suis certain que, dans la lumière, un tas de gens s'imaginent à l'époque où les villageois et ceux des terres des alentours venaient à la messe de minuit en carrioles. C'était une autre époque, celle du folklore. Le tourisme fonctionne bien quand il y a du folklore dans l'air.

« Minuit chrétien, c'est l'heure solennelle... »

Gilles Fortin, le curé et ami de mon grand-père, avait les yeux brillants dans ses plus beaux atours. Lui aussi, il aime bien le tourisme folklorique, le coût des bancs de la messe de minuit est à la hausse, la recette de sa quête aussi. Omer l'avait invité à réveillonner chez lui. Gilles Fortin ne rate jamais l'occasion de festoyer avec ses ouailles, amis et complices. D'autant plus que, chez grand-père, les repas officiels sont prétextes à ouvrir les écluses de gin et de vin. Quand il est parti de la maison, à quatre heures du matin, pour tituber jusqu'à son presbytère, j'aurais pu me demander comment ce curé réussirait à se lever, le lendemain, pour dire ses messes ordinaires. Mais j'avais

l'esprit préoccupé par autre chose.

En sortant de l'église, après la deuxième messe, j'avais croisé Anik. Surprise ! Elle n'était pas avec Patrick Ferland. Seulement avec son père, sa mère et son frère. Je lui avais dit :

— Je pensais que tu ne venais pas à la messe.

— La messe de minuit, c'est pas pareil. On y vient toujours. C'est du folklore !

— Moi, c'est parce que la famille est en amitié avec le curé.

Elle avait ri avant de foncer dans la tempête. Une grosse neige molle qui recouvrait tout et tout. Vraiment très folklorique, elle aussi.

Anik passait donc la nuit de Noël sans Patrick Ferland. C'était encourageant.

Le lendemain, vrai jour de Noël, je suis allé faire du ski comme les touristes. Je savais qu'elle y serait. Je ne me trompais pas. Elle y était. Mais avec Patrick Ferland.

— Joyeux Noël !

Il m'a lancé la phrase traditionnelle sans me serrer la main et en se préparant à attaquer la pente d'experts la plus à pic, celle que, ce jour-là, on ouvrait pour la première fois aux risques et périls des skieurs assez fous ou assez champions pour s'y engager. Moi qui ne suis ni fou ni champion, je suis resté, pépère, sur les pentes ordinaires.

Cœur rouge perdu dans idées noires

Je savais désormais que je ne pourrais jamais fasciner Anik Vincent par mes exploits sportifs. Selon les théories de Luc, il fallait maintenant que je tente le grand coup dans un autre domaine : la conduite automobile. Là, mes parents m'attendaient de pied ferme. Il a fallu que je mette en œuvre toutes les facettes de mon talent de négociateur pour arriver à mes fins. Premièrement, ma mère me trouvait trop jeune.

— À seize ans, on n'a pas encore la maturité pour conduire comme il faut.

Si j'avais manqué de tact, je lui aurais répondu qu'à quarante-deux ans, elle conduisait encore comme un pied, mais j'ai gardé cette réflexion pour moi. Pour renforcer son argument principal, elle m'a montré, dans *La Presse* de ce lundi 5 janvier, comment les jeunes parvenaient à se tuer sur les routes.

— C'est pas tout. Selon les statistiques, les choses sont encore pires en été, quand les motos... D'ailleurs tu devrais dire à ton ami Luc que...

Je n'avais rien à dire à Luc. Pour l'hiver, il avait décidé de démonter complètement sa Yamaha RD 350. À mon avis, l'été la retrouverait en pièces détachées.

C'étaient là les arguments de ma mère. Mon père en agissait d'autres. Dont un grand, un énorme : les sous. Mon notaire de père a emprunté des allures d'avocat pour m'expliquer :

— Comment espères-tu payer l'essence que tu vas consommer, hein ? Ta mère et moi – il a toujours aimé utiliser l'expression « ta mère et moi » comme pour me démontrer qu'ils forment un front commun dans le domaine de mon éducation et qu'il est inutile que je m'amuse à tenter d'influencer l'un ou l'autre des deux membres de leur association – ... Ta mère et moi, nous te donnons de l'argent de poche, nous ne voyons pas pourquoi nous devrions payer ton essence.

— Je pourrais me trouver un job !

— Écoute François, je n'aime pas beaucoup que tu utilises des mots comme « job ». Habitue-toi à dire les bons mots en français. Ta mère et moi, nous remarquons d'ailleurs un certain relâchement dans ton

langage depuis le début de cette année.

— D'accord, papa, je vais faire attention.

Je l'ai appelé « papa », mais, étant donné le ton qu'il utilisait, « maître » aurait été plus adéquat. Mon père n'a jamais été capable de prendre un ton ordinaire pour formuler sa façon de penser. Il a deux grands niveaux de langage : celui qu'il emprunte quand il demande le ketchup et celui qu'il déploie pour faire passer une idée. Je me suis souvent demandé, depuis les premiers éveils de ma sexualité, lequel de ces deux langages il utilise sur l'oreiller. Et ma mère, comment répond-elle à ses avances ? Est-ce qu'il lui fait des avances claires ? Vraiment, je n'osais pas les imaginer se chevauchant allègrement comme ce couple que j'avais admiré dans le *Hustler* de novembre dernier, celui qui a brûlé avec mes autres péchés dans le foyer.

Les problèmes que mes parents pouvaient éprouver lors de leurs rencontres sexuelles, si elles existaient encore, étaient très loin de mon problème de l'heure : mes cours de conduite. Parce qu'il n'y avait pas que l'argent de l'essence, il y avait deux autres montants qui se balançaient devant mon nez : le coût des cours eux-mêmes (plus de trois cents dollars) et le coût de l'assurance pour l'automobile (entre cinq cents et huit cents dollars de plus que ce que mon père paie déjà), tout cela parce que je suis un garçon. Pour une fille, ça coûte à peine quarante dollars.

Mon père et ma mère tenaient là des arguments massue et s'attendaient bien à me voir abandonner la partie. Dans leur esprit, mon permis de conduire me serait parfaitement inutile, ils n'imaginaient évidemment pas quel atout ça devenait dans l'aventure de la conquête d'une fille.

Même si j'avais l'air du plus parfait des raisins, je me suis creusé le citron pour me trouver un allié. Luc, qui l'année dernière avait réussi à convaincre ses parents de lui fournir « son passeport pour la mort » en criant pinotte, m'a proposé de venir secouer mes parents. C'était la dernière chose à faire. Luc a beau se prendre pour un brillant négociateur et un séducteur de premier plan, je savais que s'il ouvrait la bouche devant ma mère, je n'aurais pas mon permis de conduire avant ma majorité. Non, j'ai plutôt été rendre visite à mon grand-père.

Ce soir-là, le gin avait rendu Omer juste assez mou pour le rendre très compréhensif. J'ai fait vibrer la corde « fille », c'est-à-dire que je lui ai démontré que mon permis de conduire me permettrait d'inviter des filles au cinéma ou à faire un tour tranquillement.

Pendant que je parlais, Omer me fixait le nez. Un sourire se dessinait doucement sous le sien. Je suis certain qu'il se disait que, avec son nez et un volant dans les mains, j'allais devenir le don Juan de la polyvalente. Ah ! l'hérédité ! Il m'a écouté attentivement, il était visiblement aux oiseaux. Et puis il a déclaré en se massant notre point

commun :

— J'ai mon plan. Pour ton père et ta mère, c'est une question d'argent, on va leur couper cet argument-là à la racine. Premièrement, pour tes seize ans, c'est moi qui vais t'offrir tes cours de conduite.

Je suis certain que mon nez a clignoté un coup ou deux. La chose l'a encouragé.

— C'est pas tout. Je vais leur dire qu'il serait bon que tu apprennes à conduire jeune. Dans quelques années, tu pourras ainsi travailler pour moi.

J'ai dû changer de couleur quand je lui ai demandé :

— Qu'est-ce que je pourrais faire pour... pour toi ?

— Là, tu es encore trop jeune. Mais, dans deux ou trois ans, tu pourrais conduire le corbillard aux funérailles... et aller chercher les corps dans mon camion... Pour ça, faut que tu pratiques avant.

Moi qui déteste les morts, j'ai été profondément malhonnête quand j'ai approuvé son plan. Vous me voyez diriger des funérailles ? Vous me voyez en train de véhiculer des accidentés, des vieux décomposés, des fantômes ? Pas moi. Jamais, je ne ferai ça. Jamais ! J'ai quand même dit à Omer qu'il était génial. Quel affreux menteur j'étais ! Quel hypocrite ! Mais Omer est un vieux renard. Son plan a marché. Mes parents ont cédé.

C'est ainsi que j'ai dû me taper les trente heures de cours théoriques. J'avoue cependant que j'ai été assez fier le jour où Guylaine, mon instructrice pour les cours pratiques, est venue me chercher à la porte de la polyvalente. En m'installant derrière le volant, j'ai croisé le regard d'Anik qui se dirigeait vers l'auto de Patrick Ferland. Je suis certain qu'elle s'est dit :

— Ah ! C'est intéressant ! François va bientôt conduire une auto.

Une chose est sûre, c'est que moi, je ne ferai pas crisser mes pneus en quittant le stationnement de la polyvalente, comme le fait « son » Patrick Ferland.

C'est ainsi également que, pour payer l'essence que je vais bientôt brûler, je garde des enfants les vendredis et samedis soir. Je ne deviendrai jamais moniteur de ski, je garde donc les enfants des Bouchard. Trois petits gars de quatre, cinq et sept ans. Des monstres qui n'ont rien, absolument rien en commun avec les morts que je piloterai vers leur dernière demeure dans quelques années. Il est vrai aussi que ce n'est pas dans la cuisine à l'envers des Bouchard, entre les pleurs et les chicanes de ces petits morveux, que je séduirai Anik Vincent.

On a beau dire : passer son permis de conduire, c'est quelque chose. Moi qui ne me rongais plus les ongles depuis un gros six mois, j'ai failli retomber dans mon vice. L'examen théorique ne m'énervait pas trop. Mais c'est l'examen pratique avec son stationnement

parallèle qui me faisait suer. Luc m'avait dit que tout dépendait de l'humeur de l'examineur. Pierre Jodoin, qui ne déteste pas faire son Ti-Jos-Connaissant, l'approuvait. Il avait ses raisons puisqu'il avait lui-même échoué.

Je me suis présenté au bureau des permis de conduire, les mains moites, les oreilles molles et les orteils en nœud. L'examineur était un vieux bonhomme qui respirait fort. Il m'a demandé de rouler. J'ai fait tous mes arrêts avec soin, j'ai joué des clignotants quand il le fallait et je me suis stationné comme je n'aurais jamais espéré le faire.

C'est ainsi que j'ai obtenu mon permis de conduire. J'avais du mal à le croire... même que Pierre Jodoin ne m'a pas cru. Il a fallu que je le lui montre. J'en ai éprouvé un vif plaisir parce qu'Anik, qui a maintenant les cheveux rouges, était là. Elle aussi, elle l'a vu.



Début février, j'ai été malade. Un rhume à tout casser. Ce sont certainement les trois petits Bouchard qui m'ont refilé un virus. J'avais la tête grosse comme ça. Je n'allais pas manquer des cours pour si peu. Ce n'est pas le sirop que j'avalais, les aspirines dont je me nourrissais et les kleenex qui bourraient mes poches qui allaient m'empêcher de voir Anik. Elle était là. Elle ne manquait jamais et n'était jamais malade.

J'ai rêvé un moment, pendant le cours ennuyant de Mister Zee, que je pourrais peut-être lui offrir ma grippe. Nous n'avions qu'à échanger un long baiser. Un long baiser comme ceux que s'échangent Luc et Andréa depuis quelque temps. Avec un rhume de cerveau, ce n'est pas aussi facile qu'on le pense. Je ne respire quand même pas par les oreilles.

D'ailleurs, je ne sais pas si c'est mon imagination ou une obsession de ma part... à moins que ce ne soit la fièvre qui m'étourdissait, mais j'avais l'impression que mes confrères et consœurs s'embrassaient comme jamais. L'entrée de la polyvalente était devenue un terrain de french kiss, ça se mangeait dans le stationnement, avant de se quitter devant l'autobus scolaire... dans les corridors aussi.

En classe, c'était plus tranquille, ce qui est normal. J'imagine qu'en physique, par exemple, les explications de Blender seraient devenues dix fois plus mélangeantes si les étudiants s'étaient mis à se lécher à qui mieux mieux.

Chose certaine, si Anik m'avait offert une grippe contre un baiser, je n'aurais pas hésité un seul instant. Si j'avouais une telle chose à ma mère, elle me traiterait d'obsédé sexuel. Il reste que je suis malade. Anik me rend complètement malade. Oh ! Je n'ai pas la mononucléose comme Pierre Jodoin. Mais je suis malade. Que quelqu'un me donne

la mononucléose en m'embrassant et je ne me plaindrai pas.

Je ne sais pas si c'est d'avoir obtenu mon permis de conduire, mais j'ai acquis une certaine assurance. Il y a des petites victoires comme ça qui vous donnent un coup de pied dans le derrière et vous élèvent un peu.

Mon assurance m'a poussé chez Picard. Là, j'ai acheté – pas piqué, bel et bien acheté – une carte de la Saint-Valentin. J'ai choisi la moins quétaine. Difficile à décrire, cette carte-là. Disons qu'elle avait un cœur dessus, comme vous deviez vous en douter. À l'intérieur, d'une écriture en bâtonnets qu'elle ne saurait jamais reconnaître, j'ai écrit quatre vers qui n'étaient pas piqués des vers. Je ne l'ai pas signée et je l'ai adressée à Anik Vincent.

Du 13 au 14 février, j'ai passé la nuit blanche. Et, au matin de la Saint-Valentin, j'ai suivi Anik du regard. Avec Patrick Ferland, elle semblait encore tout à fait normale. Et puis ils se sont quittés. Patrick s'est dirigé vers son local. Anik est entrée dans le nôtre. C'est là qu'elle a parlé à Andréa à qui Luc, qui n'est pourtant pas doué pour les petites finesses, avait eu la délicate attention d'offrir une rose. Andréa se l'était piquée dans les cheveux.

Pendant un instant, je me suis demandé où ils en étaient rendus tous les deux. Sur le plan sexuel, j'entends. Ah ! s'ils avaient tout, vraiment tout fait, Luc m'en aurait parlé. De sa vie, il n'a jamais réussi à rater une occasion de se vanter. Je crois qu'ils en étaient au stade des grandes caresses, celles qui n'en finissent plus. Moi, j'étais loin au bas de l'échelle. Andréa s'est donc gargarisée de sa rose et Anik lui a chuchoté qu'elle avait reçu un valentin.

— Patrick a pensé à toi.

— C'est pas lui.

— Qu'est-ce qui te fait dire que c'est pas lui ? s'est étonnée Andréa.

— Il a pas signé et...

— C'est normal de pas signer un valentin.

— C'est pas tout, a ajouté Anik. Il y a quatre vers à l'intérieur. Et la poésie, ça n'a rien à voir avec Patrick.

— Montre donc !

Anik, doucement, a lu mes quatre vers à voix basse.

Quand tu n'es pas là
Les oiseaux ne chantent plus
Le soleil devient gris
Les jours se perdent au hasard du vent

Rouge comme une tomate, je dévorais le pupitre qui était devant moi. Je n'osais pas regarder. J'avais envie de brailler comme un veau. Quand Andréa a dit :

— De qui ça peut être ?

J'ai eu envie de crier :

— Vous me reconnaissez pas ? C'est de moi !

Mais je me suis tu. J'ai gardé mon cri comme une grosse boule au fond de ma gorge. J'ai simplement entendu Anik répondre :

— Je finirai bien par le savoir.

Là, j'ai toussé. Décidément, mon rhume ne voulait pas passer. Avec un peu de perspicacité, elle aurait pu voir ma rougeur et le bouton de nervosité qui me poussait sur le nez.

Ce soir-là, je me suis trouvé tout à l'envers quand j'ai voulu sortir mes livres pour faire mes devoirs de maths. Il y avait un valentin dans mon sac. Je tremblais en ouvrant l'enveloppe. Il y était écrit :

« *Je t'aime.* »

Et c'était signé :

« *Quelqu'une qui te veut du bien.* »

J'ai tout de suite reconnu l'écriture. C'était celle de l'inévitable Caroline Corbeil.



Même si mes parents refusaient toujours de me prêter la voiture, je gagnais vraiment mon essence à la sueur de mon front. Et ce soir-là, dans mon front comme dans mes lunettes, j'avais des gouttelettes de peinture. C'est ce qui arrive quand on travaille au rouleau. J'étais en train de repeindre la pièce de télévision chez mon grand-père. Bientôt, grand-mère pourra suivre ses téléromans dans une pièce couleur coquille d'œuf, ce qui lui convient bien, étant donné ses allures de mère poule avec mon père et ma mère.

Je me rends compte, d'un jour à l'autre, qu'Omer a plus d'un tour dans son sac. Quand il se met à se torturer le nez en cherchant de bonnes solutions, il finit par en trouver qui le placent en fort bonne posture.

Ainsi, en devenant mon allié dans l'affaire de mon permis de conduire, il savait qu'il pourrait désormais me confier une foule de petits travaux que je ne pourrais jamais refuser d'exécuter. C'est pourquoi je joue du rouleau et du pinceau... pendant que lui cuve son gin. Ce n'est pas en peignant qu'on attrape les filles. Il me paie, c'est toujours ça de gagné.

On projette aussi de me faire repeindre les différentes pièces de son salon mortuaire. Je ne rouspète pas. Je suis coincé. Luc m'a promis de m'aider. Mais je connais les promesses de Luc. Dès qu'Andréa Paradis lui fait signe, il laisse tout tomber. D'ailleurs, il a déjà un emploi, lui. Il est moniteur de ski et il fait de l'argent. Vraiment, l'amitié et la complicité, ce sont deux choses pas très faciles à vivre.

J'allais terminer la pièce quand le curé Fortin est arrivé. Le curé

Fortin, c'est Gilles. Il s'amène assez souvent chez Omer pour jouer aux cartes. Ils ont des copains de leur âge et ne manquent jamais un petit poker bien arrosé. Gilles a profité du moment où Omer et lui attendaient leurs acolytes pour venir me « piquer une jase » comme il me l'a dit. J'aurais aimé savoir qui l'avait délégué pour me tâter ainsi. Ma mère ? Certainement pas, elle a trop de classe pour m'envoyer le curé Fortin. Ma grand-mère ? Fort possible.

Toujours est-il que Gilles m'a fait un petit sermon sur la méfiance que tout jeune homme doit entretenir vis-à-vis des filles. J'ai dû lui paraître assez surpris puisqu'il s'est mis à tousser et à se racler la gorge. Je le connais bien. C'est ce qu'il fait quand il cherche ses mots. Il s'éclaircit la voix.

Oui, selon Gilles Fortin, curé de Bon-Pasteur-des-Laurentides, joueur de poker et bon buveur à ses heures, je dois me méfier des filles, qui peuvent vous gâcher les études. Moi, j'étais brûlant, mais il sait que cette année ne serait pas ma meilleure.

— Est-ce qu'il y a quelque chose qui te chicote ?

— Comment ça se fait que vous savez que ça sera pas ma meilleure année ?

— J'ai le pif. Et puis répons pas à mes questions par d'autres questions. Qu'est-ce qui te chicote ?

— Qui est-ce qui vous a demandé de me faire un sermon ?

Gilles Fortin se met à rire. Il sait bien, tout curé qu'il est, que j'ai atteint un âge où je peux le juger avec plus de justesse.

Il se met à patiner, comme il le fait quand il vient causer à la polyvalente et qu'il veut se montrer copain avec tout le monde. Et puis, peu à peu, il laisse les filles et les études. Je joue tellement l'innocent que je le déconcerte. Il laisse les filles et les études pour me proposer d'aller peindre son presbytère. Pourtant il y a des gens qui feraient ce travail-là gratuitement seulement pour être plus près de Dieu. Parfois, je me demande si Gilles Fortin ne se fout pas de Dieu... si pour lui, ce n'est qu'une bonne raison pour potiner avec tout un chacun. S'il ne jacassait pas dans la vie, il ne saurait pas quoi faire de ses dix doigts et il serait certainement entré dans la pègre. La vocation l'a sauvé.

De mon côté, je sais que je ne serai jamais curé. Ni entrepreneur de pompes funèbres. Ni embaumeur. Je serai l'amant d'Anik Vincent. Je l'embrasserai souvent et partout, sur ses petits seins, dans le cou, sur les yeux et les joues, partout ! Je ne confie évidemment rien de cela à Gilles Fortin. Le secret de la confession, ça n'existe plus. Dans la famille en tout cas.

Finalement, avant d'aller retrouver les autres joueurs de cartes et son verre de gin, Gilles Fortin me demande, comme si de rien n'était parce qu'il aime dédramatiser les événements pour se donner l'air

cool, pourquoi je suis en train de perdre mon titre de bolle. Je lui dis que je me sens fatigué.

Je ne suis quand même pas pour avouer candidement que cette fille-là me rend malade. Qu'à cause d'elle, pendant de grands moments, je divague, je suis dans la lune. Partout je pense à elle, du creux d'un livre où je peux me perdre au fond de ma chambre jusqu'à ce travail au rouleau, entre les gouttelettes de peinture coquille d'œuf, c'est elle que je vois, c'est Anik Vincent que j'imagine. Comment le curé Fortin pourrait-il comprendre cela ?

— Finalement, tu sais, je suis de l'avis d'Omer. Une fille qui te dirait que tu es pas trop raisin, ça te remettrait sur le piton.

Il s'en va en riant. Je les entends qui rient encore dans la salle à manger. C'est cœur atout !

L'improvisation, c'est franchement meilleur

Mois de mars, mois des désastres. Pour Luc, comme pour bien d'autres que je connais, le mois de mars a été tout simplement désastreux.

Nous avions congé la dernière semaine de février. C'est une espèce de bouée au bout du mois de la fatigue et des suicides. D'habitude, dans les Laurentides, tout le monde se frotte les mains et se lance sur les pentes de ski. Luc était content. En donnant des leçons, il avait espéré entasser la petite fortune qui lui permettrait de subsister jusqu'à l'été. Mais voilà qu'il s'est mis à pleuvoir. L'hiver ne trouvait rien de mieux que la pluie pour nous tirer sa révérence. Mais, pour Luc, le vrai désastre n'a pas été d'avoir raté sa petite fortune. Non, il a affronté pire. Andréa Paradis et lui ont connu leur première vraie chicane.

Les parents d'Andréa avaient dû prévoir la pluie puisqu'ils ont décidé de l'emmener passer la semaine en Floride. Luc a sursauté. Il est tellement possessif à ses heures. Il aurait voulu la retenir ou y aller, en Floride, lui aussi. Quel intérêt une fille de dix-sept ans pouvait-elle trouver à visiter Disney World ? C'est vrai qu'elle a un petit frère, Andréa Paradis, mais quand même. Andréa a résisté. Elle n'allait pas refuser le soleil. Luc a insisté. Alors Andréa lui a parlé de l'anneau de son oreille droite.

— C'est les homosexuels qui se font percer l'oreille droite. En Angleterre, tu serais correct. Mais en Amérique, c'est l'oreille gauche qu'il faut se faire percer.

Luc Robert a très mal encaissé le coup. Andréa est partie sans qu'il lui souhaite bon voyage. Le grand froid était bel et bien installé.

N'eût été de la pluie, Luc aurait pu se défouler sur les pentes. Mais elles étaient trop détériorées. Je l'ai donc eu dans les pattes toute la semaine. Heureusement que je ne sortais pas avec une fille. Il aurait fallu que je le mette à la porte et ça n'aurait pas fait son affaire. L'anneau de son oreille ne faisait plus son affaire, lui non plus. Il l'a retiré et a décidé de laisser le trou se refermer. Pour rien au monde il ne voulait passer pour un homosexuel.

J'ai donc tenté de l'occuper. Nous sommes retournés au tennis. Je

n'étais pas meilleur qu'à l'automne. Patrick Ferland jouait au grand entraîneur avec Anik. Je la plaignais.

— C'est ça, frappe là-dessus ! *Good !* Monte au filet !

Ferland a une voix qui porte. Une voix qu'on entend d'un bout à l'autre de la grosse bulle gonflée qu'est le club de tennis de Sainte-Ange. Une voix qui tombe sur les nerfs.

Puis, au mois de mars, il y a eu la grande bouderie. Andréa était bronzée comme ce n'est pas possible. Walt Disney lui avait donné une bonne quantité de soleil. Et Luc était jaloux de Walt Disney. Comme si l'inventeur de Mickey Mouse, que l'on dit congelé, était soudainement ressuscité pour caresser sa blonde. Maudit Walt Disney !

À la maison aussi, il y a eu du désastre. Mon père a voulu se présenter à la mairie du village. Mais il n'était pas tout seul. Il s'est fait battre. Bang ! Gros drame à la maison ! Marcel Gougeon a décidé que ses concitoyens étaient des épais. En les traitant de la sorte, je comprends qu'ils ne l'aient pas élu. Ils ont dû sentir la chose.

Ma mère et ma grand-mère ont pris cette défaite comme une attaque personnelle visant la famille. Grand-père n'a pas eu l'air de s'en faire pour autant. Il y a eu quelques morts, des vieux qui n'ont pas réussi à passer l'hiver, et il a fait de l'argent.

Moi, allez savoir pourquoi, c'est dans le désastre que je réussis à pointer du nez.



Moins-Cinq nous a dit, au retour de notre semaine de vacances, de préparer un court monologue. Autrement dit : traiter d'un sujet personnel, rédiger le texte et le présenter oralement devant les autres élèves. Le jour de son cours, elle a tiré au sort le nom de celui qui devait briser la glace. Chanceux comme toujours, c'est le mien qui a été pigé.

Les mains mouillées, je ne savais que faire de mes deux grands bras qui pendaient de chaque côté de mon corps maigre. Je me suis mis à les balancer avant de les croiser. Et puis, je me suis touché le nez. Je pouvais déjà sentir le bouton que cette performance allait faire germer. D'une voix tremblante, j'ai avancé :

— Vous voyez, ça, c'est un nez. C'est mon nez.

Les élèves se sont mis à rire. Je dois être joliment masochiste puisque je me suis mis à battre de l'aile... au bout d'une minute, je volais.

J'avais choisi l'hérédité. Le sujet pourrait être catastrophique et ennuyant. Moi, j'ai dit que la grande catastrophe de ma vie était l'hérédité qui m'avait doté du nez de mon grand-père. Le fait que mon grand-père soit croque-mort et mon père notaire a eu l'air d'être

hilarant... Évidemment, je ne riais pas, mais je ressentais quand même un certain plaisir à parler de moi. Quelque chose comme une chaleur intérieure.

À un moment, j'ai croisé le regard d'Anik. Elle tortillait la plus longue couette de ses cheveux rouges tout en me regardant, un sourire en coin. Je ne l'avais jamais vue aussi attentive, sauf sur un terrain de tennis. J'ai balbutié un peu. J'ai eu envie de dire :

— Est-ce que c'est parce que j'ai ce nez-là que tu t'intéresses pas à moi ?

Je n'ai pas prononcé ça. J'ai plutôt affirmé :

— Mon nez, c'est ce qui fait que les filles ne me tombent pas dans les bras. Elles doivent avoir peur de s'y fracasser si je les embrassais.

La classe a encore ri.

J'ai enchaîné sur mes lunettes. Caroline Corbeil qui n'avait pas les siennes forçait ses yeux en les plissant pour me regarder comme il faut. Anik, elle, avait ses lentilles et me regardait. Un frisson m'a secoué de la tête aux pieds et j'ai eu envie de pleurer au moment où les élèves m'ont applaudi. Je suis revenu à ma place, je ne voyais plus rien.

— Voilà quelqu'un qui a le sens du monologue, a déclaré Moins-Cinq.

Je regardais la table droit devant moi. J'y avais posé mes coudes et je reprenais mon souffle.

— Je comprends ! Tu as été fantastique !

C'était Anik qui venait de me souffler cela à l'oreille. J'ai senti une bouffée de sang me brûler le visage. Si je n'avais pas été aussi orgueilleux, j'aurais perdu connaissance.

Il paraît que j'ai été celui qui a recueilli le plus d'applaudissements. Je ne l'aurais jamais cru si Pierre-Paul Bernier, le responsable de la Ligue d'improvisation de la polyvalente, n'était venu me demander de jouer pour son équipe. J'ai accepté, sans trop imaginer dans quoi je m'embarquais.

La pluie a continué ses ravages. La terre s'est mise à reparaître un peu partout sur les pentes de ski... et Luc pestait de plus belle.

— Tu devrais être content. Tu vas pouvoir sortir ta moto plus tôt que prévu.

— Laisse ma moto tranquille. Va falloir que je la fasse remonter. Là, je cherche un mécanicien.

— Tu m'avais dit qu'il existait des livres pour...

— J'en ai pas trouvé un seul.

Rien n'allait comme sur des roulettes dans la vie de Luc Robert. À la polyvalente, Andréa et lui ne se regardaient plus. Luc maintenait sa bouderie et Andréa semblait de plus en plus bronzée. À croire que Walt Disney avait élu domicile dans le congélateur des Paradis. Un

samedi matin, je l'ai rencontrée. Elle entrait dans le studio de bronzage du centre commercial du village.

— Ah ! Je comprends là !

— Bah ! Oui ! Faut bien conserver son teint ! Mais toi, t'as pas besoin de dire ça à Luc, tu sais.

L'improvisation, ça rapporte. Je lui ai répondu, du tac au tac :

— Je lui dirai pas. De toute façon, il me parle jamais de toi.

Elle a ouvert de grands yeux étonnés.

— C'est vrai ?

— Non. C'est pas vrai. Il est en train de devenir fou. Avant de te connaître, il était parlable. Maintenant, il est ennuyant comme la pluie. Tu peux pas savoir, Andréa, comment l'amour peut changer quelqu'un.

Si Luc m'avait entendu, il m'aurait étranglé. Je parlais comme un responsable de l'harmonie dans la vie des couples...

— Mais qu'est-ce que tu connais à l'amour, toi, Woo... je veux dire...

— Appelle-moi Woody, ça me dérange pas. Mais, au sujet de l'amour, j'en connais peut-être plus long que tu le penses.

Si elle m'avait demandé si j'étais en amour, je lui aurais répondu oui. Et si elle m'avait encore demandé avec qui, je lui aurais dit qu'Anik, sa copine Anik Vincent, bousculait tout dans ma vie. Je lui aurais avoué tout cela, au risque de me faire un ennemi mortel de Patrick Ferland et en espérant qu'elle répète notre conversation dans ses moindres détails à Anik. Mais non ! Les gens sont un peu plus penchés sur leur nombril que ça. Elle m'a dit, naïvement :

— Il m'aime encore ?

— Certain !

— Il te l'a dit ?

— Bah oui !

— Quand il t'en reparlera, dis-lui que c'est la même chose pour moi.

Je ne sais pas pourquoi, l'idée de les voir se réconcilier grâce à moi m'a donné un coup d'orgueil. J'ai répondu :

— Tu lui diras toi-même. On va voir *Cœur de pirate* au cinéma de Sainte-Angele. Représentation de sept heures et demie, ce soir.

— Je serai là.

— Vas-tu venir avec Anik Vincent ?

Je gardais mon air le plus innocent.

— Je sais pas. Pourquoi tu me demandes ça ?

— Pour rien.

Et elle s'est sauvée vers le studio de bronzage. Je me suis trouvé complètement raisin d'avoir mêlé Anik à cette conversation jusque-là fort brillante.

Dans un premier temps, Luc a voulu me tuer. Je savais qu'il jouait. Finalement sans trop se faire tirer l'oreille, il a accepté de venir au cinéma. Omer m'a prêté la grosse Lincoln noire qu'il loue pour les enterrements et les mariages. J'avais l'air d'un croque-mort amateur quand je l'ai stationnée tout près du cinéma. Une Lincoln Continentale noire, ça va avec un chauffeur à cheveux blancs, pas avec un lunetteux de mon espèce.

Le film était parfaitement vide. Il méritait le sort qu'Andréa et Luc lui réservaient. Ils n'ont pas arrêté de s'embrasser. Anik n'était pas là. Andréa, je ne sais pas pourquoi, s'est soudainement souvenue que je lui avais parlé d'Anik le matin même. Elle m'a chuchoté :

— Anik se couche de bonne heure. Elle s'entraîne à huit heures le dimanche matin.

— Le dimanche aussi ?

— Ben oui.

Elle a ajouté :

— Mais pourquoi tu m'as demandé ça à matin ?

— Parce que vous êtes toujours ensemble... et puis, ça aurait eu l'air moins arrangé avec le gars des vues.

Au retour, ils ont poursuivi leurs embrassades sur le siège arrière de l'auto de grand-père. Ce siège-là avait surtout été témoin des larmes des familles éplorées, pas tellement des amoureux qui se pelotent. Ça devait lui faire tout un changement. Moi, je me sentais tout à fait chauffeur discret... et j'en avais l'allure. À la radio, le *Concerto pour piano et orchestre n° 1* de Tchaïkovski jouait doucement. Ils ne m'ont même pas demandé de changer de poste.



Merci, les spots ! Je vous ai regardés en pleine face pour m'aveugler quand Stéphane Poulin, mon instructeur, m'a fait signe d'embarquer sur la patinoire.

Le compte était 7 à 7. Nous étions en supplémentaire. J'avais déjà participé à trois improvisations sans faire d'éclats, toujours dans un rôle de second plan. Combien de personnes avaient remarqué que je faisais mes débuts ? J'aurais bien aimé savoir pourquoi Poulin m'envoyait sur la patinoire. À mon avis, il faisait le mauvais choix. Comme tout le monde, je venais d'entendre l'arbitre défiler le thème :

— Improvisation comparée qui a pour titre « Sous la véranda ». Nombre de joueurs : un. Durée : 5 minutes.

Comment m'en tirer ? Aveuglé par les spots, je n'ai ni écouté ni même regardé la performance de la fille de l'équipe adverse. Dans ma tête, je cherchais, je cherchais. J'étais loin. Au coup de sifflet, je saute sur la patinoire comme un automate.

J'ai les jambes molles. Je me jette immédiatement à genoux, plié, recroquevillé... Je fixe le plafond pour m'aveugler encore plus, pour oublier tous les spectateurs qui me regardent, qui m'attendent.

— J'ai peur, madame Vincent, j'ai peur de respirer trop fort.

Je chuchote.

— J'ai peur que vous m'entendiez, maman et vous, et que vous deviniez que je suis caché sous la véranda. Je me suis glissé ici parce que je savais que vous viendriez. Et je voulais vous entendre. Parce que j'aime ça, entendre votre voix. J'aime vous entendre parler, madame Vincent. Quand vous parlez, j'imagine votre fille, j'ai l'impression que je l'entends à travers votre voix. J'aime quand vous parlez d'elle, même si ça me fait mal. Elle est trop vieille pour moi, votre fille, madame Vincent. Elle a seize ans. Moi, j'ai à peine douze ans. Elle ne me regarde jamais. Elle a ses activités et ne sait même pas que je l'espionne, que je l'admire, que je respire son parfum.

Dans la salle, plus un bruit. Je dois parler trop bas. Ma voix murmure, je le sais. Comme je suis en petit bonhomme, je force les autres à prêter l'oreille. J'ai la bouche sèche... la tête comme un désert.

— J'aime vous entendre dire que votre fille a des activités, madame Vincent. C'est bien que vous veniez ainsi prendre le café de l'après-midi avec ma mère. Moi, je ne suis rien, vous ne remarquez même pas mon absence. Ma mère non plus. Votre fille passe ses journées au tennis, elle frappe des balles, elle rit avec ses amis, ceux de son âge. Souvent, je vais rôder autour de la haute clôture de métal. Quand une balle bondit par-dessus, c'est moi qui vais la chercher. Je veux être celui qui renvoie les balles aux joueurs. Votre fille joue bien, madame Vincent. Tous les garçons de son âge l'admirent. Ils regardent ses jambes se tendre, ils la regardent courir, frapper... J'aime quand le vent colle son chandail mouillé de sueur contre sa poitrine et qu'il laisse paraître ses petits seins durcis. Personne ne sait toutes les idées qui chavirent dans ma tête quand je l'épie. Je resterais des heures au soleil, comme je patienterais des heures sous la véranda, recroquevillé, engourdi, quand je sais que vous allez venir et que vous parlerez d'elle. Votre mari vous a quittée, madame Vincent. Vous n'avez plus que votre fille. Alors vous en parlez beaucoup, avec tellement d'émotion. Ça me fait plaisir. Tout ça me fait rêver, madame Vincent. Et vous savez, les rêves laissent toujours des traces. Ils sont jamais tranquilles. Ça s'appelle des cicatrices. Des cicatrices comme celles que vous avez dans le cœur quand vous pleurez. Je vous ai entendue pleurer, madame Vincent. Ma mère vous consolait. Ma mère vous a comprise. Moi aussi, je vous ai comprise. Et je pleure... Je pleure maintenant parce que vous parlez d'un accident. Votre fille a-t-elle eu un accident ? Comment il se fait que je ne l'ai jamais su ? Encore ce

matin, je l'ai regardée jouer au tennis. Elle est tellement grande, tellement belle. Ils ont parlé d'aller se baigner, ses copains et elle. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de bébé qu'elle attend ? Où il est ce bébé qu'elle n'aura jamais, madame Vincent ? C'est moi qui ressemble à un bébé. C'est moi qui suis recroquevillé comme un bébé sous cette véranda. La terre est chaude, madame Vincent, je voudrais y entrer... me faufiler, redevenir un rien qui n'a jamais poussé pour oublier ce bébé qui me fait pleurer. Vous... vous m'avez entendu ? C'est pour ça que vous ne parlez plus, madame Vincent ?

Le sifflet retentit. J'ai l'impression d'émerger d'un profond coma. Les applaudissements me redonnent vie. J'aurais du mal à répéter exactement tout ce que je viens de dire.



Nous avons gagné le match. Le mois de mars n'est pas si catastrophique que ça. Dans la pièce qui nous sert de chambre des joueurs, Luc et Andréa sont venus me féliciter. Anik aussi.

— Qu'est-ce qui t'a pris d'utiliser mon nom ?

Anik m'a demandé cela en riant. C'était certainement une façon de masquer sa nervosité.

— Rien ! C'est le premier nom qui m'a traversé l'esprit !

Parce qu'il s'y promène toujours, aurais-je dû ajouter. Mais j'ai joué. Je lui ai dit qu'une fois sur la patinoire, on ne pensait plus à rien. Je mentais. Elle s'en rendait peut-être compte. J'espérais qu'elle s'en rende compte. Nous n'avons jamais pu poursuivre, Patrick Ferland est venu la chercher. Il ne semblait pas de bonne humeur. Il a dit fort qu'il la cherchait partout, qu'ils devaient partir, qu'ils avaient à s'entraîner.

Une fois dehors, j'ai vu que le printemps commençait à chanter. Le soleil battait dans les flaques d'eau.

Le printemps fou

Cui ! Cui ! Les oiseaux ! Le printemps ! Jamais, depuis que le monde est monde, il n'y a eu un printemps semblable. Je ne marche plus, je vole, je plane et je n'atterris jamais... sauf au milieu de certains cours ou pour manger à la maison. J'atterris, je me dépose doucement, sans me casser la gueule. Pourtant j'ai un œil au beurre noir. Un œil au beurre noir mais je m'en fous. Même qu'à le voir devenir jaunâtre et disparaître, ça me donne mal au cœur.

Parce que cet œil-là a marqué un point tournant. Il a été le signe d'une grande victoire pour moi. Mon œuf de Pâques !

La fin de semaine de Pâques, dans un club de tennis de Boucherville, se déroulait le championnat de tennis en salle du Québec. Je savais qu'Anik y participait, elle en avait tellement parlé. J'ai emprunté la Lincoln d'Omer.

— Pour aller où ? m'a-t-il demandé.

— À Boucherville.

— Et qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire à Boucherville ?

— Je vais te le dire, Omer. Une fille.

Je lui aurais offert une super-bouteille de gin, le plus beau cadeau de sa vie, qu'il ne m'aurait pas souri autant.

Il s'est mis à me questionner sur l'inconnue. Je suis resté vague. Je savais que rien n'était sûr, mais je faisais un pas, un grand pas. J'en avais le trac. Le seul fait de me rendre au tournoi d'Anik devenait un aveu. En me voyant là, elle comprendrait. Rien ne m'attirait à ce tournoi de tennis sinon l'envie folle de l'applaudir elle et elle seule.

Il y avait l'obstacle Patrick Ferland, je le savais. Mais je l'avais entendu raconter à Ti-Pic Ratelle, son grand copain, comment il avait séduit une autre fille de sa classe. Ou bien il mentait effrontément, ou bien il se moquait d'Anik. De toute manière, il ne la méritait pas.

C'était le vendredi, Vendredi saint, jour triste selon la tradition. Le soleil pétait quand même. J'étais assez fier de mon chandail jaune, couleur audacieuse pour un timide de mon espèce. Et je portais un jean presque trop propre. Je m'étais aussi fait couper les cheveux si courts qu'ils retroussaient un peu sur mon crâne, me donnant un air parfaitement à la mode.

En entrant, j'ai entendu le bruit des balles que l'on frappait d'aplomb, ce que je n'arriverais certainement jamais à faire. J'étais encore plus nerveux qu'Anik elle-même. Je me suis rendu vers le grand tableau et j'ai pu constater que, la veille, Anik Vincent avait remporté ses deux matchs. Il était deux heures trois. Et elle devait jouer son match de troisième ronde à deux heures sur le court numéro un, qui se trouvait juste devant moi.

Anik échangeait des balles de réchauffement avec son adversaire qui me semblait immense. C'était une femme de vingt-deux ou vingt-trois ans et qui ahanait chaque fois qu'elle frappait la balle. Il n'y avait pas d'estrades, seulement deux rangées de bancs disposés le long du mur de blocs de ciment, à une distance respectable du court. L'air absent, je me suis glissé derrière les bancs pour m'adosser au mur, comme l'aurait fait n'importe quelle vedette de cinéma.

Assis sur un banc de la première rangée, Patrick Ferland suivait les gestes des deux filles en se récurant légèrement le nez. Il ne pouvait pas me voir puisque j'étais derrière lui. Par contre Anik m'a aperçu. Elle m'a souri. Je me suis senti devenir rouge. J'ai tout de suite regardé Patrick. Il n'avait rien remarqué. Le match a commencé.

Peu à peu, des spectateurs ont pris place sur les bancs. Ils n'étaient pas très nombreux. Le match ne leur semblait pas important. Visiblement, c'étaient des connaisseurs venus là pour encourager l'adversaire d'Anik. Ils manifestaient bruyamment chaque fois que la grande fille marquait un point.

En prêtant l'oreille à ce que l'on chuchotait autour de moi, j'ai compris qu'Anik faisait face à la favorite du tournoi, la meilleure joueuse du Québec. Moi qui croyais venir assister à une victoire, je me trompais. Anik était constamment débordée. Elle frappait beaucoup moins fort que l'autre.

Après avoir perdu les trois premières parties, Anik a changé complètement de tactique. Au lieu de remettre simplement la balle en jeu en restant dans le fond du court, elle s'est mise à monter au filet à chaque jeu. La championne a paru décontenancée par ce changement d'attitude. Anik a même réussi à briser deux fois son service, si bien qu'elle a remporté les quatre parties suivantes. Les spectateurs commençaient à murmurer et la championne à contester certaines décisions de l'arbitre. La femme, sur sa haute chaise, en a été ébranlée. Anik aussi. Et le rythme a encore changé.

Bientôt, la championne a repris sa vitesse de croisière en s'injuriant chaque fois qu'elle perdait un point. À mon grand désespoir, elle a finalement arraché le premier set 7 à 5.

Le deuxième set a pris l'allure d'une formalité. Quand Anik restait au fond du court, la grande rousse montait au filet et finissait le point. Quand Anik montait à son tour, la favorite sortait un coup

extraordinaire et la passait.

Depuis son sourire du début, Anik ne m'avait pas regardé. Elle se concentrait uniquement sur la balle et devenait de plus en plus nerveuse. Patrick Ferland manifestait son impatience en hochant souvent la tête. Moi, je ne regardais qu'Anik. Si j'avais pu lui communiquer de la force ou du courage, je l'aurais fait volontiers. Mais je n'ai pas réussi. Elle a perdu 6 à 0.

Ce n'est qu'en revenant vers sa serviette qu'elle a encore levé les yeux vers moi. Je lui ai souri. Les défaites, je connaissais ça. Je pouvais partager !

— Qu'est-ce que tu fais ici, Woody ?

Je savais que Patrick Ferland finirait par m'apercevoir.

— Je suis venu voir jouer Anik.

— T'es pas tombé le bon jour.

— C'était pas si mal comme match...

— Qu'est-ce que tu connais là-dedans ?

Je n'ai rien trouvé de brillant à balbutier. Jamais un événement sportif ne m'avait autant énervé que ces cinquante minutes de tennis.

Anik avait soif. Je suis allé lui chercher un jus d'orange au bar. Je m'en suis rapporté un. Comme le tournoi était commandité par Ricard, les fabricants de la boisson à l'anis, Ferland s'est pris un verre de punch.

Anik n'avait pas mangé, elle a décidé de commander un club sandwich. Patrick a rencontré des gars qu'il connaissait et il ne nous a pas rejoints tout de suite. Il a encore avalé deux ou trois autres verres de punch tout en papotant. Je le soupçonnais de faire exprès pour nous laisser seuls. Anik m'a offert une pointe de son sandwich que j'ai acceptée avec empressement même si je n'avais nullement faim. Elle avait trop soif et j'ai été ravi de la voir finir mon jus d'orange.

Je ne savais pas tellement quoi dire. J'aurais voulu analyser le match, je pataugeais et cherchais mes mots.

— Tu sais, me dit Anik avec douceur, c'est pas plus grave que ça. Y a pas que le tennis dans la vie.

— J'espère bien. Sans ça, je serais vraiment pas choyé.

Elle a ri. Je lui ai dit que le soleil était magnifique. On avait du mal à s'entendre, les gens qui nous entouraient parlaient trop fort. Je n'osais pas crier.

Puis Patrick Ferland est revenu. Il avait trois verres de punch. Anik n'a pas voulu en prendre. Je l'ai imitée.

— Tant pis pour vous autres !

Là, il a enfilé un verre d'un trait. Il était pompette. Il a commencé à dire à Anik qu'elle n'avait pas suivi son plan de match. Je ne sais pas pourquoi il sentait ainsi le besoin de l'humilier devant moi. On aurait dit qu'il voulait me démontrer comment agir avec elle. Au bout d'un

moment, j'en ai eu assez.

— Tu peux pas parler d'autre chose, Patrick ?

— De quoi tu te mêles, Woody ?

— Il me semble qu'y a pas que le tennis dans la vie !

Au lieu de me répondre, il a regardé Anik en pleine figure.

— Viens-t'en, on s'en va !

Il aurait aimé l'hypnotiser. Mais elle résistait.

— J'ai pas d'ordre à recevoir de toi.

— Moi, j'm'en vais ! Tu viens ou tu sèches !

Comme un chevalier servant de la vieille tradition, je me suis entendu répliquer :

— Je vais aller la reconduire.

Patrick Ferland m'a fixé droit dans les yeux. S'il avait pu m'étriper, il l'aurait fait. Il a simplement laissé couler un « tabarnak » entre ses dents, il a fait demi-tour et est sorti.

— Tu avais pas besoin de lui parler comme ça. Je suis capable de me défendre toute seule.

Anik me souriait. Elle n'avait jamais été aussi belle.

— J'ai mes raisons.

Elle s'est levée, a ramassé son sac, sa serviette, et m'a encore souri.

— Je reviens. Garde mes raquettes.

Dix minutes plus tard, elle revenait du vestiaire, les cheveux mouillés et fous, sans maquillage à l'exception de ses lèvres orange. Elle avait changé de vêtements. J'ai voulu transporter son sac. Elle a refusé. Je l'ai suivie, ses trois raquettes sous le bras.

Dehors, nous nous sommes dirigés vers la Lincoln Continentale noire. Patrick Ferland était dans son auto. Il a ouvert sa portière comme nous passions devant lui. Il a crié à Anik :

— Viens !

— Fous-lui la paix !

C'était sorti de ma bouche sans que je m'en rende compte. Patrick Ferland a fait trois pas dans ma direction. Il m'a donné une claque du revers de la main en pleine figure. J'ai échappé les raquettes d'Anik. Mes lunettes ont bondi sous une auto. Et puis je n'ai jamais vu venir son poing. Je me souviens des étoiles et de mon œil qui a soudainement pris des proportions incroyables. J'ai aussi entendu le cri d'Anik :

— Arrête, imbécile !

Quand j'ai pu articuler une phrase convenable, le sourire d'Anik était tout embrouillé au-dessus de moi. Je lui ai murmuré :

— Je t'aime.

Son visage est devenu moins flou. Elle avait approché sa figure de la mienne et m'a embrassé. Ses lèvres étaient chaudes. Je n'avais plus mal nulle part. J'ai dit :

— Excuse pour tes raquettes.
— Elles ont rien. C'est tes lunettes qui...
J'ai dit :
— J'ai l'air raisin, hein ?
— Pas du tout ! Mais tu as une méchante prune qui te pousse là.
Ses lèvres orange sur ma prune auraient pu me faire tomber dans les pommes.



Le printemps est fou. Merveilleux ! Je n'ai plus de temps pour rien. En classe, sans même étudier, je suis redevenu la bolle que j'étais. Et puis, à la ligue d'improvisation, on me traite de vedette. Je n'ai pas eu le temps de faire réparer mes lunettes. Elles me tiennent tant bien que mal sur le nez grâce à des boules de *scotch-tape*. Et mon nez, puisqu'il est question de lui, n'est plus le terrain propice des boutons nerveux. Est-ce que je devrais m'inquiéter ?

— Toi, on peut dire que tu as changé.

C'est Andréa Paradis qui devient psychologue. Et elle a raison. Il me semble que le monde entier a changé. Depuis que, ma main dans la main d'Anik – ou ma main sur la taille d'Anik –, je traverse lentement le village, j'ai l'impression de me métamorphoser à vue d'œil. Et que tout le monde le remarque.

De son côté, ma grand-mère n'est pas fière que je me sois fait une « petite amie », selon son expression. Ma mère non plus. Elle voudrait que mon père me parle « entre hommes ». Il est encore trop fragile, trop obsédé par sa défaite politique pour s'attarder à des banalités.

Par chance, l'enthousiasme d'Omer l'emporte. Il me compare à une fleur qui vient enfin d'éclore. Quand il parle de fleurs, un entrepreneur de pompes funèbres sait de quoi il parle.

Le monde entier a changé. La seule chose qui reste pareille, c'est la moto de Luc. Il a réussi, avec l'aide d'un voisin qui possède quelques notions de mécanique, à la remonter. Pour la forme, ça va. Mais elle conserve ses pannes chroniques. Luc est en train d'inventer une série de nouveaux sacres qui pourraient faire école. Il voudrait bien la revendre sans perdre d'argent. Dans le coin, personne n'ignore ses misères. Pas facile, la vie d'un Hells Angel amateur !

Et puis il y a eu le vendredi 1^{er} mai, jour que je n'oublierai jamais de ma vie.

J'étais imperméable aux groupes rock. Comme tout le monde, j'entendais leurs musiques. Il aurait fallu que je sois sourd ou ermite pour les manquer. Mais je ne savais pas différencier le heavy métal du hard rock ou Paula Abdul de Madonna. D'accord, j'exagère. Disons simplement que je n'étais jamais allé à un spectacle au Forum. Malgré

mes préférences pour Amadeus, Jean-Sébastien et Antonio, j'ai su me plier à mes amours. Un matin, Luc est arrivé tout excité. Ses parents venaient de s'acheter un minibus et il a promis de nous amener à Montréal à son bord.

— Le 1^{er} mai, il y a le spectacle des Pink Floyd au Forum.

— Yéééé !!!

J'ai dit « Yéééé !!! » comme les autres.

Un bon samedi, Andréa et Luc se sont rendus au Forum à cinq heures du matin. Assis sur le trottoir, enveloppés d'un sac de couchage, ils ont attendu que les portes du célèbre édifice ouvrent. Ils voulaient nous obtenir de bons billets. Les Pink Floyd n'auraient qu'à ouvrir l'œil de temps en temps pour nous reconnaître.

Ils ont eu de bons billets. Nous étions fous. Et puis, le vendredi matin, Luc nous a annoncé qu'il ne pouvait pas avoir le minibus. Son père avait décidé n'importe quoi. De toute façon, il avait refusé, point. C'était le découragement. J'ai dit :

— Je vais arranger ça.

J'aurais voulu emprunter la Lincoln d'Omer. Mais il était parti. Alors je n'ai rien dit et j'ai pris le corbillard.

Un corbillard, ce n'est pas un autobus, d'accord ! Mais pour aller au Forum, c'est mieux que rien. Luc, Andréa, Stéphanie Lachapelle et même Caroline Corbeil – qui fait maintenant mine de m'ignorer – ont accepté de monter à bord de mon véhicule... un peu à reculons, c'est vrai. On essaie toujours de retarder son premier tour de corbillard.

Le printemps était fou, la soirée aussi. Au fond, je me foutais éperdument des célèbres Pink Floyd. Au rythme de leurs chansons, j'attrapais souvent la main d'Anik et je l'embrassais à l'intérieur du poignet. Elle sentait bon. Nous avions chaud, mais elle sentait bon. Elle avait maintenant les cheveux de trois nouvelles couleurs. Le rouge l'emportait sur toutes les autres. J'avais les yeux en feu.

À la fin de la soirée, après nos rires au McDonald de la rue Sainte-Catherine, j'ai reconduit tout le monde. À deux heures du matin, il ne restait plus qu'Anik et moi à bord du corbillard. J'ai emprunté doucement un petit chemin de terre.

— Tu te trompes, m'a reproché Anik.

— Je le sais.

— Ah bon !

Elle m'a embrassé sans résister plus longtemps. Une fois stationné, j'ai fouillé dans son cou de la pointe du museau. Mes lunettes me fatiguaient. Je les ai posées sur le tableau de bord. Puis j'ai trouvé les petits seins qui me hantaient depuis tant de temps. Ils étaient libres sous son chandail. Dès que ma main les a effleurés, ils ont durci et j'ai senti un grand frisson me parcourir.

Dans ma tête, je me répétais :

— Est-ce que ça se peut ? Est-ce que c'est vrai qu'un grand raisin comme moi soit rendu là ?

Je ne savais plus si le corbillard se trouvait dans un fossé ou dans l'entrée d'une propriété privée. Je ne savais plus où j'étais. Chaque geste que je posais était trop réfléchi, trop attendu. Nous étions gauches. Nous apprenions à nous toucher.

Deux jours plus tôt, nous avions amorcé quelques caresses. J'avais été incapable de faire quoi que ce soit. Comme si cet incroyable mélange de peur et d'émotion, ces tremblements, cette galopade du cœur m'avaient noué les membres. Cette nuit-là, c'était tout le contraire. Même si la banquette avant du corbillard n'était pas très confortable... même si le volant inutile me harcelait la hanche... même si j'étais en train d'attraper une crampe dans la cuisse... malgré tout, nous fêtions notre amour.

Il y avait la lune, notre seul témoin, avec sa lumière et ses ombres. Anik avait les yeux fermés. J'ai fermé les miens et je me suis perdu dans son odeur. Nous n'aurions jamais eu l'audace de nous étendre dans la partie arrière du corbillard. Nous étions trop vivants pour ça.

J'aurais voulu que notre étreinte dure une éternité ou deux. J'étais tellement bien. Jamais de ma vie je n'aurais imaginé une telle drogue. Anik m'a dit :

— Je suis comme dans de la guimauve.

J'ai répondu :

— Moi aussi.

Et puis elle a ri. Je me demandais ce qui lui prenait.

— Je savais pas que tu avais des culottes « Coup de cœur ».

— C'est... c'est un fétiche.

— Wow ! Des culottes roses avec des éléphants ! C'est super !

En revenant vers sa maison, si nous avions croisé une auto de patrouille, je suis certain que le policier se serait cru dans un rêve. J'avais les yeux ronds, un sourire aux lèvres et la tête d'Anik contre mon épaule. Un chauffeur à deux têtes au volant d'un corbillard, il aurait eu de quoi se frotter les yeux. J'aurais dû ouvrir les miens. Je n'ai jamais vu la mouffette qui traversait le chemin. Nous avons seulement ressenti un choc un peu mou et ensuite... l'odeur.

Anik s'est mise à rire. J'ai fait de même. Puis je l'ai déposée devant chez elle. Elle est sortie en se pinçant le nez. J'ai attendu qu'elle soit entrée avant de revenir stationner le corbillard dans la cour arrière du salon mortuaire. Il était trois heures du matin du jour le plus heureux de ma vie.

Je n'avais pas sommeil. J'ai marché, marché et marché jusqu'à cinq heures. Ensuite je suis rentré sans faire de bruit. Ma mère m'attendait évidemment.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— Rien. Je me promenais.

— Jusqu'à cinq heures du matin ? Est-ce que ça a de l'allure ?

— Non. Mais je suis tellement bien.

Je me suis enfermé dans ma chambre. Je n'aurais jamais pu dormir aussi excité. Je me suis installé à ma table et j'ai rédigé le dernier chapitre de cette chronique.

Moins-Cinq nous a demandé d'écrire une nouvelle, je crois que la mienne sera un peu trop longue. Elle ressemble à un petit roman. Et puis je ne sais pas si je lui remettrai ces pages. Elles me semblent trop personnelles. À moins que je change les noms de tous les personnages ? À moins que je leur dessine des masques, que je leur invente des actions éclatantes, une aventure policière ou... Est-ce que je sais quoi encore ? Après tout, chère Anik, c'est pour toi que j'ai écrit cette histoire. Je te la donne. Dis-moi ce que tu en penses. Et, crois-moi, je n'aurais jamais cru qu'elle finirait aussi bien.

J'ai plein de Mozart dans les écouteurs de mon baladeur. Le jour est levé depuis longtemps. Je n'ai pas encore sommeil.

Ce matin, il y a un enterrement. J'observe Omer. Il dirige les funérailles, raide comme il sait l'être en de telles circonstances. Les porteurs du cercueil grimacent quand ils approchent le corbillard. Omer lève les yeux, m'aperçoit. S'il le pouvait, il me montrerait le poing. C'est sûr. Il ne le fait pas. Il sait rester digne.

Moi, je lui souris même si je sais que ça ne se fait pas, que c'est carrément déplacé quand une famille pleure un mort, quand la cérémonie se déroule, quand le corbillard empeste la mouffette. Je sais que ça ne se fait pas, mais je veux qu'Omer, mon grand-père dont j'ai le nez, je veux qu'il sache que je t'aime comme un fou, comme Mozart perdu dans sa musique ou Beethoven dans son *Hymne à la joie*.

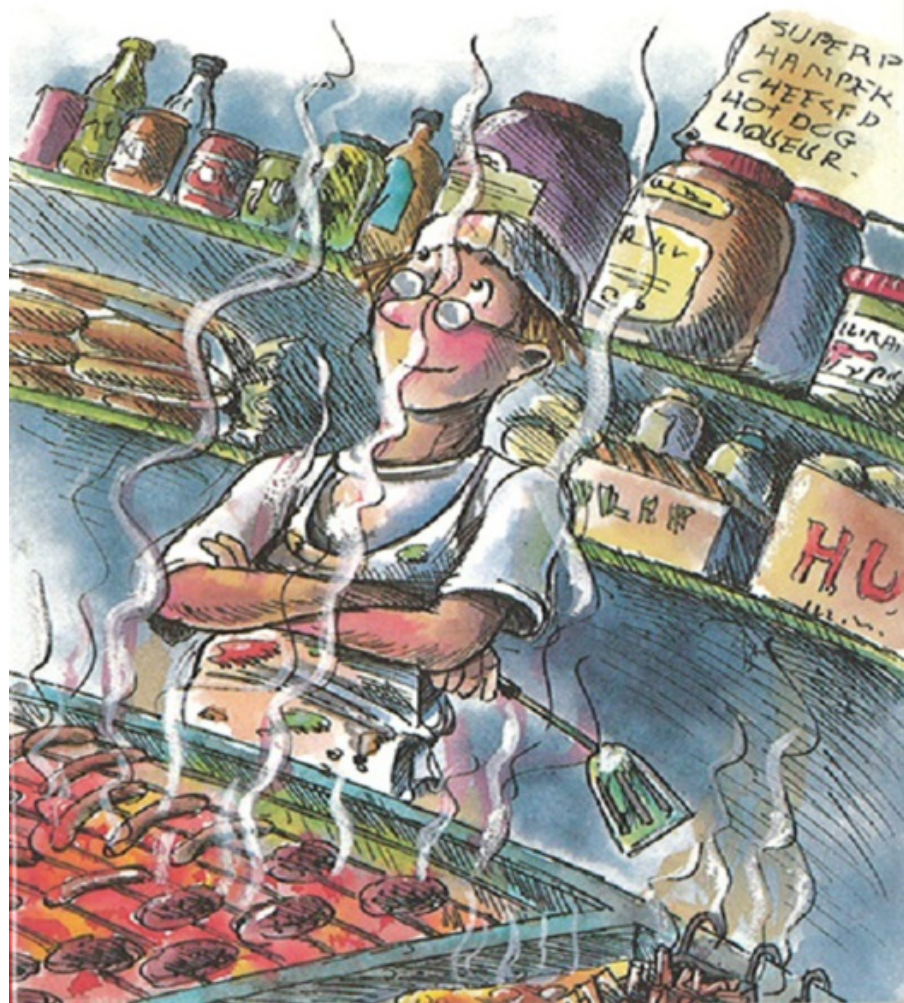
Des hot-dogs sous le soleil

Boréal



INTER

RAYMOND PLANTE
**DES HOT-DOGS
SOUS LE SOLEIL**



*À Stéphane Poulin, qui dessine au grand jour avec la générosité de
ceux qui ne rient pas en cachette.*

*Pour la peine il y a le soleil
L'été sur mes joues
Y est jamais pareil
C'est un gros câlin
Pour guérir nos chagrins*

CLAUDE DUBOIS
Laisser l'été avoir quinze ans

Le fou du hot-dog

Je réponds mal au téléphone.

C'est ce que ma mère a décrété à l'époque de mes treize ans. Ma voix muait, mes cheveux devenaient gras en moins de vingt-quatre heures et mon visage boutonnait à un rythme insensé. Pour Pauline Lacoste-Gougeon, je me décomposais. Je n'étais plus le petit garçon propre qu'elle avait si bien élevé jusque-là. (Entre parenthèses, je note que, depuis que mon notaire de père s'est cassé la gueule en petite politique municipale, ma mère a ressorti son nom de fille des boules à mites. Dans son esprit, cela doit lui permettre de se maintenir à une certaine distance du gouffre dans lequel sombre la carrière de mon père. Les temps changent un peu, mais ma mère pas tellement.) J'allais donc sur mes treize ans et ma mère s'imaginait que n'importe qui pouvait « voir » mes boutons juste en entendant ma voix cahoteuse. Cela ne cadrerait pas avec le ton à donner à la résidence d'un notaire, et tout, et tout... Ma mère a le jugement facile, le préjugé entre les dents, et elle divague avec tellement de subtilité qu'on pourrait croire qu'elle détient la vérité.

En ce temps-là, la chose que je détestais le plus au monde, c'était de retrouver ma face dans le miroir le matin. Ma face qui me préparait toujours une surprise bourgeoise. Au lieu de me lever pour l'école, j'avais souvent envie de me cacher sous mon lit. Pauline Lacoste-Gougeon n'était pas là pour m'encourager à traverser ma « crise d'adolescence ». Par chance, les choses ont évolué depuis cette époque-là. Ma voix a finalement trouvé un ton grave et plus constant. Ma barbe pousse avec plus de cœur. Tous les jours, elle me permet même de me poser une importante question : devrais-je me raser, oui ou non ? Mes boutons ne refont surface qu'aux grandes périodes d'énervement. Et mes cheveux... bon, ils sont un peu mieux ! Je les garde courts, comme le veut la mode, et les lave tous les jours. Mais, dès que le téléphone sonne, ma mère se précipite toujours pour décrocher avant moi. Ça, ça n'a pas changé. J'ai tout juste le droit de toucher l'appareil quand l'appel m'est destiné.

Avec le temps, j'ai appris à me défendre. Maintenant, à la moindre sonnerie, je plonge, moi aussi. Suit une course malade ! Qui

décrochera le premier ? Et un combat farouche ! Mais je reste le plus alerte, un vrai champion du cent dix mètres haies. Quand je suis dans la cuisine, j'attrape le récepteur avant elle. Ma mère me fusille du regard. Pour tourner le fer dans la plaie, je réponds n'importe quoi. Je fais un gag. Elle m'en veut. C'est une de nos batailles, une partie de notre guerre.

L'été, mon été de hot-dogs, a véritablement commencé un samedi avant-midi du milieu de mai. Je portais un short pour la première fois de l'année. J'aime avoir les jambes à l'air... sauf les trois ou quatre premières fois de la saison où, comme tout le monde, je ressemble à un touriste en quête de soleil. Deux longues jambes blanches et moyennement poilues qui sortent d'une culotte courte donnent une allure ridicule à l'individu au complet. Et puis, elles sont maigres, mes jambes, deux manches à balai. Chez les filles, ce n'est pas pareil. Elles ont les jambes faites pour porter des shorts. Pas toutes, d'accord. Celles que je regarde, oui. Quand j'en aperçois une, je remonte mes lunettes qui glissent sur mon nez et je fixe leurs jambes... et le goût de les suivre me prend.

Je ne suis pas obsédé par les jambes de toutes les filles. Celles d'Anik, ma blonde, restent certainement les plus belles. Le tennis lui a modelé des cuisses et des mollets qui me font rêver. Anik a des jambes que je pourrais regarder sans me tanner, à en avoir les yeux croches, les lunettes croches, le cou croche et des fourmis plein la colonne vertébrale. Mes jambes n'ont rien de spécial, sinon qu'elles sont légèrement arquées. Je n'ai pas fait assez de sport et j'ai les genoux par en dedans, comme mon père et comme mon grand-père qui ne sont pas joueurs de tennis ni athlètes mais, respectivement, notaire et entrepreneur de pompes funèbres. Les jambes de ma mère ne sont pas si mal. C'est sa tête qui démolit tout. Je veux dire : ce qu'elle brasse dans sa tête. Elle n'est pas la seule mère de cette espèce-là. Il y en a des tonnes qui veulent organiser la vie des autres à leur manière. Pour le moment, je préfère les filles qui s'occupent de vivre leur vie. Et Anik aime la vie. Moi aussi, malgré mon nez assez plantureux, mes lunettes et mes jambes croches. Ce jour-là, j'espérais du soleil pour m'étendre sur une chaise longue et lire un livre. Un peu de bronzage ferait paraître mes jambes moins moches.

Et voilà que le téléphone a sonné. La course s'est engagée. J'aurais parié que c'était Anik. En décrochant le récepteur, j'ai emprunté ma tonalité la plus grave. Comme les annonceurs de la radio FM, j'ai roucoulé :

— Police provinciale ! Section détournements de mineurs !

Ma mère enrageait. À l'autre bout du fil, une voix, qui ne ressemblait absolument pas à la voix d'Anik, a grogné :

— Excusez-moi, je me suis trompé de numéro.

Le temps que j'essaie de rétablir les choses, clac ! On avait raccroché. Ma mère a bondi :

— Imbécile ! C'était peut-être un appel important pour ton père.

Elle n'a pas sitôt fini sa phrase que le téléphone a sonné encore. Pour prouver à ma mère que je n'avais pas peur de ses remontrances, j'ai décroché :

— Résidence de la famille Gougeon.

La même voix que tout à l'heure, bourrue et enrouée, a résonné dans le récepteur :

— Est-ce que je suis au salon mortuaire ?

— Non, non, vous êtes chez le notaire Gougeon.

— Ah bon !

L'interlocuteur semblait soulagé. Il a poursuivi :

— Est-ce que j peux parler à François Gougeon ?

Là, je l'avoue, j'ai eu l'air raisin.

— C'est moi.

— C'est toi qui fais des farces au téléphone ?

— Euh... oui...

— Ben, t'es pas drôle, ti-gars.

Je n'ai rien répondu. De toute façon, je n'ai pas eu le temps de m'excuser ou de faire une autre blague, le bonhomme ne m'en a pas laissé la chance.

— Je suis Gilbert Grimard, du Fou du hot-dog.

Le Fou du hot-dog, je le connaissais bien. C'est là que Luc Robert, en travaillant comme un forçat, s'était gagné sa moto, l'été précédent. Et, justement :

— Luc Robert m'a donné ton numéro de téléphone. Paraît que t'as pas d'emploi pour l'été. Est-ce que c'est toujours le cas ?

— Euh... oui...

Le Fou du hot-dog qui venait me relancer. Était-ce possible ? Le bonhomme Grimard n'avait pas l'intention de passer par quatre chemins.

— J'aimerais te voir. J'ai peut-être quelque chose pour toi.

— J peux passer n'importe quand.

— Viens donc tout de suite. Ça serait aussi bien !

Quand j'ai raccroché, ma mère avait deux bonnes raisons de m'en vouloir. Premièrement, en répondant par une folie, je lui avais encore prouvé que je ne méritais pas sa confiance. Deuxièmement, elle ne voyait pas ce que j'allais faire au Fou du hot-dog où elle n'avait jamais osé mettre les pieds. Il faut dire qu'elle déteste les hot-dogs, ma mère, les hot-dogs et la poutine. Même que, pour la poutine où les patates grasses se gonflent de sauce barbecue et de fromage en crotte fondant, c'est de l'aversion qu'elle éprouve. Le Fou du hot-dog se considère justement comme le sanctuaire de ces deux mets hautement

gastronomiques.

— Tu n'as pas l'intention d'aller travailler là ?

— Je vais commencer par aller voir.

Pour la première fois de ma vie, ma mère aurait souhaité que je sois paresseux ou que j'aie soudainement peur d'affronter un patron. Je pense qu'elle m'aurait promis n'importe quoi si je m'étais montré le moins faiblement. Elle aurait tellement aimé que je m'installe pour lire dans ma chaise longue ! J'aurais alors amorcé un été comme les autres. Mais, à mon âge, il était temps que je travaille un peu. J'en avais assez de supplier mes parents pour la moindre sortie, de négocier quand je voulais l'auto de ma mère, de quêter l'essence et les augmentations d'argent de poche.

Je n'avais pas le goût de discuter. J'ai enfilé mes jeans. À bicyclette, je me suis rendu au Fou du hot-dog qui a une fenêtre ouverte sur la 117, l'ancienne route principale des Laurentides. Maintenant, à cause de l'autoroute, les automobilistes l'ont un peu abandonnée. Mais c'est quand même elle qui conserve le monopole des stands à patates, à hot-dogs et à hamburgers. Et puis, si Luc s'était gagné une moto à travailler là l'été dernier, moi, je pouvais bien me gagner assez d'argent de poche pour avoir la paix pendant toute l'année et pour sortir avec Anik à laquelle je pensais continuellement, dont j'étais amoureux par-dessus la tête.



Quand je ne suis pas sûr des prix, je peux toujours jeter un coup d'œil par-dessus mon épaule. Là, je suis certain de ne pas me tromper. Le menu est carrément exposé. M. Grimard l'a lui-même écrit au gros crayon feutre noir sur un carton blanc. Un carton qui, même si la saison commence à peine, a déjà la bordure jaunie par la chaleur qui monte des poêles.

HOTS-DOGS STEAMÉS	69 ¢
HOT-DOGS TOASTÉS	79 ¢
PATATES	1,00 \$
GROSSES PATATES	1,40 \$
PATATES SAUCE	1,75 \$
POUTINE	2,00 \$
SUPERPOUTINE	2,50 \$
avec des bouts de saucisse à hot-dog dedans)	
HAMBURGERS	1,75 \$
All dressed	2,00 \$
CHEESEBURGERS supplément de	15 ¢
HOT-POGO	1,00 \$
LIQUEURS	85 ¢

(15 ¢ pour la bouteille vide)

SUPER SPÉCIAL
1 HOT-DOG STEAMÉ
+ 1 PATATE FRITE
+ 1 COKE
2,00 \$

Le carton est soutenu par une punaise verte à chaque coin et plaqué entre la publicité des saucisses Hygrade et le dessin d'un petit garçon qui se lèche les babines tant il aime les pogos, juste au-dessous d'une tablette sur laquelle se maintient une rangée de bouteilles de boisson gazeuse. Pratique, M. Grimard m'a dit :

— Comme ça, les clients te commandent pas cinquante-six boissons que t'as pas en stock. Ils ont juste à regarder pour faire leur choix.

Il a raison. Pourtant, à part ceux qui prennent les populaires Coke, Seven Up ou Pepsi, les clients demandent toujours :

— Avez-vous de l'orangeade ?... Z'avez du cream soda ?... D'la rootbeer ?

S'ils s'ouvraient les yeux, ils verraient bien. Ils s'apercevraient aussi que, derrière le comptoir, on a très peu d'espace pour manœuvrer. Presque rien. À peine quelques mètres de jeu entre la friteuse, la

grande plaque chauffante, le comptoir sur lequel on étend nos pains et le *steamer*. Le *steamer*, dans lequel il faut verser de l'eau fraîche toutes les deux heures, l'appareil préféré de M. Grimard qui ne jure que par ses hot-dogs steamés. Quand il m'entend dire des « hot-dogs vapeur », il rit.

— C'est pas la même chose, ti-gars.

À son avis, je parle trop bien...

— Mais c'est pas un si grand défaut que ça.

Quand une bordée de gens arrive, on a l'air de fourmis. On se tache partout. Surtout le bonhomme Grimard qui pousse sa bedaine. Le devant de son tablier ramasse tout et devient jaune moutarde, vert relish, rouge ketchup... et finit par tourner au brun indécis quand toutes ces couleurs se mêlent. Proprement dégueulasse. Quand il décide de venir m'aider derrière le comptoir, je pourrais jurer qu'il cache là une troisième main, certainement malhabile, mais capable de pousser les choses. Malgré cela, il aime répéter que, de tous les stands à patates de la 117, Le Fou du hot-dog est celui qui a le plus de classe.

Moi, le calot blanc de travers sur la tête, je me sens parfaitement ridicule. J'aimerais le faire disparaître sous le comptoir. Je ne peux pas. M. Grimard veut que j'aie l'air d'un apprenti cuisinier. Il se trompe. J'ai l'air ridicule. Je n'ai jamais eu une tête à chapeaux. Il suffit de me mettre un casque sur la tête pour que mon nez pousse de dix centimètres. Il est jaloux, mon nez, il déteste qu'on lui vole la vedette. Et puis, je me perds dans le tablier trop grand qui me tombe jusqu'aux genoux. M. Grimard dit que c'est moi qui suis trop maigre. Lui, c'est vrai, il remplit bien son tablier. Le petit chapeau, le tablier, l'allure générale, mon patron y tient. Il trouve que cela a l'air plus propre.

Vous l'avez compris : j'ai accepté de travailler dans l'autobus à patates de Gilbert Grimard. C'est mon emploi d'été. Chacun fait ce qu'il peut pour se trouver une place sous le soleil. Moi, au bord de la 117, je fais des hot-dogs dans un ancien autobus scolaire. Et c'est là qu'il faut que j'aie de la classe. Quand M. Grimard en a parlé, j'aurais dû lui répondre qu'on ne met pas de caviar dans les hot-dogs. La relish, la moutarde, le chou et les oignons suffisent ! Mais je n'avais pas l'intention de rouspéter. Je veux gagner de l'argent. De ce côté-là, même si je travaille au Fou du hot-dog, je ne toucherai pas un salaire de fou. C'est le salaire minimum. Il y a aussi le pot à pourboires. Mais je me suis rapidement rendu compte que les dévoreurs de hot-dogs n'étaient pas des adeptes du pourboire. Sans compter qu'il me faut le partager avec le bonhomme Grimard qui, quand il s'agit de piger dans le pot à pourboires, se considère comme un honnête travailleur. Je comprends que Luc ait trouvé mieux. Il est devenu sauveteur à la piscine de Mont-Bon-Pasteur, là où, l'hiver, il est moniteur de ski.

J'ai officiellement débuté trois minutes après avoir rencontré M. Grimard. J'espérais qu'il m'inviterait à commencer après la fin des classes. Mais non, le mois de mai était devenu fou. À la polyvalente, le mois de mai, c'est celui de la panique. Un peu à cause des examens qui approchent... mais surtout à cause de la ruée vers les emplois d'été.

— Moi, j'veais faire des gazons.

— Moi, j'veais garder les enfants de la voisine.

— Moi, j'veais travailler au dépanneur de mon père.

— Moi, je l'sais pas encore...

Au début, ils ne sont pas nombreux ceux qui peuvent dire où ils vont travailler. Mais, avec le beau temps, ça se précise. Luc Robert, en attendant d'obtenir sa réponse de Mont-Bon-Pasteur, ne disait rien à M. Grimard. Il continuait à lui faire croire que la fabrication des hot-dogs demeurerait son activité préférée. Il se garde toujours une porte de sortie, Luc. C'est un débrouillard, une sorte de génie des manigances.

Génie et vantard. Il raconte que c'est grâce à lui que sa blonde, Andréa Paradis, a décroché le poste de vendeuse de billets au cinéma de Sainte-Angele. Pour Anik, ce n'est pas compliqué. Elle enseignera le tennis, ce qui demande beaucoup de patience parce qu'il n'est pas écrit que tout le monde sait frapper une balle. Et puis, un lundi matin, c'est l'affreuse Caroline Corbeil qui s'est amenée avec la nouvelle de l'année. Elle allait travailler au vidéoclub de Bon-Pasteur-des-Laurentides. J'ai souri. Dans ma tête, je me suis dit : « Les amateurs de films d'horreur vont être bien servis ! » Je m'en suis voulu un peu d'avoir pensé cela. Caroline Corbeil avait l'air tellement heureuse d'avoir décroché un emploi qu'elle semblait plus jolie.

Mai, c'est un beau mois, d'accord. Mais, cette année, on dirait que tout l'été s'est ramassé en petit paquet au mois de mai. Il fait chaud. Et voilà que les touristes envahissent déjà Bon-Pasteur-des-Laurentides. Quand j'étais plus jeune, le village était tranquille, presque mort. Maintenant, il devient à la mode. C'est comme ça. Les gens de la ville cherchent des endroits où promener leurs shorts, où regarder des arbres, du ciel bleu, où plonger leur corps, qu'ils ont déjà commencé à faire cuire au salon de bronzage le plus près de chez eux, dans une piscine. Bon-Pasteur-des-Laurentides a pris du poil de la bête avec ses maisons canadiennes, ses sapins, ses montagnes, ses superglissades et ses restaurants qui ont poussé comme des champignons. Et tous les commerçants se sont donné le mot pour tirer profit de cet engouement, Gilbert Grimard le premier.

C'est aussi à Bon-Pasteur-des-Laurentides que vit la plus belle fille du monde, Anik Vincent, ma blonde. Ça fait trois semaines que je peux enfin la toucher, l'embrasser comme le font tous les amoureux, caresser parfois ses seins durs quand nous nous retrouvons dans un

coin tous les deux seuls.

Il fait chaud. Je n'aime pas beaucoup qu'Anik me voie avec mon tablier et mon petit calot blanc.

— J'ai l'air raisin, hein ?

Elle rit.

— Ben non. T'es *cute* à mort !

Quand je sue au-dessus de la grosse friteuse, quand je secoue un des paniers pleins de patates frites, les lunettes me glissent du nez. Des fois, j'ai peur qu'elles plongent dans la graisse bouillante. Qu'est-ce que je ferais si ça arrivait ? Moi qui suis myope comme une taupe, je serais obligé de me faire frire le nez pour les récupérer. Non, j'aime mieux ne pas penser à ça et les repousser du doigt.

J'étais censé commencer doucement. Je devais apprendre petit à petit. Ça, c'était le plan de Luc. Il avait promis de venir me montrer. Les promesses de Luc, je sais ce que je peux en faire. J'ai tout de suite été jeté dans la cage aux lions. Ce jour-là, Anik devait me donner une leçon de tennis. Quand on est le copain d'une championne, il faut bien améliorer son jeu, sinon on a l'air de quoi ? Mais il a fallu que je travaille.

D'abord, M. Grimard m'a regardé de travers. Il avait l'air de se demander comment un grand gars qui a lui-même l'air d'un hot-dog allait se débrouiller. Je lui ai prouvé que je n'avais pas les deux pieds dans la même bottine. Faire griller des boulettes de viande, les mettre dans un pain à hamburger et y ajouter de la relish, de la moutarde ou des oignons, ou encore des tranches de tomate, ce n'est pas la mort d'un homme. Même chose pour les hot-dogs qui, quand les gens ne veulent pas de pain grillé, sont encore plus faciles à faire. Un hot-dog vapeur, c'est un jeu d'enfant à préparer. Dix secondes et c'est dans le sac. Suffit de sortir le pain mou de la vapeur sans se brûler les doigts, d'y mettre une saucisse mouillée et d'y ajouter ce que le client, grand connaisseur, veut y voir dedans. Le bâton à moutarde ne demande qu'un mouvement, trois petits coups de relish, une cuillerée d'oignons hachés bien répartie et le tour est joué.

Au bout de deux heures, Luc a déclaré à M. Grimard :

— Il va être bon. Vous allez voir, il va être meilleur que moi.

Et il s'est éclipsé sur sa moto en faisant hurler son moteur. Je suis toujours surpris de le voir partir sans s'étouffer. Sa Yamaha RD 350, qui multipliait les pannes, marche comme jamais. Ça tient du miracle ! Il se promet un été du tonnerre. Il est parti rejoindre Andréa... et moi, je suis resté avec mes hot-dogs. Mon apprentissage venait de se terminer.

Les gens adorent les hot-dogs. Quand il fait beau, c'est encore pire. On dirait qu'ils entendent l'appel du hot-dog. Assis à une table de pique-nique, la bedaine à l'air, faut voir les gens ! Ils prennent le soleil

par tous les bouts de peau qu'ils peuvent montrer et avalent un ou deux hot-dogs en quelques bouchées entrecoupées de frites bien grasses, salées et vinaigrées ou ketchupées, le tout arrosé de longues rasades de Coke, Pepsi, Seven Up, orangeade ou ce que vous voulez.

Le mois de mai est devenu fou, complètement fou.



À la fin de ma première journée, quand je suis rentré à la maison, je n'ai pas été accueilli comme le héros que j'étais devenu. Ma mère regardait un film à la télévision. Elle a à peine levé les yeux. Mais elle a parlé. Il est rare que ma mère ne parle pas.

— Tu sens la vieille patate frite.

Ce n'était pas un compliment. Même que son ton avait un goût de reproche à la moutarde.

— Je sais, ai-je répondu. J'vais prendre ma douche. J'ai les cheveux gras aussi.

— C'est pas une douche qui va empêcher tes jeans de sentir.

Je lui ai expliqué que M. Grimard m'avait dit de m'acheter un pantalon blanc qui, avec un t-shirt également blanc, s'harmoniserait mieux avec mon tablier.

— Tu penses que tu vas faire ça longtemps ?

Le film n'intéressait soudainement plus ma mère. Elle avait grogné un peu quand j'étais parti, le matin. Elle était persuadée que je ne ferais pas de vieux os derrière mon comptoir. Comme j'avais l'air de planifier quelque chose de plus sérieux, elle réagissait.

Mon père était là, lui aussi. Depuis mon arrivée, il faisait mine d'être très très très intéressé par ce maudit film stupide.

— Si vous voulez discuter, pourquoi vous allez pas dans la cuisine ?

Il venait de prononcer une phrase de trop. Il eût mieux valu qu'il aille se cacher sous les coussins du sofa. Ma mère l'a regardé.

— Marcel, fais pas l'innocent, toujours !

— Qu'est-ce que j'ai fait ?

— C'est toi-même qui disais devant ta mère que François aurait pu trouver quelque chose de mieux.

Mon père, selon sa bonne vieille habitude et pour ne pas aggraver le problème, s'est mis à patiner. S'il avait mieux patiné devant ses électeurs, il serait peut-être maire du village maintenant. Mais là, il avait l'air concombres. Ma mère lui a reproché de ne pas avoir assez insisté auprès de son grand ami, Jean-Paul Chamberland, pour qu'il m'engage en qualité de commis dans son bureau d'assurances de Montréal.

— Voyons, Pauline, c'est toi-même qui as dit que c'était mieux que François reste dans le Nord pour l'été.

— C'est vrai. Mais m'semble qu'il pourrait trouver autre chose que de se faire cuire dans un autobus à patates au bord de la 117.

— Y a pas de sots métiers !

— Là, tu parles comme ton père.

Le père de mon père, c'est Omer. Depuis trois semaines, il est très fier de moi. Il dit à tout le monde que je sors avec une fille. C'est un événement. L'autre jour, il m'a même glissé vingt dollars dans la main en me murmurant :

— Rendu à l'âge de sortir avec les filles, il faut avoir le portefeuille à portée de la main... toujours !

Je lui ai expliqué qu'Anik payait ses dépenses. Il a hoché la tête. Pour lui, c'est une chose inconcevable. Il a conclu avec un clin d'œil :

— De toute façon, une fille, c'est une fille.

Je n'ai pas voulu qu'il s'étende sur le sujet. Je sais qu'Omer a des idées bien arrêtées sur les filles. Il n'y a personne comme lui pour les déshabiller des yeux. Parfois, quand je pense que je lui ressemble, mes cheveux se dressent sur ma tête. Il reste qu'une fille nue, c'est loin d'être laid. Moi aussi, j'en déshabille souvent. L'imagination, c'est de famille.

Et pourtant, non. Dans leurs discussions, mon père et ma mère ne font pas preuve d'une imagination débordante. Ils reviennent toujours avec les mêmes phrases. Je les laisse parler. Je n'aurais jamais été travailler à Montréal. Montréal, c'est trop loin d'Anik. Beaucoup trop loin.

Les doigts dans le nez

— Est-ce que je sens la graisse de frites ?

Anik n'a pas besoin de me renifler longtemps.

— Un peu ! Pourquoi ?

— Parce que j'hais ça !

Anik se met à rire. Elle me frictionne les cheveux comme le font les athlètes contents pour féliciter un coéquipier. Je me sens mal. Dans mes rêves les plus déments, avant qu'elle ne s'intéresse à moi, combien de fois l'ai-je imaginée m'ébouriffant ainsi les cheveux ? C'était du rêve. J'avais les yeux fermés, je flottais entre deux pensées, cent désirs et quelques images de moi absolument incroyables. Quand je me secouais, je me disais que tout cela ne serait jamais réel. Maintenant, elle le fait et je suis coincé. D'un côté, une armée de frissons tissent des toiles d'araignée dans mon cou. De l'autre, je ne veux pas qu'elle respire mon odeur.

— T'es obsédé. J'ai déjà senti ça, la graisse de patates frites. Si tu continues avec tes niaiseries, je viendrai plus te chercher.

Non ! Je crie non dans ma tête ! Mais elle a raison.

Je me souviens d'un matin de septembre. Je commençais mon secondaire. Dans l'autobus qui nous menait à la polyvalente, j'aimais écouter ceux que je considérais alors comme les « grands de secondaire V ». C'était Larocque qui parlait, un de ceux-là. Il racontait son été. Il avait travaillé pour la municipalité. Avec son père, il avait effectué des travaux de voirie. Et il disait combien le marteau-piqueur l'avait obsédé :

— Au début de l'été, j'pouvais pas dormir. Toutes les nuits, je me réveillais le corps secoué par les vibrations de la maudite *drill*. Je l'avais dans les oreilles, la *drill*... dans les oreilles, les épaules, jusque dans les os de mon crâne. Une chance, ç'a fini par passer.

Moi, je suis obsédé. Mais ce n'est pas le hurlement plaintif du hot-dog que l'on va croquer qui me réveille en pleine nuit. C'est mon odeur. Je vais certainement m'y habituer. Ça aussi, ça me fait peur. S'il fallait que j'en arrive à ne plus la sentir... mais que, pour les autres, elle devienne insupportable. Misère ! Et puis, il n'y a pas que l'odeur des frites. Une boulette de viande hachée, quand ça grille sur

la plaque, ça pétille toujours. Le gros ventilateur a beau ronronner, mes lunettes n'attrapent pas moins des quantités de gouttelettes grasses. Je nettoie mes verres toutes les vingt minutes. Une autre obsession ! Sans oublier mon tic affreux de remonter mes lunettes sur mon nez. Le soir, quand j'accroche mon tablier, je suis crevé. Non seulement par mon travail, mais aussi par mes tics.

Je suis aussi obsédé par les cheveux d'Anik, si courts qu'ils vous glissent entre les doigts comme s'ils étaient du sable fin et doré.

— C'est mes cheveux d'été !

Je suis enfin obsédé par les jambes d'Anik. Elles sont déjà bronzées, douces comme de la soie... de la soie musclée ! Anik a commencé ses leçons de tennis, elle aussi. Jusqu'à ce que les cours soient finis, elle travaille les fins de semaine. Quand elle vient me chercher, comme ce soir, c'est une fête. Une fête déchirante. Je voudrais sentir le savon et la lotion après-rasage qu'elle m'a offerte. Preuve qu'elle doit être plus sensible aux odeurs qu'elle veut me le faire croire.

Elle est derrière le volant de l'auto de son père. Elle a coupé le moteur mais continue à regarder devant comme si elle m'emmenait dans un coin perdu, loin devant. Je suis mal couché, replié, la tête sur ses cuisses. Et sa main dans mes cheveux... Je ne peux pas résister à la tentation. Sa peau sent tellement bon. Je la mords juste au-dessus du genou.

— Aouch ! Qu'est-ce qui te prend ? Tu m'as fait mal.

— Je suis obsédé, Anik. Obsédé par tes jambes !

— Pas besoin de les manger, grand fou !

— Tu veux pas me laisser les grignoter un peu ? Tu veux vraiment pas que j'en garde une bouchée ?

— J'ai besoin de mes jambes, O.K. ?

C'est presque une menace. J'abdique. Je suis un cannibale aussi docile qu'amoureux.

— O.K.

Je l'embrasse. Les grillons crissent dans les herbes au bord de la route. Ils vivent des insomnies, eux aussi. Les miennes sentent la patate, les hot-dogs, l'odeur affolante des jambes d'Anik qui ont couru après les balles, bu du soleil. Mes insomnies sentent aussi les examens. Avant, je prenais tout le temps qu'il me fallait pour étudier. Même plus qu'il m'en fallait. Maintenant, ce n'est plus possible.

Pendant la période des examens, on distingue deux catégories d'élèves : les énervés qui se rongent les ongles jusqu'au coude et ceux qui ne s'en font pas du tout. Les énervés peuvent aussi être divisés en deux groupes : les « bollés » qui s'inquiètent parce qu'ils sont trop perfectionnistes et les « tartes » qui, depuis toujours, sont sur le point de couler leur année. Ceux qui ne s'en font pas se divisent aussi en deux groupes : les « pas nerveux » naturels, une espèce rare, et ceux

qui sont certains d'échouer... et à qui ça ne fait pas un pli sur le nombril... ou qui font semblant parce que, dans la vie, si on ne faisait pas semblant une fois de temps en temps, ça deviendrait trop cruel. Là, je fais semblant d'être beau et ça me rend quasiment heureux, même si je fais partie des« bollés » inquiets et perfectionnistes. Plus jeune, à l'approche des examens, j'avais des poussées d'eczéma. Maintenant, quelques boutons me suffisent. Cette année, avec le travail en plus, j'ai les nerfs en boule.

J'ai appris trop vite à faire des hot-dogs. M. Grimard ne veut plus me lâcher. Il voudrait que je travaille à plein temps.

— Faut que je finisse mon année.

— Viens tout de suite après la classe.

C'est comme ça que, même certains soirs de semaine, je descends de l'autobus jaune juste devant Le Fou du hot-dog. Je passe d'un autobus à l'autre, de quoi devenir cinglé.

— C'est la faute du beau temps, me répète le bonhomme Grimard.

J'aimerais lui conseiller d'engager quelqu'un d'autre. Je n'ose pas. Je ne veux pas qu'il me laisse tomber. Je cours après les sous, mon indépendance.

Pas besoin d'être Picasso, Beethoven, Léonard de Vinci ou Mozart pour faire des hot-dogs. Il faut simplement savoir la différence entre une saucisse et une balle de tennis. Je pense que M. Grimard est satisfait de moi. Il ne me le dit pas. Il ne veut pas trop m'envoyer de fleurs de peur que je lui demande une augmentation. Il a un grand principe : à un débutant, il ne faut jamais donner plus que le salaire minimum. Il ne m'a pas dit combien de temps on reste débutant.

Anik est donc venue me chercher. J'aurais dû être heureux. Avec nos emplois d'été, nous nous voyons déjà moins. Nous nous sommes quelque peu attardés dans le petit chemin aux herbes hautes que je commence à connaître. Pas longtemps, juste le temps de quelques baisers, d'une dizaine de caresses... le temps de lui mordre le genou. Ensuite, elle m'a laissé à ma porte.

Dans le salon, j'ai retrouvé ma mère devant le *talk-show* qu'elle dit détester mais qu'elle regarde toujours. C'est une manière comme une autre de m'attendre.

— Je gage que tu as encore vu Anik !

— J'm'en cache pas.

Ma mère glisse un coup d'œil à mon père qui, cantonné dans son fauteuil, regrette d'être éveillé.

— J'en parlais justement avec ton père. On pense que, pour la période des examens, vous devriez pas vous voir le soir. Il y a déjà assez que tu travailles. Pas vrai, Marcel ?

Elle quête une complicité. Mon père approuve sans grande éloquence :

— Ouais... ouais...

— Inquiétez-vous donc pas pour mes examens. Ça va très bien !

Et je fuis vers ma chambre. J'entends Pauline Lacoste-Gougeon secouer son époux. Lui, il se défend à peine. Il vit une période creuse. Ma mère en profite pour l'enfoncer davantage. Devant mon cahier de chimie, je me demande si les amours aboutissent toutes à un tel point mort. Si je leur disais que ce n'est pas Anik qui me déconcentre, mais eux, ils m'en voudraient pour mourir... et je ne pourrais pas mettre la main sur l'auto de ma mère avant belle lurette. Ils se contredisent, ils se cachent l'un de l'autre. Je ne peux pas imaginer Anik et moi à leur âge. Ils n'ont jamais été jeunes. Ils étaient déjà vieux avant même de commencer. Ils sont nés vieux, ils ont vécu de vieilles amours et ils restent vieux, inconfortables, tranquilles dans leurs rôles, convaincus qu'ils doivent me chercher des puces.



Je suis dans les patates. Cela ne signifie pas que je suis complètement idiot. Cela veut dire que j'épluche et coupe les patates pour qu'elles deviennent des frites ventruées. M. Grimard, peut-être parce qu'il veut se reconnaître dans ses produits, déteste les grandes frites minces qui sèchent dans la graisse. C'est son droit de penser comme ça ; après tout, Le Fou du hot-dog, c'est lui. Nous ne sommes pas sur la même longueur d'onde. Par exemple, au sujet du nom de son commerce, je lui ai fait une blague trop subtile à son goût. Je lui ai demandé :

— Est-ce que vous avez choisi le nom de Fou du hot-dog pour faire échec au Roi de la patate ?

Il m'a regardé, complètement hébété.

— Qu'est-ce que tu m'racontes là, ti-gars ?

— Rien. C'était juste de l'humour. Le « fou »... le « roi »... les « échecs »... vous comprenez pas ?

Il a froncé les sourcils.

— C'est vrai ! J'avais oublié que t'aimais ça, faire des farces, toi. En attendant, fais donc les patates.

Voilà ! Pour faire les patates, on ne s'installe pas dans un coin, une pyramide de patates d'un côté et un chaudron de l'autre. Nous ne sommes plus au temps des corvées de l'armée. Aujourd'hui, ça veut surtout dire alimenter la machine à patates. Y mettre les patates avec la pelure, y faire couler de l'eau.

— Parce qu'il faut toujours de l'eau, m'a averti Gilbert Grimard.

La machine est en marche. Pendant qu'elle tourne, les patates s'épluchent. Ensuite, avec un couteau, il faut arracher les yeux. La machine ne fait pas ça et les clients n'aiment pas les gros morceaux de

pelure sur leurs patates.

Couper les patates dans le sens de la longueur, c'est plus facile et moins bruyant.

On place la patate pelée à l'intérieur d'un ingénieux appareil dont il suffit de rabattre la manette. Les longs et larges morceaux sortent du dessous. Ce sont des patates « *Chicago style* », comme le proclame fièrement M. Grimard. Et il me promet :

— Quand l'été va commencer pour vrai, Sébastien va faire ça.

Il voit bien que je me démène, mais je reconnais là une menace. Sébastien, c'est son fils de onze ans. Il a autant de taches de rousseur qu'il est haïssable. Un collant de la pire espèce ! Avec lui dans les jambes, l'été s'annonce chaud et humide.

M. Grimard veut que son commerce fonctionne rondement, mais il ne s'essouffle pas pour autant. Au moindre moment creux, il s'installe à une table de pique-nique. Il devient un touriste. Moi, je m'occupe du ménage. Prendre un chiffon humide, nettoyer le comptoir, remplir les salières, poivrières, contenants de vinaigre et de ketchup, gratter la plaque chauffante, tout ça pourrait passer si je n'avais eu le malheur, en entrant un samedi matin, de lui dire que je trouvais les toilettes sales. Parce que Le Fou du hot-dog, ne reculant devant rien, offre à ses clients le luxe suprême d'une toilette, salle qui ressemble à un cabanon agrippé comme une verrue à l'ancien autobus.

— T'as raison. C'est à t'couper l'envie de pisser quand tu vois ça.

Il m'approuvait, mais il avait l'œil sournois.

— Tu sais ce qu'il faut faire, dans ce temps-là ?

Innocemment, je lui ai répondu :

— Non.

— C'est pas compliqué. Tu prends un seau, une couple de vieilles guenilles, la brosse à toilette...

Et, depuis ce jour-là, je nettoie les toilettes et torche le plancher. Avant de servir les clients, je prends toujours soin de me laver les mains. C'est la moindre des choses.

Pendant que je frotte, Gilbert Grimard plonge le nez dans *Le Journal de Montréal*. Au bout de la journée, à force de le feuilleter, il doit le savoir par cœur. Mais mon patron va plus loin. Il ne perd pas une minute. En parcourant le journal, il se récuré consciencieusement le nez. C'est son grand ménage à lui, ça tient du jardinage. Plus tard, quand je le vois tripoter les boulettes de viande hachée, les saucisses et les pains, le cœur me lève. Les gens ont raison : quand on avale un hot-dog, on ne sait pas trop ce qu'on mange.



Il faut de tout pour faire un monde. En quelques semaines de

travail à mi-temps, j'ai pu m'en rendre compte. Le Fou du hot-dog jouit d'une renommée régionale extraordinaire. Je ne pensais jamais connaître autant de gens. À croire que tous les habitants de Bon-Pasteur-des-Laurentides et des villages environnants viennent manger là. Tout le monde s'y arrête, du touriste le plus snob jusqu'au plus timide des passants. Il n'y a que mon père, ma mère et ma grand-mère qui ne s'y montrent pas le nez. Mon grand-père Omer est venu faire son tour. Il portait son costume noir des grandes funérailles. Mais il souriait comme il ne le fait jamais dans son salon funéraire. Il a pris un hot-dog grillé, moutarde seulement.

— Les hot-dogs steamés me restent trop longtemps sur l'estomac.

Comme il ne veut pas devenir son propre client trop vite, il préfère s'en passer. Il a dégusté son hot-dog en faisant bien attention à ne pas se salir. Je jurerais qu'il l'a trouvé bon et qu'il était fier de moi.

Il faut vraiment de tout pour faire un monde. Il y a les impatientes, ceux qu'on devrait servir avant qu'ils aient commandé. En les voyant sortir de leur voiture, simplement à leur démarche, il faudrait deviner qu'ils désirent un hamburger moutarde-oignons ou un cheeseburger *all dressed*. Il y a ceux qui ne savent pas ce qu'ils veulent. Pendant qu'ils hésitent, les pressés s'impatientent. Et ceux qui changent d'idée comme Madonna change de bikini.

— Dans mon cheeseburger, mets donc une tranche de tomate... Non, laisse faire, j'veais prendre du ketchup à la place... Ah ! j'pense que j'veais plutôt prendre une poutine et un steamé oignons seulement.

Il y a ceux qui me surveillent pendant que je prépare leur commande. Ils sont persuadés que je vais me tromper. Il y a ceux qui ne savent pas compter et qui s'imaginent que je ne leur remets pas leur monnaie au complet. Il y a aussi les clients ordinaires desquels il n'y a rien à dire. Il y a enfin ceux que je ne m'attendais jamais à voir là. Comme Moins-Cinq, qui est venue avec ses deux filles. Moins-Cinq, c'est M^{me} Labelle, mon prof de français, dont le cou a l'allure de la tour de Pise.

— Ah bien ! François, quelle surprise !

J'étais tellement étonné de voir sa robe de soleil sans bretelles ni soutien-gorge, ni rien. J'étais tellement hypnotisé par ses épaules nues que j'ai bafouillé :

— Ah ! Madame...

Et là, j'ai eu un blanc. Son nom ne voulait plus sortir. Elle m'a aidé :

— Appelle-moi Moins-Cinq !

Mon visage a brutalement pris la couleur du ketchup. Et quand j'ai voulu compter mentalement combien elle me devait, les chiffres se sont mélangés et j'ai dû utiliser une feuille de papier comme le dernier des imbéciles.

— C'est ici que tu vas travailler cet été ?

— On dirait bien, oui. On a beau être en amour par-dessus la tête, il y a des petits côtés pratiques qu'il faut pas oublier.

— Dans tes temps libres, tu devrais lire *Salut Galarneau* ! C'est un roman de Jacques Godbout. Son personnage fait des hot-dogs, lui aussi.

— Ah bon !

— T'es drôle avec ton p'tit calot.

Elle connaissait le nom exact de mon chapeau. J'aurais aimé lui répondre quelque chose d'amusant. Rien n'effleurait mon esprit. Je piétinais dans la salade de chou. J'étais au désespoir, rien d'autre... et, surtout, pas drôle pour deux sous.

Parlant de mon calot, si M. Grimard n'avait pas été là quand j'ai vu arriver Patrick Ferland sur une bicyclette, je l'aurais bien mis à la poubelle. Mais je n'ai pas pu, j'étais coincé. Patrick Ferland, il m'en veut à mort depuis que je lui ai fauché Anik Vincent. Parfois, dans mes moments de déprime – c'est-à-dire quand je vois le reflet de ma face dans la porte du frigo –, je me demande encore comment Anik peut s'intéresser à moi. Il a tout, Patrick Ferland. Je soutiens qu'il n'est pas une cent-watts... mais qu'est-ce que j'en sais, au fond ? Je ne lui ai jamais parlé pour la peine. En le voyant descendre de son vélo et s'amener vers le comptoir, je sentais qu'il allait m'agacer avec quelque chose comme :

— Ah ! tiens ! Salut, ti-casque !

Ou bien :

— Bonjour, casseau !

Il ne l'a pas fait. Il m'a simplement dit :

— Tu travailles ici ?

— Comme tu le vois. Je suis même là pour te servir.

Je n'ai rien trouvé de plus brillant à lui répondre. Je volais bas, j'avais même l'air d'une soixante-watts, pas plus.

— Donne-moi donc une frite et un Coke, dans ce cas-là.

J'ai jeté une petite pelletée de frites, qui reposaient depuis une bonne vingtaine de minutes, dans un panier que j'ai plongé dans l'huile bouillante. Le temps que tout cela se réchauffe, je me suis mis à astiquer le comptoir. Je cherchais l'inspiration, une phrase pas trop banale pour lui prouver que je n'étais pas aussi cave que mon calot pouvait le laisser croire.

La tête tournée vers la 117, il avait l'air de compter les roues des autos qui passaient. Je lui ai dit, comme ça :

— As-tu perdu ton permis de conduire ?

Il m'a regardé, a plissé les yeux comme si je venais de le ramener sur terre. Peut-être n'avait-il pas compris ? Alors, en donnant un coup de tête vers sa bicyclette, j'ai répété ma phrase. Il a souri :

— Non, non. Je fais de l'exercice.

De l'exercice sous le soleil ! Un gars dont le père est le concessionnaire GM du coin ! Un gars qui n'a pas pédalé depuis le jour de ses seize ans ! Vraiment, ça ne collait pas. Patrick Ferland n'était pas dans son assiette. Il a mangé sa frite sans appétit. Il a avalé son Coke comme on se débarrasse de quelque chose, en fixant la 117, en jonglant à n'importe quoi. Puis il a enfourché son vélo.

— Salut, François !

J'aurais pu croire qu'il roulait enveloppé d'un banc de brouillard. Son sourire s'y noyait. S'il avait ri, je suis certain qu'il aurait ri jaune. Mais il n'avait visiblement pas le cœur à rire. Naïvement, je me suis dit : « Il pense encore à Anik. Je suis certain qu'il ne reviendra plus m'affronter, maintenant qu'il sait que je travaille ici. »

Je me suis dit cela. Je me trompais.

Le soir, à la maison, j'ai su que ses parents venaient de se séparer. C'est par hasard que ma mère en a parlé. Je sentais qu'elle éprouvait une certaine jouissance à tripoter le sujet. Depuis quelques années, elle se plaît à marquer chaque séparation d'un coup de crayon gras. Dans sa tête, elle tient des comptes, dresse des bilans. Secrètement, elle doit souhaiter que Marcel Gougeon et elle finissent par former le seul couple uni au monde. Uni est un grand mot, disons : le seul couple qui vive encore ensemble. Elle voit déjà son nom dans le célèbre *Livre Guinness des records*. Mon père est moins enthousiaste. Sans me mêler à leur conversation, je l'observais du coin de l'œil. Se pourrait-il que Marcel Gougeon, fidèle notaire de Bon-Pasteur-des-Laurentides, ait une maîtresse ? Lui, avec son air de brosse à dents, dans les bras d'une autre femme ? Non. Impossible. À moins que mon père ne soit un champion de poker, ce qu'il n'est pas.

Par contre, au village, tout le monde savait que M. Ferland passait des nuits à jouer aux cartes et multipliait ses blondes. On finit par s'habituer à ces choses-là. On ne pense jamais que ça va craquer.

Le lendemain, en venant faire son tour, Anik m'a appris que je ne verrais pas Patrick Ferland en voiture de sitôt.

— Son père lui a coupé les vivres. C'est la grosse merde chez lui. Sa mère fait une dépression et son père lui coupe les vivres. Mets-toi à sa place.

Comme lui, j'aurais pourtant aimé donner des leçons de tennis, travailler auprès d'Anik et me faire bronzer sur les courts. Mais je ne pouvais pas faire ça. Et puis, moi aussi, mes parents me coupaient les vivres. Mais c'était d'une autre manière et ça durait depuis longtemps. En fait, je pensais que mes parents m'empêchaient de vivre comme du monde. C'est ce que j'avais toujours trouvé en enviant les succès de Patrick Ferland. Maintenant, je n'étais pas fâché de ne pas être dans ses *runnings*.

Les congés flottants

J'ai des congés flottants. Au départ, j'ignorais ce que cela signifiait vraiment. Il faut dire que M. Grimard m'a posé le problème d'une bien curieuse manière. À la Saint-Jean, quand j'ai pour ainsi dire commencé à travailler à plein temps, il m'a lancé, de but en blanc :

— Bon ! J'gache que tu vas vouloir des congés, à c't'heure !

Il avait l'air de blaguer. J'ai abondé dans son sens :

— Ouais ! Ça ferait du bien une fois de temps en temps ! Faudrait pas que les gens s'imaginent que votre commerce m'appartient... et puis, j'ai pas envie de devenir un vrai fou... du hot-dog !

Gilbert Grimard a perdu son sourire aussi rapidement qu'il lui était venu. Encore une fois, je pouvais constater que, sur le plan de l'humour, nous habitions des planètes différentes.

— On va s'arranger à l'amiable. Une journée et demie de congé par semaine, ça marche ?

S'il avait entendu ça, Omer, mon grand-père, m'aurait conseillé de ne pas négocier trop fort. Il m'aurait dit : « Pour le moment, c'est lui qui tient le gros bout du bâton. Dis rien pis attends ta chance. » J'ai donc répondu :

— Bon ! Ça va aller !

M. Grimard n'attendait que cela pour enchaîner de plus belle :

— O.K. Une journée et demie par semaine, on est d'accord là-dessus. Mais faut pas que ça tombe en fin de semaine ni un jour de fête. J'ai pas envie de me ramasser tout seul avec une file de clients d'un mille de long.

— Ça va... Pas en fin de semaine.

Je ne souhaitais qu'une chose : avoir les mêmes jours de congé qu'Anik. Et c'est exactement ce qui est arrivé. J'ai obtenu mon premier congé le 3 juillet, après dix jours de travail au Fou.



Qu'est-ce que je donnerais pour être tout seul avec Anik ! Nous cacher dans un coin tranquille, un sous-bois où il n'y a pas trop de mouches noires ou de maringouins, recommencer à nous faire des

grimaces pour nous reconnaître, cligner de l'œil, me prendre pour un tombeur, enlever mes lunettes comme le fait Superman dans les grandes occasions, les lancer plus loin et espérer les retrouver intactes à la fin de nos ébats. Tout cela, c'est de la belle théorie, du rêve le plus pur. Anik et moi sommes loin d'être seuls. Je pourrais croire qu'une alliance secrète s'est signée alors même que je voguais au pays des hot-dogs. Je suis le seul qui n'a pas été mis dans le coup. Non, je ne deviens pas paranoïaque, mais le hasard est quand même bizarre. On m'annoncerait que la cafétéria de la polyvalente a déménagé d'un coup de baguette magique au bord du lac Rond de Sainte-Angèle que je le croirais. Non, il n'y a pas de cours d'été. Non, ce n'est pas sur une planche à voile que l'on va répéter nos règles de grammaire. Nous sommes venus flâner et c'est tout. Petits travailleurs de l'été, nous profitons de notre congé. C'est par hasard que nous flânons en même temps et à la même place. Et ce n'est pas parce qu'il y a ici du soleil et des touristes que nous sommes différents.

Ainsi, Luc Robert fait son entrée dans le lac en chialant. Trop gâté par l'eau chauffée de la piscine, il rouspète, fait des simagrées. On n'entend que lui. Mais, dès qu'il s'est trempé, il se croit permis d'arroser les autres. Andréa n'aime pas ça. Elle commence à le connaître comme le fond de sa poche. Elle l'engueule, lui montre le poing, lui promet des morsures et des coups de griffes dont il se souviendra longtemps. Et puis, quand toutes ces menaces ne suffisent pas, elle passe à la bouderie. C'est leur façon de se côtoyer, leur rythme. Ils font un drôle de voyage tous les deux. Rien n'est jamais tranquille. Ils se chamaillent continuellement. À croire que Luc ne se sent pas satisfait d'une journée s'il n'y rencontre pas une bonne dose de petits problèmes. Pendant des mois, sa moto lui gâchait son plaisir. Maintenant qu'elle fonctionne bien, il lui faut d'autres soucis. Alors, il s'attaque à Andréa, la contredit, cherche à défendre des opinions différentes des siennes, la taquine aux mauvais moments. Et, quand ils suspendent leur petite guerre, c'est pour s'embrasser à pleine bouche comme si nous, les témoins de leurs bagarres, nous n'existions plus. On dirait qu'ils veulent nous prouver que nous avons rêvé. Anik et moi, nous sommes beaucoup plus discrets. Je le regrette parfois.

L'été commence à nous grignoter. Il débute à peine et nous nous voyons déjà beaucoup moins. Les jours ressemblent aux autos qui filent sur l'autoroute. Le malheur, avec le temps, c'est qu'il n'y a ni police ni limites de vitesse. Moi qui avais rêvé de tellement plus ! On a beau dire, c'est à l'école qu'on a le plus de liberté. Et, comme à l'école, Caroline Corbeil nous suit. Elle profite de sa journée de congé pour étrenner un deux-pièces jaune dans lequel elle ne se sent pas tout à fait à son aise. Ça paraît. Quand elle marche, elle arrondit le dos afin que personne ne puisse évaluer sa poitrine. Elle s'est payé une grande

folie. Pendant combien d'heures a-t-elle dû négocier avec sa mère pour faire accepter ce maillot-là ! Maintenant, sous le soleil, elle est loin de s'exhiber. Elle garde le nez plongé dans un roman parce qu'elle est la seule à ne pas être accompagnée. Je sais ce que le Camus de *L'Étranger* lui raconte. Je pourrais lui en parler, je n'ose pas. J'aurais l'impression de ne pas profiter du soleil. Pourtant, il y en a chez Camus, je sais. Mais Anik ne fait pas partie de cette histoire-là.

Je fixe le soleil, le temps de m'éblouir.

— Anik !

— Oui, François ?

— J'ai envie de louer un pédalo. T'as pas le goût ?

Elle fait la moue. Nous pourrions ainsi nous détacher un peu des autres. Elle ne veut pas. Elle se cache sous une serviette pour ne pas attraper le coup de soleil de sa vie.

— Y a pas de danger, tu es déjà bronzée.

— On sait jamais.

Je regarde ailleurs. Les grands gars qui, dans des maillots minuscules, promènent une proue à faire rougir les commères dont les chairs débordent de partout. Anik fait bien de se cacher la tête dans le sable. Je devrais en faire autant... mais, c'est plus fort que moi, je regarde.

Luc, qui, un moment, laisse Andréa le boudier un peu, s'approche hypocritement de Caroline Corbeil. Étendue sur le ventre, elle achève son livre. Luc se flanque le nez au-dessus de son épaule.

— C'est bon ?

Caroline n'est quand même pas folle. Elle sait bien que Camus n'intéresse absolument pas Luc Robert. Elle sait aussi qu'elle n'a pas inventé le sex-appeal. Elle ne voit pas le tour qu'il lui prépare.

— Oui. Mais il faut penser en lisant ça. (Pas folle, Caroline !) Toi, si tu veux lire quelque chose, je te proposerais un Agatha Christie. J'en ai un dans mon sac. *Les Dix Petits Nègres*, ça t'intéresse ?

— Montre donc !

Luc me tape un clin d'œil. Caroline se soulève un peu et tend la main vers son gros sac de paille. À ce moment, d'un geste précis, il lui dégrafe le haut de son maillot. Caroline ne fait pas d'histoires. Elle émet à peine un petit cri de surprise et replace vivement le morceau de tissu sur ses seins. Pendant que Luc se sauve en riant, la fille lève les yeux. Elle comprend que, d'où je suis, je n'ai rien perdu de la scène. Elle est rouge, un peu nerveuse, mais elle ne fait pas de drame. Pourquoi en ferait-elle ? Si elle n'est pas très belle, elle a de très jolis seins. Et, désormais, elle sait que je le sais.

Et puis, Pinotte Savoie s'amène. L'année dernière, elle était la fille la plus petite de secondaire V. Cela ne l'empêchait pas de prendre beaucoup de place et de sacrer comme un charretier. L'été ne l'a pas

fait grandir d'un centimètre. Elle s'est quand même trouvé un chum, un gros mou beaucoup plus vieux qu'elle. Il a sûrement vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Ils sont assez fiers de nous montrer leur planche à voile.

— Pas pire, hein ? me suggère Pinotte.

— Pas pire, dis-je, moi qui n'y connais rien.

— C'est celle de Patrick Ferland, ajoute-t-elle. Il me l'a vendue.

Puis elle pivote vers Anik :

— Tu l'avais reconnue ?

Anik répond vaguement qu'elle savait que Patrick lui avait vendu sa planche. Je regarde Anik.

— Ç'a dû lui faire mal. Il en parlait tout le temps.

— Oui, ça lui a fait mal.

Un ange passe. C'est comme si on n'avait plus rien à ajouter à cela. Il n'y a que Pinotte qui change de sujet. Elle sort de sa poche une boulette de papier d'aluminium. Elle nous propose de partager un petit cube de hasch dans la voiture de son gros copain. Avec son humour habituel, Luc lui lance :

— J'vas l'dire à ton père.

— Fais jamais ça, Luc Robert. Il me tuerait.

— Il veut pas que tu te drogues, hein ?

Pinotte secoue la tête.

— Pantoute. Le cube de hasch, c'est à lui. Je lui ai piqué.

L'espace de deux secondes, j' imagine mon père dans une fumerie d'opium. Je ris intérieurement. J'ai tort. J'ai moi-même du mal à m'imaginer dans le Chinatown.

— En tout cas, si le cœur vous en dit...

Et Pinotte s'éloigne comme si elle était un personnage important, suivie de son gros qui porte l'ex-planche à voile de Patrick Ferland.

Quand le soleil se met à baisser, Luc propose que nous allions manger de l'italien. Comme on a tous un peu d'argent, on peut bien dépenser. Pour donner le signal du départ, Luc enfle ses jeans par-dessus son maillot qui est enfin sec. Caroline profite de l'occasion pour prendre sa revanche. Elle lui lance un seau d'eau sur les cuisses. Luc n'est pas content. Il rouspète. Il lui promet la revanche des revanches. Il ne réussit qu'à faire rire de lui.

Anik voulait se coucher tôt. Il était presque neuf heures quand, épuisé et engourdi de soleil, je suis rentré à la maison. Ma mère m'a accueilli de la jolie façon :

— Je suis pas ta téléphoniste.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ton patron a appelé quatre fois. J'ai failli lui fermer la ligne au nez.

Si ma mère n'avait pas reçu une aussi belle éducation, je suis

certain qu'elle l'aurait fait.



Le lendemain, M. Grimard se lamentait.

— Vas-tu ben me dire où est-ce que t'étais passé, toi, hier ?

J'étais aussi étonné qu'il avait l'air en maudit.

— C'était ma journée de congé.

— C'est pas une raison pour t'en aller au diable vert. Ici, on a eu de l'ouvrage comme c'est pas possible... pis, j'étais pogné tout seul avec Sébastien.

J'aurais pu sauter sur l'occasion pour lui dire que, justement, son Sébastien était une *nuisance* quand on l'avait dans les jambes. Ce qui n'arrivait pas souvent pour le plus grand bien du Fou du hot-dog. Mais ce n'était pas le moment.

— La prochaine fois, ti-gars, penses-y ! C'est ben beau, un jour de congé, mais des fois j'peux avoir besoin de toi quand même.

Il fulminait. J'ai décidé de me taire. Toute conversation ne mènerait nulle part. Il faisait beaucoup trop beau pour s'exciter pour rien. Le soleil ne faiblissait jamais. Le mois de juillet s'annonçait à tout casser.

Et puis, soudain, le lendemain, comme s'il avait voulu nous étonner d'une autre manière, le temps s'est mis à la pluie. Un jour, deux jours... ça ressemblait à l'automne. Le troisième jour, il était six heures et demie et, au Fou du hot-dog, c'était mort, mort, mort. M. Grimard se tortillait une oreille comme s'il y avait tenu un maringouin prisonnier. Il regardait les tables de pique-nique mornes, vides, abandonnées.

— Y a rien de plus triste qu'une table de pique-nique sous la pluie.

Sa voix a tellement traîné les mots que je me suis dit : « Ça y est ! Il est devenu poète ! » Laissant de côté ses damnées tables, mon patron m'a jeté un regard d'épagneul. Il était très triste ou très poète, je ne savais plus. Ça n'a pas duré. L'instant d'après, son œil a brillé. Une idée venait de s'allumer dans son cerveau, une grosse idée, c'était dangereux. Il me regardait trop fixement. Je lui ai dit, en rinçant un torchon pour m'occuper les deux mains... parce que le comptoir allait s'user tant je l'avais astiqué pour rien pendant les derniers jours. Donc, je lui ai dit :

— Est-ce qu'il y a quelque chose de pas correct ?

— Non, mais... j'ai une proposition à te faire, ti-gars !

Il s'est fouillé dans le nez comme si c'était le meilleur tremplin pour amorcer une discussion :

— Il pleut !

J'ai dit :

— C'est vrai.

— Écoute ma proposition. On avait dit que demain tu serais en congé, hein ?

— Euh... oui...

En se torturant la narine gauche que je n'aurais jamais crue douée d'une telle élasticité, il a continué :

— On va faire comme ça. Prends ta veillée ce soir... et puis ta journée demain, sauf que... t'as juste à rentrer pour le souper demain. Comme ça, ça va te faire vingt-quatre heures de congé. Tu vois, elles sont juste un p'tit peu déplacées, mais c'est pas grave. Et pis, est-ce que c'est à ton goût, ça ?

Ça ne faisait pas mon affaire, mais les emplois d'été ne courent pas les rues. Et c'est là que j'ai saisi la signification exacte du terme « congé flottant ». Il ne s'agissait pas seulement de congés que l'on pouvait placer n'importe où, mais surtout de congés qui tombaient surtout les jours de pluie. Ce qui m'embêtait le plus, c'est qu'on était le jour de la paye. Pas plus fou qu'un autre, j'aime bien recevoir mon argent quand on me le doit. Mais tout ça, comme pour les parties de baseball, a été remis au lendemain.

J'ai enfourché mon vélo et je suis rentré au foyer paternel le plus rapidement possible. Mon père et ma mère mangeaient du bout des lèvres. Ma mère avait préparé du foie de veau. Il n'y a que moi qui aime le foie de veau dans la maison. Mais ma mère en prépare parce que c'est bon pour la santé.

J'ai donc pris ma douche et, tout en avalant mon foie, j'ai commencé à faire la cour à mes deux ancêtres. Je désirais l'auto de ma mère pour la soirée. Rien d'extraordinaire, en fait. Mais, pour l'obtenir, je dois prendre cinquante-six détours. Je me fais acrobate du dialogue sans queue ni tête. Ma mère aime dialoguer. Si elle me prêtait son auto sans contestation, elle aurait l'impression de perdre quelque chose au change. En discutant et en me comblant des pires conseils de la terre, elle éprouve le sentiment de jouer son vrai rôle de mère d'un adolescent. Il faut discuter pour être parent. Le seul problème, c'est qu'on ne discute jamais des bonnes choses. Moi, par exemple, j'aimerais savoir comment ils font, tous les deux, pour se retrouver nez à nez chaque jour que le bon Dieu amène. J'aimerais aussi savoir pourquoi, depuis qu'il n'a pas eu l'honneur d'être choisi comme candidat à la mairie, ma mère livre une guerre froide à mon père. J'aimerais enfin savoir s'ils ont déjà échangé leurs mâchées de gomme ou utilisé des préservatifs... mais ça, ils n'en discuteraient jamais.

Bon. Finalement, j'ai obtenu la voiture de maman. Pas facilement, mais on n'a rien sans rien. Et, comme il pleuvait, Anik ne donnait pas de leçons de tennis. Quand je lui ai téléphoné pour l'inviter au cinéma

de Sainte-Angèle, elle a hésité.

— J'avais le goût de m'écraser devant la télé.

— Si tu veux, on peut s'écraser ensemble. Mais j'aimerais que ce soit ailleurs que chez toi.

Dans ma voix, je lui faisais toutes sortes de signes pour qu'elle saisisse la subtilité de l'invitation. Elle ne semblait pas plus chaleureuse qu'il le fallait. Elle a finalement accepté. Nous avons été voir *Children of a Lesser God* au cinéma de Sainte-Angèle.

Le cinéma, c'était un prétexte. J'avais le goût de voir un film, bien sûr, mais surtout de la retrouver, elle. Ça faisait un sacré bout de temps que nous ne nous étions pas embrassés tranquillement. Au cinéma, c'est l'endroit parfait... et puis, ensuite, il y a toujours le retour en voiture. Mine de rien, je planifie souvent les choses. Je suis un rêveur. Un rêveur qui brode un paquet de scénarios dans lesquels il pourrait tenir la vedette. Sylvester Stallone fait la même chose. Lui, il a de gros bras. Moi, je n'ai pas ses bras. J'ai des lunettes et une tête... Des fois, ça ne vaut pas autant, mais faut pas se décourager pour si peu.

Pour en revenir aux caresses, Anik et moi, nous ne nous étions presque pas tripotés depuis que j'avais commencé à travailler. C'est fou ce que le travail mange les plaisirs de la vie ! Je commençais à comprendre pourquoi tous ceux qui sont obligés de gagner leur pain dans un métier qu'ils n'aiment pas ont l'air aussi gris. Le front en orage qui veille. Maintenant, ça me semblait clair. Pendant que tu travailles, tu n'as pas le temps d'embrasser ta blonde, de lui voler un bec dans le cou, de lui mordiller l'oreille, de toucher ses seins qui dansent sous son t-shirt, de rejoindre ses fesses, ne serait-ce que le temps d'un clin d'œil. Tu n'as plus le temps de rien. C'est mortel. Il te reste, en travaillant comme un cave, à rêver à tout ce que tu pourrais faire. Et il arrive ainsi que tu travailles tout croche, ce qui crée des complications avec ton patron qui ne comprend rien aux becs dans le cou, aux mordillements d'oreille, aux seins qui dansent, aux fesses de ta blonde, qu'il trouve trop jeune pour lui ou pas assez belle. Ça, c'est ce qu'il dit. En fait, il voudrait être à ta place parce que tous les patrons sont des vieux vicieux. Ça, c'est Luc qui me l'a confirmé. Il a déjà un an d'expérience dans le travail, il se croit apte à me farcir de conseils.

— Le mieux, m'a-t-il dit, c'est quand tu travailles avec ta blonde. Là, c'est dément.

Mais voilà ! Quand tu travailles avec ta blonde, les congés n'arrivent jamais à s'accorder. Et puis, il y a les accrochages... Non, diront certains. Quand tu travailles avec ta blonde, c'est de la folie furieuse, c'est... c'est quelque chose qui ne dure pas. Francis Lebrun, un gars de secondaire V, l'a appris à ses dépens. Il était moniteur de

ski à Mont-Bon-Pasteur. Sa blonde, Kathy, était monitrice, elle aussi. Ils avaient l'habitude de se retrouver en haut des pentes. Les fins de semaine, ils s'occupaient chacun d'un groupe de jeunes apprentis skieurs. Ils se rejoignaient en haut d'une piste et laissaient leurs groupes descendre à la bonne franquette. Eux, en amoureux, ils prenaient leur temps. Ils s'embrassaient, se racontaient des histoires. Autrement dit, ils vivaient pleinement leurs fins de semaine. Jusqu'à ce qu'un élève de Francis se casse la jambe. En descendant, Francis ne l'avait jamais vu. Allez donc expliquer que vous avez perdu un de vos élèves quand vous deviez vous en occuper. Francis s'est fait taper sur les doigts, il a perdu son emploi... et même sa blonde, qui s'est mise à être beaucoup plus sérieuse et à s'occuper de son groupe. C'est ce qui arrive quand on travaille avec son amoureux. Fin de l'anecdote morale.

Au cinéma, nous ne nous sommes pas tellement embrassés. Anik m'a redit qu'elle était crevée. C'était peut-être vrai. Moi, je me suis fait prendre par le film. D'un côté, par William Hurt. Si je devais choisir une tête d'acteur pour me la mettre sur les épaules, c'est la sienne que j'aimerais assez. Il y avait aussi la musique. Le *Concerto pour deux violons* de Bach est quelque chose à entendre. La première fois que William Hurt a placé le disque sur le tourne-disque, j'ai chuchoté à Anik :

— C'est beau, hein ?

— Oui. Pas pire.

Sa voix manquait de conviction. Nous ne ressentions pas tout à fait la même chose.

— Toi, t'aimerais mieux qu'il écoute Duran Duran, hein ?

— Peut-être. Mais ça veut rien dire. C'est juste que les gens sont différents. C'est aussi bien comme ça.

Elle avait raison. Mais la communication en souffrait. Anik n'avait pas les mêmes goûts que moi. Je le savais depuis longtemps. Elle s'est presque endormie pendant le film. Moi, j'étais sur le bout de mon siège. C'était l'histoire d'amour entre une sourde-muette et un professeur. La difficulté de communiquer. Combien ça fait mal quand on aime passionnément une chose, la musique ou n'importe quoi, et qu'on ne peut partager cette chose ou la passion de cette chose avec la personne que l'on aime !

Après le film, nous n'avons été nulle part. Nous sommes revenus tranquillement.

— Je suis plate, hein ?

Anik avait raison, mais je n'étais quand même pas pour le lui avouer.

— Non... C'est peut-être parce que je t'aime, mais je m'en suis pas aperçu.

— Tu vois, tu aurais dû écouter ce que je t’ai dit quand tu m’as téléphoné. Il y a des jours où on devrait pas se voir.

Ça m’a donné un choc. J’étais nerveux.

— Mais on se voit presque pas, Anik. Depuis qu’on travaille chacun de notre côté, on se voit pas.

Anik n’a rien trouvé à répondre. Ou elle n’en avait pas le goût.

Plus loin sur la route, il y avait les lumières tournoyantes d’une auto de police.

— C’est quelqu’un qui a pris le champ, m’a dit Anik.

— Regarde pas.

Et nous sommes passés devant l’accident sans regarder. Les tragédies routières, ça me donne mal au cœur.



Le lendemain, j’ai su que Luc Robert n’aurait plus jamais de problèmes avec sa moto. Sa Yamaha était désormais inutilisable. Et lui, il avait un bras cassé et des contusions un peu partout. Andréa avait, elle aussi, des éraflures, mais pas de fracture. L’accident de la 117, la veille au soir, c’étaient eux.

— J’ai fait une crevaison dans le grand tournant, m’a raconté Luc.

Plus de moto, plus d’emploi pour l’été, le bras en écharpe, je ne l’avais jamais vu aussi abattu.

— Et Andréa ?

— Ah ! Elle, ça va. Mais elle me criait toujours que j’allais trop vite. Maintenant, elle ne veut plus entendre parler de moto, ni de... moi. J’espère seulement que ça durera pas.

Jamais Luc ne m’avait semblé aussi amoché. Il tâtonnait dans le troisième sous-sol. J’ai voulu l’emmener faire un tour. Il m’a répondu qu’il préférerait rester chez lui. Il avait mal partout. Au dehors comme au dedans.

Le ciel était lourd. J’ai décidé d’aller raconter la chose à Anik.

— Elle est au travail, m’a dit sa mère.

J’étais étonné qu’elle donne des cours par un temps pareil. Elle n’en donnait pas. Elle jouait, tout simplement. Elle échangeait des balles avec Patrick Ferland. Je les ai vus de loin. Ils s’amusaient comme des fous en se moquant éperdument de l’orage qu’annonçaient quelques éclairs furieux. Après le *Concerto pour deux violons en ré mineur* de la veille, je pouvais admirer le concerto pour deux raquettes.

Ils étaient déjà au courant de l’accident. Andréa Paradis était passée avant moi. J’ai questionné Anik :

— As-tu décidé de reprendre l’entraînement ?

— Pourquoi tu me demandes ça ?

— Parce que tu joues avec Patrick.

— Voyons, Woody, ça veut rien dire, ça.

Et il s'est mis à pleuvoir. Le temps de le dire, j'ai été trempé jusqu'aux os.

Le coup de soleil

La grosse misère, c'est de ressembler à Luc Robert un beau matin de fin juillet. Il marche complètement à côté de ses *running shoes*. Il est tout ce que, dans ses pires cauchemars, il n'aurait jamais voulu être : un motard sans moto, un maître nageur sans emploi, un macho sans l'ombre d'une blonde. La piscine de Mont-Bon-Pasteur, qu'il dominait du haut de sa chaise de sauveteur, lui semble à l'autre bout du monde. Le bras toujours en écharpe, il a évité de justesse le bistouri tant sa fracture était mauvaise. Chanceux dans sa malchance, Luc Robert trouve encore le moyen de se plaindre. Il pourrait être mort et il ne profite pas de la vie. Dès qu'elle a appris la nouvelle de son accident, ma mère a déclaré, non sans une certaine fierté :

— Je l'avais prédit. Les motos mènent directement à la tombe.

Un million au loto ne l'aurait pas davantage rassasiée. Il reste que Luc n'est pas beau à voir. Il passe le plus clair de son temps à se laisser pousser une moustache. C'est loin d'être excitant. Luc est à peu près aussi poilu que Wayne Gretzky.

Depuis son accident, Luc Robert est l'être le plus déprimant de l'été. Il pourrait remporter n'importe quel concours de déprime. Rien ne l'enchant. Il ne sourit plus, ne fait pas de blagues, ne se moque plus de personne. Pour lui, les motos n'ont plus de goût, la musique rock a l'air de se répéter comme si elle s'accrochait toujours dans le même sillon, le soleil lui donne chaud et le fait transpirer... Et plus il transpire, plus son bras lui pique sous le plâtre. Il n'ose même pas parler de l'argent. Je lui offrirais volontiers son emploi de l'été dernier, si je le pouvais, mais des hot-dogs, ça se prépare mal avec un bras en moins. Il mettrait de la moutarde partout. Et les filles... les filles...

Qu'est-ce qu'un grand gars comme Luc Robert pourrait bien faire le long de ses grands après-midi ? Pas grand-chose sinon regarder tous les vidéos qui existent. Mais voilà ! Pour louer des vidéos, il faut se rendre au vidéoclub. Et, depuis deux semaines, Andréa ne vend plus de billets au cinéma de Sainte-Angèle. De concert avec Caroline Corbeil, elle loue des films au vidéoclub. Luc ne tient pas à recevoir une cassette vidéo derrière la tête. Il me répète qu'Andréa lui en veut

beaucoup. Il dit que les filles, c'est comme ça. Tout à coup, au sujet des filles, Luc Robert a l'air d'un vieux de la vieille qui aurait tout connu, tout vu, tout entendu, tout vécu. Pourtant les filles ne sont jamais tombées dans les pommes en le voyant, aucune ne lui a arraché les culottes en public et il n'a jamais eu les bras débordants d'invitations à souper et même plus. Il ne faut pas philosopher sur les filles. Mais ce n'est pas ça qui l'empêche de jouer le grand séducteur déçu.

— Tu peux pas savoir, Woody. Les filles, c'est parfait quand tout va bien. Mais dès qu'il t'arrive le moindre malheur, ça te laisse tomber comme si tu étais un vieux débouche-toilette.

— T'exagères pas un peu, quand même ?

— Pas du tout. Pour le moment, toi, t'es en amour par-dessus la tête. Tu peux pas comprendre ce que je te dis. Mais attends... attends un peu...

Je ne suis quand même pas pour lui dire que je ne vois presque plus Anik. Je piétine au centre d'un cercle vicieux. Pour sortir avec ma blonde, il faut que je gagne des sous... et pendant que je gagne mes sous, je ne la vois plus. Et elle m'échappe. Je le sens. Je ne suis pas doté d'un tel nez pour rien.

— En tout cas, ajoute Luc, moi, j'ai peut-être perdu ma moto, mais j'aime mieux être à ma place qu'à la place de Patrick Ferland. Lui, il a pris toute une débarque. Imagine, il roulait la grosse bagnole et paf ! du jour au lendemain, il s'est ramassé à pied. Ça doit pas être drôle. Pu d'char, pu d'filles, hein ! Et puis pu d'argent de poche. Son père est chien. Lui qui avait les filles de même, ça doit pas être facile.

J'aimerais le croire, l'approuver les yeux fermés. Je mentirais. Patrick Ferland n'est pas à prendre en pitié. Il n'a pas l'air de se débrouiller si mal depuis que son père lui a coupé les vivres.



J'ai donc décidé de ne plus aller voir Luc Robert. Il devait se reprendre en mains et je ne pouvais pas l'aider. Même que, en l'écoutant se plaindre, je risquais de l'encourager dans sa déprime. Et puis, je n'avais que les avant-midi de libres. Depuis une quinzaine de jours, un soleil presque sadique avait remplacé la pluie. Le bonhomme Grimard était revenu sur le sujet de mes journées de congé.

— Accumule-les, m'avait-il dit. Note les journées que je te dois et, à un moment donné, on va faire nos comptes.

Il avait donné du clin d'œil pour conclure :

— Tu vas voir, tu le regretteras pas.

Depuis, je notais mes congés manqués, mes congés de poutines et de hot-dogs, mes congés flottants qui coulaient un à un.

Mais, en éliminant Luc, je ne savais plus quoi faire de mes avant-midi.

— Tu lis plus, m’a dit ma mère.

J’ai dit c’est vrai. Je mentais. Je n’avais tout simplement pas le goût de lui raconter mes insomnies, de lui parler d’Anik qui me tracassait. Elle n’y aurait rien compris. Dès qu’elle dormait, elle devait encore s’imaginer que le cœur du monde s’arrêtait de battre. Pourtant, j’étais là, dans la même maison qu’elle. Je traversais de longs pans de nuits, les oreilles dans mes écouteurs branchés sur Mozart, Bach, Mahler et les autres, à relire du Prévert, les romans de Ludlum qui ne réussissaient pas à m’assommer et, surtout, à écrire cette histoire, la mienne. Une histoire sans grande importance mais qui me donnait l’illusion d’être moins seul pendant que certains dormaient sur leurs deux oreilles et que d’autres, en vacances, se démenaient dans les discothèques.

La phrase de ma mère m’a quand même fait penser à Moins-Cinq qui m’avait conseillé le *Salut Galarneau* ! de Jacques Godbout. Un matin, assez tôt, sur une chaise longue dans la cour, je me suis mis à lire ce roman hot-dog. Mais Galarneau, c’est le soleil, du moins le nom qu’on lui donne. Alors le soleil, qui était étourdissant, et la chaleur sur la chaise longue au coussin jaune de ma mère ont eu raison de moi. J’ai sombré, le livre sur la poitrine. Je me suis endormi comme on ne s’endort plus, comme si le réveil n’existait plus sinon au loin, très loin, une chandelle au fin bout d’un tunnel. Finalement, c’est ma mère qui m’a secoué en catastrophe.

— Qu’est-ce que tu fais, François ?

J’aurais voulu dire :

— Je lis...

Mais je dormais et le temps avait passé... et le soleil avait cogné. J’avais le nez en compote, rouge comme les petites tomates qui vous éclatent dans la bouche et qui aspergent vos voisins quand vous les croquez. Mais, en plus, c’était M. Grimard qui était au téléphone. Un Grimard en délire qui me demandait comment il se faisait que je dormais encore à onze heures.

— J’étais réveillé, mais je me suis rendormi.

— Laisse faire tes folies, viens vite, ti-gars. Il fait beau, on va avoir du monde à midi.

J’ai sauté dans mon pantalon et j’ai presque tout de suite atterri entre les poêles, dans la chaleur de la graisse de frites, dans la vapeur des hot-dogs... et près d’un Grimard soulagé qui a pu retrouver son journal et refourrer ses doigts dans son nez en attendant les affamés. Ce n’est qu’à ce moment que j’ai cru que mon nez était devenu une tranche de bacon tortillé. Le maudit nez des Gougeon, il avait cuit. Il n’était pas mort, mais il me faisait mal. Ce n’était plus un nez, c’était

une boursoufflure. Et quelle boursoufflure ! Sébastien Grimard a ri tout son soûl avant de s'enfuir avec un de ses copains. Il travaille de moins en moins. Son père s'en plaint, moi pas du tout. Il laisse des yeux gros comme ça sur les patates et les clients se plaignent.



Un autre avant-midi, j'ai voulu échapper au soleil. Je me suis rendu à la caisse populaire. Il faut bien déposer son argent, quand on en gagne. C'est une démarche normale. Mon petit compte grossit d'ailleurs à vue d'œil. Je travaille comme un cave... en fait, je travaille tellement que je n'ai même pas le temps de dépenser. Ma mère qui, au début de l'été, chialait contre mon emploi commence à lui trouver du bon. Je l'ai entendue dire à ma grand-mère :

— En tout cas, quand il travaille, il a pas le temps d'avoir des mauvaises pensées.

Elle a dit cela sérieusement, en chuchotant. Maudit cliché ! Il me sort par les oreilles ! Même M. Grimard me l'a servi l'autre soir. Je lui aurais foutu mon poing dans son gros ventre. Mais je sais qu'il est plus fort que moi. Il a les mains larges comme des pelles, les doigts gros comme des bigoudis. Je me demande même comment ils peuvent s'introduire avec autant de facilité dans son nez. Bon, je devrais oublier son nez et me concentrer sur ce que je raconte. Je le dis : j'aimerais avoir des mauvaises pensées. J'en ai d'ailleurs. En faisant mes frites et mes hot-dogs, je n'ai que ça. Mais je voudrais les dépasser. Ne pas avoir que des mauvaises pensées, les réaliser. Voilà ! Réaliser toutes les mauvaises pensées qui me torturent l'esprit pour me libérer. Mais je travaille, je travaille et je travaille. C'est la misère noire, sauf pour mon livret de caisse qui gonfle, ce qui n'impressionne pas la caissière qui n'est pas tellement belle et qui se permet quand même d'être bête comme ses deux pieds.

De toute façon, tout cela n'a aucune importance. Ce qui en a davantage, c'est que, juste devant moi, au guichet, ce matin-là, il y avait Patrick Ferland, les cuisses bronzées, les bras bronzés, le cou bronzé, les cheveux blondis par le soleil. Comment se fait-il qu'il n'attrape pas de coups de soleil, lui ? Pourquoi le soleil réserve-t-il ses malheurs aux pauvres cornichons de mon espèce ? Bon, on répétera tant qu'on le voudra que son père lui a coupé les vivres. N'empêche qu'il retire un salaire de Mont-Bon-Pasteur et qu'il a l'allure d'un don Juan de la plus belle espèce. Comme moi, il était venu faire son petit dépôt. On a échangé des banalités. Puis, par la grande vitrine de la caisse, je l'ai vu monter sur son vélo. Il s'en allait jouer au tennis.

J'ai déposé mon chèque et, presque sans hésiter, j'ai emprunté le même chemin que lui. Je n'aurais pas dû. Mon idée était trop bête.

J'aurais dû l'éliminer à grands coups de pied dans le derrière. Je suis un être civilisé... pas toujours. Mine de rien, sur ma bicyclette, j'ai roulé vers Mont-Bon-Pasteur. Arrivé à destination, j'ai mis mon vélo sur les supports et j'ai fait un long détour par la montagne. Je devais ressembler à n'importe quel touriste qui décide de profiter d'une marche de santé pour visiter les hauteurs. J'ai donc grimpé, protégé par les arbres. J'étais sous les chaises, là où l'on fait du ski en saison. Quand j'ai su que j'aurais une bonne vue sur les terrains de tennis, je me suis appuyé contre un pylône des monte-pentes et j'ai regardé.

Sous le soleil éclatant, Patrick Ferland et Anik échangeaient des balles avec une vigueur peu commune. Ils se déplaçaient avec grâce. J'entendais le son franc de chaque balle qui bondissait au centre de leurs raquettes comme s'il y avait eu là un aimant. Des visiteurs, rivés à la clôture de métal, les regardaient. Ils devaient échanger des commentaires, se répéter comme ils étaient bons, merveilleux, habiles, etc.

Quant à moi, j'avais l'air du plus imbécile des espions. C'est ce qu'une mouche à chevreuil a dû sentir puisqu'elle s'est mise à tourner autour de moi. J'ai voulu me défendre, j'ai gesticulé bêtement. Elle a poursuivi son manège. Je n'étais plus tranquille, je ne pouvais plus regarder Anik. Je chavirais. La mouche m'a piqué dans le cou et, pour me punir davantage, j'ai fait un faux mouvement. Je me suis entaillé le mollet contre un boulon de métal. Rien de grave, juste du sang qui fait peur.

En bas, sans se douter de rien, Anik et Patrick ont arrêté leur exercice. J'étais mort de douleur. Patrick a mis un baiser sur sa main et l'a collé dans le cou d'Anik qui a ri.

Un groupe d'apprentis joueurs de tennis s'est approché. C'étaient des petits garçons et des petites filles de huit ou neuf ans. Ils venaient apprendre à jouer et leur professeur, Anik, était là. Ils ne pensaient qu'à jouer, ils ne savaient pas que le tennis pouvait faire aussi mal.

Je suis descendu. J'ai boité vers ma bicyclette. Mon mollet me faisait souffrir, son écorchure chauffait. En me sauvant, j'ai entendu mon nom. J'ai foncé droit devant moi, sans me retourner. C'était la voix d'Anik. Elle m'avait aperçu... mais je savais qu'elle ne pouvait pas me rejoindre. Elle était occupée avec ses élèves. Moi, je roulais vers un peu de solitude pour me cacher, pour me soigner. J'avais beaucoup de choses à soigner.

À la maison, j'aurais voulu me réfugier dans mes écouteurs et écouter le *Trio opus 100* de Schubert. Je n'avais pas le temps... à peine celui de prendre ma douche.

Une douche, c'est intéressant parce que ça lave. Ça fait du bien. Mais, quand on en ressort, on n'est pas nécessairement parfaitement propre. Je me sentais encore collé... surtout en dedans. J'aurais aimé

téléphoner à M. Grimard et laisser tomber les hot-dogs aujourd'hui. C'était impossible.



Vers quatre heures, ce jour-là, j'essayais sans succès de ne penser à rien. Je commençais à ressentir un certain mal de cœur quand j'entendais prononcer les mots « un steamé relish-moutarde-chou » ou « une poutine pis deux hot-dogs *all dressed* ». Mais ce n'est jamais facile de ne penser à rien quand votre amour est en train de s'écrabouiller. Je n'avais jamais eu de blonde avant le mois de mai. Je ne connaissais rien des misères que ça pouvait entraîner. Maintenant, je le savais. La déprime de Luc-le-bras-cassé, c'était de la petite bière à côté de la mienne. Je rongerais ainsi mon frein quand Anik est arrivée.

Elle a laissé sa bicyclette contre le lampadaire qui, le soir, attire tous les maringouins du coin. Puis elle est venue vers le comptoir. Si j'avais pu me cacher, je l'aurais fait volontiers. J'aurais tant aimé qu'une longue file se presse devant la fenêtre du Fou du hot-dog. Mais, à l'exception du frère jumeau de l'homme invisible, il n'y avait personne, personne et personne. Impossible de me cacher, de faire le mort ou de m'inventer une crise cardiaque. Anik m'avait vu et elle ne déviait pas. Pas besoin d'être un génie pour comprendre qu'elle n'avait nullement l'intention de me commander une poutine. Elle voulait me parler.

M. Grimard a levé le nez de son journal.

— Tiens ! C'est ta blonde !

— J'ai des lunettes, c'est pas pour rien, aurais-je pu lui répondre si j'avais eu les couilles à la bonne place. Mais je me suis fermé la gueule bien dur.

En fait, c'est une façon de parler. J'ai plutôt ouvert la gueule en un sourire qui demandait pardon. Mes ondes positives n'ont cependant pas dû être assez fortes. Anik m'a regardé en pleine face. Elle ne souriait pas, elle.

M. Grimard n'a rien remarqué. Il n'est pas assez subtil pour distinguer les étincelles qui éclatent quand les êtres se regardent. Si le phénomène était décrit dans son journal, il le croirait. Mais tant qu'un événement n'est pas rapporté dans le journal ou à la télévision, il n'existe pas. Voilà, c'est là que se situe la majeure partie des opinions de mon patron. Comme ça, la vie n'est pas compliquée et on ne s'en fait pas trop avec le temps qui déboule, la valeur nutritive des hot-dogs et la santé des maringouins. Alors M. Grimard a dit :

— Prends un *break* d'une dizaine de minutes, ti-gars. Va t'asseoir avec ta blonde. J'lui paye le Coke.

Il a ajouté en riant :

— Pis toi, au salaire que j'te paye, tu payeras le tien.

J'ai décapsulé un Seven Up pour Anik et je n'ai rien pris. Je n'avais pas soif.

Anik n'est pas du genre à niaiser dans les préambules.

— Qu'est-ce qui t'est passé par la tête, ce matin ?

Moi, je n'ai pas eu le courage de mentir ou de jouer l'hypocrite.

— Je vous avais vus.

— Qui est-ce que tu as vus ?

— Vous deux. Vous jouiez au tennis.

Anik a lentement avalé une longue gorgée de Seven Up. Je m'attendais à une mauvaise nouvelle et j'ai cru qu'elle prenait ainsi son temps pour me ménager.

— J'ai décidé de me remettre à l'entraînement.

— Tu m'avais dit que les tournois t'intéressaient plus, lui ai-je répondu.

Je savais très bien que c'était là une réplique pour tourner autour du pot, une manière d'éviter le vrai problème.

— J'ai pas envie de courir les tournois, François. Je voudrais seulement participer à celui qui va se dérouler à Mont-Bon-Pasteur à la fin août. Les meilleures joueuses du Québec vont venir, j'ai le droit de voir c'que j'peux faire contre elles.

Je hochais la tête. Elle a poursuivi.

— Mais c'est pas ça, le vrai problème. Le malheur, c'est que tu es jaloux.

— Moi, jaloux ?

Bien sûr que j'étais jaloux. Jaloux comme ça ne se dit pas. Jaloux comme j'avais honte de l'être. Alors, je me suis débattu courageusement.

— Je suis pas jaloux pour cinq cents. Mais si tu veux reprendre tes amours avec Patrick, t'as juste à me le dire.

— Tu sautes tout de suite aux grandes conclusions, hein, François.

M. Grimard nous regardait avec un sourire totalement imbécile au milieu de sa grosse face de lune. Pour ne pas qu'il se rende compte que nous nous chicanions, je me suis plaqué un sourire en dessous du nez. La situation était complètement ridicule.

— T'apprendras, François, que Patrick a accepté de m'entraîner. C'est moi qui le lui ai demandé.

— Ah bon ! souriais-je.

— Et puis, tu sais aussi bien que moi que Patrick vit une période difficile. Ses parents se sont séparés. Il est beaucoup plus doux qu'avant. Je pense que cela lui a ouvert les yeux.

— Ah bon ! ai-je encore souri.

— Patrick, c'est pas le macho que tu imagines. Il m'a déjà aidée... Maintenant, je pense qu'en toute amitié je peux l'aider à mon tour.

— Ah bon ! ai-je toujours souri.

C'était une fois de trop. Anik a bondi.

— Tu commences à me fatiguer avec tes « Ah bon ! ». Quand tu auras autre chose à dire, tu me téléphoneras. Au moins, au téléphone, je pourrai pas voir ton sourire que t'as pris je sais pas où et qui me tape sur les nerfs.

Elle a exécuté un demi-tour parfait et s'est dirigée d'un pas rapide vers sa bicyclette. Je la regardais aller, la bouche ouverte. Le temps de chercher un bon mot et de ne pas le trouver, elle roulait sur la 117. Je me suis retourné. M. Grimard la regardait, la bouche également grande ouverte.

— Si c'est à ça que je ressemble, ai-je pensé, Anik a bien raison de sacrer son camp.

Je suis revenu derrière le comptoir. L'heure du souper approchait. J'ai remis mon calot ridicule sur ma tête en pagaille. M. Grimard m'a simplement dit :

— Elle a un maudit caractère, ta blonde !

Je n'ai pas eu le temps de me justifier, il avait déjà fui dans les toilettes. Il y a des coups de soleil qui vous cognent d'aplomb.

Sous le vol des charognards

Vous savez ce que sont les charognards ? J'en ai vu des centaines dans les westerns, à la télévision ou dans les bandes dessinées. Dans la vie, ils sont moins visibles. En tout cas, ils paraissent moins fendants. Il est vrai qu'on ne se promène pas toujours le cou cassé vers le ciel pour les chercher. Ce sont des vautours qui attendent le cadavre pour le déchiqueter. Ils fabriquent leur bonheur avec la douleur des autres. Des oiseaux de malheur ! Ils ont l'odorat superdéveloppé. Ils sentent mieux que personne quand il y a un bon *snack* dans l'air et se mettent à tourner autour de la victime du destin. D'habitude, les charognards n'attaquent pas. Trop brillants pour ça ! Ils attendent que tout soit fini en se léchant les babines. Imaginez pendant deux secondes que les oiseaux ont aussi des babines, ne faites pas la mauvaise tête. La comparaison est certainement boiteuse, mais c'est pourtant la pensée qui m'est venue à l'esprit quand j'ai vu l'indécrottable Caroline Corbeil se pointer.

Il y avait une grosse semaine que je n'avais pas voulu donner signe de vie à Anik. Quant à elle, elle agissait exactement de la même façon. Le mois d'août prenait son élan. M. Grimard se frottait les mains. À l'occasion, il me tapotait même le dos comme si j'avais été son propre fils. Je n'oserais pas dire qu'il me sentait malheureux mais, à certains moments, il m'en donnait l'impression. Chose certaine, il répétait à qui voulait l'entendre que nous vivions l'été du siècle. Il y avait un tel roulement de hot-dogs que nous nous serions crus dans une usine. Les pains ne moisissaient jamais et les saucisses restaient toujours fraîches, tout simplement parce qu'elles ne pouvaient pas faire autrement. Personnellement, je me serais contenté d'un petit été ordinaire. Je ne l'affichais pas tout haut puisque j'étais le seul à manquer d'entrain. C'était le premier été que j'avais commencé avec une blonde à moi... (« Là, tu fais macho en maudit ! » pourraient me murmurer des milliers de filles.) Anik et moi, nous nous entendions donc sur un seul et unique point : ne pas nous donner signe de vie. Cela veut aussi dire qu'on ne se donnait pas signe d'amour, ce qui n'aide pas les relations entre deux êtres qui, selon les normes du grand amour, ne devraient pas pouvoir vivre l'un sans l'autre.

Je constatais malheureusement qu'Anik se débrouillait fort bien sans moi. Dans le journal régional tout comme dans *La Presse*, aucune fille, ressemblant de près ou de loin à Anik, n'avait tenté de se suicider. Les filles qui lui ressemblent ont d'ailleurs beaucoup plus la tête à s'amuser, à se faire bronzer, à taper sur des balles de tennis, à courir, à rire des blagues de tout le monde et peut-être même à faire l'amour qu'à s'enlever la vie. Le suicide, c'est utile pour une fille complètement foutue, laide à faire peur, sans espoir de croiser l'homme de son cœur. Je philosophe comme un vieux cheval qui ne connaît rien de la vie et des filles. Je suis malheureux comme c'est pas possible, je m'ennuie et je fais des hot-dogs à la chaîne. Je ne mets plus de cœur à l'ouvrage. D'ailleurs, j'ai le cœur comme une poutine qui aurait traîné un jour ou deux sous un comptoir poussiéreux. Et c'est avec des images aussi dégoûtantes dans la tête que j'ai vu Caroline Corbeil arriver.

Comme d'habitude, Caroline avait le chic de son genre. Elle portait ses lunettes, elle avait encore des boutons et elle était habillée comme la chienne à Jacques. Elle me sentait malheureux et elle venait tourner autour de moi. C'est ce que je me suis dit. J'étais prétentieux. Et, surtout, malhonnête.

Elle m'a souri :

— Salut, François !

Je lui ai souri parce que je suis poli. Je lui ai rendu son salut pour la même raison.

Et puis, il y a eu comme un grand vide que j'aurais pu trancher au couteau à patates. Il n'y a rien de plus lourd, de plus épais qu'un silence comme celui-là quand il s'installe entre un gars et une fille. Par chance, l'après-midi était mou et humide et M. Grimard m'avait laissé seul. Il n'y avait pas d'autres clients. Il n'y avait que Caroline Corbeil, souriante devant moi. C'est elle qui a fendu le silence avec deux mots tellement quotidiens que les bras m'en sont tombés :

— Et puis ? m'a-t-elle soufflé.

— Et puis quoi ? ai-je répondu sur la défensive.

— Tu me demandes pas ce que je veux ?

Là, les idées se sont bousculées dans mon cerveau débordant de soupe aux huîtres. « Qu'est-ce qu'elle voulait ? » Voilà ce que je me demandais en m'imaginant le pire. Je craignais tellement qu'elle me réponde : « Toi ! » qu'une certaine agressivité a percé dans ma voix quand, pour en avoir le cœur net, j'ai prononcé :

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Je prendrais un cheeseburger relish-moutarde.

— Un cheeseburger relish-moutarde ? ai-je répété comme un perroquet.

— J'suis bien au Fou du hot-dog, non ?

J'avais l'air totalement ridicule. Pour retomber sur mes pieds – comme un chat retombe sur ses quatre pattes, ce qui est beaucoup plus facile –, je lui ai demandé :

— Veux-tu une frite ? un Coke ?

— Non, merci, François.

Et, comme j'avais l'air de ne pas savoir par quel bout commencer son cheeseburger, elle a poursuivi :

— J'ai pris congé aujourd'hui. Je sors de chez le dermatologue (non ! pas possible !) et je veux pas être boutonneuse jusqu'à trente ans. Alors, je coupe la liqueur, les frites et toutes les cochonneries du genre.

Génial ! Caroline Corbeil avait décidé de faire attention à son visage. Était-ce possible ? Bien entendu, je ne voulais pas élaborer sur le sujet. Pourquoi parler de l'acné ? Il y a tellement de choses intéressantes dont on peut discuter. Tellement que je n'ai rien dit. Je me suis affairé inutilement devant la plaque chauffante. Je lui tournais le dos. Je cherchais quelque chose à faire. Quand j'ai déposé son cheeseburger bien enveloppé devant elle, je me sentais presque soulagé. Caroline est allée s'asseoir à une table de pique-nique non loin de la fenêtre de l'autobus. Elle s'est mise à manger.

— Ça fait du bien, une journée de congé !

J'avais presque oublié qu'elle avait encore l'usage de la parole. J'étais resté là à la fixer sans même m'en rendre compte. Maintenant, je devais répondre.

— Oui. Moi, j'ai pas dit que j'en ai beaucoup.

— Qu'est-ce que tu lis de bon ces temps-ci ?

Vraiment, Caroline Corbeil voulait entreprendre une conversation sérieuse.

— Toutes sortes de choses. Je viens de lire *Salut Galarneau* ! Tu connais ?

— Oui, je l'ai lu. C'est bon, hein ?

— Ouais...

J'ai répondu « ouais » parce que je ne voulais pas trop montrer d'emballement. Avec Caroline, je jouais au chat et à la souris, j'avais une peur bleue de m'engager.

— Tu as dû te reconnaître un peu.

— Tu dis ça à cause des hot-dogs.

— Oui, mais il y a aussi que Galarneau se cherche, comme toi.

J'ai fait bifurquer le fil de la conversation :

— J'ai pas tellement le temps de lire. J'ai presque pas de journées de congé.

— Même chose pour moi. Au début de l'été, j'étais la seule nouvelle au vidéoclub et chacun en profitait pour prendre ses vacances et ses jours de congé accumulés. Moi, je faisais des heures

supplémentaires.

— Ça doit être payant ?

— Pas tellement. En tout cas, le patron m'a pas encore payé les heures en plus.

— C'est la même chose pour moi.

Caroline a attendu un moment. À ma grande surprise, je venais de me rendre compte qu'elle et moi, nos lunettes mises à part, nous avions un point commun : un patron qui, mine de rien, nous exploitait. Mais Caroline avait une autre conscience aussi. Elle connaissait le pouvoir des longs silences. Ils donnent tellement plus de poids à ce qu'on ajoute par la suite. J'ai compris cela quand elle a doucement laissé tomber :

— Maintenant qu'Andréa travaille avec moi, j'ai plus de liberté.

J'ai cligné des yeux sous le choc.

Après, des gens sont arrivés. Une voiture pleine d'énervés qui m'ont occupé comme un cave. Caroline m'a salué en partant.

— Si jamais tu passes devant le vidéoclub, arrête. Je suis presque toujours là.

— O.K. !

Et je me suis replongé dans la fabrication de trois poutines qui n'étaient pas piquées des vers. Si Caroline Corbeil faisait partie de la famille des charognards, elle restait quand même plus agréable à côtoyer que des malades de la poutine.



Une nuit, j'ai fait un rêve. Il s'est débattu dans mon cerveau comme une mouche empêtrée dans une toile d'araignée.

Je tombe dans le vide en hurlant. Je ne peux plus m'accrocher à rien, je gesticule inutilement. Et puis, soudain, ma chute ralentit. Je ne tombe plus, je flotte. Je ne suis pas mort ni amoché ; ma colonne vertébrale n'est pas en mille miettes. J'ouvre les yeux. Assis en cowboy sur le dos d'un hot-dog, je plane dans le ciel. Je le conduis d'une seule main. De l'autre, je dois retenir des lunettes géantes qui menacent constamment de dégringoler. Quand on conduit un hot-dog, il faut avoir les yeux en face des trous. Je ne sais pas quel gourou m'a inculqué ce principe, mais il me semble naturel. En cherchant à m'orienter, je manque d'emboutir le clocher de l'église de Bon-Pasteur-des-Laurentides. Je trouve presque sans transition la maison d'Anik autour de laquelle je me mets à tourner. Quand je vole en rase-mottes, j'effleure la haie de cèdres. Quand je remonte plus haut, mon ombre se dessine devant la pleine lune. J'ai le style chauve-souris.

À force de passer et de repasser en murmurant « Anik ! Anik ! » chaque fois plus fort... à force de faire rugir le moteur de mon hot-dog

volant, je finis par la réveiller. Sa tête apparaît à la fenêtre de sa chambre, elle me voit. Au lieu de lui envoyer un petit coup de chapeau pour la saluer, je retire mes lunettes géantes et les agite au-dessus de ma tête. Manœuvre audacieuse puisque je ne vois plus rien. Je pourrais déchirer mon hot-dog contre l'antenne de télévision.

Anik ne semble pas étonnée de me voir là. À mon grand désarroi, malgré l'impatience et les vrombissements du moteur de mon hot-dog, j'entends parfaitement sa voix. Je regrette de l'entendre si bien parce qu'elle ne me dit pas du tout ce que je voudrais entendre.

— Prends-toi pas pour un autre, me crie-t-elle. C'est pas parce qu'on pilote un hot-dog de luxe qu'il faut faire le frais et se croire supérieur aux autres. Un jour, tu vas le perdre, ton beau hot-dog, et tu vas te retrouver tout nu. Peut-être que t'auras même pas un bicycle entre les deux jambes.

Je suis déçu. J'espérais l'enlever, l'entraîner dans un grand voyage, lui montrer des pays, lui raconter des histoires. J'osais croire qu'elle apprécierait le confort d'un bon pain steamé, sa douceur, sa chaleur. J'ai échoué, je ne réussis qu'à passer pour un méchant vantard, un péteux de broue. Je crie :

— Est-ce que c'est de ma faute, moi, si Patrick Ferland a perdu son auto ? Est-ce que c'est de ma faute, moi, si ses parents se sont séparés ? Est-ce que c'est de ma faute s'il a été obligé de vendre sa planche à voile ?

— Mets pas de moutarde sur le malheur des autres, François Gougeon.

Je bafouille quelques mots :

— Excuse-moi, Anik. Dis-moi quelque chose qui a du bon sens.

Je suis dérégulé. Alors que je veux murmurer, ma voix est hachée comme si je lui lançais des injures. Anik n'a jamais eu peur des injures.

— Je souhaite que ça t'arrive jamais.

Et voilà que le tonnerre éclate. Et voilà que la famille d'Anik au grand complet, son père, sa mère, son frère et sa sœur, apparaît aux fenêtres.

— As-tu fini d'achaler ma fille ? me crie le père. Et puis, va parader ailleurs avec ton crime de gros hot-dog.

Et Anik ajoute :

— Et puis, tu sens la patate.

Voilà tout ce qu'il faut pour écrabouiller le meilleur des hot-dogs. Il se met à pleuvoir et mon gros hot-dog devient mou et sans vie. Il fond. Je me remets à tourbillonner dans le vide, je tombe...

Je me suis réveillé en sueur, les draps collés contre mon corps. Je ne me souvenais pas d'avoir dormi aussi profondément de toute ma vie. Quelques minutes plus tard, je me suis installé à ma table, sous le

rond éclairé de ma petite lampe d'étudiant. Je me suis enfoncé les oreilles dans les écouteurs de mon baladeur et j'ai écouté de nouveau *Nocturnes* de Chopin. Et là, je me suis mis à écrire :

« Anik,

Voilà maintenant deux semaines que l'on ne se voit plus. J'évite tous les endroits où tu pourrais te trouver. Tu dois faire la même chose puisque je ne te vois pas rôder autour du Fou du hot-dog.

D'accord, je suis peut-être un maudit jaloux. Mais avoue que j'ai raison de l'être.

Bon. Je te propose qu'on enterre tout cela. Mercredi prochain, je vais exiger un congé. Fais la même chose, toi aussi. Je t'invite à pique-niquer sur le bord du lac, à Sainte-Angele.

Je t'emmènerai au bout du monde... ou aussi loin qu'un pédalo voudra bien nous transporter.

J'attends ta réponse. Donne signe de vie.

François, dit Woody. »

J'ai posté ma lettre. Je savais qu'elle n'avait pas long à parcourir et qu'Anik la recevrait très rapidement.

Ensuite, je me suis mis à attendre... en regardant passer les jours, d'un hot-dog à l'autre.



Je ne suis pas sourd. J'ai tout entendu. Quand j'ai ouvert les yeux, ce matin-là, il flottait une odeur de pain aux bananes. J'ai toujours été un gros mangeur de bananes. Cet été, parce que je travaille, j'en mange moins. Alors, ma mère reste avec un tas de bananes trop mûres, brunes, sur le comptoir de la cuisine. Elle braille.

— Si tu n'aimes plus les bananes, dis-le. J'en achèterai moins.

— J'ai plus le temps.

Elle bougonne et poursuit son brasse-camarade. Ma mère ne changera jamais. Elle se plaint du gaspillage et, toujours, elle considérera que, avec tout le talent et surtout le nom que je porte – moi, Gougeon, fils de notaire et petit-fils d'entrepreneur de pompes funèbres –, je ne devrais pas me mêler de servir des hot-dogs. Elle se répète, j'en ai l'habitude. Et, pour éviter le gaspillage qu'elle peut contrôler, elle fait des pains aux bananes. J'ai toujours aimé l'odeur du pain aux bananes. Mais, peut-être parce que je n'étais pas tellement heureux qu'Anik n'ait pas répondu à ma lettre, je trouvais, ce matin-là, cette odeur assez écœurante, merci !

Et c'est là, au lit, à fouiller du museau sous l'oreiller pour y trouver encore quelques bribes de sommeil oubliées, que j'ai entendu ma

mère. Son pain aux bananes dans le four, elle pépiait comme d'habitude avec ma grand-mère dans la cour. Elle a dit, ma mère... elle a dit, et j'ai parfaitement bien entendu :

— Finalement, c'est pas une si mauvaise chose que François travaille au Fou du hot-dog.

Ma grand-mère s'est montrée très étonnée. Elle devait se demander si ma mère ne lui faisait pas une blague. Et, comme les blagues ne sont pas dans les habitudes de ma mère, grand-maman devait être déculottée, ce qui est évidemment une façon de parler ou une figure de style, comme on dit.

— Qu'est-ce que tu veux dire, Pauline ?

La face de ma grand-mère devait en dire long puisque ma mère s'est tout de suite défendue :

— Allez pas croire que je suis fière que François travaille là. Au contraire, je trouve toujours ça effrayant. Mais c'est bien qu'il ait un emploi d'été. Comme ça, il voit la p'tite Anik beaucoup moins souvent. Même qu'il n'en parle plus.

Grand-maman, qui croit connaître les hommes et surtout leurs défauts, a ajouté :

— Je savais bien aussi que tu t'en faisais pour rien. Ça finit toujours par passer.

Et toutes deux de conclure :

— C'est mieux comme ça.

Dans mon lit, je rageais. L'odeur de pain aux bananes achevait de m'écœurer tout à fait. Non, il n'y avait pas de morceaux de sommeil oubliés sous mon oreiller. Je me suis levé. Je suis descendu déjeuner.

Quand ma mère est rentrée, j'étais devant mes toasts. Je me suis mis à les tremper dans mon café parce que je savais que ça la fait sortir de ses gonds. Elle trouve cela impoli, vulgaire, laid et de mauvais goût. Mais elle n'a rien dit. En venant voir à quoi son pain aux bananes ressemblait, elle m'a tout simplement glissé :

— Ah ! Tu es levé.

Cela se voyait. Je n'ai rien répondu. Je rongerais mon frein. Mais elle a dû croire que j'étais encore trop endormi. Elle a murmuré :

— As-tu un jour de congé prochainement ?

— Demain.

— Ah bon !

Une question lui brûlait les lèvres et, hypocritement, elle l'a posée. Ma mère n'a jamais pu garder longtemps ses questions.

— As-tu quelque chose au programme ?

L'idée de lui faire ravalier ce que je venais d'entendre m'a traversé le crâne :

— Oui. Je pars en pique-nique à Sainte-Angèle. On va aller au lac.

— Ah oui ?

— Ben oui.

Et j'étais assez fier de la suite :

— J'y vais avec Anik. À bicyclette.

Ma mère devait être incroyablement déçue. Elle ne le montrait pas. Elle est tellement forte quand elle le veut. Je dirais même qu'elle avait l'air de bonne humeur quand elle m'a proposé :

— Tiens ! Tu pourras mettre du pain aux bananes dans ton panier.

Du pain aux bananes ! Le pain aux bananes dont l'odeur m'avait réveillé en même temps que ses commérages.

— Non, on n'apporte pas de lunch. On va manger des hot-dogs.

J'ai siphonné le fond de ma tasse de café et j'ai pris le chemin de l'escalier.

Sous la douche, j'aurais pu pleurer comme un veau, mais j'étais trop pressé.

Le lendemain, j'ai joué le jeu. Je me suis levé tôt, je suis parti à bicyclette. Je n'avais toujours pas reçu la réponse d'Anik. Mais je n'aurais voulu, pour rien au monde, que ma mère le sache.

Au lac, j'ai flâné, l'âme en peine, n'importe où. Pinotte Savoie, son gros *chum* et l'ex-planche de Patrick Ferland étaient là. Pinotte m'a demandé où était Anik. J'ai répondu qu'elle travaillait... et je ne me suis pas attardé autour d'eux.

Le Nord est plein de touristes, de gens qui veulent s'amuser. Moi, je prenais du vent, du soleil. J'étais seul et j'aurais voulu que tout change, que tout soit autrement.

J'ai laissé le soleil se coucher. En rentrant dans le village, j'ai jeté un coup d'œil en passant devant le vidéoclub. C'était tranquille. Toute seule derrière le comptoir, Caroline Corbeil lisait un roman. J'ai poursuivi ma route, heureux qu'elle ne m'ait pas vu.

De retour à la maison, ça bourdonnait d'activité. Omer, ma grand-mère et le curé Fortin jouaient aux cartes avec mes parents. Je ne pouvais pas les éviter. Je suis allé à la cuisine. J'ai pris une tranche de pain aux bananes et un verre de lait. Ma mère m'a dit :

— Tu as eu du beau temps pour ta journée de congé.

Ma mère est la spécialiste des évidences.

J'ai répondu :

— Oui... pour une fois.

Grand-père m'a crié :

— J'espère que t'as pas attrapé un autre coup de soleil sur le nez.

— Pas de danger.

Alors ma mère a dit mollement :

— Anik était en forme.

Je ne savais pas si c'était une question ou une autre évidence.

— Ben oui. En pleine forme.

— J'm'en suis bien aperçue.

Elle a levé les yeux du jeu qu'elle brassait. Et, avec toute l'innocence du monde, elle a conclu :

— Je l'ai croisée chez Picard, cet après-midi. Elle était avec Patrick Ferland. Je te jure qu'ils avaient du *fun*. À ta place, je surveillerais mes intérêts, François. Pour moi, c'est avec sa sœur jumelle que t'as passé la journée.

Ça, c'est un coup bas comme ma mère aime en donner. Sur le moment, j'ai eu le flash de ma vie. J'ai su que les charognards ne sont pas si terribles. Ils ne s'attaquent qu'aux cadavres. D'autres, plus méchants, se ruent sur les vivants, surtout quand ils sont blessés.

Du regard, j'ai fait le tour de la table. Le curé Fortin, loin de mon histoire, maugréait contre une petite mouche qui se baignait dans son verre de gin. Ma grand-mère, évidemment complice de ma mère, attendait ma réaction. Mon père maintenait son air impuissant. Il n'y a qu'Omer qui semblait triste. Il avait tout compris. Il était trop imbibé de gin pour réagir vraiment, mais il avait tout compris.

J'ai grimpé les marches de l'escalier quatre à quatre.

Je me suis enfermé dans ma chambre. Les oreilles dans je ne sais plus quelle musique, j'ai pleuré... de rage, de soleil ou de n'importe quoi.

Le temps des zéros

De la fenêtre de ma chambre, je les surveillais depuis un moment. J'avais reconnu Sébastien Grimard et son meilleur copain, un petit blond qui porte toujours une casquette de baseball. Dès qu'il y a un jour de congé ou pendant les grandes vacances au complet, ils fouinent partout, à bicyclette. Ils ne savent plus quoi faire pour s'occuper. M. Grimard croit que tout va changer quand son fils sera vraiment en âge de travailler au Fou du hot-dog. À sa place, pour le moment du moins, je n'insisterais pas trop. Là, à sept heures et demie le matin, alors que j'enfilais mon t-shirt sans enlever mes lunettes – j'ai appris à étirer juste assez l'encolure –, je les avais aperçus. Pendant un instant, je me suis demandé ce qu'ils manigançaient.

Ils se promenaient sur le gazon entourant l'église qui, bien sûr, trône au centre du village de Bon-Pasteur. Et son gazon devient la toilette des chiens des touristes. Parce que les touristes, quand ils envahissent une place, ils se croient tout permis. Mais ils se lèvent tard, les touristes. C'est à neuf heures qu'ils commencent à s'approprier le village. Au bout d'un moment, j'ai compris ce que les deux moineaux ramassaient. La merde des chiens des touristes ! À l'aide d'une petite pelle, ils la mettaient dans un sac de papier. Le curé Fortin ne les avait certainement pas engagés pour accomplir ce travail, même si ça ne pouvait pas leur faire de tort de se pencher un peu sous le soleil. Ils sont toujours tellement désœuvrés que ma mère, quand elle les croise, s' imagine qu'ils passent leur temps à rire du monde. Eh bien ! en les regardant, j'ai lentement compris qu'elle avait raison, ma mère. Ils doivent rire d'elle quand ils la croisent.

Ils ont ramassé la merde des chiens pendant cinq ou six minutes... puis ils ont regardé vers notre maison. Ils se sont parlé comme on complot. J'ai senti ce qui allait se passer. En me glissant contre le mur de ma chambre, j'ai pu continuer à les observer sans qu'ils me voient. Ils se sont approchés de la maison, nerveux, en épiant sans cesse les alentours pour être certains de ne pas être repérés. Une fois à la porte, ils ont sonné.

Mon père a beau être en vacances, il se lève quand même assez tôt. Il lisait donc son journal. Quand il a entendu le timbre, il a crié à ma

mère :

— Dérange-toi pas, Pauline, j'y vais.

Et puis, j'ai entendu la porte s'ouvrir... puis mon père a crié... ensuite, je l'ai encore entendu éclater. Mon père ne sacre jamais. Jamais, sauf quand il perd le contrôle de lui-même. Et là, il l'a perdu.

— Sacrement !!!

C'était clair, net, précis. Retentissant. Mon père a une voix qui porte quand il sacre. Il est loin de son bureau de notaire où tout est feutré.

En déposant le sac de papier sur le perron, Sébastien et son copain y avaient mis le feu. Mon père, qui ne flairait pas le piège, a voulu sauver la peinture de son perron. Il a donc rageusement écrasé le sac de papier... si bien qu'il s'est retrouvé les souliers pleins de merde. Cachés plus loin, les deux morveux devaient se tordre de rire. Moi aussi, je riais en silence. Je me sentais leur complice. Je n'étais pas triste, pour une fois. J'avais complètement oublié Anik, mes hot-dogs et le reste de mes problèmes. Innocemment, je suis sorti de ma chambre :

— Qu'est-ce qui se passe ici ?

Ma mère, mon père... ils étaient tous deux montés sur leurs grands chevaux. Une paire de souliers à nettoyer, le perron et tout. Et cela n'empêchait pas ma mère de reprocher à mon père d'avoir sacré. Lui, il continuait de plus belle. Pour une fois, il ne l'écoutait pas. Ça devait lui faire du bien.



Chaque été, les vacances de mon père – du moins les deux semaines qu'il s'offre au début d'août – amènent les mêmes négociations... qui se terminent toujours d'une manière identique. Mon père est invité par un de ses amis à son chalet de pêche sur la Côte-Nord. Eh oui ! malgré ses déboires politiques, mon père compte encore quelques amis avec lesquels il se permet de rigoler. Chaque fois, c'est le même scénario. Toute la famille est invitée. Et, dans la famille, il faut compter grand-mère et grand-père.

Moi, je ne suis jamais intéressé à aller là-bas. La pêche, je trouve cela ennuyant. D'habitude, j'ai beaucoup de mal à résister aux arguments de ma mère. Je dois sortir l'artillerie lourde, me battre jusqu'au bout de mon bon sens. Cette année, j'ai une sacrée bonne raison de ne pas y aller. Je travaille.

Omer, mon grand-père, n'est pas intéressé, lui non plus. Il dit que les brûlots de la Côte-Nord le mangent tout rond. N'importe qui pourrait lui répliquer que les mouches noires des Laurentides sont assez voraces, elles aussi. Mais Omer soutient que celles de la Côte-

Nord vous arrachent un morceau et le mangent sur la roche à côté de vous. Et puis, allez savoir pourquoi, pour ajouter aux arguments de grand-père, il y a toujours un concitoyen qui profite de ce moment-là pour mourir. Omer dit être trop difficile à remplacer... un client, c'est un client :

— Même s'il est dans sa tombe, c'est pas une raison pour le laisser tomber, s'excuse-t-il avec son jeu de mots habituel.

Quand il sait qu'il a gagné, il me fait toujours un clin d'œil. Secrètement, Omer considère que ces deux semaines du milieu d'août restent ses seules véritables vacances de l'année.

Cette année, comme d'habitude, il a été décidé que lui et moi resterions ensemble. Et nous n'avions même pas la larme à l'œil quand Pauline, mon notaire de père et sa propre mère sont partis, le regard inquiet, l'automobile chargée de tout ce qu'il faut pour attraper les poissons et ne pas se faire manger par les brûlots. Quand on a la peau tendre, il faut savoir se défendre. Omer et moi, nous l'avions fait.

Je n'étais pas fâché de rester à Bon-Pasteur-des-Laurentides, cette année. J'avais une idée derrière la tête. Et Omer, qui devait me chaperonner, saurait très bien regarder ailleurs quand il en serait temps. Il savait que je n'étais pas parfaitement heureux. J'avais le cœur comme ces motels qu'on rencontre un peu partout. Beau temps, mauvais temps, ils sont affligés de la petite pancarte « VACANT ». J'avais le cœur vacant.



Il y a des jours où l'on se sent comme un héros. Ça ne m'est pas arrivé souvent. Je me suis très tôt rendu compte que je n'étais pas le fils de Superman, ni le frère de Rambo. Bref, je ne me suis jamais pris pour un autre. Au fin fond de mes rêves, la chose aurait pu me tenter. Je suis fait comme tout le monde. Mais je demeure assez conscient. S'il me prenait l'idée d'imposer ma loi à gauche et à droite, je sais que je récolterais rapidement deux ou trois yeux au beurre noir, sans compter une jambe dans le plâtre et des ennemis pour le reste de mes jours. C'est pour ça que je ne deviendrai jamais un joueur de hockey. Comme je patine sur la bottine, il me faudrait me battre pour me creuser un trou. Dans la vie, j'ai donc choisi, par la force des choses, d'être un héros tranquille. C'est moins dangereux, mais ça paraît moins aussi.

J'ai donc fait un geste héroïque. Le maire de Bon-Pasteur-des-Laurentides ne me décorera pas. Ma fiole ne s'étalera pas à la une des journaux de la place. Je n'en suis pas moins un héros.

Le lendemain du départ de mes parents, j'étais à mon poste, seul au Fou du hot-dog. M. Grimard me laissait de plus en plus souvent seul. Il

me disait :

— Si ça continue, j'avais te nommer gérant.

Mais il ne me parlait jamais d'augmentation de salaire.

Le soir tombait et j'avais traversé le gros moment du souper sans flancher. Je pouvais me permettre de rêvasser un peu. Mais les rêves sont fragiles, ils fondent comme de la glace au soleil quand des moteurs de motos viennent les concasser.

J'ai cligné des yeux, remonté mes lunettes et regardé droit devant moi. Ils étaient trois, casqués et vêtus de cuir – pas débordants d'originalité, en somme –, montés sur des engins à faire peur à n'importe qui et n'importe quoi, même aux paisibles tables de pique-nique. Ces trois motards avaient envie de s'amuser, c'était l'évidence même. Ils traçaient de grands cercles bruyants dans le stationnement et ils ne semblaient même pas s'étourdir. Agréable manière de profiter des vacances ! Et de dépenser de l'essence !

Ensuite, ils ont grimpé sur le terre-plein et ont fait du slalom entre les tables de pique-nique. Ah ! la belle liberté folle des vacances ! Le cœur frétilant comme un brochet que l'on sort de l'eau, les jambes en guimauve, je gardais les coudes plantés sur le comptoir pour ne pas m'écraser par terre. Je ne bronchais pas et tâchais de conserver mon sourire le plus niais pour qu'ils s'imaginent que je les trouve drôles, que j'envie leurs motos, que je participe à leur fête, que je leur souhaite ardemment qu'elle se poursuive ailleurs.

Deux d'entre eux m'étaient inconnus. Je savais seulement qu'ils avaient des bras gros comme ça – à moins que ce n'ait été qu'une illusion, le cuir camoufle bien des défauts. Mais j'avais bien reconnu leur chef. C'était Blondin, l'ex-Blondin de secondaire V, grand fumeur de « pot », *pusher* à plein temps et étudiant, ma foi, assez médiocre. Il ne faisait certainement pas ce cirque pour me parler de sa scolarité. Non, ces trois-là devaient avoir faim. Il y a une foule de façons de commander des hot-dogs, ils auraient pu en choisir une autre. Je regrettais de ne pas avoir quelques capsules de cyanure sous la main. Je leur aurais préparé des poutines dont ils n'auraient pas pu vanter le goût. Je patientais donc en me demandant comment je pourrais me rendre dignement vers le *steamer* et leur potasser quelques hot-dogs, sans trembler comme une feuille et asperger l'autobus de moutarde et de salade de chou. Le bruit excessif m'a toujours fait peur. J'aime trop la musique.

Ils ont finalement cessé leur manège. Je n'ai pas applaudi. Les motos étaient immobiles, mais leurs moteurs ronronnaient encore. Seul Blondin s'est avancé vers moi. Il n'a pas retiré son casque que je considère comme une protection inutile pour les génies de son espèce. Il s'est contenté de relever sa visière.

— Grosse journée, Woody ?

Il usait de la voix rauque des grands durs à cuire.

— Comme ci, comme ça !

Je me demandais si la mienne sortait vraiment de ma bouche ou si elle ne se faufilait pas par mon nombril.

— Combien t'as dans la caisse, Woody ?

— Presque rien. M. Grimard vient de partir avec le gros *cash*.

Pour jouer les innocents, je ne cède pas ma place. Et, la trouille aidant, j'atteignais un haut degré de crédibilité. Blondin avait l'habitude de ce genre de théâtre. Il ne m'a pas vraiment cru. En m'agrippant par l'encolure de mon t-shirt, il m'a brusquement fait plonger vers lui. Mon calot a dégringolé par terre et j'ai pensé que j'irais le rejoindre dans les plus brefs délais.

Blondin n'avait pas très bonne haleine. Il fumait certainement trop et ne se cassait sûrement pas le bras sur la brosse à dents. Quant à l'encolure de mon t-shirt, je pourrais, à l'avenir, y passer trois têtes comme la mienne. Mais là n'était pas le fond du problème.

— J'ai besoin d'argent, Woody. Je suis cassé comme un clou.

— Je te le jure, Blondin, la caisse est vide.

Le bourdonnement étourdissant des moteurs nous empêchait de discuter calmement. De toute évidence, Blondin ressentait la même impression puisque, pour économiser les mots, il a attrapé le contenant de ketchup réservé à la clientèle – jusque-là, rien à redire, c'était son droit – et m'a versé une bonne quantité de sauce rouge dans les cheveux – ce qui ne me paraissait pas gentil du tout. Je ne lui ai pas flanqué un coup de poing au plexus solaire pour autant. Je sais vivre, moi. Je lui ai plutôt murmuré :

— Si t'as vraiment besoin d'argent, je peux te passer vingt piastres.

De la façon dont les négociations s'étaient amorcées, ma proposition n'aurait eu aucun poids si deux autos n'étaient pas entrées dans le stationnement. Le vent venait de tourner. Blondin se sentait gêné de discuter devant des spectateurs. Il m'a grogné :

— O.K. pour vingt piastres !

J'ai fouillé dans la poche arrière de mon pantalon et j'en ai sorti un beau vingt dollars mouillé par ma sueur. Blondin ne s'est pas donné la peine de me remercier ni de me fixer la date à laquelle il allait me remettre mon argent. Il a simplement crié aux gens qui se demandaient s'ils devaient ou non sortir de leurs voitures :

— Faites ben attention à ce gars-là, il se marie demain. On a commencé son enterrement de vie de garçon !

Puis, avec ses acolytes, il a filé sans se retourner. Il est allé semer son tonnerre de métal plus loin. J'avais très chaud. Blondin, dans son costume de cuir, devait crever. Et j'ai souhaité qu'il crève pour vrai. Moi, j'avais sauvé la caisse de mon patron.

Une heure plus tard, encore ébranlé mais les cheveux propres, j'ai

raconté mon exploit à M. Grimard. Il m'a écouté sans sourciller avant d'éclater d'un rire tonitruant :

— Si c'est une manière de me quêter vingt piastres, ti-gars, ça marche pas. T'as de l'imagination... mais moi, j'suis pas une valise. J'ai pas une poignée dans le dos.

Voilà pour les médailles ! Ça m'apprendra à jouer les héros !



Les héros ne se consolent pas facilement. Le bonhomme Grimard croyait certainement m'apaiser en me conseillant de retourner à la maison. Je n'ai suivi son conseil qu'à moitié.

Je suis rentré chez nous le plus rapidement possible. La maison était vide, j'étais tranquille. Sous la douche, je me suis débarrassé de mon odeur de graisse. J'ai enfilé des vêtements propres et je suis ressorti presque aussitôt, les clés de l'auto de ma mère dans les mains. Les vacances de mon père ont du bon, elles éliminent les discussions inutiles.

Le moteur a démarré sans rechigner. Je n'ai pas roulé très loin. Comme tout le monde, les héros ont aussi besoin de tendresse. Je me suis arrêté devant la porte du vidéoclub. Les héros aiment bien surprendre leurs contemporains. Caroline Corbeil m'a semblé la fille la plus surprise du monde.

— François ! Qu'est-ce que tu fais ici ? Tu veux un bon film ?

— Non. Je viens te chercher.

Malgré tout, Caroline a conservé son calme. Peut-être m'attendait-elle ? Elle n'a pas protesté.

— Je ferme dans dix minutes et j'arrive.

Le héros était le plus étonné des deux.

Les choses coulaient trop bien. J'ai regardé Caroline ranger des boîtes de cassettes. Puis elle a mis de l'ordre dans les papiers de son patron. Elle s'appliquait comme si elle avait voulu ralentir les événements, les goûter plus doucement. Elle portait de nouvelles lunettes rouges qui semblaient la pousser à sourire. Et puis, elle avait la jupe blanche et la blouse de coton rayée bleue des jeunes filles sages. Elle n'avait pas changé... presque pas... et pourtant...

Les héros courent après la tendresse. Les filles sages aussi, même quand elles font mine de l'attendre patiemment.

J'ai emprunté le même petit chemin perdu où Anik et moi, nous étions rendus quelques fois. Une mauvaise pensée m'a effleuré. Et si nous rencontrions Anik et Patrick Ferland ? J'ai décidé d'oublier mes idées noires. Je me suis stationné dans les hautes herbes. J'ai coupé le moteur, éteint les phares et, sans avertissement, j'ai plaqué mes lèvres contre celles de Caroline. Elle avait remonté ses lunettes

inutiles dans ses cheveux. Ses lèvres étaient chaudes comme l'été. Son souffle tiède caressait ma joue. Je me doutais que, si je m'éloignais un peu, le reflet de la lune viendrait miroiter dans ses yeux.

— Caroline. J'ai envie de faire l'amour avec toi.

Elle ne savait pas si je l'aimais ou non. Elle ne m'a pas posé la question. Elle m'a simplement répondu :

— Moi aussi, François. Je veux faire l'amour avec toi. Mais ça va être la première fois et... et je voudrais qu'on prenne nos précautions.

Les héros ont beau chercher la tendresse, on n'a pas besoin de leur expliquer les choses très longuement. Je lui ai promis que, dès le lendemain, j'aurais tout ce qu'il faut.

Et je ne sais plus combien de temps Caroline et moi, nous nous sommes encore embrassés sous la lune.

Je n'étais quand même pas pour me procurer les condoms, dont tout le monde parle, à la pharmacie du village. Là, vraiment, Bon-Pasteur-des-Laurentides tout entier aurait su que François Gougeon faisait l'amour et le joyeux commérage n'aurait pas manqué de poursuivre son petit bonhomme de chemin jusqu'aux oreilles de ma mère. J'ai donc décidé de jouer l'acheteur anonyme. Je me suis rendu à la grande pharmacie du centre commercial de Saint-Jérôme où personne ne me connaît.

Il y a des pharmacies où la caissière est jeune. Elle semble même distraite. Elle tape sur la caisse le prix des marchandises que les clients placent sur le comptoir devant elle sans les regarder. Comme si les marchandises et les clients étaient invisibles, incolores, inodores, sans goût. Chimiquement et humainement nuls ! Une caissière de ce type travaille sans trop s'énervier, pense à son *chum* et fredonne le dernier *hit* de Madonna. Elle se dit que son amoureux est cave de regarder les autres filles ; elle se demande si elle va changer de marque d'antisudorifique et se répète qu'elle ne doit pas oublier d'apporter trois paires de bas de nylon à sa mère parce qu'ils sont justement en solde cette semaine, et que la mère en question est malade quand elle manque un article à prix spécial. Il y a des caissières comme ça, elles existent.

Mais moi, ce jour-là, chanceux comme à l'accoutumée, il a fallu que j'entre dans une pharmacie où la caissière était vieille et de fort mauvaise humeur.

J'étais persuadé qu'en lui mettant la boîte de condoms sous le nez, elle allait lever les yeux pour fusiller l'étrange animal qui caressait l'idée de planter sa petite chose où il ne fallait pas. Malgré sa moustache touffue, elle se demanderait aussi quelle fille pouvait bien accepter de faire l'amour avec un gars de mon genre. Bon. J'étais nerveux, je l'ad mets. Je délirais tristement. Je me suis dit : « Une boîte de capotes, c'est pas la fin du monde », et j'ai cherché l'étalage. Depuis

le temps qu'on nous dit de faire attention au sida et aux MTS, ça devrait être aussi facile à trouver que de la gomme « baloune ». Eh bien ! je me trompais.

En fait, c'était facile à trouver, mais j'étais tellement nerveux que je n'ai pas immédiatement repéré le présentoir. J'ai fait trois fois le tour de la pharmacie, j'ai tourné en rond, passé pour un idiot ou un voleur à l'étalage avant de les apercevoir.

Des condoms, il y en a de toutes les sortes, de toutes les couleurs, lubrifiés, à réservoir, à gaine ondulée... et je n'ai pas pris le temps de vérifier s'il y en avait de tailles différentes. À voir les emballages, on pourrait croire que la nature n'a pas inventé la jouissance et que, avec un condom, c'est mille fois mieux. C'est là que j'ai compris que les cours de sexualité à l'école étaient certainement très utiles, mais qu'il leur manquait un petit côté pratique. Il suffit aussi de s'arrêter devant le présentoir et de tripoter quelques boîtes pour avoir l'impression bizarre que tous les clients de la pharmacie vous espionnent, que la musique insipide s'arrête et que les caméras antivol se fixent sur vous. Pour toutes ces raisons, je ne me suis pas attardé inutilement et j'ai attrapé une boîte au hasard. Ce n'est qu'au milieu de la rangée suivante, en regardant enfin ce que j'avais dans les mains, que j'ai compris mon erreur. J'avais aveuglément choisi un produit permettant aux hommes de ne pas éjaculer trop tôt. C'était le comble. Rapidement, je suis retourné à l'étalage. J'ai choisi ce qu'il y a de plus ordinaire. « Pour les fioritures, on verra plus tard », me suis-je convaincu.

Restait encore la caissière antipathique.

J'ai décidé de la neutraliser en noyant le poisson, le poisson étant évidemment ma boîte de condoms. Je me suis donc promené parmi les allées. J'ai ramassé un sac de jujubes, des chips au vinaigre, un paquet de boîtes de Cracker Jack, une pile de feuilles de cartable, un crayon feutre, un *Paris Match*, un tube de dentifrice. Les bras chargés, je me suis rendu à la caisse.

Je n'ai pas eu à attendre longtemps. Devant moi, un fumeur s'était acheté une cartouche de cigarettes. Quand mon tour est venu, le téléphone a sonné. L'appareil, placé sous le comptoir, était muni d'un long fil. La moustachue a inséré le récepteur entre son épaule et son oreille et elle s'est mise à converser comme si je n'avais été qu'un courant d'air. Elle glissait les objets devant elle sans les regarder. Elle a empilé le tout dans un grand sac. Elle a encaissé mon argent. Trente-cinq dollars et quatre-vingt-dix-huit ! C'est tout. Elle n'a même pas changé de tonalité quand elle a effleuré la boîte de condoms.

Je suis sorti en me disant que si des machines à donner des coups de pied dans le derrière existaient, je m'en procurerais une au plus coupant. Quel qu'en soit le prix, je ferais des économies.



Pauline Lacoste-Gougeon, son époux et sa belle-mère sont maintenant partis depuis une semaine. Il me reste donc une autre semaine de grande liberté.

Omer ne fait pas de bruit. Je crois qu'il boit un peu plus que d'habitude. Grand-mère dirait qu'il se laisse entraîner par ses vieux amis du village qu'il n'a pas l'occasion de visiter souvent quand elle est là. Nous nous croisons le matin. Avant d'aller travailler, je lui prépare son dîner. Il me remercie d'un clin d'œil. Il a l'air d'un petit voyou qui fait l'école buissonnière. Tous les soirs, il rentre plus tard que moi. Une nuit, je l'ai même aidé à retrouver son lit tant il était perdu.

Pour la dernière semaine de liberté véritable, j'aimerais bien prendre mes congés. Minutieusement, depuis que Gilbert Grimard m'a conseillé de le faire, j'ai noté chaque congé que je n'ai pas pris par la faute du beau temps. Ça me donne sept jours complets.

Le problème, chez M. Grimard, c'est que les revendications finissent toujours en queue de poisson. Il sent avec précision le moment où on se prépare à exiger quelque chose. Il devient alors extrêmement sympathique. Négocier avec quelqu'un de sympathique, c'est déchirant. La preuve ? Comme j'arrive avec mon petit papier dans ma poche et mes explications toutes prêtes, je l'entends me dire :

— Tiens ! Mon homme de confiance. Tu vas me sauver la vie, toi.

Il me met son balai dans les mains, saute dans son auto et s'enfuit chez lui où il paraît que de la grande visite vient d'arriver. Comment un héros peut-il exiger quoi que ce soit de la personne à qui il vient de sauver la vie ?

Au milieu de l'après-midi, il revient avec son frère. Pendant que je leur prépare des hot-dogs, il me présente comme son bras droit. Ce n'est pas encore le temps de discuter. Il ne reparait qu'à l'heure du souper pour me donner un coup de main. Je l'attrape de justesse comme il va repartir.

— T'as quelque chose à me dire ?

— Oui, M. Grimard.

— Ça peut vraiment pas attendre ?

— J pense qu'on ferait mieux d'en parler tout de suite.

— Bon, O.K. (Il soupire d'impatience.) Qu'est-ce qu'il y a de spécial ?

Je sors mes notes.

— Si je calcule bien, vous me devez sept jours de congé. J'aimerais ça les prendre.

Il tombe des nues.

— Deviens-tu fou ? Montre-moi donc ça, ti-gars !

Il regarde mon papier, le retourne dans tous les sens comme s'il était écrit en chinois. On le croirait aussi devenu presbyte au dernier degré.

— Ça s'peut pas ! T'as dû te tromper quelque part...

Tout cela tient de la grande comédie et il me lance finalement :

— O.K. On va faire un *deal*. Prends deux jours de congé d'affilée... et pis, je t'en paye deux de plus. Moi, j'ai pas de mémoire, je peux pas vérifier tes calculs, là.

Il s'ébroue, met en doute son « homme de confiance ».

— Et pis t'aurais dû m'en parler plus tôt.

Deux jours de congé ! J'accepte. C'est mieux que rien.



Il a plu pendant trois jours complets. De la flotte à ramener sur terre ceux qui se prenaient déjà pour des Californiens. Au vidéoclub, Caroline n'a pas eu ma chance. Elle n'a obtenu qu'une journée de congé. Les jours de pluie, les vidéoclubs font une petite mine d'or.

En plein cœur d'un après-midi pluvieux, Caroline est entrée chez nous. Nous avons passé discrètement par la porte arrière. Nous marchions sur la pointe des pieds. À côté, Omer faisait sa sieste. À son âge, on finit toujours par payer pour ses excès nocturnes.

Lentement, Caroline pénétrait dans chaque pièce de la maison, comme si elle visitait un sanctuaire. Elle regardait les bibelots de ma mère, les meubles. Je ne savais pas que nous passions pour une famille riche, pour des gens que l'on peut envier. Dans mon esprit, nous sommes tellement loin d'être extraordinaires.

Dans ma chambre, elle a regardé les disques, les cassettes, les livres. J'ai mis la *Symphonie n° 2* de Gustav Mahler. Elle avait envie de parler, j'étais trop pressé. La pluie battait contre la vitre. En touchant son sein, j'ai senti que son cœur battait encore plus fort. Je n'avais jamais vu Caroline Corbeil aussi belle, aussi douce. J'aurais surtout voulu qu'elle ne pleure pas.



À cause de la pluie, j'ai hérité de trois jours de congé. À mon retour au Fou du hot-dog, M. Grimard m'a accueilli comme si je rentrais d'un pays lointain. Je me sentais dépaysé, moi aussi.

— Je suis content que le beau temps revienne. Tu vois, ti-gars, t'aurais pas dû me demander tes congés. C'est ça qui a attiré la pluie.

Le bonhomme Grimard trouvait le moyen de rire, même s'il disait que, en mon absence, « ça a été ben tranquille ».

C'est vrai qu'il n'avait pas dû vendre beaucoup. La viande hachée avait changé de couleur. J'ai voulu la jeter, M. Grimard s'y est opposé.

— Qu'est-ce que tu fais là, ti-gars ?

— Je mangerais jamais de la viande de cette couleur-là.

— Toi, peut-être. Mais les clients, ils savent pas de quelle couleur elle est, eux autres. Tiens, fais-en cuire tout de suite. T'auras juste à faire réchauffer tes boulettes quand on va te demander un hamburger. Après, tu pourras passer la viande fraîche. T'es pas fait pour le commerce, toi.

Je ne suis surtout pas fait pour le mauvais temps et les tricheries. Je ne pourrais jamais non plus lire *Le Journal de Montréal* en me décrochant le nez pendant des heures. J'aurais voulu lui dire ce que j'avais sur le cœur. Je n'ai pas pu, on m'a interpellé :

— Deux hamburgers, moutarde seulement, pour emporter.

J'ai regardé ma première victime de la viande grise, c'était Anik Vincent. J'ai répété :

— Deux hamburgers ?

— Moutarde seulement. Pour emporter.

J'ai pris la viande qui avait changé de couleur, j'en ai fait un paquet que j'ai laissé tomber dans la poubelle. M. Grimard m'a regardé. Il ne pouvait rien dire. D'autres clients arrivaient. Ils mangeraient de bons hamburgers. Comme Anik qui, amicalement, m'a soufflé :

— Salut, à la prochaine.

Nous n'avons seulement pas eu le temps de parler. Elle ne saurait jamais que, à ma manière, j'avais été un petit héros.

Une cerise dans le nombril

— Tiens ! Un bon hot-dog ! Ça, ça te remonte son homme !

Sous mon nez, voilà qu'apparaît un hot-dog *all dressed*, c'est-à-dire un pain moelleusement gonflé de toute la vapeur du *steamer*, fourré d'une saucisse ordinaire et garni d'une généreuse quantité de relish, de moutarde, d'oignons grossièrement hachés, d'un filet de ketchup et d'un incroyable coussin de salade de chou. D'habitude, je déteste les hot-dogs vapeur. Je préfère les bons vieux hot-dogs grillés. Mais je ne proteste pas. M. Grimard m'a soigneusement confectionné un hot-dog à sa manière, comme il les aime et comme il voudrait que tout le monde les mange. J'ignore s'il s'est lavé les mains avant de se mettre au travail. J'aime mieux ne pas y penser parce que je sais qu'il a fait ça de bon cœur.

— C'est drôle, hein ?

Il parle la bouche pleine. Il s'est fait un hot-dog, lui aussi.

— La première fois que je t'ai vu, j'ai trouvé que t'avais l'air niaisieux. C'est drôle, hein ?

Je hoche la tête. Sans le regarder, j'attaque mon hot-dog. Il me faudrait une gueule d'hippopotame. Je perds une grande partie de la salade de chou. Par chance, je suis penché au-dessus de ma petite assiette de carton. Je ne parle pas la bouche pleine. Je le laisse plutôt parler. C'est lui qui a commencé et je me demande jusqu'où il ira. Pour le moment, ce n'est pas à mon avantage.

Lui, ça ne le dérange pas de postillonner des morceaux de pain ou de saucisse mâchouillés. La bouche pleine, il poursuit :

— Je te trouvais niaisieux... mais, maintenant, je sais que t'es pas niaisieux. C'est juste un air que t'as quand on te voit pour la première fois.

Avant d'enchaîner, il engouffre une autre bouchée. Ou bien il n'aime pas qu'un hot-dog repose tranquillement sur une assiette, ou bien, chez lui, les règles de bonnes manières sont branchées à l'envers. Il ne pourrait pas s'exprimer la bouche vide, comme il ne pourrait pas se concentrer sans avoir un doigt profondément ancré dans une narine.

— Tu sais ce qui m'a fait changer d'idée ?

Je fais non de la tête.

— J'ai changé d'idée quand j'ai vu ta blonde. Anik, j'sais pas si tu l'sais, elle est *cute* en maudit. Je me suis dit : « Ce gars-là, il est pas beau, mais il doit avoir quelque chose de caché pour qu'une belle fille de même s'intéresse à lui. »

Je viens d'avaler une bouchée. J'en profite pour lui glisser :

— Ces temps-ci, elle s'intéresse moins à moi.

— J'ai remarqué ça. Je dis rien, ça m'empêche pas d'avoir de l'observation. Mais il y a autre chose qui m'a fait changer d'idée. J'ai vu que tu pognais le tour pas mal vite avec les hot-dogs pis les patates. C'est grâce à ça que t'es devenu mon homme de confiance, ti-gars. Disons que, une fois que tu sais comment faire une chose, t'as pas les deux pieds dans la même bottine. En fait, t'es peut-être le meilleur gars que j'aie engagé.

— Pourtant, Luc était pas mal.

— Pas pire. J'veux pas parler contre lui, mais Luc, c'est un distrait. Il rêvait tout le temps à la maudite moto qu'il voulait acheter. Toi, t'es toujours à ton affaire. C'est quand il y a personne que tu te mets à jongler. C'est visible qu'il y a quelque chose qui te travaille. Ta blonde est trop belle pour toi. Je m'excuse de te le dire, mais je suis direct de même. Ta blonde est trop belle pour toi... ça fait que là, t'as des soucis. Mais ces soucis-là t'empêchent pas de bien travailler quand du monde arrive. C'est comme si tu mettais tes rêves dans le frigidaire pour quelques minutes. Ça, c'est la marque de quelqu'un qui sait se débrouiller dans la vie. Toi, tu vas réussir. Tu comprends, ti-gars, c'est comme si t'avais une cerise dans le nombril.

C'est son opinion. Angoissé comme toujours, je ne suis pas aussi certain de « ma réussite ». Mais comment le remercier de ses bons mots ? Je reste un peu paralysé. Il n'attend pas que j'ajoute quoi que ce soit. Il enfourne le reste de son hot-dog d'un geste définitif, il se lève et va jeter son assiette de carton derrière le comptoir.

Il m'a remonté le moral. Je voudrais lui répondre que mes problèmes de cœur viennent peut-être de son travail qui ne me laisse pas de temps libre. Mais, pour la première fois, je me rends compte que, en imaginant cette raison-là, je me suis fourré un doigt dans l'œil jusqu'au coude. Non, ses hot-dogs ne sont pas responsables de ma banqueroute. Ce sont les culbutes de la vie, ces vilaines acrobaties qui font que quelqu'un s'intéresse à vous, que ça ne dure pas nécessairement toujours, parce qu'il y a les autres... tous les autres qui sont mieux ou, du moins, qui collent mieux aux rêves de la personne qu'on aime. Anik Vincent aime taper sur des balles. Moi, je n'en serai jamais tellement capable. J'ai d'autres talents. Point.

Tout à coup, je pense à Caroline Corbeil. Dans ma chambre, la semaine précédente, nous n'avons rien cassé. Absolument rien. C'est

de ma faute. J'aurais dû l'apprivoiser. Depuis le temps qu'on nous chante que les gars s'excitent toujours trop vite. Depuis le temps que je me dis que, pour moi, ce n'est pas pareil... que je sais. Dans ma chambre, j'avais soudainement tout oublié. Au lieu de nous attarder à mes livres, de nous laisser porter par la musique, j'ai pris l'allure d'un mauvais cow-boy. Je l'ai emmenée au plus profond de mon territoire, dans ma chambre où, depuis toujours, je rêve le monde. Je n'ai jamais senti les petites barrières que Caroline érigeait autour de son corps. Alors même qu'elle pensait me faire plaisir en me caressant, en haletant, l'envers de ses gestes me hurlait d'attendre, de prendre le temps, d'inventer un rythme. Il faudrait lire l'envers des gestes comme on lit entre les lignes. Quand j'ai voulu enfiler le satané condom, je suis devenu tout mou. Complètement débandé. Tristement seul.

J'ai raccompagné Caroline à pied, sous la pluie. Mes *running shoes* s'imbibaient de toute l'eau du ciel. Il y avait de la tristesse qui roulait sur nos cirés brillants. Elle m'a dit :

— Je m'excuse.

— Pourquoi ? lui ai-je répondu. C'est de ma faute.

— Paraît que c'est des choses qui arrivent.

Elle avait lu les mêmes livres que moi, suivi les mêmes cours aussi.

Au coin de sa rue, avant de nous séparer, elle a levé les yeux vers moi. Il nous aurait fallu des essuie-glace dans les lunettes. Elle m'a chuchoté en effleurant ma joue de ses lèvres :

— C'était bon.

— Moque-toi pas de moi...

— Je parle de Mahler, idiot. C'était bon, sa musique.

Elle était triste mais elle parvenait à sourire quand même. Et puis, elle aimait Mahler, ce n'était pas rien.

Tout seul, à la fin de mon hot-dog, je me mets à sourire. Ce soir, nous irons voir une pièce dans un théâtre d'été. Après, nous pourrions peut-être – qui sait ? – nous perdre dans la musique.

Je n'ai pas le loisir de sourire très longtemps, des clients arrivent. Le midi des hot-dogs vient de sonner. Et le soleil est planté bien haut dans le ciel, comme il est quand il pense qu'il pourrait faire l'amour à n'importe qui, le chanceux.



La pièce est drôle, grosse. Les comédiens donnent tout ce qu'ils peuvent pour faire rire les spectateurs. Comme les autres, je ris... mais j'ai la tête ailleurs. La femme dont l'amant se cache sous le lit, je ne l'ai jamais tellement connue. Moi, je ne suis certainement pas de la grande lignée des amants sous le lit, mais plutôt de celle des maris cocus. Ceux qui ne voient pas venir les coups. Un jour ou l'autre, la

filles que j'aime me tromper. Je n'ai qu'à regarder deux rangées derrière nous. Je ne regarde pas souvent quand on doit tourner la tête, c'est trop visible. Il y a là Anik Vincent et Patrick Ferland. Ils se tiennent la main comme je caresse celle de Caroline.

À la sortie, ils montent dans l'auto du père d'Anik. Patrick prend le volant. Il n'y a pas si longtemps, quand il conduisait sa propre voiture, il aimait assez faire crisser les pneus en démarrant. Maintenant, il accélère avec douceur, à la façon des pères. Pendant l'été, nous avons tous pas mal vieilli. Patrick n'a plus besoin d'un volant pour jouer à être un autre. On pourrait les prendre pour un couple marié. Mais combien de temps Anik lui sera-t-elle fidèle ? Et de quoi est-ce que je me mêle pour imaginer Anik avec un autre ? C'est complètement débile de penser ainsi. Ça ressemble aux préjugés de ma mère. Après tout, Anik est peut-être faite pour Patrick comme Caroline est sur mesure pour moi.



Au début de l'été, malgré les tempêtes de ma mère, Omer a dit :

— C'est bien de travailler l'été. Comme ça, notre François va apprendre le monde. Et ça, ça fait jamais de tort.

Un soir, la veille du retour de sa femme, il a continué :

— Tu commences à vraiment faire partie du monde des grands quand tu participes au commerce. Autrement dit, c'est quand tu commences à faire de l'argent. Toute ta vie, après, devient du donnant, donnant. Avant, t'étais seulement un enfant à qui les gens – les adultes si t'aimes mieux – offraient des choses. On te faisait des cadeaux. Après ta première paye, c'est plus pareil. C'est à travers l'argent que tu connais le monde. Les gens sont prêts à t'encenser quand ça leur coûte rien. Quand il faut qu'ils te payent, ils te disent plus que t'es bon. Ils considèrent qu'ils te donnent un salaire et ça suffit amplement. Ils ont peur que tu t'en fasses accroire. S'ils t'envoyaient des fleurs en plus de ton salaire, tu pourrais penser que tu vaux davantage... et demander plus. Ça, ils veulent pas en entendre parler.

Nous nous bercions sur son balcon. Il avait décidé de passer sa dernière veillée de liberté tranquillement à la maison, comme s'il avait eu besoin de se refaire un peu la santé. Il s'est mis à rire à sa façon.

— C'est pour ça que j'ai voulu devenir mon propre patron. Comme ça, t'as pas de comptes à rendre à qui que ce soit. C'est pas tout à fait vrai, ce que je dis là, mais c'est quand même pas bête. Il faut que tu deviennes ton patron ou un professionnel.

Je l'ai regardé. Comme d'habitude, j'ai eu la fâcheuse impression qu'il se reconnaissait en me fixant le nez. J'ai quand même souri :

— En tout cas, moi, j’serai pas propriétaire d’un stand à hot-dogs, certain.

— Fais comme moi. Croque-mort, c’est pas si pire.

J’ai ri avec lui et puis il aurait aimé que je prenne un « p’tit gin » à sa santé. Pour lui faire plaisir, j’ai accepté. Ça m’a pris une bonne demi-heure à m’en remettre.



Dernière fin de semaine de soleil. Entraînée par Patrick Ferland, Anik a remporté le tournoi de tennis de Bon-Pasteur-des-Laurentides. M. Grimard m’a gratifié de trois heures de congé au beau milieu de l’après-midi. Avec Caroline, j’ai assisté à la finale.

Pendant que tout le monde entourait la championne, j’ai glissé à l’oreille de Caroline :

— Tu vas voir. Un jour, on finira bien par faire l’amour comme du monde.

Elle a ri. J’étais excité parmi la foule. Je pense que j’aurais pu la déshabiller là, devant tout le monde, et que... tout aurait été bien.

La veille encore, elle m’avait dit :

— Tu sais, François, nous deux, on n’est peut-être pas faits pour... euh... s’accorder.

J’étais découragé :

— T’as peut-être raison. On devrait simplement rester copain-copine.

Elle, comme si elle n’avait jamais rien désiré d’autre :

— Mais c’est tout ce que j’ai toujours voulu être, François.

Menteuse ! Caroline la menteuse ! Elle avait bien le droit de mentir après tout ce que je lui avais fait endurer. Elle était belle comme jamais. Pour la première fois, j’ai eu le désir de la conquérir. Les héros sont souvent égoïstes dans leur quête de tendresse. Je l’ai enfin admis.



La polyvalente reprend vie. Je commence mon secondaire V. Pour la première fois de ma vie, je sais que je fais certains gestes pour la dernière fois. C’est ma dernière rentrée ici. J’ai vieilli. Les nouveaux de secondaire I ne m’ont jamais paru aussi petits que cette année. Avant de basculer comme un adulte maudit, je me mêle à tout le monde. Et j’en entends quelques-uns raconter que Caroline n’est plus reconnaissable, qu’elle a changé. Et moi donc !

Luc est en grande forme. Il sent les œillades qu’Andréa lui lance de temps à autre. Tiens ! Je suis sûr qu’ils seront à nouveau bientôt ensemble. C’est une question de quelques jours ou de quelques cours.

Luc sera plus gentil, je le sais, il a expérimenté l'ennui. Ça, ça fait vraiment mal. Il pense maintenant au ski. Il a hâte de se remettre à travailler pour se gagner une voiture sport.

— Une voiture sport ! Deviens-tu fou ? lui dis-je.

— Usagée, le cave. Il y en a qui sont encore abordables.

L'été a certainement duré cinq ans tant chacun a de choses à raconter. Pourtant, quand ils venaient s'acheter des frites ou des hot-dogs et que je demandais des nouvelles, la plupart d'entre eux se plaignaient :

— Ça marche ! J'suis tanné de travailler. Je perds mon temps.

Et là, au milieu de la cafétéria, c'est comme si les plus grandes aventures avaient été vécues. James Bond n'a qu'à bien se tenir. Je pourrais écrire un roman-feuilleton de cinq cents pages avec toutes ces histoires.

Après tout, Omer avait peut-être raison. Avec l'été, je venais d'apprendre le monde... et surtout, comment se débrouiller un peu avec ce super-bon-Dieu qu'on appelle l'argent. S'il faut toujours se battre avec ça, l'avenir ne s'annonce pas toujours rose. Je dis à Luc :

— T'as l'air en grande forme !

Il me répond :

— Je suis guéri.

— Tant mieux. Moi aussi, je suis guéri.

Il me regarde, les yeux ronds :

— Mais t'as pas été malade, toi ! Il t'est pas arrivé un accident.

— T'as raison, Luc. Il m'est rien arrivé. Rien du tout !

Y a-t-il un raisin dans cet avion ?

Boréal



RAYMOND PLANTE

Y A-T-IL UN RAISIN DANS CET AVION?



*À Nicole Gravel,
pour son cœur qui veille.*

Le gros orteil dans le piège

Il y a des raisins qui se mettent les pieds dans les plats jusqu'au cou. C'est un art. Ces gens-là pourraient faire partie d'un cirque ou former un club privé. Et moi, j'aurais de fortes chances d'être élu président fondateur de ce club-là. Sûr et certain. Pour se noyer dans un plat de nouilles, il n'y a pas deux cornichons comme moi. N'applaudissez pas, ce n'est même pas ma faute. Je suis un naïf. Pas bête, mais naïf jusqu'à l'os. C'est quand je m'arrête pour réfléchir que je me rends compte de ma vraie nature.

Bon, je ne pleure pas là-dessus. On est comme on est. Et moi, que j'imite un moulin à vent en agitant mes bras trop longs ou que je me donne une série de coups de pied dans le derrière, je ne changerai pas d'un poil. Mon gros nez, qui prouve hors de tout doute que je suis sur une branche du même arbre généalogique qu'Omer Gougeon, mon croque-mort de grand-père, trônera toujours au milieu de ma face. Mes indispensables lunettes, qui me rapetissent les yeux comme des trous de suce et me nuisent terriblement quand je veux embrasser une fille, font partie de ma personnalité. Comme ma super-naïveté. Pour monter à bord d'un bateau – ici, je devrais plutôt dire d'un avion – je suis là. S'il ne reste qu'un raisin, je serai celui-là. Pour se mettre les pieds dans les plats, personne n'est aussi agile que moi. Voilà !

Je ne suis pas mort, c'est le principal. J'ai fait un beau voyage... Qu'est-ce que j'écris là ? NOUS avons fait un beau voyage à Paris, c'est ça qui reste important. Mais je me suis plongé les pieds dans les plats. Je m'explique.

À la poly, nous avons écrit et monté une pièce de théâtre que nous sommes allés jouer à Paris, dans le cadre d'un festival étudiant. Je vais vous raconter l'histoire de cette pièce. Jusqu'ici, il n'y a pas de plats. Mais là où je me suis enfoncé les pieds dedans, c'est le jour où, un peu malgré moi, je suis devenu journaliste. Plus précisément : reporter pour *L'Écho des Pays d'en haut*. La pire idée qui ait été conçue par un bipède.

Clément Gauthier est un numéro à lui tout seul. Pas grand, gros, toujours habillé en blanc ou en jaune. Même en hiver. Quand il fait du ski, il a l'air d'un jaune d'œuf cuit dur qui déboule la pente. Lors des événements importants de Bon-Pasteur-des-Laurentides, il ressemble à une grosse vadrouille qui transpire beaucoup et rit trop fort. À part ça, il est parfait. Sauf peut-être que son complet pâle n'a pas besoin d'être doué de la parole pour nous révéler tout ce que le bonhomme a mangé depuis le début du mois.

Clément Gauthier est le genre d'homme qui prend de la place. Il mériterait facilement le titre de la plus grosse commère de Bon-Pasteur. Il s'en vante. Selon lui, c'est un honneur et surtout la qualité essentielle des grands journalistes. Clément Gauthier est directeur, patron, chef de pupitre et seul journaliste attitré de *L'Écho des Pays d'en haut*. Enfin, je ne sais pas pourquoi j'utilise le féminin quand je parle de lui. Il n'est pas tapette. Il est même marié à la plus belle femme du village, une Américaine qu'il a dénichée au Texas, la plus bronzée des blondes. Preuve que la vie est toute croche par moments. Et qu'il n'y a aucune justice. Snif !

Au mois d'avril, quelques semaines avant notre départ pour Paris, nous avons donné une représentation de *La Craque au cœur* – c'est le titre de notre pièce – devant nos parents et les personnages un tant soit peu officiels de notre patelin. Nous avons reçu des applaudissements, des bravos, des fleurs pour les filles, des claques dans le dos pour les gars... tout ce qu'il faut pour encourager des jeunes à monter une marche plus haut.

Après le spectacle, la grande loge commune était pleine. Les becs et les larmes se présentaient au rendez-vous. On ne s'entendait plus. Quand soudain, au milieu du tumulte, la voix de Clément Gauthier s'est enflée. Il avait quelque chose à dire. Comme il était le seul journaliste à couvrir l'événement, il avait peut-être une question à poser. Les comédiens et leur famille se sont tus. Tous les yeux ont cherché le gros directeur de *L'Écho*. En s'épongeant le cou et le front, le bonhomme a grimpé sur une chaise pour être de la même grandeur que tout le monde.

— Merveilleux ! Tout simplement extraordinaire et génial ! Les filles, les gars, on vous aime ! On est fiers de vous autres ! À Paris, je suis sûr que Bon-Pasteur aura pas à rougir de votre performance. Et puis, pour les Laurentides au complet, vous êtes un gros « plusse ».

Il occupe l'espace, Clément Gauthier. Mais, d'habitude, ce n'est pas lui qui postillonne les plus longs discours. Il se contente de rapporter ce que les gens importants de la place ont dit ou ce qu'ils ont cru dire. Parce que, dans la tête de Clément Gauthier, Bon-Pasteur-des-Laurentides mène une vie très spéciale. En tant que responsable de l'information, il l'organise même à sa façon. Ça fait souvent jaser. Pour

lui, c'est ça qui est vraiment positif.

— En vous regardant jouer tout à l'heure, j'ai eu une idée pas mal spéciale, a-t-il poursuivi comme quelqu'un qui a une grande nouvelle au bord des lèvres. Je me suis dit : « Clément, pourquoi tu les accompagnes pas à Paris ? »

Là, quelques murmures ont ajouté un peu de piquant à la situation. Le directeur de *L'Écho des Pays d'en haut* s'est accroché à la mâchoire un sourire « style James Bond » quand il sait qu'il vient de gagner la partie, vers la fin du film.

— Mais je me suis répondu : « Clément, t'as pas assez d'argent pour aller voir les p'tites femmes de Pigalle. » C'est pour ça que j'ai pensé qu'il me fallait accorder ma confiance à un de ces jeunes-là. Bref, j'aimerais qu'un volontaire tienne un journal de bord du voyage, lequel journal serait publié dans *L'Écho*. Comme ça, les jeunes, votre expérience rapporterait à tout le monde et ça serait un gros « plusse ».

Quand on demande un volontaire pour écrire quelque chose, j'ai l'art de me retrouver au premier rang sans trop savoir ce qui m'y a entraîné. La même chose est arrivée ce soir-là.

Mes joyeux complices se sont mis à siffloter et à chercher des mouches et des papillons comme s'il y en avait eu une centaine dans la loge. Moi, beau raisin poli, je continuais à dévisager l'œuf de Pâques sur pattes. Au fond, c'est exactement comme si j'avais levé la main. La vadrouille m'a dit :

— Ah ! François Gougeon ! Je lis dans tes yeux que ça t'intéresse. Vrai ou faux ?

Soulagés qu'on les ait oubliés, les autres participants ont applaudi.

Clément Gauthier aurait mieux fait de lire dans une boule de cristal. Il aurait su que, moi aussi, j'espérais avoir la paix. C'est d'ailleurs ce que j'aurais dû lui répondre. Mais, au lieu d'être direct, j'ai vaguement murmuré une espèce de :

— Euh... bah...

— Bravo ! s'est-il exclamé comme celui qui vient de se rendre compte qu'il a gagné au loto. Tu vas devenir mon correspondant officiel. Dis-toi bien que c'est pas de gaieté de cœur que je te délègue à ma place dans la Ville Lumière.

Il aime bien garnir ses phrases de quelques clichés du genre.

— Moi aussi, je me ferais pas prier longtemps pour le faire, ce voyage-là. Vous pouvez pas savoir la chance que vous avez, les jeunes...

Et il a terminé en soulignant qu'il était heureux que j'aie accepté l'emploi bénévole parce que j'étais bon en français et que je tenais un rôle important dans la pièce, « ce qui constitue toujours un gros "plusse" que d'avoir un reporter au cœur de l'action ».

Voilà !



Il n'y a pas de manière plus élégante de se mettre les pieds dans les plats.

À notre retour, j'ai rédigé mon article. Il était long, très long. Certainement beaucoup trop long. Clément Gauthier s'est permis de le modifier, charcuter, alléger, désinfecter... appelez cela comme vous voudrez. Il l'a tourné à sa manière. D'après lui, il l'a rendu lisible pour tout le monde. Ici et là, j'avais inséré quelques commentaires plus personnels. Flac ! Ils ont pris le chemin de la poubelle.

— Quand c'est trop personnel, ça intéresse pas tout le monde, s'est-il justifié. Il faut être simple et clair. La poésie trop poussée ou les messages, ça fatigue la masse.

Pas d'accord, j'ai secoué la tête. Clément Gauthier a levé les yeux au ciel. Il m'a déclaré comme s'il était le fils d'un curé ou d'un évêque :

— Écoute, François, je vais te parler d'homme à homme. Il y avait des petits passages qui étaient un peu trop négatifs dans ton journal de bord. Le monde, ce qu'il veut, c'est quelque chose de positif. Dans un journal local surtout. Il y a déjà assez de mauvaises nouvelles à la télé... Personne est content dans le monde, tout le monde veut ce qu'il y a dans la cour du voisin. Ça décourage le peuple, ça. Ce qu'il faut, c'est de lui donner des images positives pour qu'il se dise : « On est capables. » C'est pour ça qu'un journal local, c'est un gros « plusse » dans la société.

Vous avez compris que Clément Gauthier, dit la vadrouille, est un ardent partisan de la théorie du « gros plusse ». Je n'étais pourtant pas négatif. Mon journal de bord était autre chose que le petit bleuet qui a été imprimé dans *L'Écho des Pays d'en haut*. C'est pour ça que je complète l'article ici. Je ne suis pas négatif, juste un peu critique. Ça fait moins fleur bleue et « plusse » vrai.

Je me suis donc mis le gros orteil dans le piège. Certains animaux sauvages n'hésitent pas à s'amputer pour se libérer. Je ne suis pas maso à ce point-là. Je n'ai qu'à penser à ceux qui mettent le pied sur une gomme déjà mâchée. Il n'y a rien de plus insultant qu'une semelle qui, à chaque pas, veut rester collée au pavé.

Ou plutôt oui. Le pire, c'est encore de mettre le pied dans un tas de merde de chien. À Paris, c'est fréquent. Fréquent parce qu'on ne surveille pas toujours où on marche. Il y a des tonnes de choses à regarder : une vedette à la terrasse d'un café, un clochard étendu au milieu du trottoir, un autre qui vous demande quelques francs, une église, les immenses affiches des cinémas, un musée, une cathédrale, un passant qui se parle tout seul ou une bonne femme qui fait prendre

l'air à ses deux chiens, les plus affreux bâtards que vous puissiez imaginer, et qu'elle laisse chier n'importe où... comme tout le monde. Éviter les merdes de chiens à Paris, c'est devenu un sport.

Celui qui a fourré le plus souvent ses *runnings* dans la merde, c'est Luc Robert. S'il n'avait pas toujours eu l'œil dans sa caméra vidéo aussi.

Mais Luc, c'est Luc. Et le journaliste, c'est moi. Enfin, je croyais que c'était moi.

De Mirabel à Charles-de-Gaulle sans fermer l'œil

La troupe de la Poly à Paris

Nos jeunes nous font honneur

Ce n'est pas tous les jours qu'une troupe de théâtre étudiant va jouer en France. C'est pourtant ce qui est arrivé à un groupe de jeunes de notre polyvalente.

Je ne reviendrai pas sur les efforts remarquables qu'ont déployés ces adolescents pour se payer cet enrichissant voyage au pays de nos ancêtres. Pendant toute l'année, *L'Écho* a annoncé chaque étape de ces préparatifs.

Je m'en voudrais cependant de ne pas féliciter encore M^{me} Diane Labelle, professeur de français et de théâtre, qui a eu l'idée d'un projet aussi merveilleux. M^{me} Labelle est un professeur comme on n'en rencontre pas beaucoup. Soyons heureux qu'elle communique son savoir à nos jeunes. Si elle avait été là dans mon temps, j'aurais voulu doubler ma douzième année trois ou quatre fois.

Trêve de plaisanteries ! Le voyage, maintenant terminé, a été couronné d'un franc succès. *L'Écho des Pays d'en haut* ne reculant devant rien, j'ai demandé à un fier représentant de nos voyageurs de nous livrer son journal de bord. Ce jeune s'appelle François Gougeon et est le fils de notre maire nouvellement élu, M^e Marcel Gougeon. Je vous laisse donc entre ses mains.

L'énervement du départ

Jeudi, 5 mai

Quand on travaille depuis longtemps pour atteindre un but, on a beaucoup de mal à croire qu'on le touche enfin. C'est pourtant ce que nous vivons en ce soir de mai. Nos parents et nos amis sont venus nous souhaiter un bon voyage. Déjà, nous avons le trac en nous demandant si tout cela est possible.

Nous avons hâte de partir. En même temps, nous avons peur. Il est bon d'être entouré des gens que l'on aime lors des grands événements de notre vie. ■

Le rouge me brûle les joues. J'ai de la peine à avaler ma salive. Je cherche mon souffle. Sous mes yeux, dans le populaire *Écho des Pays d'en haut*, Clément Gauthier a réinventé notre départ qu'il ne trouvait vraiment pas « assez positif » à son goût.

C'est vrai, pourtant ! Nous sommes excités. Nous sommes morts d'énervement en cette fin d'après-midi de mai. Il est cinq heures. L'avion décolle à sept heures et demie. Et nous sommes là, présents à l'aéroport international de Mirabel. Bon-Pasteur-des-Laurentides, Sainte-Angèle et les environs au grand complet.

J'exagère. Mais à peine.

À un moment donné, ce matin, ma valise ne fermait plus. J'avais trop de bagages. Plus tard, ma mère s'est rendu compte que j'oubliais mes bas. J'aurais pu oublier mes pieds, mon nez ou ma tête, je ne m'en serais même pas aperçu. Nous étions trois autour de ma valise : ma grand-mère, ma mère et moi, et on se serait cru une foule. Comme ici... comme dans cette longue file qui n'en finissait plus. Nous y avons pris place avec nos bagages. Devant, une préposée souriante – elle en avait certainement vu d'autres – pitonnait sur son ordinateur. Nous avons obtenu nos sièges. Tout le groupe sera ensemble.

Maintenant, il ne reste qu'à attendre. Une éternité concentrée.

Il y a Anik. Mon ancienne blonde. Anik Vincent porte une espèce de petite pastille de métal derrière l'oreille. Elle ne s'en vante pas. On l'a toujours prise pour une dure, une brave. Maintenant tout le monde sait qu'en avion, elle a mal au cœur.

Anik est accompagnée de ses parents, bien sûr, mais surtout de Patrick Ferland. Lui, il ne part pas. C'est normal, il étudie au cégep. Et puis le théâtre ne l'a jamais intéressé. Il ne vit que pour le sport. Le sport et Anik. Il devrait s'arrêter de l'embrasser.

— Il va s'user le kisser, comme me le marmonne Luc Robert dans le tuyau de l'oreille.

Je ne réponds rien. Je le laisse poursuivre sa route avec sa caméra vidéo devant la figure. Il se prend déjà pour l'œil du voyage. Si je répliquais quoi que ce soit, il s'imaginerait qu'Anik m'intéresse encore. Il se tromperait. Anik ne m'intéresse plus du tout. Si je la regarde de travers, c'est parce que Patrick Ferland m'énervé. Pourquoi ne s'occupe-t-il pas à autre chose ? Je ne sais pas, moi. Lire son horoscope ? Raconter une histoire d'avion qui s'écrase ? Jouer au tic-tac-toe ? Compter le nombre de jours qu'ils vont passer sans se voir ? N'importe quoi plutôt que de s'embrasser à pleine bouche comme ça pour que tout le monde sache qu'ils sont en amour par-dessus la tête.

Moi, je suis étourdi. Pas étourdi comme les gens qui choisissent la

foule pour avoir une faiblesse. Pas étourdi comme les raisins qui ne peuvent supporter que leur ancienne amoureuse embrasse un autre type. Je suis un phénomène de discrétion. Non, je suis étourdi parce que je n'ai pas assez de mes deux yeux avec mes lunettes pour suivre tout ce qui se passe. Je n'ai pas assez de mes deux oreilles pour entendre tout ce qui se dit. La musique de fond perdue dans les heures d'attente, les voix de filles d'un autre monde qui appellent les départs ou les retardataires, les babillages, les pleurnicheries, les « fais attention à... », les « méfie-toi de... », les ci, les ça. C'est complètement dément. À Mirabel, il y a pourtant amplement de place pour souffler. Pour moi, c'est comme si l'aéroport débordait de monde, de mots, d'images...

Il y a ma mère. Elle n'a pas dormi, la nuit dernière. Aujourd'hui, elle a multiplié les cafés. On croirait que c'est elle qui part. Elle marche comme une poule qui ne sait plus sur quelle patte se tenir.

Il y a mon père. Il est certainement nerveux, lui aussi. Il cache mieux son jeu. Pas d'extravagances, pas de sueurs inutiles. Ça, c'est mon père. Raide comme une brosse à dents. Il regarde partout. Il sourit surtout. Il parle à tout le monde et tend la main dès que l'occasion se présente. Ça, c'est la grande nouveauté. Depuis qu'il est officiellement candidat à la mairie, il a acquis de l'entregent. Oui, dans un peu plus d'une semaine, Bon-Pasteur-des-Laurentides élira un nouveau maire. Et ce sera peut-être Marcel Gougeon, notaire de profession et maire d'ambition. Il parviendra à ses fins au grand honneur de ma mère et de ma grand-mère.

Elle est là, elle aussi. Comme si elle venait aux noces. Elle porte une robe de printemps, un chapeau, du rouge à lèvres trop foncé et son parfum qui empeste. Et puis elle garde l'œil sur Omer. Parce que mon grand-père frétille. L'avenir des Gougeon prend l'avion. Et un rien de nervosité l'entraîne invariablement vers le bar. Il s'éclipse, prétexte qu'il doit aller aux toilettes. Il n'a pas fait trois pas en direction du bar de l'aéroport que grand-mère l'apostrophe.

— Voyons, Omer, des toilettes, il y en a là. Tu vois pas le petit bonhomme sur la pancarte.

— Oui, mais j'en connais des plus tranquilles.

Et il s'éloigne. Ma grand-mère conserve sa dignité. Elle ne courra pas derrière lui, mais, dans l'auto, en retournant à la maison, Omer va se faire parler dans le casque. C'est garanti.

Ah ! la famille ! Je donnerais tout ce que j'ai, excepté peut-être mes lunettes sans lesquelles je ne verrais plus rien, pour qu'elle déguerpisse. Oui, si tout le monde me donnait son petit bec et me disait :

— Au revoir, François. Fais un bon voyage. Et puis, écris-nous souvent.

Je me sentirais soulagé.

Mais ils restent, s'accrochent. Je sais qu'ils vont tenir le coup jusqu'à la dernière des dernières minutes. Et ils sont plusieurs dans le même cas. Nous sommes tous accompagnés de nos parents. Seul Luc est venu avec les parents d'Andréa Paradis, sa blonde. Cela confirme peut-être ce que ma mère me répète quotidiennement : les parents de Luc ne s'occupent pas de lui. Des fois, moi, ça me soulagerait tellement si les miens m'oubliaient pendant deux ou trois semaines. Mais non. Ils sont de trop bons parents.

Nous sommes en train – drôle d'expression dans un endroit où il n'est question que d'avion – de constituer la plus grosse foule d'énervés à avoir envahi l'aéroport international de Mirabel. Ce n'est pas tous les jours qu'une troupe de théâtre étudiant s'en va en France.

Caroline me fixe de loin. Moi, je ne la regarde pas. Je sens ses yeux sur ma nuque, ses yeux qui me demandent de lui sourire. Mais je n'ose pas me retourner. Sa mère la bourre de recommandations.

Pendant les onze prochains jours, M^{me} Corbeil ne connaîtra pas une minute de tranquillité. Pour elle, la France est un lieu de perdition où les hommes n'attendent que sa fille pour lui sauter dessus. Pourtant je suis là. Je pourrais la défendre. Ou, du moins, essayer de faire peur à un achaland. Il me semble qu'à nous voir, même un Français très don Juan comprendrait que cette fille-là est avec moi. Mais c'est inutile. M^{me} Corbeil ne m'estime pas du tout. Dans son esprit, je suis pire que les Français. Depuis qu'elle sait que sa fille et moi avons fait l'amour de temps à autre, elle me tient pour le dernier des crétins.

Et voilà Clément Gauthier. Selon son veston blanc, il a mangé un spaghetti aux tomates et a bu du vin rouge. Il a emmené le curé Fortin dans sa voiture. Un autre qui ne voulait pas manquer notre départ. Il espérait peut-être qu'à la dernière minute, Moins-Cinq lui demande de nous bénir. (Moins-Cinq, c'est le nom que j'avais trouvé à Diane Labelle, l'an dernier. Maintenant, on oublie qu'elle a le cou croche. On l'appelle Diane les trois quarts du temps.) Et le curé s'est foutu un doigt dans l'œil. On ne lui demandera rien et il se défilera. Il finira bien par accompagner Omer au bar.

Clément Gauthier joue son rôle. En se plaignant de la chaleur insupportable, il questionne vaguement Diane au sujet du voyage. Il se doute bien qu'il n'arrivera rien d'inattendu. Il se fout un doigt dans l'œil, lui aussi. C'est visible, Diane le trouve casse-pieds. La vadrouille ne prend même plus la peine de chercher des questions intelligentes. Il entretient ceux qui veulent l'écouter de ses propres expériences personnelles : Notre-Dame de Paris, la tour Eiffel, les Champs-Élysées, le Lido et ses danseuses aux seins nus... Il devient lourd comme son propre poids. Je l'imagine levant les jambes aux Folies Bergère. Moins-Cinq me le refile.

— Oublie pas de prendre des notes.

J'acquiesce.

— Et des photos.

— Les photos, c'est Luc Robert qui s'en occupe.

— Ah oui, c'est vrai !

Il oublie tout, comme il doit oublier l'anniversaire de sa femme, sa cigarette sur le bord d'une table de bois et son dentier au fond d'un verre d'eau.

— Prends des notes, me conseille-t-il. Après on a moins de chances d'oublier. C'est la base du journalisme, les notes.

Et lui, il ne prend rien. Il n'écrit pas un traître mot. Encore une fois, *L'Écho* aura droit à un article de son cru. Des propos inventés, des salutations, des félicitations et le vide total dans le fond. Je ne m'en fais pas pour autant. Je serai loin. Dans quelques heures, j'atterrirai dans la vieille Europe.

Ma mère veut que nous allions prendre une bouchée à l'affreuse cafétéria. Je n'ai pas faim. Ni soif. Je suis engourdi. Je ne peux pas leur dire d'aller manger à la maison. Ils sont tellement excités. Je pars à la découverte du vaste monde.

M^{me} Corbeil salue enfin ma mère. Elles ne se saluaient plus depuis un certain temps. Des bouderies de parents.

Enfin, je dis enfin. Oh joie ! Bonheur ! Incroyable ! Une voix douce prie les voyageurs en partance pour Paris par le vol AC170 de se présenter à la barrière 26. Nous y courons, ventre à terre.

Il faut d'abord embrasser tout le monde. Mon père me tend la main et me tape un clin d'œil. Il doit être ému, ce n'est pas dans ses habitudes. Ma grand-mère m'embrasse en me disant de faire attention aux sièges de toilettes. Puis ma mère m'embrasse. Elle pleure. Comme si je partais pour toujours. Elle pleure. Comme Omer qui sent le gin. Nerveux, il me met la main sur l'épaule. C'est sa manière de me bénir. Son autre main serre la mienne à la casser. Je sens une boule de papier. Sur la route du bar, il a dû s'arrêter au comptoir d'échange de monnaie. Il me chuchote :

— Tu boiras quelque chose de bon à ma santé.

Ils me regardent partir. Je me sens mal. C'est la première fois que je m'éloigne d'eux, que je serai à l'autre bout du monde. C'est la première fois aussi que je me rends compte que je suis peut-être leur avenir. C'est fou, c'est bête comme la lune. Depuis deux heures, je souhaitais qu'ils foutent le camp. Maintenant, j'ai l'impression de les aimer.

Je me dépêche, je ne veux pas les regarder longtemps. Je leur envoie la main et je passe rapidement de l'autre côté des portes vitrées.

À la fouille des bagages à main, j'ai la chance de ne pas faire

sonner le détecteur de métal. Ce n'est pas comme Luc qui est bourré de chaînes. Il a l'allure d'un vrai contrebandier.

Caroline Corbeil s'approche de moi. Elle me dit :

— Enfin...

Je souffle :

— Oui.

Elle serre mon bras très fort.

Une fois dans l'immense salle d'attente où les boutiques hors taxes nous invitent, je lève les yeux. La famille est là-haut, sur la mezzanine, à agiter la main dans un dernier bye-bye. Je les imite.

Enfin, nous sommes appelés. Il faut présenter nos cartes d'embarquement.

À l'intérieur du 747, c'est la pagaille. Comme si nous nous étions retenus. Comme si, depuis des heures, nous avions joué sagement notre rôle. On se crie après. On dérange vraiment les habitués. Chacun gagne son siège.

Nous y voilà ! On ne peut plus retourner. Il est trop tard.

Une musique affreuse tente d'accompagner l'événement. C'est censé être du classique. Mais la bande est étirée et ressemble à n'importe quelle plainte sauf à la vraie musique.

Nous décollons. Adieu Mirabel. Adieu famille. Adieu Québec.



En septembre, la première fois que Moins-Cinq a parlé du projet, toute la classe s'est tue. Même les plus durs que rien, à part les exploits de Rambo, n'intéresse. Même les plus bavards qui parlent pour rien et n'osent même plus s'écouter. Même les plus épais que rien ne changera. Mais, allez savoir pourquoi, quand le moment est important, on dirait que ça se sent.

Imaginer une bande de jeunes de cinquième secondaire à Paris, c'était incroyable. Personne n'ouvrait la bouche. Moi, encore moins que les autres. Un silence de mort. Tellement que Moins-Cinq a dû nous secouer :

— Réveillez-vous ! Est-ce que ça vous intéresserait de voir Paris ou si je laisse tomber ?

En même temps que les autres, je me suis réveillé pour crier :

— Ouiiiiiiii.

Nous ressemblions à des ti-culs de quatrième année à qui on promet la Ronde ou un film le vendredi après-midi.

— Je vous ai pas demandé de vous exciter comme ça. Je voulais simplement savoir si vous étiez réveillés.

Là-dessus, Pierre-Paul Bernier, le responsable de la ligue d'improvisation, s'est levé. Il a dit comme ça :

— M^{me} Labelle m'a parlé du projet il y a deux jours. En mai, il y a un petit festival de théâtre étudiant à Paris. Si on montait une pièce qui a du bon sens, on pourrait peut-être s'y présenter.

Monter une pièce de théâtre. Il proposait cela comme s'il avait parlé de tapisser la classe ou d'aller faire une visite au Jardin botanique. Mais, au lieu de poser des questions utiles, tout le monde a hoché la tête. Nous étions déjà dans le bateau. Nous étions prêts à tout pour aller à Paris.

Voyager nous intéresse toujours. Moins-Cinq aurait parlé de Bruxelles, de Lima, de Séoul ou d'Istanbul que nous aurions été d'accord. Nous devenions déjà des voyageurs, des aventuriers fabuleux. D'accord nous n'avions pas encore sorti un orteil de nos pantoufles, mais nous avions notre petite idée là-dessus. L'avenir, le monde entier nous attendent. Il suffisait de nous donner un coup de pouce pour que nous prenions notre envol. Il a été décidé que nous discuterions de la façon de gagner notre voyage dès le prochain cours de français.

Parce qu'il faut bien le dire, ce voyage-là ne nous tomberait pas du ciel comme une assiette de frites. Il faudrait le payer. Stéphanie Lachapelle, qui devient critiqueuse avec le temps, déclarait avec une moue que c'était impossible de gagner un voyage. De monter une pièce aussi.

Moi, je me disais que ma mère et mon père trouveraient le projet cinglé.

Je me trompais.

En rentrant à la maison en ce beau soir de septembre, quand j'ai simplement laissé tomber :

— Paraît qu'on pourrait aller en France.

Pauline Lacoste, ma mère, a relevé la tête de la revue de mode qu'elle était en train de feuilleter, même si elle n'est jamais à la mode.

— Qui ça « on » ?

— Nous autres, j'ai répondu. Les élèves de secondaire 5. Un petit groupe en tout cas. La classe de théâtre.

À mon plus grand étonnement, elle a souri :

— Toi, tu irais en France ? C'est merveilleux, François.

— Tu... tu trouves ?

— Bien sûr, pour une fois qu'il y a un projet intéressant à ton école.

Elle a toujours désapprouvé l'enseignement public. Il y a cinq ans, ma mère souhaitait que mon père m'inscrive dans le privé. Mais, comme il n'y a pas de collège dans les Laurentides, ma mère a finalement accepté que j'aille à la polyvalente où, selon elle, je perdrais mon temps. Et voilà que la même polyvalente nous proposait la France. C'était extraordinaire.

Énervée, elle a sorti des photos du voyage qu'ils ont effectué, mon

père et elle, il y a sept ans. Elle voulait que je m'intéresse à tout cela.

Bon. D'accord. Moi, je voulais bien aller à Paris. Je voulais bien connaître la France. Mais à quel prix ? Je ne pensais évidemment pas à l'argent. Je pensais à la pièce qu'il faudrait monter et aux travaux qu'il faudrait exécuter pour amasser l'argent.



Sur l'écran devant, Sylvester Stallone, qui pour la quatrième fois s'appelle Rocky, s'entraîne pour battre un méchant Russe.

Dans mes écouteurs, Charles Dutoit dirige l'Orchestre symphonique de Montréal dans *Le Boléro* de Ravel.

Dans mon esprit, les éléments cherchent à prendre leur place comme dans les casse-tête de mes douze ans.

Dans l'avion, ceux qui vont en Europe pour la cent trente-huitième fois sont sérieux, détendus. Ils dorment ou font semblant. Moi, je ne peux pas.

Je suis contre un hublot. Quelques minutes après le décollage, j'ai eu l'impression de saisir un morceau de rêve bleu. Dans la clarté, nous avons atteint cette altitude où les nuages forment un tapis et où rien ne vient contrarier le bleu du ciel. J'étais quelqu'un comme un oiseau.

J'aimerais lire. Je ne peux pas. Il y a trop de choses pour me distraire. Ce film qui défile à l'écran, complètement absurde sur *Le Boléro*. Il y a Luc, qui de temps à autre, quand une idée de génie le prend, arpente l'allée, la caméra vidéo sur l'œil. Depuis qu'il fait noir, il s'est calmé. À part Anik – mais on raconte que c'est à cause de la pastille derrière son oreille – personne ne ferme l'œil de Mirabel à Charles-de-Gaulle. La vie devrait prendre un raccourci du Québec à Paris.

Le décalage horaire et des pinottes

Paris est là

Vendredi, 6 mai

Nous passons d'un jour à l'autre sans vraiment avoir vu la nuit. Elle était occupée à se dérouler en sens inverse. Nous l'avons croisée. Pour la plupart d'entre nous, c'est la première fois que cela nous arrive.

L'envolée s'est déroulée sans incident.

À l'aéroport international Charles-de-Gaulle, nous avons passé la douane et récupéré nos bagages sans peine.

Dans l'activité de l'aéroport, nous nous sentons déjà étrangers. Pas tellement parce que nous arrivons d'un autre continent et que nous rencontrons des gens des quatre coins du monde. Mais surtout parce que nous venons d'un autre fuseau horaire. Chez nous, il est deux heures du matin. Ici, les gens commencent leur journée. À huit heures, c'est normal. En fait, nous sommes encore en pleine nuit.

Notre car nous attend. Je ne sais pas pourquoi nous sommes tous surpris de monter à bord d'un véhicule tout à fait moderne. Peut-être certains d'entre nous s'attendaient-ils à prendre place dans un vieil autobus brinquebalant parce que nous arrivons dans un vieux pays ?

Il faut environ une demi-heure pour faire la route de Roissy à Paris. Le temps est chaud, le soleil radieux.

Enfin Paris est là. Nous atteignons notre hôtel. Il s'agit d'un petit hôtel de sept étages situé dans le 6^e arrondissement. Plus précisément dans une rue qui est à peine plus longue que son nom, la rue Casimir-Delavigne. Nous logeons quatre par chambre. M^{me} Labelle partage la sienne avec son mari qui nous accompagne. M^{me} Langlois, notre professeur de morale, fait aussi partie de l'expédition. Elle est seule dans sa chambre. ■

Clément Gauthier a dû se sentir très fier du dernier passage. Il a réussi à glisser les noms de nos accompagnateurs. Dans mon texte, je ne leur avais pas consacré beaucoup d'espace. Pas par oubli, mais surtout parce que, sans le vouloir, ils n'ont pas joué un très grand rôle. Gauthier tenait à leur rendre hommage. Heureusement, il n'a pas osé ajouter qu'Irène Langlois couchait seule parce qu'elle est une ancienne religieuse. Avec le délicat Gauthier, on peut s'attendre à ce genre de réflexion.

Il aurait aussi pu noter que, dès le deuxième jour, le décès de son père a forcé madame Langlois à revenir au Québec. Diane Labelle nous a alors fait promettre de nous comporter comme des gens responsables. Nous avons promis, main sur le cœur. Juré craché ! Pour le reste du voyage, Diane et son mari ont joué les bons parents qui laissent beaucoup de corde. On aurait pu croire qu'ils faisaient un deuxième voyage de noces. Personne ne s'est plaint de la chose.

Pour en revenir au jour de notre arrivée, c'est complètement idiot d'avoir parlé du « temps chaud » et du « soleil radieux » qui font très composition française. Le temps était lourd, il avait plu et il pleuvrait encore.

Mais j'avais d'autres préoccupations. Mon estomac.

Je n'aurais pas dû prendre le petit-déjeuner qu'on nous a servi dans l'avion. Je n'aurais pas dû boire tout le café. J'ai l'estomac qui gargouille. Je commence à avoir mal au cœur. Ce n'est pourtant pas le moment, ni l'endroit.

Anik Vincent se réveille. Elle semble à côté de ses souliers. On attend nos bagages. Ça prend une éternité.

Luc a toujours sa caméra en action. Un peu avant l'atterrissage, en voulant nous filmer alors que nous tentions de nous dégourdir, il a donné un coup de coude sur le crâne d'un Anglais. Il s'est fait vertement semoncer dans un français cassé à la torontoise. De quoi mettre sa carrière de cinéaste en berne. Mais il faut plus qu'un Torontois braillard pour ébranler Luc Robert. Il s'est caché pour nous filmer quand nous passions devant les agents de la douane qui ont estampillé nos passeports.

Maintenant, nous attendons nos bagages et sa caméra fonctionne toujours. Andréa le regarde de travers. Elle commence déjà à en avoir soupiré d'accompagner un caméraman... et pourtant nous ne sommes que le matin.

Anik a l'air un peu froissé. Elle vit au ralenti. Même que, appuyée à un petit chariot, elle dort debout.

Moi, je suis vert. Je ne me suis pas vu dans un miroir, mais je suis certain d'avoir le teint d'une limette. Vous savez, je me sens comme à la fin d'un party, quand le jour se lève, qu'il est cinq ou six heures du matin et qu'on n'a pas fermé l'œil... et qu'on a un peu bu... et qu'on

se sent des tristesses grosses comme la planète.

Et puis tout le monde est énervé encore. J'ai hâte que cette sensation tombe. Caroline, par exemple, ne s'arrête pas de parler. On pourrait croire qu'elle veut faire un discours.

Pour le moment, tout se déroule tel qu'on l'a prévu. C'est mieux ainsi. Parce que, le seul imprévu qui aurait pu arriver, c'est que l'avion s'écrase. Si c'était arrivé, on ne serait plus là personne pour raconter l'aventure. Et nos parents ne recevraient jamais les cartes postales vite remplies de pattes de mouche indéchiffrables.

On est vivants, à moitié morts de fatigue, mais vivants et nerveux, c'est le principal.

Une fois les bagages récupérés, on se rend au car qui nous attendait. Paris. Paris n'est pas loin. Dans une trentaine de minutes, nous aurons son ciel au-dessus de nos têtes, qu'il soit lourd ou pas. Le car roule doucement même si parfois je m'imagine qu'il prend des vagues. Le mal de cœur me reprend. Les croissants me font des misères. Je n'aurais pas dû, je n'aurais pas dû. Je me répète inlassablement la même phrase comme si cela pouvait me faire du bien. Je tente de porter mon attention sur n'importe quoi. Il faut que je détourne mes pensées de mon mal de cœur.

Tiens, la route vers Paris n'est pas aussi belle que je le prévoyais. J'ai mal au c...

Tiens, Diane Labelle raconte ce qu'elle a ressenti la première fois qu'elle est venue ici. J'ai mal...

Moi, quand je rappellerai ma première fois, je parlerai de mon mal de cœur. Mes enfants et petits-enfants me trouveront plat à mourir et... Et je devrais dormir. Reprendre mes rêves où je les ai laissés. Ça fait huit mois que je rêve à ce jour d'aujourd'hui. Nous sommes un paquet de rêveurs. Luc nous assomme avec sa caméra.

Certaines personnes ne vivent vraiment leurs voyages que lorsqu'ils regardent les photos. Moi, je voudrais que ce soit autrement.

Oui, on a rêvé... on a rêvé...



Le malheur a un moteur. Il s'appelle Luc Robert. On l'a reconnu dès notre première activité pour trouver des fonds. Parce que c'est bien beau rêver, mais il fallait le payer notre voyage.

Diane Labelle l'a dit lors de notre première rencontre :

— Les choses qu'on apprécie le plus, c'est celles que l'on s'est gagnées.

Eh bien ! On a retroussé nos manches. Depuis septembre, le temps a passé comme l'éclair. J'ai l'impression que j'ai maigri de trois ou quatre kilos. Pourtant je n'ai pas de graisse à perdre. Mais ça vaut le

coût, quand on a un projet.

Bon. Notre objectif était assez simple. Il fallait trouver 37 000 \$. Des pinottes ! Ouais...

Mais ce n'était pas tout. Il fallait aussi trouver une pièce à présenter. La trouver, ce qui demande une foutue recherche. Ou l'inventer, ce qui demande de se creuser le citron. À la majorité, la classe a choisi de se creuser le citron. Ça, c'est une partie de l'aventure. J'en parlerai plus loin.

Le premier problème, comme partout dans le monde, était de trouver les sous. Et c'est là que nous avons connu le vrai visage de Luc Robert. Celui par lequel le malheur arrive. Oui, mais ce qui est encore plus dramatique, c'est que le seul qui n'a pas admis la chose, c'est Luc Robert lui-même.

Luc avait juré :

— Moi, les motos, c'est fini.

Il avait raison. Sa Yamaha RD 350 lui avait coûté les yeux de la tête. Sans compter les soucis. À chaque tournant de la route, la panne le guettait. La panne le poursuivait. La panne finissait toujours par le rejoindre. Il aurait fallu qu'il se cache avec son engin au plus profond d'un grenier pour ne pas tomber en panne. En fait, le seul moment où sa moto n'était pas en panne, c'est quand elle était entreposée. Là, Luc pouvait entretenir des doutes. Il pouvait s'imaginer qu'il n'aurait qu'à la caresser pour qu'elle démarre sans rechigner.

— O.K., c'est vrai. J'avais frappé un citron. Je m'en suis aperçu à mon accident.

Andréa Paradis était d'accord. De toute façon, s'il voulait qu'elle recommence à sortir avec lui, Luc devrait choisir un autre moyen de locomotion. En attendant de se procurer un hélicoptère ou un petit Cessna, il a opté pour l'automobile. La bonne vieille automobile.

Et avant de parader dans une Rolls ou, plus modestement, dans une banale Mercedes, Luc s'est trouvé une BMW. Une BMW usagée, bien sûr. Très usagée. Il a lu les petites annonces de *La Presse*. C'était l'affaire du siècle. Il a sauté dessus à pieds joints.

Le dernier samedi de septembre, nous tenions notre première activité de fond. Un lave-auto à la main devant le centre de loisirs de Bon-Pasteur. Et ce samedi-là, le premier client a été nul autre que Luc Robert. Il est apparu au volant de sa BMW. Il était content, Luc, très content de nous montrer sa nouvelle acquisition. Le silencieux était crevé, elle faisait un bruit d'enfer. Mais qu'est-ce que c'est, un bruit d'enfer, quand une BMW vous emmène au paradis ? C'est donc comme sur un nuage que Luc, qui était alors aux petits oiseaux, a éteint le moteur « toussoyeurs » de sa super bagnole devant la porte du chalet.

Elle était d'un beau blanc sale. Blanc et rouille à bien y penser. Pierre Jodoin, qui n'a pas encore pu réussir ses examens de conduite,

n'a pas manqué l'occasion de déverser son fiel :

— C'est pas facile, Robert. On dirait qu'on lave une passoire.

— Bien non, c'est plus facile. Il y a moins de carrosserie qu'il y a de trous, ai-je ajouté.

— Vous devriez me charger moitié prix, a conclu Luc qui commençait à en avoir plein son chapeau de nos farces plates.

Bon. On a exécuté notre boulot. Arroser l'auto malgré les plaintes de Stéphanie Lachapelle qui trouvait qu'on la prenait trop souvent pour cible. Il est vrai que son t-shirt mouillé lui collait si bien à la peau qu'à elle seule, elle nous a certainement attiré plus de clients masculins que nos petites pancartes au crayon feutre.

Ensuite, c'était le savonnage à la main. Les filles comme les gars, tout de suite, tout le monde s'est mouillé. Par chance, il faisait chaud. Plusieurs portaient leur maillot de bain. Personne n'était en habit.

Nous avons gaspillé un temps fou sur la BMW de Luc, que nous avons ensuite asséchée en espérant ne pas nous faire mal ou déchirer notre chamois sur les trous.

Il commençait à y avoir une file d'attente. Il avait mouillé toute la semaine et les gens voulaient profiter de notre travail.

Luc est monté dans sa voiture. Paf ! Le moteur n'a jamais voulu démarrer.

Il est ressorti comme une balle. Il a crié :

— Qui est-ce qui m'a joué un tour ?

Nous nous sommes tous regardés.

Personne n'a répondu. J'ai osé dire :

— Dis-moi pas que tu t'es encore fait passer un citron ?

— Je vais t'en faire, moi, un citron. Cette auto-là était en parfait ordre, il y a cinq minutes.

Luc a accusé Pierre Jodoin d'avoir arrosé son moteur. Ils auraient pu en venir aux coups. Finalement, la voiture bloquait la place et nos clients s'impatientsaient. Nous n'étions quand même pas pour rater notre voyage en France à cause de la BMW de Luc Robert. Ensemble, nous l'avons poussée. Pendant le reste de la journée, la célèbre auto est restée à côté du chalet, à peine en retrait. Chaque fois qu'il avait un moment libre, Luc essayait de la faire démarrer. Le moteur ne voulait rien savoir. Et il a fini par mettre la batterie à plat. À la fin de l'après-midi, la BMW n'émettait plus le moindre son contrariant. Elle était silencieuse comme une morte.

Une fois de plus, le malheur s'était accroché à la chemise de Luc. Mais ce n'était qu'un début. En cette journée de lave-auto, Luc s'était donné un rôle. C'est lui qui devait déplacer les automobiles. Dans un premier temps, Anik Vincent et Andréa Paradis arrosaient le véhicule. Ensuite, nous étions une dizaine à le savonner. Après un dernier rinçage, Luc devait avancer la voiture plus loin pour que dix autres

bipèdes l'assèchent.

Ce qui devait arriver arriva. Luc a accroché l'aile de la Ford Century de M. Picard, le propriétaire de la papeterie-tabagie-etc. Presque rien, en somme. M. Picard a eu plus de peur que sa voiture n'a eu de mal. Mais c'était assez pour que l'on cherche un autre chauffeur. Luc était humilié. Il n'aime pas plus les pannes personnelles que les pannes d'auto. On l'a recyclé dans le rôle d'essuyeur. Il a gueulé, chialé, dit que la France, ça ne l'intéressait pas. Et il a essuyé les autos sans les abîmer, ce qui devient parfois un exploit dans son cas. On n'a pas voulu le mettre sur l'aspirateur. Des plans pour que l'appareil tombe en panne.

Trente-sept mille dollars ! Des pinottes !

Et puis le chocolat a commencé à me sortir par les oreilles. Qu'est-ce que le chocolat vient faire là-dedans ? Simple. En octobre, il fallait vendre des tablettes de chocolat. Des tablettes de chocolat aux amandes.

Ma mère a sursauté.

— Toi, François Gougeon, si tu t'imagines que tu vas faire du porte-à-porte, tu te trompes.

— Comment je vais les vendre, dans ce cas-là ?

Ma grand-mère qui, cet après-midi-là, prenait le thé avec maman, a levé le doigt :

— Ton grand-père et moi, on va acheter la moitié de ta caisse.

Et ma mère de renchérir :

— Et nous, l'autre moitié.

C'est comme ça que je me suis mis à manger du chocolat à ne plus en voir clair. J'avais l'impression d'en avoir dans les oreilles, dans les lunettes, sur le nez. À la maison, personne ne voulait manger de chocolat. La caisse était pour moi en entier. Quand j'ai eu assez mal au cœur, j'ai fini par devenir un distributeur de chocolat gratuit. Je me promenais avec deux ou trois tablettes dans les poches ou dans mon sac d'école. J'en donnais à tout le monde. Luc m'a dit :

— T'es cave. Pourquoi tu les revends pas ?

Moi, faire du porte à porte ? Allons donc. Luc était dans les patates. Et je devais en convenir, j'étais gâté. Toute la famille s'est mise à me donner de l'argent pour mon voyage. On aurait dit que j'avais organisé un concours pour savoir qui m'en donnerait le plus. Je ne le crierais pas sur les toits, mais c'est quand même vrai. Je suis pourri.

Par chance, je n'ai pas hérité des sacs à ordures. Parce que, après les tablettes de chocolat, il a fallu vendre des caisses de sacs à ordures. Encore une fois, le salon mortuaire d'Omer Gougeon, le bureau de notaire de Marcel Gougeon, les maisons privées de ma mère et de ma grand-mère ont fait provision de gros sacs verts pour la prochaine décennie. Des sacs à ordures, nous en avons encore pour les fous

comme pour les sages. On pourrait recouvrir la maison au complet et la mettre à la poubelle sans que personne s'en rende compte.

Il y en a d'autres pour qui la vente n'était pas aussi facile. Anik par exemple. Elle n'a jamais pu vendre plus qu'une quinzaine de tablettes de chocolat. Même chose pour les paquets de sacs de polythène verts. Presque rien. Son tennis mangeait tout son temps. Son tennis et Patrick Ferland. Depuis qu'elle lui était revenue, il ne voulait pas la laisser d'une semelle. C'est un gars très possessif, Patrick Ferland. Si j'avais été plus possessif, Anik serait peut-être encore avec moi. Mais nous sommes tellement différents que ça ne pouvait pas marcher comme me le disait ma mère. Ma mère est souvent dans les patates. Même quand elle a raison dans certains cas, elle devient fatigante. On n'a pas le goût de lui donner raison. Elle le dit trop.

Pour en revenir à Anik, Diane Labelle lui a clairement signifié que sa participation aux travaux pour ramasser les fonds laissait à désirer.

— Ceux qui font pas leur part vont rester ici, c'est tout.

Anik avait la face longue. Ce qui lui fait bien quand même. Quel que soit son air, elle est jolie. Patrick Ferland devait jubiler. Il souhaitait certainement qu'Anik reste au Québec. C'est un égoïste de la pire espèce.

Caroline aussi éprouvait de sérieux ennuis. Surtout lors de la campagne des sacs à ordures. Avec son travail au vidéoclub, elle n'avait plus le temps de vendre sa quantité minimale.

— Laisse-moi faire, lui ai-je proposé.

C'est ainsi que j'ai fait du porte-à-porte. C'est ainsi que je suis arrivé face à face avec ma grand-mère. Parce qu'elle était en visite chez une de ses vieilles amies où elle était venue commérer au sujet du maire de Bon-Pasteur. Le maire de Bon-Pasteur-des-Laurentides avait fait une crise cardiaque. Il était mêlé à différents trafics de ventes de terrains... truc illégal. Il faut un bon cœur pour être bandit.

Mon père suivait le dossier de près. La réputation du maire pourrissait de semaine en semaine. Son cœur a fini par lâcher.

La mort du bonhomme apportait deux conséquences joyeuses aux Gougeon. Chacun prend son bonheur où il le peut... Et quand c'est du bonheur, on ne crache pas dessus.

Marcel, mon père, qui a toujours l'air d'une brosse à dents, est ainsi devenu candidat logique à la mairie.

Et mon grand-père, Omer, a fait des sous avec les funérailles. Il y a eu beaucoup de monde. Pas seulement des admirateurs, mais certains politiciens se sont présentés là pour vérifier si leur vieil ennemi politique allait être bel et bien enterré. Ils ne tenaient en aucune façon à ce qu'il revienne les asticoter avec ses combines louches.

Je n'avais fait de tort à personne. Même mon père, après la disparition du maire, s'est mis à faire du porte-à-porte. Disons que l'on

ne m'en a pas dit davantage.

Trente-sept mille dollars... des pinottes !

Et je me revois le soir du bingo. B-7, I-22, O-73... Quelle idée a bien pu me traverser l'esprit ? Pourquoi me suis-je proposé pour crier les chiffres ? Mais cela aussi a rapporté. Comme la présentation de notre pièce... ah ! mais ça, j'en parlerai plus loin.

Et puis je me revois encore. Le soir du souper au spaghetti. Je mets les pâtes dans les assiettes. Luc y verse une bonne louche de sauce à la viande. Il brasse l'immense chaudron avec un bout de rame. C'est délirant de le voir ramer dans la sauce à spaghetti. Et, pour couronner le tout, exactement comme il déposerait une cerise sur le sommet d'un sundae, il ajoute une petite tour Eiffel. Elle est faite en fromage. Elle fond sur le spaghetti. Les convives ne sont pas nécessairement contents. De quoi se mêle-t-il, ce sacré Luc ? Mettre une tour Eiffel sur du spaghetti ? C'est idiot. Il y a même ma grand-mère qui lui lance son assiette par la tête. Elle n'a pas apprécié qu'il lui glisse un piment fort sous les tomates.

Luc est rouge de sauce. Il fait quand même le clown. Il dit que Paris est une ville extraordinaire malgré ses rues en spaghetti. Grand-mère lui répond qu'il ne connaît rien de la Ville Lumière. Pourquoi parler de la Ville Lumière soudainement ? Ce n'est que dans les livres que les auteurs appellent Paris la Ville Lumière. Dans la vie, les gens l'appellent Paris et c'est tout. Ma grand-mère quand elle se mêle d'utiliser des expressions toutes faites !

La voilà qui s'étouffe. Elle a carrément avalé le piment. Elle a une bombe dans la bouche. Omer la retient. Il veut lui donner du vin. Elle cherche de l'eau. Grand-père ne désire pas qu'elle gâche le souper de spaghetti. Moi, j'espérais simplement que la famille ne participe pas à l'événement. Je trouvais qu'ils en faisaient déjà assez pour mon voyage. Mais mon père avait insisté. Ma mère aussi. Depuis quand voulaient-ils ainsi se mêler au monde ?

J'ai tout compris quand j'ai vu mon père serrer la main de la plupart des personnalités présentes. Il avait décidé de commencer sa campagne électorale sur ce pied-là.

Maintenant, Luc dit des bêtises à ma grand-mère. Il lui crie :

— Réveille-toi, Woody... réveille-toi !

J'ouvre un œil, un autre et un troisième. Notre car avance à pas de tortue dans la circulation des Champs-Élysées.

— Tu t'es endormi ?

— Non, non, Caroline. Je me suis juste assoupi. À peine assoupi. Luc rigole.

— menteur ! Tu dormais bien dur. Même que tu gigotais.

— J'avais mal à l'estomac. Mais c'est passé, maintenant.

— Des papillons, dit Luc en connaisseur. C'est le trac, c'est connu.

Tous les grands artistes ont un trac fou. Moi, si je ne me retenais pas, je me roulerais par terre. Mais je me tiens tranquille. Je fais comme si rien ne m'énervait. Je suis un grand artiste, moi aussi.

Pour le faire taire, Andréa lui montre des vitrines de magasins, des terrasses, des gens qui prennent le soleil. Il y a une éclaircie aussi soudaine que miraculeuse.

Moi, je trouve que toutes les femmes ont l'air pressé. On dirait qu'elles marchent rapidement vers... vers quoi ? Leur travail ? Leur coiffeur ? Leur auto ? Tout le monde est pressé. Nous, nous sommes pétrifiés dans la circulation. On aurait beau être pressés que nous ne pourrions rien faire. Je suis heureux que mon estomac ait cessé ses folies. Il n'y a rien de pire que quelqu'un qui tombe malade la première journée d'un voyage.

Je sors mon plan de Paris. C'est Pauline, ma mère, qui me l'a prêté. On aurait dit qu'elle me confiait un trésor. Ici, les rues sont vraiment anarchiques. Toutes croches. Elles se rejoignent, font des détours inutiles, tournent en rond. Sans plan, on pourrait se perdre.

Ce qui demeure intéressant dans les embouteillages, c'est qu'ils nous permettent de voir les choses. Autrement, quand on file comme des balles, on ne voit rien. Pas le temps.

— C'est encore loin, l'hôtel ? demande Caroline.

— Normalement, on devrait être là dans une dizaine de minutes.

— Il est quelle heure au Québec ?

C'est encore Diane qui répond :

— Un peu passé trois heures du matin. Il y a six heures de différence avec ici.

Six heures. Chez nous, tout le monde dort. Mon père ronfle un peu. C'est-à-dire qu'il ne ronfle peut-être pas. Il doit se contenter de siffler. Ma mère s'inquiète peut-être. Peut-être qu'elle ne dort pas.



Une fois à l'hôtel, on se fout éperdument du décalage horaire. Ceux qui ont un peu somnolé comme ceux qui n'ont pas dormi du tout ont les nerfs à fleur de peau. Ce n'est pas le temps de s'écraser quand on a Paris à portée de la main.

Diane Labelle prend la parole dans le hall de l'hôtel.

— Rendez-vous ici à quatre heures, cet après-midi. Pour le moment, vous êtes libres. Essayez de respecter ceux qui veulent dormir. Les autres, prenez vos cartes... et le numéro de téléphone de l'hôtel. Si jamais vous êtes mal pris, téléphonez... ou informez-vous, O.K. ?

Nous sommes quatre par chambre. On voit que des lits ont été ajoutés.

Je partage donc la 504 avec Luc, Pierre-Paul Bernier et Pierre Jodoin. Pierre-Paul est tranquille. Pierre Jodoin est agaçant. Et Luc, vous le connaissez. Il ne change pas.

Je ne sais pas ce qu'ils pensent de moi. Mais, en ce qui concerne le sommeil, nous sommes tous d'accord. Le décalage horaire, nous finirons bien par le rattraper.

Pour l'instant, nous descendons dans le hall de l'hôtel.

En attendant Caroline, Anik et Andréa, je vais prendre l'air. Notre hôtel se trouve dans la petite rue Casimir-Delavigne. Une rue minuscule. En regardant vers la gauche, on voit tout de suite l'Odéon. Ce n'est pas là que nous jouerons. L'Odéon, c'est un grand théâtre.

Je suis aussi émerveillé qu'un bébé à qui on donne du miel pour la première fois.

Tour Eiffel, bateaux-mouches, tempête au cœur et au cerveau

Touristes de fin de semaine

Samedi 7 mai et dimanche 8 mai

Nous avons l'air d'un groupe de jeunes touristes. Et nous sommes un groupe de jeunes touristes. Les gens prennent ordinairement leurs vacances après avoir travaillé, après les avoir méritées. Nous, à Paris, nous faisons exactement le contraire.

Pourquoi ? Parce que le festival se déroule officiellement du 9 au 15 mai. Les trois premiers jours étant consacrés à des ateliers, les quatre autres aux présentations des pièces des participants. Nous jouissons donc d'une grande fin de semaine de liberté.

— Liberté, comme nous le rappelle M^{me} Labelle, ne veut pas dire « ne rien faire ».

À Paris, il faut être réellement de mauvaise foi pour réussir à ne rien faire. Il y a tant d'endroits à visiter que le temps file sans qu'on le voit passer.

Nous nous divisons donc en plusieurs groupes. L'important, c'est d'être toujours au moins quatre.

Ce que nous remarquons d'abord, c'est que la capitale de la France fourmille de restaurants, de pâtisseries-boulangeries et de librairies. Les grands lecteurs en ont plein la vue et les gourmands parlent toujours la bouche pleine.

Mais il y a les innombrables lieux que le voyageur doit absolument visiter :

Le Louvre, peut-être le plus important musée du monde.

Notre-Dame de Paris, debout avec ses tours et ses cloches.

La tour Eiffel, symbole métallique de la technologie moderne.

Le Centre Georges-Pompidou, construction transparente dans un vieux quartier.

Nous n'avons que l'embarras du choix. Une fin de semaine, ce n'est jamais assez. ■

La vadrouille avait insisté pour mettre des noms de lieux. Je trouvais que ça faisait un peu « copiage du guide vert Michelin ». Mais il tenait à la chose.

— C'est pas tout le monde qui est allé à Paris. Oublie pas ça, mon homme. Je suis sûr qu'il n'y a pas le tiers de nos lecteurs qui y a mis les pieds. Et je suis généreux. Mais, quand tu nommes des lieux, tu fais rêver. C'est important de rêver, tu trouves pas ? Si tu donnes à rêver aux gens, ils vont venir manger dans ta main à la première occasion.

Ce n'est pas à moi que Clément Gauthier, l'homme de *L'Écho des Pays d'en haut*, va apprendre l'importance du rêve. Dans la nuit de samedi à dimanche, j'ai rêvé à... Anik. J'ai rêvé à Anik, moi qui pensais m'être débarrassé à tout jamais de ce rêve-là. Parce qu'il fait mal, parce qu'il est impossible... et aussi parce qu'il est doux, fou. Le rêve, c'est l'envers de tout ce qui rendrait la vie tranquille et sans goût. Anik m'embrasse... ce n'est pas vrai. Ce n'est plus vrai.

La tour Eiffel est un peu snob. Nous l'avons choisie pour étreindre notre samedi. La tour Eiffel est une grande snob. Et elle fait des promesses qu'elle ne tient pas. Il suffisait de monter en haut de la tour pour voir Paris au complet. Allez-y voir ! Le ciel est couvert, le temps humide. Il ne pleut pas tout à fait, il bruine. Une bruine tenace, confortablement installée pour la journée.

Avant d'y monter, il a fallu attendre presque une heure. Le temps que l'humidité assiège tranquillement nos vêtements et se faufile jusqu'à nos corps. Bon. Ça va, nous sommes des touristes. Il faut accepter les inconvénients du métier. Même si nous nous sentons plus Français que tous ces Anglais, Asiatiques, Hollandais, Allemands ou Africains qui nous entourent et qui sont même devant nous.

J'é mets une opinion :

— Les attractions touristiques françaises devraient aménager une entrée spéciale pour les Québécois. On est cousins ou on l'est pas.

Le temps est trop maussade pour que les autres me trouvent drôle.

Notre tour arrive enfin. L'ascenseur, qui n'a rien à voir avec les ascenseurs des édifices modernes, nous transporte en craquant vers le premier étage... puis le second. C'est normal que ça bouge comme ça ? Oui. Il ne faut surtout pas avoir le vertige. Je regarde ailleurs. Je pense à autre chose. Au sous-marin qui m'emportera un jour vers Honolulu ou le canal de Suez. Je ne connais pas grand-chose en géographie et je m'en moque. Je me perds sur les mappemondes.

Par contre, je saurais où trouver Paris sur la carte. Les yeux fermés, je pourrais planter une queue d'âne sur le derrière de la capitale de la France. Nous en avons tellement parlé en classe. Nous avons multiplié les recherches sur Paris. Nous avons vu des films tournés à Paris. Nous avons récité de la poésie d'Apollinaire :

Sous le pont Mirabeau coule la Seine
Et nos amours
Faut-il qu'il m'en souvienne
La joie venait toujours après la peine

De Jacques Prévert :

Je suis allé au marché aux oiseaux
Et j'ai acheté des oiseaux
Pour toi mon amour

de tant d'autres aussi qui ont aimé Paris. Nous avons lu des romans qui se passaient à Paris. Paris est devenu le fond de notre poche. Sauf que mes poches, comme celles de ce foutu Rimbaud, sont percées. Il me semble que j'ai tout oublié et que ce n'est pas moi qui visite Paris, mais bien Paris qui m'entraîne partout.

Tel que je l'avais promis, le soir de notre premier jour ici, même si j'étais complètement fourbu, même si je reniflais parce qu'une grippe me tenaillait – par chance, elle n'a pas vraiment pris racine –, j'ai téléphoné à la maison. Ma mère a décroché au premier coup. Elle s'est mise à pleurer comme si le fait de m'être rendu sain et sauf à Paris était la chose la plus émouvante du monde.

Moi aussi, j'ai senti mes yeux s'embuer. Je me suis tourné vers le mur. J'ai dit que tout était O.K. et qu'elle n'avait pas à s'en faire. J'ai ajouté que j'étais dans la même chambre que Luc et les deux autres. Bon. Je ne voulais pas brailler devant eux. J'ai réussi à me contenir. J'ai raccroché, soulagé, nerveux, tremblant. Je me suis écrasé sur mon lit. J'aurais voulu m'endormir instantanément. Je n'ai pas pu. J'étais trop crevé. Il m'a fallu une bonne heure pour revenir à la normale, si la normale existe.

À quatre heures du matin, je me suis réveillé. Les yeux ronds comme des pleines lunes égarées, je me suis demandé où j'étais, ce que je faisais ici, tout et tout. Je me suis posé beaucoup trop de questions. Deux heures plus tard, je creusais encore dans mon lit à chercher le sommeil qui n'était pas plus sous mon oreiller que dans la poche de mon pyjama tout neuf que ma mère m'a acheté pour le voyage. C'est là que j'ai compris qu'il y avait une chose qui me manquerait vraiment ici. Quoi ? La musique, voyons !

D'accord, j'ai mon baladeur. Mais un baladeur ne remplace pas la liberté. Je ne me souvenais d'ailleurs plus où je l'avais fourré. Et puis je ne voulais pas allumer. Je n'étais quand même pas pour commencer à emmerder tout le monde. Je me suis promis que la prochaine fois, je ferais plus attention. Il me fallait Chopin ou Bach ou Beethoven ou Schubert ou Mahler. Sans eux, j'étais un étranger. N'importe où dans

le monde, je devenais un étranger. Les oreilles sont importantes pour l'équilibre, dit-on. Quand les miennes n'ont pas leur part de musique, je ne sais plus où je suis et ce que je deviens.

Caroline, Pierre-Paul, Luc, Anik, Andréa et moi parvenons enfin au deuxième palier de la célèbre tour. Là, nous attendons Stéphanie Lachapelle qui a tellement chialé contre l'attente qu'elle a décidé d'emprunter l'escalier. Les genoux en compote, quand elle nous rejoint, elle rumine encore.

— Tu vas finir par me faire penser au Schtroumpf grognon, lui lance Luc qui décidément connaît ses classiques sur le bout de ses doigts.

— Toi, ti-kid kodak, ta yeule, O.K. !?

Nous comprenons immédiatement que l'heure n'est pas à la blague, mais idéale pour profiter du superbe point de vue qu'offre la tour Eiffel. Nous regardons de tous les côtés. Nous en faisons le tour. Le tour de la Tour, ça c'est étourdissant. On voit à peu près aussi loin que le fin fond de la brume. Les Français peuvent bien rire des Anglais et de leur brouillard. Devant nous, il y a du brouillard derrière lequel grouillent les merveilleux arrondissements de Paris. Mais les arrondissements, il faut les deviner.

Bon, on regarde les verrières nous montrant le célèbre Eiffel en action, du temps qu'il avait son bureau dans la tour. Et puis, il y a un petit film qui nous raconte son histoire. C'est bien. C'est parfait. Luc laisse sa caméra et commence à bécoter Andréa. Pendant une minute, nous respirons en paix. Il devient énervant à nous filmer partout. Mais le calme ne dure pas. Andréa n'est pas d'humeur aux embrassades. Dommage !

Tous les sept, nous descendons. En bas, tout près du pont d'Iéna patientent les bateaux-mouches. Des vedettes toutes vitrées qui offrent des visites commentées. C'est un moyen de visiter Paris par la Seine. On passe sous les ponts. Chacun a son histoire.

Une grande femme blonde au rouge à lèvres excessif commente le tout. En français, en anglais et en allemand. Dommage pour les Japonais. Ils sont pourtant nombreux. Ils forment des petits groupes nerveux, pleins de sourires, des petits groupes au langage incompréhensible. Et ils n'arrêtent jamais de jouer du kodak. Des maniaques !

Clic ! clic ! par-ci, clic ! clic ! par-là ! Et la photo de famille. Et le pont numéro 1. Et la deuxième photo de famille assise dans le bateau-mouche. Et la photo reprise avec celui qui a photographié la première. Et ça continue. Des souvenirs, en voulez-vous, en v'là. Et une photo de chaque pont. Le pont Neuf qui est le plus vieux, celui de Napoléon. Et une photo de la blonde au rouge à lèvres qui a une anecdote pertinente pour tout. Sa voix résonne dans son porte-voix. Son rouge à

lèvres me met les deux yeux au beurre noir.

Puisqu'il est question de couleur, je souligne que la Seine est brune. De l'eau vaseuse, la Seine. La rivière du Nord a l'air d'un ange intouché à ses côtés. Mais ça ne se compare pas. Il n'y a pas de bateaux-mouches sur la rivière du Nord, mais les mouches noires ne manquent pas. La Seine est vaseuse, mais qu'est-ce que ça fait ? C'est la Seine. La Seine où les amours reviennent. Si j'étais Prévert, Anik, je t'achèterais des oiseaux. Je me parle tout seul, au creux de ma tête. De l'extérieur, je suis touriste. Je regarde.

Je me demande quelle langue les Japonais préfèrent : le français, l'anglais ou l'allemand ? Je suis cave. Je me pose des questions inutiles. J'aime réfléchir pour rien. Les Japonais préfèrent sans aucun doute l'anglais. L'anglais, c'est la clé pour le monde entier. Ce n'est pas une raison pour ne pas parler le français, me direz-vous ? Pour nous, oui, mais pour les Japonais...

Mon père m'a étonné au sujet des langues. J'avais toujours cru qu'il mettait les anglophones sur un piédestal. Il aime tellement la langue de Shakespeare. De temps en temps, dans le salon, il lit *Hamlet* ou *Romeo and Juliet* dans le texte. Il mastique les répliques à la Oxford. Un jour, il m'a dit :

— Ce sont juste des exercices de diction.

Je ne l'ai pas cru. Parfois je joue l'avocat du diable farci aux petites crevettes. Quand j'ai vu qu'il allait bel et bien tremper dans la politique municipale, je me suis dit : « C'est le moment de mettre son nationalisme à l'épreuve. » J'ai voulu vérifier si mon père avait des couilles. Une façon de parler. Sans elles, je ne serais pas de ce monde.

Il y a des conflits linguistiques dans les écoles du Québec. En France, les conflits linguistiques n'en sont encore qu'à l'étape des juke-box. S'ils ne font pas attention, ils finiront bien comme nous autres. J'ai donc demandé à Marcel Gougeon, notaire qui a l'allure d'une brosse à dents :

— Pourquoi est-ce qu'on va pas à l'école en anglais ? Pourquoi on apprend pas tous l'anglais ? Me semble que ça serait beaucoup mieux. Il n'y aurait pas de problème. C'est vrai, plus de problèmes ! Tout le monde serait anglais et c'est tout. Hein, pourquoi on devient pas anglais ? Après tout, c'est juste une question de temps.

Mon père m'a regardé. Il a souri. Un moment, j'ai cru qu'il allait approuver tout ce que je venais de dire. Et je savais, moi, que j'étais le salaud qui lui avait tendu un piège. Un salaud qui voulait savoir si son père valait le coup. Mais Marcel Gougeon a souri. Puis il a dit d'une voix presque chantante, une voix calme que je ne lui connaissais pas :

— Pourquoi on vit pas complètement en anglais ? C'est simple, François. Pour moi, en tout cas, c'est très simple. On baisse pas pavillon parce qu'on rêve en français. Moi, je rêve en français. Toi,

François, est-ce que tu rêves en français ?

J'ai baissé les yeux. J'avais un peu honte sur le coup.

— Oui, je rêve en français. Mais tu m'étonnes, papa.

— Qu'est-ce qui t'étonne ? Que je rêve ?

— Oui, c'est en plein ça. Je pensais pas que tu rêvais, toi aussi.

Et les Japonais sur les bateaux-mouches ou aux Folies Bergère... entre leurs clic ! clic !, les Japonais, à Paris ou ailleurs dans le monde, ils doivent rêver en japonais. Parce que maintenant je pense que tout le monde rêve d'une manière ou d'une autre.

Mais nous, sur notre bateau-mouche ou ailleurs, on a encore la caméra de Luc qui nous tourne autour.

Et puis, devant moi, sur le petit banc de fibre de verre moulé, Anik est plus belle que jamais. Elle aussi écoute les commentaires de la fille au rouge à lèvres. Elle aussi, elle suit les manèges de Luc et les clic ! clic ! des Japonais.

Caroline appuie sa tête sur mon épaule. Pas pour longtemps. Quelques secondes à peine. Mais ça me gêne. J'ai peur qu'Anik se retourne et nous voit.

Caroline me serre la main.

— T'es plus le même depuis qu'on est ici.

Je hausse les épaules.

— Bien non. Tout est pareil. Y a juste que j'ai un peu le trac. Pas toi ?

— Un peu. Mais j'ai pas un aussi grand rôle que toi.

Mon rôle. Il me revenait à l'esprit. C'est vrai que j'avais des répliques. Et la pièce ? Qu'est-ce qu'ils en penseraient de la pièce, ces Français qui se croient nos cousins et qui imaginent des Indiens folkloriques à tous nos coins de rue et la neige éternelle sur nos montagnes ?



D'abord, Moins-Cinq avait proposé un *brainstorming*. Un *brainstorming* ça se traduit très mal. « Une tempête de cerveaux », ça fait plutôt dur. Certains appellent cela un remue-méninges. C'est mieux. Mais Diane Labelle n'a toujours parlé que de *brainstorming*. Il reste qu'il fallait unir nos vingt-cinq cerveaux pour penser sur la même longueur d'onde et inventer une pièce qui se tienne. Quelque chose qui soit montrable. Présentable. Que des gens seraient en mesure de comprendre, qu'ils vivent à Paris ou ailleurs. Et, en même temps, quelque chose qui nous représente vraiment, qui soit nous avec tout ce qu'on a dans la tête et sur la patate.

Nos débuts ont été cafouilleux. Personne n'osait trop parler de peur de se faire dire qu'il est complètement hors du sujet ou, plus

cruellement, que ses idées sont inintéressantes. Ou encore pire, passées de mode.

Il fallait que quelqu'un d'expérience prenne la parole. C'est pour ça que Pierre-Paul Bernier, lui qui s'occupe de la ligue d'improvisation, a décidé de se lancer tête première, ce qui est une façon de parler évidemment, dans le *brainstorming*.

— Pourquoi on se trouve pas un titre ? Quelque chose qui fasse image ! Quelque chose qui nous inspire !

Mollement, on a tous approuvé. En tout cas, on n'avait rien contre. Quelques-uns ont même murmuré :

— Moi, ça me dérange pas.

Une phrase qui prend parfois des allures de tic. Diane Labelle a sursauté.

— Quand même ! On demande des opinions, pas des approbations à tout ce qui passe. Si ça vous dérange pas de jouer n'importe quoi, si ça vous dérange pas d'aller à un festival de théâtre étudiant à Paris, si y a rien qui vous dérange, on est aussi bien de rien faire du tout.

Là, j'ai cru que je pouvais sauver les meubles :

— Je trouve que Pierre-Paul a une bonne idée. Si on commence par un titre, on va pouvoir se donner un élan et...

— Je suis pas certaine du tout que ce soit la meilleure façon de commencer, a dit M^{me} Labelle en me coupant la parole.

Si quelqu'un était enthousiaste, c'était bien elle.

— Ça sent un peu la ligue d'impro, vous trouvez pas ? S'obliger à partir d'un sujet, ça peut devenir limitatif, non ?

Les cinquante yeux se sont regardés. Les vingt-cinq cerveaux se sont mis en branle.

Simone Rouillard a dit :

— C'est vrai qu'on est mieux de pas se limiter à un titre. Il faudrait creuser plus loin, plus profondément et...

Stéphanie Lachapelle a profité de l'occasion pour dire à Simone qu'elle était pas mal *heavy* et qu'on n'arriverait à rien. *Heavy*, c'est une autre expression de la même famille que *brainstorming*. Ça devient boiteux quand on se mêle de la traduire.

Luc en avait déjà assez entendu :

— Si on creuse trop profond on peut finir sérieux comme des papes. Je trouve qu'il faut rire. Faut faire un *show* drôle.

— Ça empêche pas de dire des vérités, ça.

C'est Andréa Paradis qui lui répondait. Ils commençaient à peine à se réconcilier. Mais c'était encore fragile. L'accident de moto et le côté Ti-Jos-Connaissant de Luc tapait souvent sur les nerfs d'Andréa.

Encore une fois, en vrai héros, j'ai voulu sauver les meubles.

— Reste que, si on prend le temps de trouver un titre, c'est une façon de creuser et de trouver le sujet et ses limites en même temps.

Là, il y a un silence qui s'est abattu comme un chêne qui tombe de toute sa hauteur. On m'a regardé. Qu'est-ce que je voulais dire exactement ? Moi-même j'aurais été en mal de l'expliquer clairement tant leurs yeux de poissons morts me tombaient sur le cœur.

— Bon, O.K., laissez faire, j'ai dit.

— Au contraire, c'est vrai qu'un titre le *fun*, ça part bien une histoire.

Anik m'approuvait. Bon, j'étais aux as. Pierre-Paul et moi nous n'étions plus seuls.

Nous nous sommes donc mis à nous lancer des titres par la tête. Tout ce qui nous traversait le citron, on le mettait sur la table, quitte à se faire démolir, à se reprendre, à recommencer. Nous cherchions « quelque chose » qui ait de l'effet, « quelque chose » qui crée un impact, « quelque chose » qui nous ressemble et qui dise « quelque chose ». Luc a proposé le titre : *Est-ce qu'il nous reste encore quelque chose à faire ?*

— Trop long ! a répliqué la majorité.

D'autres ont enchaîné. Il y avait des titres quêtaines, des titres timides (*Laissez-nous une chance*), des titres baveux (*Ma cour et mes belles bébelles*), des titres poético-rose bonbon (*Tendre Jeunesse*), le titre de Stéphanie Lachapelle (*Ça mène à rien*). Des clichés qui ressemblaient à des titres qui existaient déjà. J'ai même proposé :

— Pourquoi on appelle pas notre pièce *Le Dernier des raisins ?*

— Ça serait bon pour un monologue, ça.

— Pourquoi on demande pas à Woody de faire un monologue et puis qu'on l'accompagne pas en France pour l'applaudir ? a ajouté Luc qui est toujours génial comme une tranche de bacon ratatinée.

— Non, mais on pourrait raconter le voyage d'un paquet de jeunes. Ça pourrait s'appeler *Y a-t-il un jeune dans cet avion ?*

— Bien non, ça poignerait pas. Faut quelque chose de plus *punché*.

À force de mêler les titres et les flashes, nous avons fini par avoir mal au cœur. C'est toujours ce qui arrive quand il y a trop de crème fouettée. Je ne sais même plus qui a crié :

— Pourquoi on appelle pas ça *Crise de cœur ?*

C'était trop vieux. Alors *Crise de cœur* est devenue *Crise de cœur junior... Crise de cœur en la mineur...* et puis, ça s'est transformé en *Cris du cœur* pour aboutir à *Christ de cœur*.

Nous défoulions. Les titres s'alignaient et résonnaient comme des tambours qui roulent entre les pattes d'une foule.

Le plus drôle était peut-être de constater que tout ce qui nous sortait de la tête parlait du cœur. Nous étions devenus les spécialistes des affaires de cœur. C'est peut-être pour ça que quelqu'un a dit :

— J'ai un bon titre : *Trucs de cœur*.

— Non. *Trac de cœur...*

— C'est ça, pour qu'on change de *track* de temps en temps.
La tête me tournait. J'ai annoncé comme un joueur de cartes :
— *Craque au cœur.*

La Craque au cœur. Ça faisait image. Ça satisfaisait tout le monde. Les sérieux imaginaient un gros cœur craqué. Les drôles voyaient une craque, comme on dit pour une *joke*, une farce ou un gag. La gueule fendue jusqu'aux oreilles... tellement que le cœur craque.

Une craque qu'il fallait maintenant remplir d'idées, de scènes, de jeux, de drames, d'imagination. De tout ce qui fait notre vie. De tout ce qui nous différencie du monde des adultes.

Une craque qui ne s'est pas remplie très rapidement. Chacun voulait peut-être mettre du cœur à l'ouvrage, mais nous n'étions vraiment pas capables d'inventer un *show* en chœur. Nous nous cherchions.



Nous cherchons Le Petit Prince. C'est un restaurant, pas le garçon au long foulard qui, dans le livre de Saint-Exupéry, tente d'apprivoiser un renard. Le Petit Prince est caché, rue Lanneau, dans le Quartier latin. Ma mère m'a griffonné le nom de ce restaurant sur un bout de papier. Elle l'avait beaucoup aimé. Mais, le dimanche, le Petit Prince doit s'ennuyer de sa rose. Il ferme boutique. Et puis, le menu à la porte nous fait dresser les cheveux sur la tête. Ce n'est pas tout à fait un restaurant pour des étudiants. Ma mère ne fait pas les nuances. Pour elle, les francs, ça doit être des pinottes.

Nous nous ramassons plus loin, dans un restaurant qui n'a rien de princier. À part ses garçons qui se prennent pour des rois. Ils n'aiment pas travailler le dimanche. Ils n'aiment pas servir une table de sept où chacun calcule ce qu'il a les moyens de manger. Ils n'aiment pas transporter des assiettes pleines de nourriture. Andréa demande à celui qui nous bouscule à sa manière :

— Vous aimez pas les Québécois, je pense ?

— Mais non, répond le garçon d'une voix brève et haute. Nous aimons votre accent. Nous vous adorons.

Et il nous lance presque nos assiettes par la tête. C'est à peine s'il ne les dépose pas pêle-mêle au milieu de la table en nous disant :

— Débrouillez-vous, bande de caves !

Quoi que l'on fasse, on n'est jamais assez rapides pour attraper son rythme. Quand le garçon demande :

— Potage parmentier ?

Ce n'est pas le temps de se demander qui était Parmentier et si c'est vraiment la soupe qu'on a commandée. Il faut lever le doigt et vite. Sinon c'est la gueule de bois. Un garçon ici n'a pas le temps de niaiser.

Finalement, notre garçon n'aime pas rédiger sept additions. Il en fait une seule pour la table au complet et nous convie à nous arranger avec nos troubles. Pierre-Paul Bernier sort sa calculatrice.

— Quinze pour cent de service divisés par sept...

À Paris, le dimanche est tranquille, le Louvre est gratuit et les amoureux vont deux par deux. Nous sommes sept. Dans le Louvre, par exemple, qu'il faudrait des semaines pour visiter vraiment, nous sommes sept à regarder *La Joconde* de Léonard de Vinci sourire derrière son écran de verre.

Plus loin, Pierre-Paul, qui joue à rêver d'être comédien mais fait des dessins fabuleux dont il ne parle jamais, me dit :

— On se sent petits, tu trouves pas ?

— C'est vrai.

Je rentre la tête dans les épaules. J'imagine par bribes tous ces gens qui nous ont précédés sur la planète. L'histoire nous écrase. La peinture, c'est la couleur de l'histoire. Nous sommes bien petits mais, au fond, comme ceux qui ont passé ici avant nous, on a un cœur qui bat. Un cœur qui bataille. Le mien qui laisse grandir des rêves dans mon sommeil, qui me pousse encore vers Anik et qui repousse Caroline, doucement... comme si je devenais indifférent. On est petits, tout petits.

Trous de mémoire

Jours d'ateliers

Lundi 9 mai, mardi 10 mai et mercredi 11 mai

Le moment de travailler vient de sonner. Tous les matins, nous nous levons à 7 h 30 et nous nous réunissons dans le hall de l'hôtel. Là, il y a l'appel par numéro. Le 8 est toujours présent, c'est le mien.

Tous les jours, nous devons nous rendre au théâtre Raymond-Queneau qui est situé dans le 7^e arrondissement, boulevard Raspail. Petit théâtre de rien du tout et à moitié rénové. On pourrait croire qu'il hésite beaucoup à changer de peau, à perdre sa poussière et ses odeurs du temps qui s'est éclipsé. Ce n'est pas toujours les locaux qui comptent mais plutôt ce qu'on y fait.

Ensemble, nous assistons aux ateliers donnés par les autres troupes. Nous remarquons surtout que les professeurs français dirigent leurs élèves avec une main de fer. Ils sont beaucoup plus sévères que M^{me} Labelle. Ils s'appuient aussi sur des textes très classiques. Ils travaillent de longues tirades en vers de Racine ou Corneille, quelques scènes de Molière, du Feydeau, un extrait de Courteline. Bref, des morceaux choisis dans le répertoire. Nous pourrions nous croire à une autre époque. Les jeunes n'ont pas la chance de prendre beaucoup d'initiatives, comme si tout avait déjà été fait depuis longtemps et que chacun devait se conformer aux modèles anciens.

Le mercredi, quand vient notre tour de travailler, les observateurs notent que nous « faisons vraiment dans le moderne et l'improvisation ». Est-ce un défaut ? Ils trouvent également que Diane Labelle nous laisse une immense liberté. Est-ce un mal ? Non. Les autres responsables de groupes notent cela avec le sourire le plus indulgent qu'ils peuvent inventer.

Quand j'ai eu mon trou de mémoire, ils m'auraient certainement crié ma phrase par la tête.

Pour nous, ces ateliers sont surtout intéressants parce qu'ils nous permettent de côtoyer d'autres

jeunes. Jusque-là, Paris était beau mais relativement vieux. Maintenant, des participants de notre âge nous communiquent leurs idées. Ils trouvent qu'au Québec, nous jouissons d'une liberté infinie. Ils nous envient. ■

Ils ne connaissent pas l'envers de la médaille. Ils ne savent rien de Clément Gauthier. S'ils voyaient avec quelle grossièreté cet homme peut bousiller votre texte. Il tenait tellement à démontrer à ses lecteurs que le Québec est la terre de la liberté et de la création, qu'il s'est ingénié à tordre mes mots.

— On est chanceux et on le sait pas, s'exclame-t-il de sa voix de stentor. Si on s'en rendait compte, ça serait un gros « plusse » pour notre développement. On perdrait nos complexes.

Complexes qu'il n'a malheureusement jamais eu l'idée d'avoir.



Ils sont trois. Deux gars, une fille.

Le grand blond, c'est Bertrand. Un fil, ce gars-là, un fil presque trop élancé. Moi qui n'ai rien d'un haltérophile, je prends l'allure d'un bonhomme Michelin à côté de lui. On dirait un don Quichotte en vacances. Alice est une vraie fille. Je veux dire par là qu'elle porte des boucles d'oreilles et des *runnings* très spéciaux rose et jaune.

Quand Anik veut savoir où elle a acheté ses *runnings*, elle apprend que le mot « running », ici, ne signifie rien. Pour parler de souliers de course, ils utilisent le mot « baskets ».

Il y a enfin Danielle. C'est une fille, ce garçon-là. Plus costaud que Bertrand, presque aussi grande et les cheveux en brosse. Tous trois font partie de la troupe d'un lycée parisien. Ils terminent leurs études secondaires, eux aussi. Ils aimeraient se procurer une copie du texte de notre pièce. Je leur dis :

— Pourquoi vous voulez ça ? Vous savez même pas si c'est bon.

— On est collectionneurs, répond Danielle. On s'en fout que ça soit bon ou pas.

Elle pourrait impressionner n'importe qui. Je joue celui qui ne l'est pas.

— On va vous en laisser un exemplaire avant de partir.

En disant cela, je ressens un coup au cœur. On connaît des gens depuis moins de cinq minutes que l'on parle déjà de départ.

Luc, selon sa bonne vieille habitude, s'est mis à les filmer en notre compagnie.

— Ça va faire plus réel, dit-il. C'est important de voir quelques Français dans un vidéo qu'on fait en France.

— Il est toujours comme ça, votre mec ? demande Danielle.

— Il aime jouer au cinéaste.

Bertrand rit. Il me fait promettre de ne pas les oublier au sujet du texte. Je promets.

— Alors on va bouffer ? demande-t-il à ses deux acolytes.

— Ouais... répond Danielle.

Luc range sa caméra.

— Et nous, où est-ce qu'on va ?

— Avec nous si ça vous chante.

Et c'est ainsi qu'on a mangé une pizza comme il s'en fait là-bas. Une pizza qui ressemblait pas mal aux pizzas de chez nous. Et, au-dessus de la pizza, on a discuté comme on discute n'importe où, comme on discute quand on est ailleurs. On a comparé nos petits mondes. Et nous avons compris que nous étions beaucoup plus Américains que nous ne l'avions jamais cru. Et eux, ces Français, ils semblaient nous envier. Nous avons dû convenir que les pizzas, aux États-Unis, ressemblent vraiment aux pizzas de Paris, du Québec et de partout.



Il y a des gens qui, avant même de partir en voyage, tentent de planifier tout ce qu'ils vont faire. Ils s'imaginent qu'ils vont manger une poutine sur les Champs-Élysées. Ils se mettent un doigt clans l'œil. Les Français n'ont aucune connaissance de la poutine, pas plus qu'ils ne savent qui est le meilleur prof de français de tout le Québec. Moi, je la connais. Elle s'appelle Diane Labelle.

Je me suis rendu compte que Diane avait une tête sur les épaules. Que ce soit pour organiser le voyage ou nous faire inventer la pièce. Dans ses amours, ça doit être la même chose. Il suffit de la voir avec son grand ébéniste de mari, Jacques Garand. Je dis cela parce que moi, j'ai toujours l'impression d'être à côté de la *track*. J'ai le cœur tout mou. Battant, courant, fouinant, fouillant. J'ai le cœur d'un chien qui cherche. Il sent quelque chose tout près... de l'amour, du bonheur, n'importe quoi. Quelque chose qui pourrait mettre sa vie à bord d'une fusée pour l'envoyer au diable vauvert. Alors je cherche, je m'affole. J'ai le cœur-girouette, plein de vent, échevelé, cave, maniaque, aveuglé. Il lui faudrait des doubles lunettes et de la crème fouettée dessus. Sans oublier la cerise.

J'ai le cœur en expédition. En route pour un *nowhere*. Je suis prêt à partir pour n'importe où. Je suis prêt à essayer la lune ou les temps futurs. Je suis même prêt à me transformer en homme des cavernes, en homme-grenouille ou en nouille. En fait, je ressemble au personnage multiforme que nous avons inventé dans notre pièce. Nous sommes vingt-cinq à lui donner vie, à le manipuler, à l'articuler. Nous

sommes vingt-cinq pour faire un humain super-jeunesse, multisexe et plein de sève, de sang, de vie et de chants.

J'ai le cœur craqué. J'ai une craque au cœur. C'est par là qu'entrent toutes les amours que je peux désirer. Parce que j'ai beau me lamenter autant comme autant, j'avoue que j'aime le monde. J'aime les gens. J'aime la vie. J'aime surtout les filles. Les filles... mais laquelle ?

Par la craque de mon cœur, tout entre, tout peut entrer. La vie avec ses vents, ses musiques, ses visages. La vie en avion, avec son ciel, ses nuages, ses pluies qui font que la terre sent bon, que l'air emplit mes poumons, que l'eau coule sous les ponts avec passion.

C'est aussi par la craque de mon cœur que tout déborde. Parfois je crie comme j'ai mal de ne pas être beau, d'être si gauche dans mes mouvements, de faire rire quand je voudrais être sérieux ou faire réfléchir les autres. Bien que je me demande qui je suis pour espérer faire réfléchir les autres. Je suis bougrement prétentieux. Au fond, je suis peut-être mieux de faire rire, un point c'est tout.

C'est par la craque de mon cœur que je me montre la tête. Que je montre l'intérieur de ma tête pour autant qu'on peut montrer ce que l'on pense sans écœurer tout le monde. C'est par la craque de mon cœur que je peux crier, chanter, glapir, aboyer, flamber, enfler, souffler, dessiner, giguer, me mordre et rebondir, trampoliner jusqu'à plus tard.

Tout cela pour me justifier. Tout cela surtout pour dire que j'ai un affreux trou de mémoire. Un trou de mémoire total. Le crâne lessivé. Blanc. Javellisé devant les lampes de poche qu'allument mes complices. L'esprit lavé par cette lumière grandissante. Les mots que je connais par cœur, les mots que je sais pour les avoir tricotés, les mots qui devraient paraître naturels et justes, les mots ne viennent plus.

Mais ils ne sont pas seuls. Les gestes aussi me semblent à l'autre bout du monde. Je ne sais plus ce que je dois faire. Et je reste figé, pâle, piétinant sur place.

— Complètement con, ce mec, comme le dirait Bertrand, le copain français rencontré lundi.

— Qu'est-ce qui va pas, François ?

Rien. Je secoue la tête comme si je cherchais à retrouver un peu de ma concentration perdue. Depuis quelques jours, elle n'a jamais été là. Je devrais dire tout, Diane. Tout, tout et tout. Le pays ici. Je n'ai pas assez de mes deux yeux pour tout voir. Je voudrais fouiner partout mais je n'ai pas le temps. Ce qui est une façon de parler. Ce n'est pas que je n'aie pas le temps, c'est que je suis parfois emporté par le courant des autres. Quand Luc a le goût de voir Notre-Dame de Paris.

— Tiens, Woody, tu pourrais monter dans le clocher et jouer Quasimodo. Ça serait drôle.

Bien non, je pense... mais non, ça ne serait pas drôle. Je ne

jouerais pas Quasimodo, le bossu affreux de Victor Hugo. Je ne peux pas jouer Quasimodo. Je suis un Quasimodo vingtième siècle. Moi aussi, je suis sourd à tout ce qui passe autour de moi. Moi aussi, j'entends constamment des cloches folles. Moi aussi, je suis amoureux.

L'amour est la pire chose qui peut vous tomber sur la tête. Je me trompe. En fait, l'amour vous coupe la tête. Je n'ai jamais vécu sur une ferme. Mais ma mère y passait ses vacances d'enfance, chez un de ses oncles. Et elle m'a raconté. Elle a vu une poule se faire décapiter d'un coup de hache. Le pauvre volatile, à cause des courants électriques de ses nerfs, courait vers nulle part, tournait en rond, se débattait pour rien. Quelques secondes qui devaient ressembler à trois éternités.

Elle refusait de mourir. Les poules doivent être amoureuses de la vie.

Moi, je ne sais plus où donner de la tête. Pourquoi Anik me semble-t-elle si belle depuis que l'on a quitté Mirabel ? Pourquoi son image me poursuit-elle partout dans les petites rues qui ont vu tellement d'amours ? Pourquoi ai-je continuellement envie de lui raconter ce que je vois, ce que je sais sur ce que je vois ? C'est l'absence de Patrick Ferland ? Peut-être.

À la pizzeria, j'avais l'envie folle de laisser ma main voyager dans ses cheveux. Et je l'ai fait. Caroline n'était pas avec nous. Elle abandonne peu à peu la partie. Est-ce que je suis lâche de ne rien lui dire ? Caroline n'étant pas là, je ne pouvais pas la blesser. Le geste le plus anodin détruit parfois les autres. Mais elle aurait été là que ma main aurait accompli le même rite. Un geste en apparence gratuit, fait en passant, fait en riant... mais qui demeure un besoin de toucher.

Et mardi matin, avant l'appel, Anik et moi, dans le hall de l'hôtel. Avec les autres, la pièce est encore plus minuscule. Nous, nous étions dans un coin, comme seuls tous les deux, par hasard. Non, pas par hasard. Parce que je le voulais, parce que je l'avais désiré.

Je me suis mis à griffonner une carte postale. Anik m'a dit :

— Tu écris ?

— Oui. Je sais pas trop quoi dire. Une carte c'est en même temps trop petit pour aller très loin et trop grand pour des banalités. J'écris parce que je suis obligé. Faut que mes parents aient des nouvelles. Même si j'arrive avant mes cartes. Il faut qu'ils soient assurés que j'ai vraiment pensé à eux. C'est fou comme ça.

J'ai laissé passer un moment. Un long moment. Je savais bien quoi dire, mais je me demandais comment le demander naturellement.

— Toi, tu écris pas ?

— Pas capable. Ni à la famille, ni à personne.

C'était clair. Il me semblait en tout cas.

On recommence la scène. C'est mieux. Je reprends mon

personnage-caméléon. Après avoir parlé aux trois Français, hier, j'ai l'impression qu'on ne parle pas de la même chose. Je me trompe peut-être. D'ailleurs, je me trompe sur toute la ligne. Vite rallumez les lumières de la salle que je me retrouve. Mais non, je suis le caméléon parlant, le caméléon bougeant, le caméléon de *La Craque au cœur*.



N'importe quoi pour faire rire. Ou tout pour faire pleurer. Nous patauguions encore. Nous avons pataugé pendant des semaines à chercher une voie carrossable, à chercher une manière d'exprimer, un style, un cri.

D'abord en formant de petites équipes. En s'inventant des scènes à la manière de... Molière, Jules Romain, Woody Allen, Feydeau, Tremblay. Cela supposait des lectures. Plus nous lisions, plus nous nous embourbions. Mais Diane avait la patience de ceux qui voient miroiter des lumières fragiles dans la nuit, aussi lointaines soient-elles. Bientôt, même le titre, *La Craque au cœur*, nous pesait.

L'époque était au pessimisme. Avec la vente des chocolats, la soirée de danse et le pyjama party, nous avions plus d'argent en caisse que d'idées potables sur le papier. Mais Diane savait attendre. Elle savait surtout que c'étaient nous-mêmes que nous avions à combattre, notre peur d'être jugés, notre peur de passer pour des épais, des trop sensibles.

N'importe quoi pour faire rire. Ou tout pour faire brailler.

Certains étaient prêts à exécuter les pires pitreries, d'autres voulaient sérieusement traiter du suicide. De quoi se tirer une balle dans la tête ou se faire lécher les pieds par une chèvre.

Longtemps, il y a aussi eu les blocs de marbre. Tous ceux, comme Stéphanie Lachapelle, qui racontent à tout bout de champ que ça ne se réalisera pas. Ils répètent cela avec beaucoup d'assurance. Ils participent mais restent sur la défensive. Aussi difficiles à déplacer que des gros tas de marbre. MARBRE, il ne faut pas faire d'erreur de prononciation.

Et puis, un jour, sur une feuille à dessin, il a bien fallu inventer des personnages. Chacun le sien. Chacun son personnage mais pouvant faire partie d'un ensemble un peu homogène. Homogène, ça veut dire qui se ressemble, qui se dirige vers le même but. Dans *Terre des hommes*, Antoine de Saint-Exupéry écrit ceci :

Liés à nos frères par un but commun et qui se situe en dehors de nous, alors seulement nous respirons et l'expérience nous montre qu'aimer ce n'est point nous regarder l'un l'autre mais regarder ensemble dans la même direction.

Eh bien, nous ne devons pas nous aimer beaucoup. On regardait partout sauf dans la même direction.

Ça devenait du défolement collectif. Simone Rouillard se voyait en fée des Étoiles. Luc, selon sa bonne vieille habitude, rêvait d'être un motard. Et, quand on lui demandait :

— Bon. D'accord, Luc. Mais qu'est-ce qu'il va faire ton motard ?

Il ne répondait rien. Il tombait en panne. Il s'imaginait qu'il suffit de se présenter sur une scène avec les cheveux gominés, les jambes arquées comme s'il avait été à cheval sur une moto, dans un tintamarre infernal de moteurs qui rugissent pour que tous les spectateurs tombent dans les pommes.

D'autres croyaient en la vertu des musiques des groupes à la mode. Il suffisait de faire jouer un bout de U2, de Depeche Mode, de The Box ou de INXS pour que les spectateurs n'y voient que du feu.

— Le problème, c'est que c'est pas ces groupes-là qui vont donner le spectacle, mais vous autres.

Diane avait raison. Mille fois raison. J'ai même osé ajouter :

— Ouais. Et puis, c'est du théâtre qu'on va faire. Pas un *show* de chansons.

— On sait bien, toi, tu voudrais qu'on mette juste de la musique classique.

C'est Anik qui venait de parler. Anik qui ne disait rien, Anik qui ne voulait pas jouer dans la pièce. Anik qui voulait se consacrer à la fabrication des costumes. Parce que c'était Anik, justement, et surtout parce que je l'avais tellement aimée, j'ai dit :

— Pourquoi pas de la musique classique ? Ça ferait pas de tort à personne d'en entendre un peu. Et puis, toi, tu t'en fous, tu vas travailler sur les costumes.

— Minute, Woody ! Si on n'a plus le droit de parler, maintenant, c'est autre chose. Je suis pas là pour tricoter des affaires aux comédiens, moi. Je suis là pour dire ce que je pense aussi.

— Parle plus souvent, on va savoir ce que tu penses.

J'écoutais ce que j'étais en train de dire et je me demandais pourquoi je parlais ainsi. Tout cela m'échappait, tous ces mots-là dépassaient ce que je pensais vraiment. Tous les autres, qui connaissaient notre histoire, n'osaient pas se mêler à la conversation. Le silence se fit, pesant, lourd comme une tête qui tombe de sommeil. Et j'avais justement le goût de tomber endormi pour me réveiller une dizaine de minutes plus tard et faire mine d'avoir parlé dans mon sommeil, de ne pas être responsable de ce que je venais de dire.

Pourquoi ?

— Peux-tu m'expliquer pourquoi j'ai dit ça ?

C'est ce que je demandais à Caroline quelques minutes plus tard

devant le sandwich que je grignotais sans appétit dans le bruit et la musique collante de la cafétéria.

— Ça doit être parce qu'elle t'a déjà fait mal.

— C'est pas une raison pour s'arracher les yeux.

Je m'en voulais. Terriblement. Je me détestais.

J'ai continué à me détester davantage quand j'ai entendu tous les racontars qui circulaient à mon sujet.

— Il veut être le chouchou de Moins-Cinq !

— Il veut que tout soit fait à son idée !

— Woody est amoureux du prof.

— Maudit François. Il laisse jamais les autres parler.

Pourtant tout cela était faux. Pas tout à fait, mais presque entièrement faux. Je ne voulais que participer. En fait, je voulais que tout fonctionne, je désirais qu'on monte un spectacle dont je n'aurais pas honte. Je pensais aussi qu'un *brainstorming* était un endroit où on pouvait s'exprimer librement. J'espérais m'exprimer.

D'autres profitaient des *brainstormings* pour roupiller un peu. Si on leur avait fourni un oreiller, ils auraient été satisfaits. Il ne leur manquait que le soleil et la botte de foin.

D'autres se laissaient entraîner au fil des idées. Ils attendaient que quelque chose de génial se passe, comme si le génie tombait du ciel soutenu par un parachute arc-en-ciel.

Moi, le spectacle m'intéressait. Le voyage aussi. Paris.

J'aimais que Diane nous fasse entendre des chansons françaises, de ces vieilles chansons qui se promènent sur les quais. J'aimais aussi quand elle nous proposait des livres à lire. J'ai lu par hasard *Le Manuel de Saint-Germain-des-Prés* de Boris Vian, le premier des vrais fous. Sans oublier Jacques Prévert qui pouvait apparaître n'importe où, la cigarette collée aux lèvres, prêt à raconter d'une voix calme un de ses poèmes tout en clins d'œil où les hommes ressemblent à des baleines un peu gauches dans la rue d'aujourd'hui et où les enfants qui rêvent ont raison de tout. Parce qu'ils volent comme les oiseaux qui deviennent des porte-plume au-dessus de la niaiserie humaine.

Je raconte tout ça. Je me plains. J'étais une victime aux larmes de crocodile. Nous nous sentions tous victimes d'être impuissants à inventer quelque chose qui nous séduise.

Petit groupe d'élèves cancre et entêtés, nous étions en train de nous livrer une petite guerre personnelle. Des petites guerres personnelles. Il a fallu partager les rôles.

Finalement, je ne sais plus qui a eu l'idée du mur plein de trous d'où sortent les souvenirs du personnage principal qui se cherche.

— Et pourquoi pas deux trous, comme deux yeux ? ai-je demandé.

— Oui, a ajouté Luc. Deux yeux avec des lunettes.

— Et si le mur était un gros cœur.

- C'est ça, un cœur à lunettes.
- Avec un œil pour le passé.
- Un autre pour le futur.

Nous commençons à vibrer sur les mêmes cordes. Le présent commençait à ressembler à un projet, à tout ce qu'on lance devant soi, à tous les ponts que l'on tend et qui vont nous aider à marcher et à vivre.

Parfois nous philosophions comme des crétins qui inventent le monde. D'autres fois, nous devenions des fous. Toujours un peu surréalistes.

Je nous vois encore. Nous étions tout petits, tout petits avec notre imagination, nos idées, nos tics et nos clagues. Mais nous avançons. Comme au cinéma, nous saurions bien grossir, devenir des gros plans terribles. Diane croyait en nous.

C'est dans le délire que nous avons inventé notre pièce. Notre vie rapiécée avec sérieux et humour, avec nos bonheurs et nos malheurs, avec tout ce que nous gardions en dedans de nous et que nous osions enfin lancer aux quatre vents.

Il n'y avait plus de personnage principal. Ou plutôt il y en avait un.

Mais il y avait vingt-cinq têtes, vingt-cinq lampes de poche pour s'éclairer et éclairer les autres têtes, vingt-cinq escabeaux, sur lesquels nous pouvions nous élever ou derrière lesquels nous pouvions faire mine de nous dissimuler. Vingt-cinq fois notre personnage était vêtu d'un pantalon noir, de *runnings* et de bas blancs. Il n'y avait que la couleur des t-shirts qui variait. J'étais là, avec ma tête qui était celle qu'il fallait. Surtout pas belle mais assez sympathique.

J'étais là et, pour les chansons, il y avait surtout Emmanuelle Dupras qui a la voix de Marjo, mais qui tremble comme une feuille chaque fois qu'elle doit chanter devant le monde.



Les Américains appelaient la chose *Candid Camera*. Chez nous, ce sont *Les Insolences d'une caméra*. En France, c'est *La Caméra cachée*. Le principe est toujours le même : placer quelqu'un dans une situation ridicule et le filmer.

Ce sont les Français qui en ont eu l'idée. Je le jure. Moi, je me serais contenté de me promener sur les quais et de regarder les péniches sur lesquelles vivent les gens.

Sur les cordes à linge, des vêtements de tous les jours se balancent. J'ai même vu un bonhomme heureux qui lisait une bande dessinée à son fils assis sur ses genoux. Vrai. Moi, je me serais contenté de regarder la Seine tout seul. Mais on avait promis. C'est à cause de la caméra que tout a commencé.

Bertrand a remarqué que Luc ne pouvait faire deux pas sans braquer quelqu'un avec son œil mécanique. Alors il a proposé un truc qui marche à tout coup. Bertrand est un comédien superbe. Élastique comme un clown, il peut se transformer en clochard, le temps d'une grimace. En tout cas, il a réussi à faire disparaître son bras droit. Là il avait l'air d'un manchot. Un vrai manchot. Et Luc d'un touriste assoiffé d'images.

Sur le quai des Grands-Augustins, Bertrand accoste un homme et une femme. Ce sont deux vieux très paisibles. Il leur demande s'il leur est possible d'attacher sa basket dont le lacet pendouille dangereusement.

Le bonhomme se méfie. Il n'aime pas se pencher pour rien. Il serait humilié d'attacher le lacet d'un autre homme, fut-il manchot. « Les manchots ont sûrement des trucs », pense-t-il. Il a mille fois raison, ce brave homme. Le manchot qui est devant lui a une seconde main dans son sac.

La bonne femme, elle, se laisse attendrir. Elle se penche, attache délicatement le lacet. Elle a presque peur de faire mal à ce fragile jeune homme. Ce malheureux jeune homme qui, pour la remercier, lui tend la main qu'il dissimulait si adroitement.

D'abord, la dame ne comprend pas. Puis elle se rend compte qu'elle a été filmée. Danielle, Alice, Caroline et moi sortons de nos cachettes.

Il faut recommencer. C'est trop drôle. Je fais mine d'avoir mal à la tête. Un vieux truc.

— Continuez à vous amuser, moi je rentre à l'hôtel.

Caroline veut m'accompagner.

— Non, non. Reste avec les autres. Moi, je rentre. Je vais m'étendre.

Quel menteur, je suis !

Je rentre à l'hôtel et je m'installe devant la télévision. J'attends. Je regarde une émission qui ne m'intéresse même pas. J'attends.

Et Anik arrive. Je savais bien qu'elle rentrerait tôt. Je l'avais entendue en parler.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Je choisis de lui dire la vérité.

— Je t'attendais. Toi ?

— Je viens prendre une douche.

Elle s'arrête.

— Pourquoi tu m'attendais ?

— C'est ce que je me demande. Je comprends pas.

Un bouchon sur l'océan

Le vrai festival

Jeudi 12 mai, vendredi 13 mai, samedi 14 mai et dimanche 15 mai.

Quand le moment de jouer approche, c'est le grand vide, comme si tout ce que l'on avait fait pour atteindre le moment présent s'éteignait. On a l'impression que le temps s'envole et que l'attente ne finira jamais de nous torturer.

Nous avons assisté aux pièces des autres. Dans la salle, nous nous sentions étrangers. Quand notre tour arrive enfin, nous ne sommes plus à Paris, New York, Montréal ou Bon-Pasteur-des-Laurentides. Nous sommes nulle part.

Les yeux du public attentif sont rivés sur nous. Chacun de nos mouvements est épié. Dans l'épaisseur du silence, nous entendons nos voix se faufiler. Nous percevons surtout le souffle de ceux qui nous regardent.

Et quand ils applaudissent à la toute fin de la dernière musique, nous éprouvons la sensation merveilleuse d'avoir gagné.

M^{me} Labelle vient nous rejoindre sur la scène. Nous saluons. Nous n'avons pas le mouvement d'ensemble de ceux pour qui les ovations sont une habitude. Les critiques diraient que c'est certainement là la seule partie du spectacle qui est défaillante.

Nos copains nous attendent dans la salle. Le champagne mouille notre triomphe. ■

« La sensation merveilleuse d'avoir gagné. » Rien ne résiste au délire du chef de pupitre. Bon-Pasteur et les Laurentides au complet peuvent se compter chanceux d'avoir un tel poète sur leur territoire. D'autant plus qu'il s'agissait d'un festival amical où aucun gagnant n'allait être proclamé.

« Le champagne mouille notre triomphe. » *L'Écho des Pays d'en haut* dégouline de champagne. Clément Gauthier en a plein la cravate. Ce n'est pas grave, elle en a l'habitude.

Non, vraiment, pendant les jours du festival, j'étais de la même famille qu'un bouchon sur l'océan.

L'autre bout du monde nous semble souvent tellement loin, tellement différent. Pourtant... Nous sommes tous un peu pareils. Différents mais semblables.

Nous avons assisté aux ateliers des autres troupes. Nous avons vu les répétitions des autres groupes. Eux aussi ils devaient s'ajuster. Je ne suis pas le roi des trous de mémoire. D'autres aussi peuvent se tromper.

Mais je ne sais pas si tout le monde est aussi à l'envers que moi dans sa vie.

Dans *La Craque au cœur*, nous avons écrit une chanson dont le refrain raconte ceci :

Dis-moi la vie qu'il fait
Chez toi
Dis-moi l'amour qui bat
Chez toi
Dis-moi le temps qui vient
Et va
Dis-moi si la jeunesse
C'est ça

Nous la chantons en chœur. Mais j'ai souvent le cœur à l'envers. En fait, je ne sais plus où donner de la tête. Je ne sais plus où donner du cœur.

Anik est là. Je n'avais rien oublié. Tout au long de ma quatrième année de secondaire, j'avais tellement voulu qu'elle me remarque, j'avais tellement espéré qu'elle m'aime.

Souvent je me demande si quelqu'un pourra m'aimer un jour. Le coup de foudre ! La fille qui en me voyant ne se souvient plus de l'endroit où elle se rendait. La fille qui en se couchant ne peut plus rêver, ne peut plus dormir. Elle ne fait que penser et repenser à François Gougeon, l'irrésistible. Elle imagine mon visage qui se penche sur elle, mes lèvres qui l'effleurent. C'est impossible tout ça ! Et comment se fait-il que moi j'aime tout le monde ? Pas nécessairement tout le monde, mais toutes les filles. Enfin presque toutes les filles. Il suffit qu'il y en ait une qui me sourie pour que je sente tout ce qui bat à l'intérieur de mon corps devenir mou comme de la guenille.

Allô, allô, les filles. Ici, François Gougeon, votre plus grand amoureux, celui qui pourrait vous chanter des chansons s'il avait la voix juste, celui qui pourrait vous faire danser jusqu'aux petites heures du matin s'il savait se déplacer sans vous écraser les pieds, celui qui pourrait vous embrasser des nuits entières s'il n'était pas gêné comme

quelqu'un qui ne sait plus comment se placer les orteils dans ses souliers. Allô, allô, les filles. Je vous aime comme un fou, mais... il y a un « mais ». Toujours. Mais j'aime Anik. Je pense que j'aime Anik. Je retombe en quatrième secondaire. Je refais les mêmes gestes. Cette fois-ci, par contre, j'ai peur. Je suis certain de me casser le nez. Et me casser le nez, ça veut dire un gros accident, vous pouvez me croire.

Je raconte tout cela et je ne sais plus si j'aime encore Caroline. Elle ne m'a rien fait pourtant. Mais moi je prends mes distances, je regarde ailleurs.

Surtout que nous avons été avertis. Clairement avertis. Pas d'histoires d'amour. Le voyage n'était pas une lune de miel.

La veille de notre représentation, Bertrand nous a invités chez lui. Petit party en perspective.



Pas facile de répéter. Un texte, ça s'apprend par cœur.

Chacun avait ses bibites. Mais il fallait penser à présenter cela. Je veux dire que ça soit présentable. Par là, je veux parler du sujet de notre pièce. Il ne fallait pas que ça fasse dresser les cheveux sur la tête de notre auditoire.

C'est ainsi que j'ai appris que j'étais cruel, parfois. Je ne m'en serais jamais douté.

Quand je parlais de mes parents ou de ce que je pensais vraiment au plus profond de moi, certains me disaient :

— Voyons donc, c'est pas un cauchemar qu'on veut présenter.

— Non, mais on peut le rendre drôle.

— Tu trouves ça drôle, toi ?

Pour être drôle, je me suis mis à parler de mes boutons en imitant les Schtroumpfs. Je changeais le mot « bouton » par le mot « ouach ! ».

Mais, quand d'autres joueurs sont entrés dans le jeu, chacun parlait de ses bibites en faisant ouach. Il y a Caroline qui disait ouach pour « cheveux gras », Simone Rouillard qui disait ouach pour « professeur ». Stéphanie Lachapelle qui disait des ouachs pour tout et pour rien.

Bon. On a été des ouachs... Puis on est passés à autre chose.

Sur les ouachs, tout le monde s'est entendu. Je dirais que ça a été le vrai commencement de la bonne entente.

Mais il fallait penser aussi que les gens qui nous regarderaient seraient des mecs et des nanas. Autrement dit, il fallait que nous soyons compris.

Je me souviens du monologue de Pierre Jodoin sur les tétéux.

— Moi, ce qui m'écoeure dans la vie, c'est les tétéux.

En France, les tétéux existent. Mais ils se cachent sous un autre

nom. Alors Pierre-Paul Bernier a décidé de se nommer dictionnaire. Un dictionnaire qui explique ce que sont des têteux.

— Des peigne-culs... des lèche-culs...

Au fur et à mesure que notre pièce se développait, nous inventions des moyens de communiquer nos bibites. Et plus ça allait, plus j'avais l'impression d'aimer tout le monde. J'oubliais presque mon amour pour Caroline. Elle devenait une partie du grand tout de mes amours. C'est bête comme ça.

Diane nous posait des questions. Elle prétendait qu'elle ne connaissait pas les réponses. Mais, d'une question à l'autre, elle les provoquait. À la fin, plus personne ne pouvait dire qui avait imaginé quoi, qui avait eu l'idée de ceci ou cela. *La Craque au cœur* devenait un bloc. Un bloc solide qui nous ressemblait, qui nous rassemblait, qui nous appartenait.



Caroline était seule dans son coin.

Presque réfugiée à l'extérieur de la musique. Presque partie. On aurait pu la croire très fatiguée. Elle avait de la peine.

Bertrand s'en était approché. Il l'avait entraînée au centre du salon trop luxueux dont il avait roulé le tapis. Ils dansaient pressés l'un contre l'autre. Ils avaient l'air de deux danseurs de n'importe où. Quand on s'embrasse, on est tous pareils. Que l'on soit de Paris ou de Bon-Pasteur-des-Laurentides, un bec est un bec, un baiser reste un baiser.

Caroline me semblait aux antipodes de la Caroline que j'avais connue l'année dernière. Maintenant, elle était belle, elle savait même comment serrer l'autre dans ses bras sans lui donner l'impression qu'elle allait le manger, l'engouffrer, le faire disparaître à tout jamais. Depuis la fin de l'été, elle avait changé. Ce soir-là, sa peine lui donnait une tendresse sombre, presque séduisante.

Pourquoi la vie rapproche-t-elle les gens ? Pourquoi les éloigne-t-elle ? Je ne le sais pas. Ça ne doit pas être une question d'âge non plus. À la poly, presque la majorité des parents des élèves sont séparés ou divorcés. Moi, j'avais l'impression de vivre exactement la même chose. Je voyais celle que j'avais aimée, celle qui était venue au cinéma avec moi, celle qui avait même écouté Mahler, Chopin, Schubert avec moi. Celle avec qui j'avais fait l'amour. Même que ses parents ne me l'avaient jamais pardonné quand ils nous avaient surpris. Pourquoi s'étaient-ils cachés dans un coin de la cave aussi ? Pourquoi nous épier alors que nous regardions un vidéo ? Ils nous avaient surpris. Ils me considéraient comme le coupable. Pourtant, quand on fait l'amour, on n'est pas seul. Maintenant, je la voyais dans

les bras de Bertrand. Si nous n'avions pas été aussi nombreux, qu'est-ce qu'ils auraient fait ?

Je regardais Anik. Elle me souriait. Elle laissait ma main voyager dans ses cheveux courts, dans son cou, contre ses seins. Mais elle ne faisait rien pour répondre à mon appel.

C'est peut-être pour cette raison-là que j'ai un peu bu. Pour cette raison-là ou d'autres, allez savoir. En tout cas, j'aimais le goût du vin. Il me semblait n'en avoir jamais bu du meilleur. J'étais assis sur un fauteuil beaucoup trop mou. Mes genoux allaient me passer par-dessus la tête.

J'avais bu. Un peu. Certainement un peu trop. Mais je n'étais pas le seul. Je crois bien que Caroline aussi avait un peu trop bu. J'aurais aimé savoir pourquoi, au beau milieu de la soirée, elle a décidé de venir se planter devant moi. Elle m'a regardé comme si je lui avais dit quelque chose de très désagréable. Et elle m'a déclaré, comme ça :

— Tu vois, François, je suis capable de me débrouiller toute seule, maintenant. J'ai plus besoin de te courir après.

Et l'imbécile que je suis a répondu :

— Je suis content pour toi, Caroline. Je suis sûr que t'as pas fini d'en casser des cœurs.

Là, si je n'avais pas tant bu, j'aurais eu assez de réflexes pour éviter sa gifle.

Quand j'y repense, je revois toute la scène comme au ralenti. Normalement, j'aurais pu me baisser et tout aurait repris sa place. Mais voilà, j'étais trop rond pour me baisser, trop gris pour prévoir quoi que ce soit.

Si elle avait été sobre, Caroline m'aurait frappé d'aplomb. Mais voilà, elle a manqué son coup. En fait, elle ne m'a accroché que le nez. Cible assez volumineuse, je sais, mais quand même. Je n'aime pas saigner du nez. La chose m'arrivait fréquemment quand j'étais jeune. C'était parce que je manquais de vitamines. Ce soir-là, c'est parce que je n'avais pas assez d'amour pour aimer Caroline. De toute façon, c'est mon nez qui a encaissé le coup et il a fallu un paquet de kleenex pour absorber le sang qui coulait comme tout le vin que j'avais bu avait dû couler du tonneau.

Quand Bertrand est revenu des toilettes où je ne l'avais pas vu aller, des copains et des copines lui ont tout de suite raconté la scène. Disons que tout cela a jeté un certain froid.

Bertrand ne se doutait même pas que Caroline était ma blonde. Il n'arrêtait pas de s'excuser.

Le moment plus dramatique s'est déroulé juste après. Quand les parents de Bertrand sont rentrés. Ils devaient être partis pour le week-end en Normandie. Bon. Ils avaient eu un appel, la mère de madame était souffrante. Une longue histoire pour dire qu'ils avaient la figure

longue comme ça. Des amis de théâtre de leur Bertrand – j’aurais juré qu’ils n’appréciaient pas le théâtre amateur étudiant – et des Québécois – ils n’appréciaient certainement pas le Québec – avaient envahi leur demeure. Ils n’appréciaient pas la pauvreté.

Nous nous sommes éclipsés en douce. Moi, le nez dans des kleenex, Caroline les yeux comme des érables du printemps, et tout et tout. Pour une fois, Luc n’a pas filmé la scène.

Pas plus qu’il n’a filmé notre retour à l’hôtel. Le chemin le plus long du monde. Et j’avais mal au cœur. Et j’avais envie de pisser. Et je voulais m’arrêter partout.

Pour une fois, nous avons été complices. Nous regardions dans la même direction. J’étais sorti de la maison sur mes deux pattes. Maintenant, le ciel de Paris me paraissait fourmillant d’étoiles filantes. Pourquoi aussi les maisons, ces bâtisses qui avaient tenu quelques siècles, chambranlaient-elles comme cela ? J’aurais bien aimé le savoir.

Luc m’a presque porté sur ses épaules. Lui, il avait juste un peu bu. J’étais encore trop lourd pour lui. Trop lourd et trop soûl.

La nuit, je n’ai pas dormi beaucoup. Les toilettes me semblaient à l’autre bout du monde. J’avais le foie en compote. Le vin était bon, mais son arrière-goût désastreux.

Dans la chambre, personne n’a pu dormir. Et, le lendemain, nous jouions *La Craque au cœur*, mal au cœur ou pas.



L’envie de pipi me tenaille. Pourtant je sors des toilettes. Le trac est la chose la plus stupide du monde. J’ai l’impression d’avoir la vessie pleine comme un clochard qui dort près d’une bouche de métro. Si ça continue, ça va me sortir par les oreilles.

Je ne suis pas le seul dans cet état-là. Personne ne tient en place. Même Diane Labelle est nerveuse comme je ne l’ai jamais vue. Je voudrais mourir. Nous voudrions tous que le toit du théâtre s’écroule. Et si c’était possible, nous pourrions crier. Il n’y a plus moyen de reculer. Chacun a son pantalon noir, ses *runnings* blancs, son t-shirt. Chacun porte sa lampe de poche à sa ceinture. Chacun a la main sur son escabeau. Encore une minute et nous entrons en scène.

Jacques Garand nous apprend que la salle est pleine. Nous aurions préféré ne pas le savoir. Nous ne voulons plus rien savoir. Soudainement le silence s’installe. Complètement. Nous écoutons battre nos cœurs. C’est la dernière musique. Et comme s’il comprenait la chose, Jean-Philippe vérifie très doucement si sa guitare est toujours accordée. Ça y est. C’est à nous !

Nous entrons dans le silence le plus total. Il me semble que jamais

silence n'a été aussi profond, aussi lourd. Et puis, Pierre-Paul pousse son cri de Tarzan. Et la guitare enchaîne. Et les filles se mettent à danser. Nos lampes de poche sont allumées. Le public est là. Je l'entends respirer. Moi aussi, je reprends mon souffle. Il faut maintenant meubler le silence de nos paroles, de nos chansons, de nos danses, de nos espoirs.



Chaque fois, c'est pareil. Et chaque fois, c'est comme si nous vivions ces moments pour la première fois. *La Craque au cœur*, nous l'avons déjà présentée à la poly, devant les élèves du premier cycle, puis du deuxième... puis devant nos parents... puis à Oxyjeune, au cégep Maisonneuve à Montréal. Et ce soir-là, c'était Paris.

Quand je parlais, je savais ce que signifiait chaque mot. Je reconnaissais les gestes que nous avions répétés tant de fois. Et je me demandais si ma vie ne serait pas toujours une route vers cette sensation unique, celle de connaître ce trac fou, de le vivre, et de me libérer en parlant.

En entrant à la maison, le soir de notre première représentation à la fin février, j'avais dit à ma mère :

— Je veux aller en communications.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est ça que je veux.

— T'as pas encore essayé autre chose. Réfléchis, tu as le temps. C'est pas parce que tu fais un peu de théâtre que ça va devenir ta vie.

Ma mère me voyait avocat ou médecin, ma grand-mère aussi. Mon père, le notaire Marcel Gougeon, trouvait que le notariat n'était pas un si mauvais choix.

— Mais je sais que tu voudras jamais devenir notaire.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

Mon père m'a regardé. Il a encore souri. Je commençais à me demander s'il ne devenait pas philosophe.

— Parce que ton père est notaire. T'imagines-tu que j'ai voulu devenir croque-mort, moi ? Jamais dans cent ans. J'avais assez de voir mon père dans son salon mortuaire.

Et Omer qui me demande :

— Toi, François, tu veux pas prendre la relève ? Tu sais, j'en ai pas pour une éternité, moi.

— Laisse faire, Omer. Moi non plus je veux pas devenir entrepreneur de pompes funèbres. Je veux aller en communication.

— C'est dommage. Va falloir que je trouve à vendre mon salon. À moins que je le laisse mourir.

Un vrai pince-sans-rire, mon grand-père. Il prend ensuite le temps

de me regarder comme s'il évaluait mon profil. Plus que jamais il doit vraiment se rendre compte que j'ai son nez, sa mailloche qui s'avance. Le signe que je suis un Gougeon vrai de vrai. Il n'y a que mon père dont le nez fasse exception.

— Sais-tu, François, je te regarde là...

Qu'est-ce qu'Omer Gougeon va encore me sortir ?

— Les communications, c'est pour devenir annonceur de radio, animateur de télévision, comédien ou quelque chose comme ça ?

— Ouais.

— Comme t'es pas laid, je suis sûr que tu vas avoir la tête de l'emploi.

Personne ne réagit. Toute la famille sait très bien à quoi je ressemble. Il n'y a qu'Omer qui ne s'en est pas encore aperçu. C'est d'ailleurs pour ça que ma mère m'imagine chirurgien.

Moi, j'ai des faiblesses dès que je vois une goutte de sang.

Mais ma mère doit savoir qu'un chirurgien, ça porte un masque.

Et puis, je me trompe complètement. Au fond, ma mère sait qu'un chirurgien, ça fait de l'argent. Énormément d'argent.

Vraiment, sur mon avenir, nous ne nous entendons pas. Ma mère voudrait que je choisisse le cégep le plus neutre qui soit. Moi... eh bien, moi, pour le moment, pour oublier le futur qui s'en vient comme le paysage saute dans la face d'un motard, je veux jouer *La Craque au cœur*. Je m'inscris à plusieurs cégeps. J'attendrai de voir s'ils m'acceptent. Cela ne devrait pas être compliqué. J'ai les notes. Mais sait-on jamais ?



— J'aimerais être quelque chose comme un baiser sur les yeux d'une fille que j'aime. Très souvent, je ne suis qu'une pichenotte derrière l'oreille d'un passant qui s'est assis là, devant moi, pour un instant seulement. Je ne suis qu'une pichenotte aussi agaçante qu'une mouche qui vous suit jusque chez vous.

Pierre-Paul, toujours dans son rôle de dictionnaire, explique rapidement qu'une pichenotte, c'est une pichenette.

Encore un numéro. Celui de Caroline. Elle est triste, mais ça ne paraît pas. Elle joue avec tellement de force que les veines de son cou se gonflent.

Et puis nous enchaînons avec la chanson finale.

Je danse, moi aussi. Moi qui ai toujours éprouvé des difficultés à mettre un pied devant l'autre sur de la musique. Pour moi, la musique a toujours été tellement intérieure. C'est une danse de l'âme. Je ne dirais jamais cela devant Stéphanie Lachapelle, elle me traiterait de *heavy*.

Mais là, malgré tout, je danse. En tout cas, parmi les autres, je me perds, je me glisse. On ne saura jamais que je ne sais pas danser, que je cherche à accorder mes jambes avec les rythmes. Je remarque chacune des fausses notes. J'ai l'oreille, oh oui, j'ai l'oreille. Mais je me fous éperdument des fausses notes. Je compte les temps. Nous levons nos lampes de poche et les pointons vers l'assistance.

C'est l'ovation. Pourquoi se lèvent-ils ? Nous n'en attendions pas tant. Ou plutôt, c'est ce que nous espérions au plus profond de nous-mêmes, mais nous n'osions pas y croire. On nous avait tellement dit que les Français ne croyaient qu'en ce qu'ils faisaient.

Et cette fête, après. Avec du champagne. J'ai l'impression qu'il ne traversera jamais ma gorge. Qu'il reste coincé quelque part. Mon foie se souvient d'hier. Caroline aussi. Elle me regarde à peine. Je tente de glisser ma main dans celle d'Anik. Elle se défile.

Ma mère disait toujours qu'il ne fallait pas courir deux lièvres à la fois. Je me sens tortue. Une tortue torturée.

— Formidable, mon vieux. Formidable.

C'est Bertrand qui me félicite. Il me serre dans ses bras. Je me laisse faire. Luc a encore sa caméra braquée sur moi.

Il ne recule devant aucune illusion.

— Ça va être extraordinaire, vieux.

— Quoi ?

— Mon reportage sur la tournée. Je vais le vendre à une chaîne de télévision.

Quand Luc Robert parle d'une chaîne de télévision, ce n'est pas une chaîne communautaire qu'il a dans la tête. Oh non ! C'est la grande télévision.

Il commence à m'énervier joliment. J'ai hâte qu'il décroche.

Au revoir, pays des ancêtres

La fin heureuse

Lundi 16 mai

Toute bonne chose a une fin. À l'aéroport Charles-de-Gaulle, nous nous sentons tristes de quitter ce pays. Plusieurs d'entre nous se promettent déjà de revenir. Mais il fera bon retrouver nos familles et nos amis d'ici.

François Gougeon

Clément Gauthier est un croûton de pain imbibé de sauce Tabasco. Jamais de ma vie j'écrirais une phrase aussi nouille que « toute bonne chose a une fin ». Les bonnes choses devraient durer longtemps. Et partir, c'est triste.

La larme à l'œil. C'est triste à mourir de devoir partir quand il nous semble que tout ne fait que commencer. Par les vitres du car, on regarde filer les Grands Boulevards. Le soleil arrose tout. Ça nous rend encore plus tristes. Au moins, sous la pluie, ça paraît moins quand on chiale. Personne ne parle vraiment. Quelques-uns osent à peine chuchoter. Ce retour nous assomme. Pas tous. Stéphanie Lachapelle, qui trouvait qu'on mangeait mal, a hâte de déguster le pâté chinois et le spaghetti de sa mère. Nous imaginions que le voyage durerait une éternité. Nous étions prêts à rejouer notre pièce des centaines de fois encore. Nous avions tout à découvrir.

Je déteste l'espèce de fatalité qui veut que toute bonne chose ait une fin.

Nous enregistrons nos bagages à l'aéroport Charles-de-Gaulle. L'opération nous semble infiniment plus longue que lors de notre départ de Mirabel. Mais nos familles ne sont pas là pour nous harceler.

Ensuite nous attendons. Diane nous a demandé de ne pas nous éloigner. Nous restons dociles. Elle n'aime pas les discours. Je le sais. Elle se permet quand même de nous adresser la parole pendant que nous sommes là. Elle sait qu'à Mirabel il sera trop tard pour parler. Ce seront les grandes retrouvailles, l'épouvante et tout.

— Vous savez, l'année s'achève. Votre secondaire aussi. L'an

prochain, vous allez tous être ailleurs. Il y en a peut-être parmi vous qui vont se revoir. D'autres se côtoieront plus jamais. C'est comme ça, la vie. Mais je dois vous dire que je suis fière de vous. J'ai rien à redire. Je sais pas si vous allez tous avoir votre diplôme, mais je sais que vous avez gagné quelque chose cette année. Vous avez appris à vous écouter. Au début de l'année, vous formiez des petits îlots dispersés. Aujourd'hui, après tout ce qu'on a vécu, on forme un noyau plus gros, plus solide. On est unis parce qu'on a réalisé un projet ensemble. Tant mieux si notre pièce a eu du succès. Mais, moi, tout ce que je voulais c'est qu'on réalise quelque chose ensemble. Si je faisais de la morale, je vous dirais que c'est ce que tous les humains devraient viser. Mais je suis juste un prof de français qui a essayé de vous donner ce qu'elle pense qu'il y a de mieux pour votre futur.

On l'applaudit. On commence à être gavés d'applaudissements.

Nous avons deux heures à tuer avant de monter à bord de l'avion. Et puis sept heures de vol. Si nous pouvions les sauter, nous le ferions sans hésiter. Les retours, c'est toujours trop long.

Je sais que je ne dormirai pas. Je ferme les yeux quand même et je revois notre projet. Notre voyage. Diane Labelle avait raison. L'avion peut tomber, je suis prêt à mourir avec les autres. À ce moment précis, je ne voudrais jamais être le seul survivant de toute cette affaire-là. Mais les avions ne tombent pas comme ça. Nous décollons.

Nous pouvons déjà ajuster nos montres à l'heure du Québec.

J'ai regardé Paris une dernière fois, ce matin. Mais je sais que nous nous reverrons. Ce n'est que partie remise.

Il suffirait de presque rien pour que je tombe amoureux de l'hôtesse qui s'occupe de ma section. Elle a des yeux bleus et un chignon blond à me faire manger la paire d'écouteurs qu'elle m'a tendue. Plus tard, après le dîner, je n'ai pas envie, mais je me rends quand même aux toilettes. Il y a une file. Je peux patienter tout le temps qu'il faudra. Je la regarde. En compagnie du steward et de l'autre hôtesse qui est mille fois moins sexy qu'elle, elle met un peu d'ordre dans les plateaux sales qu'elle a ramassés. Je pourrais lui dire :

— Je vous aime et je suis libre.

Elle me répondrait certainement :

— Moi pas.

— Vous n'êtes pas libre ?

— Oui, mais je ne vous aime pas.

C'est pour cela que je garde mon grand amour naissant pour moi tout seul et que je reste libre.



La veille, toutes les troupes ont fêté jusque tard dans la soirée.

Bertrand, Alice et Danielle voulaient m'emmener au Père-Lachaise. C'est le cimetière le plus populaire de Paris. Je n'avais pas le goût de marcher sur le ventre des morts. Bertrand m'a offert un disque. Le *Boléro* de Ravel. J'ai pensé à Sylvester Stallone. Je ne le lui ai pas dit, il n'aurait pas compris.

Nous sommes entrés un peu ivres peut-être. Et moi, j'ai attendu que tout le monde dorme. Je me suis levé, habillé et, à pas de loup, je me suis dirigé vers la porte.

— Où est-ce que tu vas, Woody ?

Luc ne dormait pas. Il avait les yeux ronds comme des billes. C'était normal après le malheur qui venait de lui tomber sur la tomate.

— Me promener. Dors.

— J'peux pas. J'y vais avec toi.

— Bon. O.K.

Luc s'est habillé. Moi, je voulais voir Paris pour la dernière fois. Me rendre doucement jusqu'à la Seine, voir les péniches à la cabine illuminée. Luc aussi voulait peut-être voir Paris. Avec sa damnée caméra, il n'avait profité de rien. Tout ça pour se rendre compte que la moitié de son matériel était bousillé. Et que son appareil était défectueux. Il n'avait pas su se contenter d'une bonne vieille trente-cinq millimètres. Il avait joué au pro et, encore une fois, il était en panne. Et il s'était fâché avec Andréa parce qu'elle avait trouvé la situation très drôle. Luc ne comprendra jamais qu'il est de la race des clowns.

Nous avons marché. J'ai pissé dans la Seine, sous un pont, comme si j'avais voulu laisser un peu de moi dans cette eau brune.

Tout cela a fait rire Luc qui ne s'attendait vraiment pas à me voir aussi plein de manières. Je l'ai traîné place Dauphine, puis Quai des Orfèvres, devant l'édifice de la police judiciaire où le commissaire Maigret mène ses enquêtes.

— C'est qui ça, Maigret ?

— Un détective, Luc. Un personnage de Georges Simenon.

— Ils ont pas fait des émissions de télévision avec lui ?

— Oui, je pense. Mais il a surtout écrit des livres.

Luc hausse les épaules. Il a encore les images de sa caméra dans la tête. Il faudra bien qu'il les oublie. Il ferait mieux de les laisser ici, sur la table d'un café du boulevard Saint-Germain.

Quand nous entrons à l'hôtel, Luc me tire par la manche.

— Regarde. Moins-Cinq est dans le hall. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Je m'en fous.

Diane Labelle, dans un petit fauteuil du hall de l'hôtel, lit tranquillement un roman. C'est un livre de John Irving, *L'Œuvre de Dieu, la part du diable*. Elle lève les yeux.

— Je me demandais où vous étiez passés ?

Je me défends en souriant :

— Avais-tu peur qu'on demande l'asile politique ?

— Non, François. Je sais que tu aimes bien qu'trop le Québec pour ça.

— C'est vrai. Mais le fait d'être venu ici, je trouve que c'est une façon de sortir de sa coquille, tu trouves pas.

— C'est pour ça qu'on est venus. Allez vous coucher, vous serez plus levables demain matin.



Elle n'a pas dû dormir beaucoup, elle non plus. Dans l'avion elle sommeille pendant tout le film.

À Mirabel, une fois descendus du petit véhicule qui nous transporte vers les douaniers, je jette un coup d'œil vers la mezzanine. À deux heures de l'après-midi, les vitres deviennent des miroirs. Les gens qui nous attendent ont beau agiter les bras, les mains, la tête, on ne peut reconnaître qui que ce soit.

C'est dans l'attente de nos bagages que je vois la sainte Famille au grand complet. Mon père, ma mère, grand-mère et Omer.

J'ai du mal à retenir les larmes qui me montent aux yeux. Je m'en veux d'être aussi bébé.

On m'embrasse, on me lèche, on me demande si le voyage s'est bien déroulé. Ils n'ont reçu qu'une seule carte postale. Je leur dis que les autres ne tarderont pas.

Et puis, ma mère m'annonce la supernouvelle. Marcel Gougeon, mon notaire de père qui a l'allure d'une brosse à dents plus que jamais, a été élu maire de Bon-Pasteur-des-Laurentides il y a deux jours. Le bonheur se pointe enfin. Mes parents ont l'air de s'aimer comme au temps où... où je n'étais pas là, au temps dont je ne peux pas parler.

Patrick Ferland est là. Il attend Anik, un bouquet à la main. Il le tient comme une raquette de tennis. Je me demande s'il ne va pas le lui lancer dans les bras quand elle va apparaître.

Mais non. Il l'embrasse. Ils reprennent la vie au point où ils s'étaient laissés. Hier après-midi, j'ai emmené Anik au ciné. Pendant les longues publicités qui précèdent les films, j'ai voulu l'embrasser moi aussi. Elle s'est laissé faire. Et puis, au bout d'un moment, elle m'a doucement repoussé.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Rien. Je veux que ça s'arrête là.

J'ai cherché des arguments, je lui ai avoué que je ne comprenais pas, qu'il me semblait que...

Elle a posé son doigt au travers de mes lèvres pour m'empêcher de

continuer à dire des bêtises.

— Toi, François, ce que tu comprends pas, c'est que les gens ont parfois envie de s'arrêter, de réfléchir, de...

— Mais c'est ce que je fais tout le temps, Anik. J'arrête pas de me poser des questions.

— Justement. Tu le fais pour toi, pas pour les autres. C'est pas parce que tu crois avoir résolu un petit problème que le reste du monde a plus le droit d'y penser.

— Mais je t'aime.

Elle m'a souri.

— Tu aimes tout le monde. Des fois, moi, je crois que j'aime personne.

Elle a haussé les épaules comme si elle venait de dire une banalité.

Pauline, ma tendre mère, a de la fierté plein les yeux. Elle m'apprend que tous les cégeps où je me suis inscrit m'ont accepté. Il faudra maintenant que je pense à mon futur. Ah ! le futur, c'est toujours un problème !

Caroline ne me regarde même pas avant d'aller rejoindre ses parents. Eux, ils prennent mille précautions pour ne pas tourner la tête dans ma direction.

C'est le moment de nous séparer. Tout le monde entoure Diane Labelle. Même ses deux filles ont un mal fou à la rejoindre. Elle est pourtant beaucoup trop jeune pour être la mère de tant de monde. On l'embrasse. Elle me serre très fort. Je ne sais pas comment je pourrai la remercier. J'aime Paris, j'aime le monde. Chose certaine, si un jour vous voyez un gros avion passer au-dessus de vos têtes, vous pourrez vous demander s'il y a un raisin dedans. Dites-vous qu'il y en a peut-être un. Moi.

P.-S. : J'ai des comptes à régler avec un certain Clément Gauthier, de *L'Écho des Pays d'en haut*. Je me rends à son bureau. La porte est entrouverte. Tout est pêle-mêle. Une petite note indique qu'il est parti dîner. Je place une punaise sur sa chaise et je ne revendique pas mon attentat.

Le raisin devient banane

Boréal



INTER

RAYMOND PLANTE
**LE RAISIN
DEVIENT BANANE**



*À Michèle, ma sœur,
pour les jours où l'on a appris
à se débrouiller passionnément.*

Ouverture sur le mode mineur les yeux en trous de suce

Mes nuits ressemblent à des balles de tennis. À quatre heures du matin, je ne me reconnais pas. Sur fond de rue endormie, la vitre qui commence à givrer me renvoie le reflet d'un autre François Gougeon. L'œil cerné, je tiens debout par somnambulisme. Un sourire, et le visage me craquerait. Mes lunettes corrigent à peine la chose. Je me reconnais difficilement. J'ai vieilli.

Dehors, il y a la nuit. Je l'ai pourtant toujours aimée. Le noir m'excite, la lune m'inspire, les étoiles m'allument. Je reste le complice de certains oiseaux. Des oiseaux parfois à moitié soûls ou souvent mal dans leurs plumes. Je vis de nuit et je ne suis pas seul. Napoléon s'inscrit déjà dans ma bande. Pour le moment, à l'approche du petit matin, il devient tranquille. Il se met en boule à la saignée de mon bras et me laisse me débrouiller avec mes yeux en trous de suce. Lui, il reprend de l'énergie.

Napoléon, c'est le bébé. Une histoire à lui tout seul. L'histoire de ce temps qui garde l'allure d'une banane. Je viens de vivre un automne-banane à Montréal. Ma première saison. Vivaldi en a composé quatre, il ne lui manquait qu'un cocotier et qu'un singe de mon espèce. Je ne suis plus aussi raisin qu'avant. Je deviens banane.

Je vous raconte.

La ville, ses escaliers, son métro et ses amours à l'horizon

C'est une maison à trois étages en sandwich entre deux autres triplex en grosses pierres grises. La rue au complet est un pâté de maisons à deux ou trois étages d'un même gris ou en briques rouges vieillissantes. Elles forment un pain solide qui se laisse chauffer au soleil.

Sur le balcon, une petite boulotte prend le soleil. Je l'ai tout de suite remarquée au sommet de cet escalier aussi malade que la propriétaire que nous suivons. Une grande maigre aux cheveux platine et à la repousse poivre et sel. La petite boulotte, en nous apercevant, touche rapidement le haut de son bikini. Est-ce pour nous laisser voir une plus grande portion de la peau trop blanche de ses seins ou pour les recouvrir ? Chose certaine, mes yeux n'en exigent pas tant. Ils ne peuvent jamais résister à l'appel du sein.

Je regarde. Je cherche. C'est toujours la première chose que je fais. N'importe où. Je deviens phare, girouette, je fouille autour de moi. Le nez comme un radar qui flaire l'aventure. La mèche rebelle comme une antenne. Bip ! bip ! bip ! Le cœur qui bat ! Et, dans ma tête, un murmure lancinant, des violons fous me demandent de qui je pourrais tomber amoureux. Parce que ça va arriver. Je le sais. Je le sens. Ça finit toujours par arriver au fond. Il suffit d'avoir des yeux tout le tour du cœur. Il y a aussi la communication, bien sûr. Les petits signaux que chacun, de ses replis secrets, envoie en direction de l'autre. Je sais. Être sur la même longueur d'onde. Je sais ça aussi. L'important, c'est que la personne dont tu tombes amoureux s'amourache de toi, elle aussi. Mais rien n'est moins sûr. Et quand ça n'arrive pas, c'est la mort, le ciel brisé qui enfle son blouson de cuir noir, les jours qui ternissent mollement, qui n'ont plus de goût, d'odeur, de chaleur. Les parfums qui n'ont plus d'âme. Les grands soleils absents. C'est bien connu, les grands soleils aiment vivre où il y a des tendresses. Ailleurs, dans la merde ou la solitude, ils préfèrent s'abstenir. Et moi, je suis tout en tendresse.

Le soleil ordinaire, celui qui plombe de là-haut, m'échauffe le

crâne. J'ai les jambes en guenilles dans cet escalier trop raide. J'attraperai le vertige. En ce lundi de la mi-août, il est midi. Luc a pris congé de sa piscine pleine d'enfants. J'ai fait la même chose. Le long de la 117, les hot-dogs de mon petit boulot d'été peuvent s'ennuyer. J'ai même pris toute la semaine. Ma mère a insisté :

— Il faut que tu te reposes avant le début des classes.

Elle a aussi ajouté que le cégep, c'est mille fois plus fatigant que la polyvalente. Plus stressant et plus éprouvant. Je m'en doute. Ça fait tellement d'années que, à tour de rôle, chacun agite le mythe du cégep devant nous. Si nous n'étions pas entraînés à encaisser conseil par-dessus conseil, nous pourrions paniquer. De loin, le cégep a des dents pointues et surtout l'air tellement monstrueux.

L'escalier est raide. Beaucoup trop. Et chambranlant. Pourri même autour des poteaux de métal forgé du garde-fou sur lequel, aussi fou que l'on soit, on ne pourra vraisemblablement plus compter. Je le murmure à Luc qui me précède. Il me répond :

— Qu'est-ce que ça fait, l'escalier ? C'est pas dans l'escalier qu'on va vivre.

Il a raison. Nous allons habiter un troisième. Du moins, c'est ce qui va arriver si cet appartement nous plaît. Un troisième étage avec vue sur le voisin d'en face, deux chambres, une cuisinette attenante au salon, qui sert aussi de salle à manger. On a lu l'annonce :

Métro Laurier, 3 1/2,
meublé, chauffé.
À sous-louer. 420 \$.
844-bip.

La propriétaire s'arrête devant nous. Elle habite le rez-de-chaussée. Elle ne pourrait pas faire autrement. Son cœur n'en peut plus. Elle l'a dit dès la première phrase. Elle le répète. Elle a toujours le cœur dans la bouche et on ne sait plus si sa main ferme sa robe de chambre ou retient ce cœur qui déciderait peut-être de se promener n'importe où. Est-ce qu'on peut vraiment deviner ce qu'un cœur a dans la tête ? Elle déverrouille la porte et décide de rester à l'étage en compagnie de la petite boulotte qui se fait bronzer.

Elle ajuste encore l'échancrure de sa robe de chambre d'homme en nous disant :

— Montez voir. Moi, je n'en peux plus.

J'ai beau actionner le commutateur, rien ne s'allume. L'ampoule de cet escalier intérieur est brûlée. Nous poursuivrons notre ascension à tâtons sur les marches pleines de dépliés et de journaux chiffonnés. Là-haut, nous distinguons à peine les deux portes. Ça sent le vieux fromage ou le chou rance. Déjà je regrette d'être ici. Les odeurs n'ont

jamais troublé Luc. Il fonce, entêté. Sur le palier, il ouvre la porte de gauche. Un chœur de miaulements nous accueille. Ça vient de la porte voisine. Et je trouve enfin l'odeur que je cherchais. L'escalier sent la pisse de chat. Nous entrons.

— C'est noir comme chez le loup.

Très terre-à-terre, Luc me réplique.

— Il faut allumer, Woody.

Je cherche l'interrupteur. Il se trouve évidemment du mauvais côté de la porte. Une ampoule pend du plafond et fait un effort certain pour nous envoyer un peu de lumière.

— Ça sent le renfermé !

Luc demeure très positif.

— Normal. Aucune fenêtre n'est ouverte.

Les anciens locataires ont certainement passé quelques siècles sans peindre les murs. Ou bien ils avaient les mains bougrement sales. Je ne parle pas à voix haute, Luc me traiterait d'enfant gâté. Pour le moment, il tente d'ouvrir une fenêtre. Un ongle cassé le force à abandonner et à émettre quelques sacres.

— Cette fenêtre-là n'a pas dû être ouverte depuis une éternité.

— Justement, on pourrait aller voir ailleurs.

Mon pessimisme le fait hurler.

— Minute, Woody ! Il faut prendre le temps de visiter.

Et là, il m'entraîne. Luc Robert devient explorateur.

Derrière, il y a une chambre. Une toute petite chambre. Elle donne sur la ruelle. Un lit de rien, un bureau abîmé... tout ce qu'il faut pour dégueuler. Luc s'exclame :

— Pas si pire !

Mes dix-sept ans de vie ne m'ont jamais entraîné ailleurs que dans la maison de mes parents, au-dessus du salon funéraire d'Omer. Emménager, je ne connais pas ça. Luc, qui a déjà déménagé deux fois dans son existence, se déplace avec l'aisance d'un vétéran de la Deuxième Guerre mondiale.

La cuisinette, malgré l'aspect jaunâtre de ses murs, lui semble parfaite. Le salon-salle à manger est également O.K. Enfin, il y a la chambre du devant. Une grande chambre où trône un lit à deux places aussi raboteux qu'un chemin perdu.

Il me regarde. Sans aucune expression, il murmure :

— Et puis ?

— Et puis quoi ?

— Comment tu trouves l'endroit ?

Il sourit. Est-ce qu'il se moque de moi ? Je pourrais lui répondre que l'endroit est trop à l'envers.

— Écoute, Luc, on a encore cinq adresses. Peut-être que...

Un peu plus et il me planterait un thermomètre sous la langue en

me conseillant de ne rien dire pendant trois minutes.

— Es-tu malade, Woody ?

— Non, j'ai chaud.

— Ça, je le sais. Mais, ici, on a juste à faire un petit ménage.

Le visage me tombe. Luc, qui ordinairement n'est pas psychologue pour deux cents, me regarde de travers. Il se met à jouer l'avocat.

— Pour ce prix-là, on ne peut quand même pas demander un château. Et puis, on est collés sur le métro. C'est important ça. Il ne faut pas se fier aux apparences... Un logement abandonné, c'est un logement abandonné. Je n'ai pas le temps de courir plus loin...

Il poursuit. Il ne complète plus ses phrases. Nous étions partis pour la journée et voilà qu'il s'emballe au premier appartement que nous visitons. Luc n'est pas du monde. Il parle des fenêtres...

— ... qu'on trouvera bien le moyen d'ouvrir quand on sera ici. Des murs, ça se lave. Et puis...

Et c'est là qu'il fait basculer le tout.

— Le loyer, on va le partager à trois. Toi, tu veux une chambre tout seul. Tu prendras celle de derrière. Roger et moi, on va se partager celle du devant. On va changer le grand lit pour des lits jumeaux.

Roger. Roger Boily, son grand cousin de Drummondville à qui il voue un culte sans borne. Le futur premier ministre du Québec. C'est Luc qui le dit. Parce que Roger étudie en sciences politiques à l'université.

En refaisant un autre tour de la maison, Luc me prouve par A plus B qu'il faut louer cet appartement et que, de toute façon, on ne pourrait pas en trouver un plus pratique, mieux situé et aussi accueillant.

— Si tu t'étais décidé avant le premier juillet, on aurait eu plus de chances de dénicher la perle rare.

Il a raison, Luc. Il m'a fallu presque un mois pour convaincre ma mère et mon père que je pouvais vivre en appartement à Montréal. Ils voulaient me placer chez leurs amis, les Archambault. Je me suis débattu. J'ai inventé tous les beaux discours pour leur faire comprendre que je n'étais plus un nourrisson.

— Je vais me débrouiller, ai-je clamé. Je ne veux pas que vous m'aidiez. Je me suis fait un budget et je peux arriver.

Voilà comment j'ai parlé. Voilà comment j'ai convaincu Pauline et mon père que j'avais grandi ! Voilà comment je me suis convaincu moi-même que je n'ai pas besoin de me laisser pousser la barbe pour prouver à tout le monde que je suis un homme. J'aurais d'ailleurs beau tirer sur les deux cent trente-trois poils de ma figure que je ne prouverais rien du tout.

Finalement, à bout d'arguments, ils ont dit :

— D'accord.

Comme je dis d'accord à Luc qui éteint les lumières de chaque pièce.

— Tu as raison, concède-t-il, il faudra aérer.

Nous descendons l'escalier qui sent toujours la pisse de chat.

Sur le balcon, la propriétaire ne nous a pas attendus. C'est ce que nous dit la petite boulotte barbecue. Elle parle déjà beaucoup et passe continuellement sa main dans ses cheveux. J'ai lu que c'était une manière de séduire. Du *body language*, dit-on. Le corps a mille et une façons de parler. Moi, je ne connais que la cent vingt-sixième et elle ne s'avère pas toujours efficace.

— Elle veut que vous lui rapportiez la clé.

Déjà, Luc se gonfle.

— Si on loue le logement, est-ce qu'on va pouvoir la garder ?

— Vous le prenez ?

La boulotte semble tellement étonnée qu'elle en oublie de replacer son soutien-gorge qui descend dangereusement.

— Comme ça, j'ai des chances d'être votre voisine du dessous ? questionne-t-elle en replaçant sa coiffure de façon à nous dévoiler encore son aisselle parfaitement rasée.

— Bien oui, répond Luc. Ça vous surprend ?

La fille sourit. Elle devient presque belle quand elle sourit.

— Je m'appelle Macha. Et tu peux me tutoyer.

Luc ne se fait pas prier.

— Moi, c'est Luc Robert. Et je te présente François Gougeon.

Je dis « enchanté » pour dire quelque chose même si je trouve ce genre de formalité parfaitement fausse.

— Madame Décarie va être contente. Elle se demandait si elle réussirait à louer son troisième. Depuis que la petite Nathalie s'est suicidée, la bonne femme dépérit. Vous allez lui remonter le moral.

Je ne sais pas pourquoi, curieux comme je suis toujours, je demande :

— Nathalie, c'était sa fille ?

— Non, c'était la fille qui habitait le logement que vous allez louer. Elle vivait avec trois chats. Maintenant, M. Crevier les a pris. M. Crevier, c'est votre voisin. Il n'est presque jamais là. Il travaille dans un bureau et...

Son téléphone sonne. Comme si elle était sur des ressorts, elle bondit sur ses pieds.

— On en reparlera.

Et elle rentre chez elle, ne nous laissant que l'odeur de coco de son huile solaire.

J'ai encore la bouche ouverte. Luc me regarde.

— Ça t'impressionne de vivre dans l'appartement où une fille s'est

suicidée ?

Je réponds :

— Non.

Alors que je devrais dire oui. Mais je suis souvent porté à ne pas dire tout ce que je pense. Je pourrais avoir l'air de quelqu'un qui ne sait pas profiter de la vie.

Madame Décarie ne sait pas profiter de la vie. Elle ne crie ni *youppi* ! ni *bravo* ! quand nous lui annonçons la nouvelle. Elle hoche simplement la tête.

— Si vous le prenez pour vrai, payez le mois de septembre.

Et nous pouvons emménager tout de suite.

Dans l'auto de ma mère, en revenant vers Bon-Pasteur-des-Laurentides, je demande à Luc si nous n'avons pas agi trop vite.

— Pas du tout. Tu vois, on a deux semaines pour faire le ménage. Je vais appeler Roger, il va venir nous aider.

S'il n'y avait pas l'autoroute qui défile devant moi, j'aimerais fermer les yeux pour recréer le logement dans ma tête. Mais il y a l'autoroute et Luc qui parle. D'un kilomètre à l'autre, l'appartement embellit. S'il fallait rouler jusqu'à la baie James, je suis certain que notre logement finirait par prendre l'allure d'un château de Monaco. Il s'excite. Moi aussi. Je ne l'écoute qu'à moitié. Ailleurs, quelque part dans ma tête, j'essaie d'imaginer combien d'amours pointent à l'horizon.

C'est fou ! Je suis conscient que nous nous sommes embarqués dans la plus bordélique des galères et pourtant, comme un cave, je rêve. À la maison, j'ai une chambre bien à moi. Mais là, à Montréal, c'est l'appel de la liberté. Je me vois déjà amenant une fille à s'étendre sur mon lit. En lui faisant connaître les concertos pour violoncelle de Bach, je lui raconte combien il est doux de se caresser. Je rêve. J'ai toujours été doué pour le rêve. Il suffit de bien peu de choses pour que je parte en orbite.

Ma mère s'étonne de nous voir revenir si rapidement.

— Vous n'avez pas déjà trouvé ?

— Au contraire !

Et je fais mon Luc Robert. Je lui décris l'appartement comme s'il s'agissait d'une suite du Ritz.

— La seule différence, c'est qu'il n'y a personne qui cire nos chaussures quand on les laisse à la porte.

Je ris. Je ris plus fort que ma mère. De son côté, elle conserve quelques inquiétudes, ce qui paraît-il est tout à fait normal chez une mère.

Ensuite, j'annonce :

— En fait, ça serait habitable tout de suite. Mais tu sais comment tu m'as élevé.

— Comment je t'ai élevé ?

— Tu ne voudrais pas que j'entre dans un logement sans le nettoyer un peu. Demain, c'est ce qu'on va faire, Luc et moi. Puis son cousin va venir nous aider.

Un peu plus bas, j'ajoute aussi que nous allons rester à coucher.

Plus tard, je reprends sensiblement le même discours à mon père. Il faut que j'ajoute l'adresse. Il la note sur un bout de papier.

— Mais je n'ai pas encore le téléphone.

Vers le milieu de la soirée, je recommence le même coup d'encensoir devant grand-mère et grand-père. L'appartement se transforme tellement que même Omer, qui me croit toujours sur parole parce que j'ai son nez et son affection, s'étonne de ce que le loyer soit si peu élevé.

Ensuite, je me mets à rêver.



Le lendemain, mon rêve dégringole quand à onze heures du matin, après avoir salué Macha la boulotte qui se refait rôtir et après avoir remonté l'escalier qui sent l'éternelle pisser de chat, nous mettons les pieds dans notre presque taudis.

Dans l'appartement d'à côté, les chats miaulent de plus belle. Ils doivent s'imaginer que leur maîtresse est revenue. Mais nous ne sommes que des revenants qui regrettent certainement d'être là.

Je connais Luc Robert depuis longtemps. Je devrais savoir qu'il n'a jamais été un as du nettoyage. Un torchon à la main, il est beaucoup moins enthousiaste que la veille. Il commence par faire une proposition :

— Toi, tu vas prendre le grand lit dans ta chambre.

— Tu ne trouves pas qu'elle est trop petite ?

— Qu'est-ce qu'on va faire avec un lit à deux places, Roger et moi ? C'est bien plus simple qu'on prenne le lit de la petite chambre. Il nous restera juste à trouver un autre lit.

Au bout d'un déménagement suffoquant parce qu'on n'a pas encore réussi à ouvrir une fenêtre, je me retrouve avec le lit préhistorique, mais à deux places. Je pourrai y inviter toutes mes conquêtes du cégep. Enfin celles qui ne sont pas allergiques aux ressorts.

Ensuite, je m'étend sur les murs et le plafond de ma chambre. À plusieurs endroits, la peinture d'un vert chambre d'hôpital change de couleur mais ça ne se fait pas uniformément. Quand je veux arracher un des posters effilochés, des écailles de peinture restent collées au papier gommé. Les Beatles peuvent dormir tranquilles, cette peinture-là a entendu leurs premiers succès. Et tous les trous de ma porte qui ne ferme pas juste ne sont pas l'œuvre de termites voraces mais bien

d'un joueur de fléchettes très malhabile.

À coups de marteau, je réussis à décoller la fenêtre. Elle ne doit pas être contente puisqu'une des vitres s'étoile. Je dis merde et je continue.

Au début de l'après-midi, Luc apparaît comme un fantôme dans la porte de la chambre.

— Je vais chercher des hot-dogs. Combien tu en prends ?

Il tend la main. Je lui donne tout ce qu'il faut pour mes deux hot-dogs et mon Coke. Une heure plus tard, il revient avec une pizza *all dressed* et un gros Pepsi. Je déteste boire dans la même bouteille qu'un autre. Mais comme on n'a pas le moindre verre de plastique, je bois quelques gorgées.

J'aimerais travailler sur un air de Mozart, mais il n'y a que les hurlements des chats qui ne comprennent rien à ce remue-ménage et le goutte-à-goutte perpétuel du robinet de la cuisine pour m'accompagner.

Roger, le supercousin, s'amène au début de la soirée. Il a deux ans de plus que nous, une barbe de trois jours, les cheveux en bataille et un verre dans le nez. Il me serre la pince. Ses mains sont moites comme des débarbouillettes. Le seul commentaire qu'il formule, après avoir fait le tour des pièces d'un œil d'expert, c'est que ça prendrait un maudit bon ménage. Il ajoute que des chums l'ont invité à un party et qu'il reviendra demain.

Le soir tombe comme une tonne de briques. Luc me propose d'aller manger au restaurant.

Nous sortons. Macha la boulotte ne prend plus de soleil. Assise sur son balcon, elle attend son chum. C'est ce qu'elle commence à nous dire juste avant que le téléphone sonne. Elle court vers la sonnerie.

Cette fois-là, je mange vraiment des hot-dogs. Le restaurant est petit, grasseyé et le propriétaire a la tête d'un homme que l'on dérange.

De retour à l'appartement, je veux faire mon lit. Le matelas a d'immenses taches, et ces taches-là d'autres taches. On dirait une mappemonde avec relief et tout. Comble de malheur, ma mère m'a donné des draps de lit à une place. Elle ne pouvait pas deviner que j'hériterais du grand lit.

Les hot-dogs me restent sur l'estomac.

C'est là que j'apprends que, la nuit, il vaut mieux ne pas se lever. Quand j'allume la lumière de la salle de bains, je dérange une colonie de coquerelles qui ne savent plus où donner de la tête. Vraiment, je vais de surprise en surprise.

Les jours ont beau passer, nous n'en viendrons jamais à bout. Je propose même que nous retournions coucher chez nous. Luc ne roupète pas. Nous avons besoin de repos.

À la maison, c'est le branle-bas. Partir, même à une soixantaine de kilomètres de chez soi, ce n'est pas rien. La maison vibre à un nouveau rythme. Je deviens l'événement. Grand-mère n'est plus la même. Elle se mêle de tout.

Ma mère vérifie qu'il ne manque rien. Grand-mère contre-vérifie. Mon père supervise le tout, en jouant celui que tout cela n'intéresse pas. Peut-être par déformation professionnelle. Imaginez un notaire qui éclate en sanglots devant la famille d'un client décédé. Malgré tout, il ajoute son grain de sel :

— Ouvre-toi un compte à une banque près de ton appartement. C'est mieux de ne jamais avoir trop d'argent à la maison.

— Oui, papa... oui, papa... oui, papa...

Ce n'est plus le moment de contester ou de lui demander de ne pas penser à ma place. Dans quelques jours, je serai libre et je me sens mou comme une guenille devant eux, comme si je partais pour le bout du monde et que je ne voulais pas leur laisser une mauvaise image.

Par chance, le salon funéraire de mon grand-père vit sa période creuse. Les citoyens de Bon-Pasteur n'ont pas le cœur à mourir en cette fin d'été. C'est normal, il fait beau et il y a déjà assez d'action dans la bâtisse. S'il y avait un mort, je ne suis pas sûr qu'il ne se lèverait pas pour participer activement à mon départ. Il n'y a qu'Omer qui prend ses distances. Il joue la discrétion. Je vais le voir de temps à autre, il tousse souvent, et ça le met en sueur.

— Je te jure, mon François, la grippe est bien maudite, cet été. Des grippes d'été, ça ne te lâche pas facilement.

Il se force pour sourire. J'aimerais mieux qu'il n'en mette pas trop.

— Repose-toi, Omer.

— Ah ! Je n'en mène pas large, mon François. Mais je commence à être tanné. C'est tout ce que je fais, ça, me reposer.

Je m'en veux de lui répéter ce que tous les autres lui disent. Je ne suis pas différent des Gougeon, au fond.

— De la minute que je vais reprendre du poil de la bête, tu vas me voir rebondir à ton petit logement.

— Laisse-moi le temps de m'installer.

— Toi, laisse-moi le temps de guérir, bon Yeu !

C'est la première fois que je vois Omer aussi mal en point. En temps normal, il me chuchoterait qu'il se prépare des petites ponces pour se remettre sur pied. Maintenant, le gin n'existe plus. Omer prend du sirop.

De l'affreux sirop et des aspirines. Elle est loin, l'époque des petits remontants.

Un soir, il m'invite au fond de son garage où il fouille dans une boîte de carton qui pue la naphthaline.

— J'ai quelque chose pour toi. Bouge pas.

Et là, les mains tremblantes, il sort une paire de jumelles. Des jumelles d'armée.

— C'est mon frère qui me les a rapportées de la guerre.

Je dois faire une tête de bonhomme Carnaval. Cela ne l'étonne pas.

— Tu te demandes à quoi ça va te servir, hein ?

Je balbutie :

— En ville, c'est pas la guerre, tu sais.

Ce que je peux dire des niaiseries, des fois. Omer hoche la tête. Je dois le décevoir beaucoup. Il ne me le montre pas. Il prend simplement la peine de m'expliquer.

— C'est pour voir plus loin, tu comprends. C'est aussi pour observer les oiseaux.

— À Montréal, les oiseaux...

— Il y en a partout, des oiseaux. Et puis, tu peux toujours observer les filles, si les oiseaux ne t'intéressent pas. Ou bien...

Il devient aussi mystérieux qu'un sorcier d'opérette.

— ... elles pourraient te servir à voir l'avenir.

Je souris. J'entre dans son jeu.

— C'est en plein ce qu'il me faut.

Omer est fier de son coup.

— Si l'avenir n'est pas toujours clair, tu pourras voir le passé. Ces jumelles-là m'ont aidé à me souvenir de mon frère. Il est mort dans un accident d'auto, trois mois après être revenu de la guerre. C'est bête de même, la vie. Toi, tu pourras penser à moi.

— Tu sais bien que je pense souvent à toi.

Une boule d'émotion me serre la gorge. Sa main soudainement indécise presse mon épaule. Nous sortons du garage. Il ne marche pas aussi vite que d'habitude. Certaines gripes d'été n'en finissent plus de vous faire tousser.



Une syncope ! Et ce n'est pas mon cœur qui cesse de battre quand la sonnette résonne. Elle résonne d'ailleurs faiblement. C'est une sonnette à points de suspension, hésitante, malade, et qui ressemble à la plainte molle d'un insecte mourant. Non, la syncope, c'est ma mère.

Je tire sur la longue corde qui permet de déverrouiller la porte du palier. Immédiatement, je les reconnais, elle et mon père. Est-ce une illusion d'optique ? J'ai la très forte impression que les cheveux de Pauline Lacoste-Gougeon se dressent sur sa tête au moment même où elle se bouche le nez.

Elle monte quand même l'escalier obscur suivie de Marcel qui, plus que jamais, a l'air d'une brosse à dents.

En arrivant à ma hauteur, elle me dit :

— Je pensais qu'on s'était trompé d'adresse.

Le petit château douillet que j'ai décrit à la maison s'écroule rapidement. Je suis persuadé que ma mère va m'ordonner de sortir de ce nid à coquerelles, et que mon père va décréter que ce repaire crotté n'est pas digne du fils du maire de Bon-Pasteur-des-Laurentides. La tête penchée et le nez planté dans mes *running shoes*, je prépare des réponses à n'importe quelle tempête.

Dans la réalité, ma mère commence par dire :

— Pauvre p'tit gars !

Diplomate, Marcel la pousse du coude. Pauline prend un sourire étincelant. Je pourrais vraiment croire qu'elle revient en pleine campagne électorale où, paraît-il, le sourire est de rigueur, sauf quand on dénonce les injustices et la médiocrité des adversaires. Sa voix devient chantante.

— Tu t'es mis dans de beaux draps.

— Justement, les draps sont trop petits. J'ai oublié de te dire qu'il me faudrait des draps de lit à deux places.

Je veux parler beaucoup en espérant qu'à m'écouter ils vont oublier de regarder. Mon père secoue la tête.

— Tu es chanceux que je sois en vacances, François. On va aller acheter de la peinture ensemble.

Luc, qui était parti chercher six petites bières, s'amène justement. Il salue tout le monde d'une voix blanche et veut déjà se sauver, prétextant qu'il va porter les bières dans le frigo.

— Pas avant que je l'aie désinfecté.

Et ma mère, tout en retroussant ses manches, dresse déjà la liste de toutes les poudres à récurer que mon père et moi devons aussi rapporter. Luc a l'air d'une lampe sur pied. Il ne sait plus quoi dire. Moi non plus. Je me contente de suivre le courant.

En trois jours, l'appartement est repeint d'un bout à l'autre. Je n'avais jamais vu mon père avec des gouttelettes de peinture dans les lunettes.

Ma mère tient du bulldozer. Même les coquerelles ne résistent pas à son rouleau compresseur. Il n'y a que les chats du voisin qu'elle n'arrive pas à faire taire. Mais leurs miaulements s'emplissent peu à peu de points d'interrogation.

Finalement, quand Roger s'amène, le logement est propre... à tout le moins, habitable. Il fait le tour des pièces en saluant à peine mon père et ma mère. Il dit :

— Pas pire !

Ce n'est pas son premier appartement. Et, en tant qu'universitaire,

il peut se permettre d'être blasé. De toute façon, il doit s'imaginer que la vieille allure de l'appartement n'est qu'un mauvais rêve, un passage de *delirium tremens* précoce... Rien de bien grave, en somme. Il pue la bière, la cigarette et la transpiration. Et lui, ma mère a beau le regarder de travers, elle ne peut pas le laver.

Des graines de toasts dans le beurre

Le matin, la vue d'une pointe de pizza figée, ça me tombe sur le cœur. Tout : le fromage comme une plaque de plastique raidi, la pâte momifiée, les morceaux de poivron vert ratatinés et le pepperoni revenu à la normale, c'est-à-dire quelques rondelles de caoutchouc parsemées ici et là. Est-ce qu'il y a quelque chose de pire que de se retrouver devant un tel tableau en se levant le matin ? Oui. C'est encore pire quand quelqu'un a jugé intéressant de planter des mégots de cigarettes un peu partout dans ladite pizza. Moi, je ne peux pas supporter l'odeur.

Nous avons emménagé depuis deux semaines. Une éternité !

Au cégep, les choses se déroulent normalement. Un cégep, ce n'est pas la fin du monde et, somme toute, ce n'est guère différent d'une polyvalente. On a simplement l'impression d'être plus libre. Certains parlent plus fort. Et, comme d'habitude, il y a les nerveux qui s'inquiètent de savoir où va se dérouler le prochain party. Moi, je passe, j'écoute. Je garde l'oreille tendue, mais je ne me mêle pas trop aux autres. Pas encore. Je me retiens d'inviter quelques assoiffés à l'appartement. C'est là qu'il y a des problèmes majuscules, obsédants. Alors, devant tout le monde, je fais celui qui vogue à ses petites affaires sans déranger personne.

À la maison, je ne suis pas seul. Il y a Luc Robert, bien sûr. Mais Luc, c'est Luc. Avec ses qualités, ses défauts, ses faux exploits et ses petites misères. Luc qui s'ennuie de sa blonde depuis le premier jour et qui n'est pas plus insupportable qu'un autre, et surtout tellement moins que Roger Boily, son cousin à cauchemars.

Les deux premières semaines de septembre à Montréal m'ont appris plus de choses que mon cours secondaire au complet. Et le cégep n'est pas le grand responsable de l'affaire. Le cégep est là parce qu'il faut bien y passer, parce qu'il faut poursuivre ses études si l'on ne veut pas avoir l'air tout à fait nouille dans le monde de demain, parce qu'on n'est pas un *drop out*. Bref, toutes les raisons sont bonnes. C'est à l'extérieur du cégep que j'ai vraiment appris. Quoi ? À peu près tout ce qu'il faut pour devenir banane... je veux dire un homme.

Par exemple :

- Comment remplir une demande d'emploi chez McDonald.
- Comment faire ses travaux à la toute dernière minute sans que ça paraisse trop.
- Comment se sortir élégamment de la visite-surprise d'un couple de témoins de Jéhovah.

J'ai aussi appris que :

- Chacun a son lit et qu'il vaut mieux le conserver pour soi.
- Un condom, ça ne se prête pas.
- Les vestes fournies par une salle de cinéma seront toujours ou trop grandes ou trop petites pour moi.
- Une banane vaut un steak.
- Déchirer les billets à la porte d'un cinéma ne fait pas de vous un cinéphile averti.
- Je ne veux pas rencontrer les chats du voisin.
- M. Crevier, le voisin justement, tousse à en rendre l'âme tous les matins et je me demande s'il ne va pas crever.
- Les murs du logement sont en carton.
- Luc ne voit pas toujours clair.
- Roger Boily est une ordure.

Et la liste pourrait ainsi s'allonger jusqu'à demain matin.

D'abord, je m'imaginais que nous pouvions partager notre logement de façon équitable. Je me disais : « C'est simple, on se met à table et on discute. » Le malheur, c'est que Roger Boily, le célèbre cousin de Luc, ne se présente jamais à la table en même temps que nous. Beaucoup trop occupé. Une vraie queue de veau. Quand il n'est pas à moitié soûl dans un coin de la ville, il assiste à ses cours à l'université – dit-il – ou il a un de ses mystérieux rendez-vous à gauche ou à droite.

Ce n'est évidemment pas cela qui me fait dire qu'il est une ordure. Quelqu'un peut très bien ne jamais discuter avec vous et demeurer l'être le plus sympathique de la galaxie. D'ailleurs, c'est connu, les gens restent sympathiques tant qu'ils ne vous écrasent pas les pieds. Ils le deviennent beaucoup moins quand vous les croisez régulièrement dans l'appartement que vous habitez.

Dès la première semaine, en plein cœur de la nuit, j'ai eu une vision. J'ai cru que j'étais drogué. Je m'explique.

Je n'ai jamais pu dormir à l'extérieur de chez moi. Vraiment dormir, j'entends. Les deux dernières nuits avaient été chaudes comme un été qui ne veut pas finir et qui tente un sprint. La fenêtre de ma chambre donne sur la ruelle. Et dans mon lit, j'étais deux oreilles. J'écoutais. J'apprivoisais la ville. En tout cas, le quartier. Jamais je n'aurais pu fermer l'œil.

Ainsi les chats de la suicidée sont venus me harceler. Ils se

promenaient sur le balcon arrière, là où je n'oserais jamais mettre les pieds. Il est pourri. Je m'étais contenté d'y jeter un œil et déjà il avait failli s'écrouler. Mais les chats se moquent du danger. Ils sont légers, possèdent des griffes acérées et doivent croire qu'ils ont vraiment sept vies. J'aurais voulu leur expliquer que Nathalie, leur ancienne maîtresse, n'avait pas sept vies, elle. Mais les chats ont une manière de regarder ailleurs quand vous êtes sérieux. C'est décourageant. Jusqu'à deux heures du matin, ils grattaient donc à la fenêtre de ma chambre, espérant que je leur ouvre ou que Nathalie que je n'osais imaginer leur apparaisse. Mais je n'avais rien de Nathalie. Alors je retenais mon souffle pour qu'ils comprennent qu'il n'y avait personne ici. À deux heures, M. Crevier les fait entrer. Le bonhomme est complètement gris. Il tousse beaucoup. Souvent. Il est gris de couleur, de poussière. Il doit sentir le renfermé. Je ne pense pas qu'il boive.

Quand ils font l'amour, les chats pleurent comme des bébés que l'on martyrise. Macha, la fille d'en bas, pleure comme une adulte. J'ignore si elle fait l'amour ou la guerre. Est-ce qu'elle mord ? Est-ce qu'elle griffe ? Les fenêtres sont ouvertes. Elle fait ce qu'elle peut pour ne pas hurler trop fort. Mais j'entends tout. Tout. La bagarre retenue. Son ami respire très fort. Je suis certain qu'il cogne sur elle. Je ne l'ai pas vu, mais mes oreilles ne me trompent pas. À la maison, j'aurais mis mon baladeur depuis longtemps. Ici je ne peux pas. Il faut que j'écoute.

Les autobus de la rue Saint-Denis défilent toute la nuit et chialent chaque fois qu'ils s'arrêtent au coin du boulevard Saint-Joseph. Leur musique stridente et régulière devient lancinante.

Et souvent, vers trois heures du matin, j'entends Roger rentrer. Il fait tout son bruit. Il se fout des autres. Je l'entends marcher. Je ne bouge pas. Il fouille dans le frigo.

Je sais qu'il prend mes affaires. En tout cas, il les touche. Une ou deux tranches de fromage. Il se fait des toasts. Il mène sa petite existence à même mes choses. Il n'a pas encore fourni un seul bout de pain ou une seule cuillerée de sucre à la petite communauté que nous formons. Mais il se sert allègrement.

Luc est certainement conscient de la chose. Mais sa blonde le tracasse tellement. Il s'ennuie d'Andréa Paradis. Ils ont découvert qu'un amour durable doit reposer sur un cours collégial solide. Je ne sais pas comment ni pourquoi ils ont inventé ça. Les petites misères, c'est leur domaine. Alors Andréa est en techniques infirmières au cégep de Saint-Jérôme, et Luc en n'importe quoi au cégep du Vieux-Montréal. Il se morfond. L'image d'Andréa lui torture la cervelle. Obsédé, il est aveugle au reste du monde en général, et aux faits et gestes de son cousin en particulier. Il ne sent rien, ne pense rien, ne dit rien. Ou bien il est trop bon. Moi aussi, je suis de la bonne pâte,

mais je n'ai pas laissé de grand amour derrière moi. Je suis ouvert sur la vie... et je fouille. Ce qui laisse à Roger toute la latitude pour profiter de nous. Quand on est au commencement d'une aventure, on n'ose encore rien dire. On attend. On se dit que les choses vont s'arranger. On patiente. On croit que le temps répare n'importe quoi. Mais le temps, entre-temps, nous fait un sacré pied de nez.

Au bout d'une semaine d'insomnie, les yeux me fermaient tout seuls. Un soir, je suis tombé sur mon lit comme une poche. J'essayais de lire et je ne pouvais rien y faire. Ça n'entraînait plus dans ma tête. Même la musique se heurtait à un trop-plein. J'ai croulé.

Il devait être quatre heures du matin quand je me suis réveillé. Dans ma tête, un camion de pompier hurlait. Pourtant il n'y avait rien d'autre que les bruits de la ville, que les bruits de mes oreilles. J'ai voulu aller à la toilette. J'étais encore habillé et surtout très fripé. La première surprise m'attendait dans la salle à manger, qui est aussi le salon. Luc était recroquevillé dans le fauteuil mité. Il dormait... certainement mal, mais il dormait quand même. J'aurais juré qu'il voulait entrer dans son oreiller. Mais un oreiller, ce n'est pas un rêve, ni le paradis.

J'avais une vision. J'ai haussé les épaules et j'ai poussé la porte de la salle de bains. Là, une fille nue était penchée sur le lavabo. Elle aurait voulu s'y noyer qu'elle n'aurait pas agi autrement. Quand on circule au milieu d'un rêve, on se trompe souvent. La fille ne voulait pas se noyer dans le lavabo qui débordait. Elle ne jouait pas non plus à attraper une lentille cornéenne avec ses dents. Attraper une lentille cornéenne au fond d'un lavabo débordant et sans se noyer, ça aurait pu être un nouveau jeu de société. L'important pour y participer aurait été d'être aussi nu que cette fille. Mais je me trompais. Elle voulait simplement faire des bulles ou, plus platement, se mouiller le visage. S'inonder.

C'était peut-être sa façon à elle de revenir au monde. Moi, j'avais toujours l'illusion de marcher en plein rêve. Je ne me sentais même pas intimidé, simplement curieux. Je me suis approché d'elle et je l'ai touchée à l'épaule. Elle s'est retournée. Dans une situation identique, ma mère aurait hurlé à en ameuter le quartier au complet. Pas elle. Elle s'est retournée, même pas étonnée, un sourire béat sur les lèvres. Elle ne m'a pas demandé ce que je fabriquais dans son intimité. Elle n'a pas caché ses seins dans la paume de ses mains ni rien. Moi, je faisais attention de ne pas jouer au voyeur et de ne pas la dévisager (quel drôle de verbe !) de la tête aux pieds. Même en rêve, ce n'était pourtant pas l'envie qui me manquait. Je l'ai donc fixée en plein dans les yeux. Ses cheveux mouillés lui collaient au front. Elle avait aussi des mèches plein la figure. Et elle souriait. Elle avait son regard planté dans le mien, mais je pense qu'elle ne me voyait pas. Elle était du côté

des anges. Une apparition. Elle voyait à travers moi. Elle me transperçait. J'aurais été convaincu de mon invisibilité si elle ne m'avait pas dit :

— Je te laisse la place.

Sa voix avait la mollesse d'une frite grasseuse. Et je connais les frites quand elles hésitent à se décomposer vraiment.

Elle est sortie de la salle de bains très lentement, en nageant entre les murs et la porte. Elle était poisson. Elle n'avait plus aucun intérêt pour l'eau qui débordait du lavabo. Moi qui suis misérablement terre-à-terre, j'ai tourné la manette du robinet. Je n'avais pas rêvé. Je pataugeais dans l'eau glacée. J'avais compris que Roger Boily avait une invitée. Et moi, j'avais rêvé d'en avoir des millions, des millions. J'ai épongé l'eau pour éviter les dégâts.



Roger vivrait seul dans l'appartement qu'il n'agirait pas autrement. L'homme à la pizza figée, c'est lui. Jamais il ne s'abaisserait à jeter dans la poubelle un reste de pizza et sa grande boîte déchirée. Ça, c'est l'affaire des autres. Roger étudie en sciences politiques et il a le regard planté dans l'horizon comme s'il voyait extrêmement plus loin et surtout beaucoup mieux que nous tous. Et Roger a des opinions presque aussi solides que sa moustache à la Staline. À la moindre occasion, il se vante d'être communiste. Mon opinion, c'est qu'il est monarchiste et rien d'autre. À la condition d'être le roi et de donner aux autres la permission de s'occuper de sa merde.

Le soir, quand il se demande encore comment il va occuper sa soirée, Roger s'écrase dans le fauteuil du salon. Il écoute à tue-tête un poste de radio anglophone où, entre deux pièces « heavymétalliques », l'animateur n'articule surtout pas quelques commentaires insipides. Le tout est truffé de publicités tonitruantes, agaçantes, mortelles. Par chance, cela ne dure pas longtemps. Roger trouve habituellement moyen de disparaître en nous faisant comprendre que l'air de l'appartement n'est pas respirable et qu'il va prendre de l'air ailleurs. C'est à ce moment-là que je commence à respirer, moi.

Roger Boily ressemble à un petit homme d'affaires. Il a des rendez-vous. Il court, joue du téléphone. Parfois il se donne des airs d'espion. C'est une façon d'avoir l'air important sans être obligé de fournir des raisons. Quand il parle au téléphone, il prononce des moitiés de phrases. Je suppose que son interlocuteur comprend le code. D'autres fois, il ment carrément. Surtout quand c'est une fille. Il va dire :

— Je suis occupé, j'ai du travail par-dessus la tête. Je ne pourrai jamais me coucher cette nuit.

Il raccroche, enfle son veston et sourit à Luc et à moi.

— Je n'ai pas dit quel genre de travail.

Il nous fait un clin d'œil pour que nous nous sentions parfaitement complices. Et il sort pour chercher quelqu'un avec qui passer la nuit.

D'autres soirs aussi, il semble s'installer pour longtemps. Si le téléphone sonne, monsieur ne bouge pas. Mais quand je me lève, il pointe l'index vers moi comme un gangster vous fixe de son revolver.

— Si c'est une fille, je ne suis pas là.

C'est une fille. Sa voix est hésitante.

La mienne doit l'être tout autant quand je dis que Roger est absent. Je déteste mentir.

Un soir, il n'a pas eu le temps de pointer son revolver en ma direction. C'était la même fille. J'ai mis l'appareil dans les mains de Roger. Il a eu l'air troublé comme un enfant d'école. Il a balbutié :

— Je vais te voir en fin de semaine.

En raccrochant, il m'en voulait. Il a secoué la tête.

— On ne devrait donc jamais s'embarquer dans rien.

Roger, c'est aussi un caméléon. Il change de masque comme il veut. Parfois, il a l'air d'un homme étouffé par les soucis. D'autres fois, il s'énerve. Il me fait penser à des gars et des filles qui se tortillaient, l'an passé, à l'approche du bal des diplômés. D'autres fois encore, traqué, on jurerait qu'il fuit quelque chose ou qu'il attend un événement important.

Mais la plupart du temps, il est au-dessus de ses affaires. Ainsi, il entre dans l'appartement. Je fais jouer du Mahler. Il dit :

— Qu'est-ce que c'est ça ?

Moi, je me rebiffe. Je suis prêt à argumenter, à défendre mes goûts, mes droits et tout. Mahler va se rendre jusqu'au bout de sa deuxième symphonie, sinon... Je gueule, les dents serrées :

— C'est Mahler. Ça s'appelle *Résurrection*.

Il sourit.

— Pas mal *hot*, ça.

Pas mal *hot* ! Les bras m'en tombent.

Oui, Roger Boily est le plus grand caméléon de Montréal. Il possède des antennes et il sait exactement quand il faut gueuler ou se ranger, sourire, mettre de l'eau dans son vin.

De temps à autre, il se permet de donner des leçons. L'autre jour, par exemple, il a démontré à Luc qu'il était le plus grand imbécile de la ville de Montréal. Et Luc, qui a autant de mal à réagir que j'en aurais à traîner un autobus avec mes cheveux, a tout gobé. M. Roger avait besoin d'une voiture. Et Luc en possède une. Une vieille BMW à la carrosserie rouillée. Une BMW qui ne tient surtout que par son nom. La reine des pannes.

— Vas-tu bien me dire pourquoi tu n'as pas ta BM devant la porte ? a demandé Roger avec la voix d'un procureur de la Couronne.

Luc s'est défendu :

— Je ne veux pas qu'elle me coûte une fortune en dépanneur.

— Pourquoi tu l'as achetée, d'abord ?

— Parce que ma moto était finie.

Roger le regarde durement.

— C'est pas une réponse, ça. On n'achète pas une auto parce qu'on n'a plus de moto.

— Voyons, Roger, tu le sais. Moi, j'aime ça me promener. Ma moto était toujours en panne. Après mon accident, elle ne valait plus rien. Même si j'en avais acheté une autre, Andréa n'aurait jamais voulu monter avec moi.

— Et tu as acheté une BMW pour te donner des airs de petit bourgeois !

À la barre des accusés, Luc avale de travers. Il se sent jugé. Roger, son cousin qu'il admire tellement, Roger, le roi du bluff et des discours inutiles, est en train de lui expliquer ce qu'il faut faire dans la vie. Pauvre Luc ! Lui qui avait pensé laisser sa BMW dans la cour de la maison de sa mère, lui qui avait cru éviter ce souci à Montréal, le voilà qui cherche un argument. Luc :

— Je ne sais pas si tu as remarqué, mais ici il n'y a pas tellement d'endroits pour stationner.

Roger, à qui cela ne fait pas un pli sur la bedaine :

— Ça se trouve. Faut être débrouillard !

Luc :

— Et puis cet hiver, il va falloir pelleter.

— Tout le monde fait ça. C'est pas la mort d'un homme.

— Mais c'est niaiseux, Roger ! Pense un peu. On a loué un logement à trois minutes de marche du métro pour ne pas avoir à se promener en voiture. Pourquoi s'inventer des problèmes avec une auto ?

— Pour aller à Boucherville, le métro, c'est pas tellement pratique.

Luc continue de se défendre. Il devrait pourtant voir venir son cousin avec ses gros sabots pleins de boue.

— Mais je n'ai pas besoin d'aller à Boucherville, moi.

Roger reste imperturbable.

— Moi, oui. Et si tu avais ta BMW, tu pourrais me la prêter. Ça te ferait pas de mal, un petit service. Mais non, tu aimes mieux la laisser pourrir à Bon-Pasteur-des-Laurentides.

Et pour que Luc se sente vraiment coupable, Roger est parti en claquant la porte et, bien sûr, en laissant la tasse et l'assiette de son petit-déjeuner sur la table.

Dans ma chambre, je ne dormais plus depuis longtemps. Les mardis matin, je pourrais faire la grasse matinée, je n'ai pas de cours au cégep. Mais il ne faut pas compter là-dessus. Roger Boily a un cours,

lui. Il fait donc tout le bruit qu'il faut pour réveiller la maison. Même les chats rouspètent dans l'appartement de M. Crevier. La délicatesse, ce n'est pas l'affaire de Roger Boily. Il ne ferait pas de vieux os dans une troupe de ballet. Marcher sur la pointe des pieds, il ne connaît pas ça.

Dès le premier matin, j'ai trouvé des graines de toasts dans le beurre. À la maison, des graines de toasts dans le beurrier, c'est aussi criminel qu'un clou planté dans une toile de Picasso ou que de mâcher de la gomme à un enterrement. Mais il y a pire. Vouloir prendre son bain et se rendre compte que la personne qui vous a précédé ne l'a pas lavé. Voilà ! Roger Boily est le genre d'individu qui ne lave pas son bain ! Il a la générosité de nous laisser le cerne de savon gris et tous les cheveux ou poils qu'il faut pour nous confectionner une perruque. Deux semaines que ça dure. Deux semaines que je lave le bain de Monsieur. Le communiste amateur qu'il est ne remarque pas que, tous les matins, il pose les fesses dans un bain propre. J'ai enduré sans rien dire. Mais, ce matin-là, après la conversation dont je venais d'être le témoin, je me disais que Luc comprendrait sûrement si je lui parlais.

Je me suis donc levé. Luc bougonnait. Il rinçait les assiettes pour me voir. Dans l'appartement d'à côté, les chats avaient la voix enrouée, ils se demandaient encore dans quelle tonalité ils devraient miauler.

En cherchant comment je pourrais aborder le sujet, j'ai allumé le poste de radio. Au FM de Radio-Canada, un *Impromptu* de Schubert s'est glissé entre nous. Luc m'a regardé de travers :

— Dis-moi pas que tu vas commencer à m'ennuyer avec ta maudite musique.

Bien sûr, Schubert, Mozart, Mahler ou Beethoven, ce n'est rien d'autre que de la maudite musique.

— Ma maudite musique, lui ai-je dit, je pense qu'elle n'est pas plus fatigante que ton cousin.

Luc a emprunté l'air d'un coq qui monte sur ses ergots. Déjà il pointait le bec pour se défendre.

— Roger ? Qu'est-ce qu'il t'a fait, Roger ?

Luc Robert a toujours été le spécialiste des pannes. Ce jour-là, c'était le culte qu'il vouait à son cousin qui tombait en panne. Il ne pouvait pas l'accepter. Mais je n'ai pas tout de suite compris la chose. J'étais moi-même trop écœuré pour mettre des gants blancs. Alors j'ai dit :

— Il est en train de rire de nous autres, ton cousin.

Luc a tourné le bouton de la radio pour ne pas que Schubert se mêle à notre conversation.

— Qu'est-ce qu'il t'a fait, Roger, hein ? Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

J'ai ramené Schubert dans le portrait. Je n'étais quand même pas

pour perdre du terrain dans le domaine de la musique.

— Ton cousin ? Il me fait manquer un *Impromptu* de Schubert, là !

Luc a encore fait taire Schubert.

— Ton Schubert, il n'a rien à voir avec mon cousin, O.K. !

— Une chance, répliquai-je en remontant le volume de la radio. Au moins, s'il avait le génie d'un grand musicien, ça serait acceptable de lui cirer les bottes. Mais il n'a même pas ça. Tu veux que je te dise, Luc. Roger se prend pour le nombril du monde. Il veut qu'on le serve. Moi, j'en ai assez de trouver des graines de toasts dans le beurre. J'en ai assez de laver son bain.

— Laisse-le se débrouiller avec ça.

— Mais quand je prends mon bain, moi, je ne veux pas me laver dans la crasse des autres.

Luc a fait clore le bec de Schubert et, comme s'il voulait me donner un coup dont j'aurais du mal à me relever, il m'a crié :

— Moi non plus, je ne lave pas mon bain si tu veux le savoir !

Dans l'appartement de M. Crevier, les chats devaient avoir l'oreille contre le mur de carton parce qu'ils respectaient une longue minute de silence. J'ai remonté le volume de la radio. *L'Impromptu* était terminé et la commentatrice annonçait les spectacles musicaux qui se dérouleraient à Montréal ce soir-là. J'ai donc éteint l'appareil et j'ai regardé Luc.

— On est partis sur un bien mauvais pied, mon vieux.

— Tout ça, c'est de ta faute.

Quand il le veut, Luc ne manque surtout pas de culot. J'ai mis deux tranches de pain dans le grille-pain. Ni Schubert ni Mozart ne se sont fait entendre.

— J'aimerais que tu m'expliques ça. Je ne comprends pas.

Luc n'a même pas eu l'air de prendre son courage à deux mains pour répliquer :

— Mon cousin n'est pas si pire. C'est toi, François, qui ne peux pas vivre avec les autres. Je pense que tu ne t'es jamais aperçu que tu étais un enfant gâté. Tu es bien fin pour juger les autres, pour faire la morale, pour dire comment les choses doivent être faites. Mais pour accepter la façon de vivre des autres, tu n'y es pas du tout.

J'aurais aimé trouver une réponse cinglante, mais je n'ai rien imaginé d'intéressant à ajouter. Luc a relevé la tête, il a ramassé ses cahiers. Il avait cru pouvoir étudier, il s'était trompé de matin. C'était un matin de discussions, pas d'étude. Dignement, Luc s'est enfermé dans la chambre qu'il partage avec Roger.

Dans l'appartement de M. Crevier, les chats ont repris leur concert quotidien. Rien à voir avec Mozart. Certains jours, il faudrait ne pas se lever, ce serait tellement mieux de roupiller jusqu'à plus soif. C'est ce que j'aurais dû faire, ce matin-là. Mais allez donc dormir jusqu'à midi

quand Roger Boily a des cours.

Et puis, je me suis dit que c'était peut-être une façon de devenir un homme. Une autre des épreuves. J'ai pensé à Omer. Omer, mon grand-père, qui me manque terriblement depuis que je suis à Montréal. La veille de mon départ, je l'ai vu sur le balcon arrière de la maison. Son salon funéraire était tranquille et vide. Lui, il dormait dans sa chaise longue. Il a ouvert un œil quand il a senti ma présence. Il n'avait pas ses dentiers. Vraiment, Omer Gougeon ne se ressemblait pas.

L'affaire du dentier avait d'ailleurs fait toute une histoire. Par quelle maladresse avait-il réussi à échapper son dentier dans l'évier ? Évidemment, grand-mère lui avait chauffé les oreilles. Elle avait mis l'accident sur le compte du gin qu'il ne supporte plus du tout, selon elle. Omer ne s'était pas défendu. Sur sa chaise, il n'avait pas l'air d'un homme qui avait le goût de se débattre quand il m'a dit :

— Comme ça, tu t'en vas ?

— Oui, ai-je répondu parce que c'était l'évidence même.

— Ça me fait un peu de peine, mais je sais que tu vas te débrouiller. Et puis, tu sais ce que j'aimerais, François ?

J'ai fait non de la tête. C'est rare qu'avec moi Omer prenne un ton aussi solennel.

— J'aimerais que tu deviennes un bon homme.

Sans ses dents, il avait la prononciation pâteuse. Je n'ai pas tout de suite saisi ses paroles. En fait, j'ai surtout mal entendu. J'ai compris qu'il me disait : « J'aimerais ça que tu deviennes *une banane* » au lieu de *un bon homme*. Pour un raisin comme moi, c'est peut-être une chose normale de devenir banane. C'est peut-être un grand but dans la vie.

En sortant, le matin de l'engueulade, j'ai revu Macha. À son poste, sur le balcon, elle courait déjà après le soleil. Elle m'a souri difficilement. Sous ses verres fumés, elle avait les yeux enflés.

— Je fais une conjonctivite.

J'ai blagué :

— Je pensais que ton chum t'avait fait pleurer.

J'ai blagué très très gauchement parce qu'elle a changé d'air.

— Parle-moi pas de lui, O.K., parle-moi pas de lui !

Et elle est rentrée parce que son téléphone sonnait encore.

Je suis resté seul comme une banane. Une banane sans amour qui allait prendre le métro.

Les matins de septembre, les enfants s'en vont à l'école. Ils marchent tous dans la même direction. Je les suis en me rendant au métro. On dirait des petits oiseaux. Ils babillent. Un peu plus vieux, ils ont l'air de comploter quelque chose. Ça, c'est quand ils arrivent au secondaire. Les filles imaginent des amours, les gars quelques coups pendables. Les oiseaux s'envolent.

La vie, ce n'est pas du cinéma

Pour fuir l'appartement, je me promène souvent dans la ville. À Bon-Pasteur-des-Laurentides, il me suffit de mettre le nez dehors pour rencontrer des gens que je connais. Ici, il y a plein de gens, des hommes, des femmes, des jeunes, des vieux, des enfants. Des gens qui, comme moi, se parlent tout seuls. Dans leur tête, ils fredonnent peut-être des musiques. Oh ! des musiques bien différentes des miennes. Des musiques qui ressemblent parfois à des bruits. Les bruits de leur vie comme si c'était un film à regarder avec les sons de leurs souvenirs, de leurs malaises, de leurs rires aussi. Mais ils ne partagent pas leurs vrais bruits avec les autres. Ils se disent peut-être que les autres ne seront jamais intéressés par leurs bruits personnels, leur souffle, leur façon de voir ce monde et leur petit film au milieu.

Les enfants font exception. Ils scandent leurs bruits sans choisir leurs auditeurs. Un jour, un petit garçon de quatre ou cinq ans, caché sur son balcon d'un deuxième étage, m'a bombardé autant qu'il a pu. J'aurais pu mourir cent fois ou me désintégrer en plein trottoir. Entre les barreaux, il pointait vers ma tête une arme multicolore, aussi difforme que les temps futurs. Sa petite bouche émettait des salves meurtrières. J'aurais peut-être dû m'étendre de tout mon long sur le ciment crevassé et ne plus bouger en saignant beaucoup ou en souffrant atrocement. Mais je lui ai souri pour l'amadouer. Ça n'a pas réussi. Il a continué à me fusiller à perte de vue.

Dans les grands magasins des jeudis soir, c'est à peine différent. Tout le monde est préoccupé. Tout le monde se dit pauvre. Tout le monde cherche. Tout le monde achète. Moi, je regarde. Ça me change de la tête de Luc qui s'ennuie ou de celle de Roger qui sait tout. Et puis, dans les magasins, il y a des filles. Des filles pressées, avec des vies débordantes et martelées par leurs talons sur le carrelage. Je m'en mets plein les lunettes. Je sais qu'on n'arrête pas le temps.



J'avais établi un budget, bien sûr. Je ne connaissais rien de la vie en appartement. Je n'avais pas compté le savon pour la vaisselle. Et

dire que j'étais devenu le laveur de vaisselle attitré. Le jour où Luc a pris un linge de vaisselle, je lui ai fait remarquer que son cousin n'aidait pas beaucoup.

— Il ne mange rien. Tu n'as pas remarqué ? Il prend tous ses repas à l'extérieur.

Oui. Et la nuit, il dévalisait le réfrigérateur. Mais Luc ne pouvait pas s'en rendre compte. Il dormait. Il dormait n'importe où pour ne pas déranger les amours de son cousin.

Vraiment mon petit budget semblait ridicule. Et l'appartement devenait de plus en plus inconfortable.

Ma mère m'a souvent répété qu'une banane vaut un steak. Je me suis mis à manger des bananes. Parmi les cinquante-six façons de se nourrir, j'ai choisi celle des singes. De son côté, Luc a déniché une place de serveur dans un restaurant. Il dit :

— Quand les clients ne mangent pas tout, en revenant à la cuisine, j'en profite pour vider les assiettes.

Il a aussi opté pour la nourriture des chats. Il se bourre de ragoût de boulettes en conserve. Il paraît que c'est meilleur que du Puss'n Boots. J'en doute.

À partir de ce moment, le cousin s'est mis à râler. Il avait faim. Et la nuit il ne se gênait pas pour claquer la porte du frigo.

Mais est-ce que c'était seulement pour gagner de l'argent ou pour fuir lâchement l'appartement que j'ai été remplir une demande d'emploi chez McDonald ? À lire le questionnaire, on croirait qu'il faut avoir gagné un concours de personnalité ou être professionnel diplômé pour s'activer derrière un comptoir à donner aux affamés un Big Mac, un quart de livre avec fromage, un MacPoulet, un filet de poisson ou un autre délice du genre. Finalement, malgré ma vaste expérience de deux étés dans le beau monde de la frite, du hot-dog et du hamburger personnalisés, je n'ai pas travaillé chez McDonald. Non, j'ai plutôt suivi les jambes de Mélissa.

Mélissa est une Italienne qui a pris les mêmes cours que moi au cégep. Par hasard. Elle veut aller en communications, elle aussi. En fait, elle veut devenir actrice. Et je n'ai aucun mal à croire qu'elle va réussir. Si je deviens réalisateur, je l'engage, c'est certain.

Elle est belle. Et il y a un monde entre nous. Elle sourit. Toujours. Le sourire fait partie de sa vie, comme d'autres traînent des cors aux pieds qui les font grimacer. Elle me fait penser à ces commentatrices de la télévision qui conservent un sourire figé longtemps après que le message soit terminé.

Pendant cent quarante-quatre secondes, j'ai cru que j'étais amoureux d'elle. J'étais prêt à vendre mon âme, à me faire couper la tête, à me battre avec le premier gars qui lui sourirait. Mais Mélissa sourit tellement à tout le monde que tout le monde lui sourit aussi.

Finalement, il aurait fallu que je mène des combats ridicules et compliqués. Je me serais fait un paquet d'ennemis, ce qui n'aide vraiment pas dans la vie.

Au bout de ces cent quarante-quatre secondes, j'ai compris que Mélissa deviendrait une copine. La copinerie, ça se partage avec une foule de monde et ça ne fait du tort à personne.

Elle m'a donc entraîné dans ce cinéma où l'on m'a engagé, à condition que je possède un pantalon noir. Un pantalon noir, c'est l'équivalent de combien de diplômes ? Je me suis procuré un pantalon noir. J'avais déjà des chemises blanches. On m'a fourni une veste. J'avais le choix entre deux vestes bourgogne. La première était petite. Oh ! elle ne me serrait pas nécessairement le corps, je suis toujours de la catégorie des fils de fer, mais les manches atteignaient à peine mes coudes, ce qui me donnait une allure très pauvre. Dans l'autre, je me perdais littéralement. Je préférais me perdre. J'ai donc opté pour la veste trop grande. Pour l'amour du cinéma, le jeu en valait la chandelle.

En amateur de cinéma que je suis, j'apprends maintenant que ce n'est pas en déchirant des billets que l'on devient cinéophile averti. On ne peut jamais voir un film au complet. À moins de revenir un soir de congé. Mais les soirs de congé, il n'est pas mauvais de les consacrer à autre chose. Une en particulier : faire les travaux qui risquent d'être en retard. Et tous mes travaux étaient en retard. Ma vie nouvelle mangeait tout mon temps et, surtout, me grignotait l'esprit.



Un soir, après le travail, Mélissa m'invite à prendre une bière à la Bodega. C'est tout près du cinéma. Après deux bières, je vogue déjà. Nous parlons de tout dans les fumées, et de rien entre les musiques espagnoles. Et je me rends compte que je développe la fâcheuse habitude d'alourdir n'importe quel sujet. Au lieu d'étinceler, de faire des blagues, je choisis le charme sombre. Je philosophe comme une locomotive. L'effet des bières aidant, Mélissa ne me reproche rien. Elle entre dans mon jeu. En tout cas, mon jeu la fait sourire.

Pour la première fois depuis longtemps, je me sens mou, bien, tranquille dans le soir. Comme Rimbaud « sous les tilleuls verts de la promenade ». J'ai bougrement envie de me pelotonner contre Mélissa. Même pas faire l'amour. Même pas jouer l'amant astucieux et averti qui en vaut deux. Mais simplement me réfugier quelque part contre elle pour oublier le monde lourd, les nuages, les jeux fous.

Le serveur annonce :

— *Last call !*

C'est une tonne de briques dans l'atmosphère que j'ai créée. Je

veux m'accrocher. Sans regarder Mélissa, je lui propose :

— Viens prendre une autre bière chez nous.

Nous entrons dans le logement à l'heure où Macha redevient tranquille, où M. Crevier a calmé ses chats. Seuls les autobus de la rue Saint-Denis poursuivent leur opéra.

Je ne suis pas fâché de constater que Luc n'est pas en chien de fusil sur le fauteuil du salon. Je devrais comprendre que c'est mauvais signe. En poussant la porte de ma chambre, Roger est là, dans mes couvertures, une fille toute petite dans les bras. Je ne veux pas la réveiller. J'ai de la délicatesse, moi. Mélissa sourit. Dans ses yeux, je lis qu'elle comprend que « des gars ensemble, c'est toujours le bordel ». J'aimerais lui dire qu'elle se trompe. Mais je ne trouve aucune autre phrase que :

— Tu veux une bière ?

Elle fait oui de la tête. Et elle n'a droit qu'à la moitié d'une bière. Les six bouteilles, que j'ai achetées l'après-midi même au dépanneur du coin, ont été bues.

Mélissa veut partir. Je ne peux pas me blottir contre elle pour me soulager du monde. Je lui offre d'aller la reconduire. Elle dit :

— Non. Les rues, la nuit, me font peur. Mais si je veux vivre, il faut que je l'assume.

Nous parlons encore de la peur pendant un moment. En fait, j'ai peur qu'elle parte trop vite, qu'elle m'abandonne comme ça.

Finalement, elle appelle un taxi. Il est près de quatre heures et nous sommes vides.



Cette nuit-là, je n'ai pas dormi beaucoup. Le fauteuil donne mal au dos et le plancher est trop dur pour moi. Pendant quelques heures, je me suis ennuyé de mon baladeur. Mozart serait peut-être arrivé à me consoler. C'est surtout dans ma tête que j'ai repris sa symphonie n° 25.

Le lendemain matin, j'arborais ma pire gueule de bois. La petite amie de Roger semblait très fanée pour une universitaire. Elle a filé en troisième vitesse. Roger ne lui a même pas offert un café. Lui, il a pris un bain. Je suis allé défaire mon lit.

Par terre, gisait, ouverte, la boîte de condoms que je m'étais procurée pour la bonne occasion. Des condoms, est-ce que ça se prête ? Non. Et quatre petites enveloppes plastifiées manquaient à l'appel. Vraiment, Roger avait espéré m'en mettre plein la vue.

Quand il est sorti de la salle de bains, il était frais comme une rose. Il a jeté un regard dédaigneux sur les draps et la taie d'oreiller que j'avais roulés en boule. Il m'a regardé et a même trouvé le moyen de lever le doigt pour émettre un reproche :

— Est-ce que c'est ma faute ? Quand Luc et toi vous avez mis le grand lit dans ta chambre, vous ne m'avez pas demandé mon opinion.

Je bouillais. J'aurais pu crier. Je lui ai montré la boîte de condoms. Il a ri :

— Fais-toi pas de problèmes avec ça. Je vais te les remettre. De la façon que tu es parti là, il t'en reste encore assez pour tes deux années de cégep.

Je n'en pouvais plus. J'avais la mâchoire gelée. J'ai grincé :

— Je commence à en avoir plein le cul.

Roger s'est rebiffé :

— Les gros mots. Tout de suite les gros mots.

Il s'est ensuite aspergé de lotion après-rasage. L'odeur soulevait le cœur.

Quelques minutes plus tard, on a sonné à la porte. C'est lui qui a ouvert. Il s'apprêtait à partir. Réfugié dans ma chambre, je tentais vainement de reprendre possession de mon monde. Avant de déguerpir, Roger a crié :

— Woody ! Du monde pour toi !

J'aurais voulu lui répliquer que je ne m'appelle pas Woody. En tout cas, je ne veux pas que lui, Roger Boily, m'appelle comme ça. Mais il avait déjà filé. Dans la salle à manger, deux témoins de Jéhovah m'attendaient patiemment. Ils avaient l'éternité pour me convertir et avaient choisi ce matin précis pour m'apporter la bonne nouvelle. On a beau être champion en dessin, on ne se débarrasse pas des témoins de Jéhovah aussi facilement. Une fois chez vous, ils ont surtout envie de s'imprégner dans les murs, les rideaux, les meubles. Ils veulent surtout entrer dans votre vie. Dans la mienne, il n'y avait plus de place.

Il a fallu que j'achète un exemplaire de leur foutu journal pour me débarrasser de ces deux importuns. Jéhovah, Vichnou et Bouddha peuvent dormir tranquilles. Je n'adhérerai pas à leur bande de sitôt. J'éprouvais assez de problèmes avec Roger Boily. J'aurais seulement voulu prier les seins de Mélissa le temps d'une tendresse.

Derrière la porte de sa chambre, Luc attendait que les envoyés de Dieu soient partis pour se montrer le nez. Il était endormi et cireux. Pour éviter une scène pénible, il a choisi la tristesse. On n'engueule pas un gars triste à mourir.

— Je m'ennuie d'Andréa.

Il voulait crever. Il était lamentable. Un gars qui se lève en parlant de sa blonde qu'il n'a pas vue depuis quelques jours, moi ça me coupe les jambes. Même si je vis le drame de ma vie.

J'ai décidé de sécher mon cours et d'aller laver mes draps à la buanderie de la rue Saint-Denis. En descendant avec mon gros sac vert bourré de linge sale, j'ai croisé la propriétaire. Elle m'a fait des

reproches.

— Vous faites trop de bruit.

J'aurais voulu me défendre. Madame Décarie l'a senti puisqu'elle a ajouté :

— Avertissez vos colocataires aussi.

Le bruit ! le bruit ! J'en avais plein la tête et le cœur. J'aurais eu de quoi écrire une lettre au désespoir. Mais il était sourd, lui aussi.

La fille au ballon dans l'enfer d'octobre

Certaines semaines ressemblent à des années. Petit, on veut vieillir à tout prix. On se dit que la vraie vie, c'est pour les vieux, les grands. On a l'impression que le temps ne passera jamais, que tout fonctionne au ralenti et qu'on ne sera jamais vraiment grand.

Maintenant que je vis en appartement, avec mes soucis, mes responsabilités, et que mes parents ne sont plus là pour me surveiller ou me protéger, j'ai le sentiment que le temps n'a pas vraiment avancé. Parfois, je ne me sens pas tellement différent du jour de ma première communion. Je suis encore tout petit, presque en culottes courtes, tout fragile dans un grand corps et avec de grands mots.

La timidité est la pire des maladies. Elle vous donne des bras dont vous ne savez plus quoi faire, des pieds pour que vous trébuchiez, des lunettes pour que vous y colliez vos mains, des vertiges, des tremblements dans l'estomac et, surtout, cette fausse patience qui vous empêche de dire les choses telles qu'elles sont. Mais devant soi-même, la timidité a aussi cette faculté d'exagérer ces mêmes choses de telle façon qu'on se sente tout petit, inutile, parfaitement niais et encombrant dans le roulis du monde. Un pou sur la planète.

L'appartement avec sa superliberté dont j'avais rêvé s'est lentement transformé en enfer. L'enfer d'octobre. Et les chaleurs de l'été des Indiens n'ont rien fait pour soigner les choses.

Les grands mots ! Tenez ! Un passage que j'ai griffonné sur une feuille. Une lettre adressée à moi-même pendant que je devais me concentrer sur une dissertation de philo.

Cher désespoir,

Tu me prends aux tripes. Pourquoi viens-tu crier au fond de moi ? Il serait tellement simple de prendre la vie calmement. Mais non, tu me bouscules. Tu me fais avancer, reculer, tourner en rond.

Je rêve de fermer les yeux, de dormir cent ans et de t'engourdir. Mais tu veilles, tu me rappelles à l'ordre. Tu ne veux pas que je m'éclipse aussi facilement.

Me parler à moi-même. Au moins, me dire ce que je n'arrive pas à dire aux autres.

Depuis mon départ, ma mère m'appelle tous les deux jours. Elle a saisi mon rythme. Elle sait que, vers quatre heures trente, elle me retrouvera à l'appartement. Au bout de la ligne, je niaise, bien sûr. J'ai trop d'orgueil pour avouer un cauchemar.

— Comment ça va ?

— Bien. Tout va bien.

Je mens. Je joue faux dans le téléroman qu'est devenue ma nouvelle existence. Mais je ne suis quand même pas pour brailler dans les jupes de ma maman. Si je lui fournissais le moindre indice de mon désarroi, je serais foutu, foutu pour la vie.

— Et au cégep, tes cours ?

— Oh ! Ça va bien ! J'aime ça.

Je reste dans le vague. Je la laisse dans le flou. Déjà en retard dans tous mes travaux, je ne sais plus comment rattraper le temps perdu. Bien sûr, je reste sympathique aux yeux des profs. Mais on ne joue pas indéfiniment sur la sympathie. Les dates d'échéance s'amènent à grands pas. Les examens aussi. Et moi, je n'ai jamais assez de temps. Chaque fois que je me retrouve devant un livre à étudier ou une page blanche à écrire, je bascule dans mes problèmes.

— Tu es certain que c'est une bonne chose, cet emploi ?

— Au cinéma ? Bien sûr. Comme ça, je peux voir des tonnes de films. Le cinéma, c'est la vraie communication du vingtième siècle.

Je m'éclabousse de mensonges. Au fond de moi, j'ai encore et toujours le sentiment que la vraie communication, la plus raffinée des communications, c'est la musique. Franz Schubert avec sa douleur, Mozart et sa jeunesse... Mais on raconte n'importe quoi pour se justifier, on est prêt à dessiner des châteaux de rêve sur des panneaux de bois pour masquer des chiottes en démolition. Ça, c'est une des grandes subtilités que la ville m'a apprises, cette ville où je suis en plein *blues* de la solitude.

Je ne sais pas si elle me croit toujours, mais je fournis à ma mère des nouvelles truquées. De son côté, elle me répète quelques banalités : à la mairie, l'opposition critique cruellement mon père et cela lui donne des brûlures d'estomac ; ma grand-mère organise des bingos pour les pauvres de la paroisse ; et Omer semble filer un mauvais coton. Je devrais peut-être prendre ce détail plus au sérieux. J'ai suspendu les jumelles qu'il m'a données près de la fenêtre. Parfois, je les décroche, mais je ne sais pas encore dans quelle direction regarder.

— Tu sais, François, il ne le dit pas, mais je pense qu'Omer s'ennuie de toi.

— Moi aussi, je m'ennuie de lui.

— Ton départ l'a affecté. Il trouve que tu ne viens pas souvent.

Quand elle me parle ainsi, ma mère me trouble jusqu'au fond des

os. Mais on ne pleure pas quand on s'en va sur ses dix-huit ans. Je me sens comme une dent de lait qui bouge, qui va tomber d'un instant à l'autre.

— Tu le sais, maman. Je n'ai pas le temps.

— Mais tu avais promis de revenir toutes les fins de semaine.

— À ce moment-là, je ne savais pas que mes études me demanderaient autant de temps. Je ne savais pas comment ça allait se passer.

Non, je n'imaginai surtout pas que ma timidité allait me figer devant mon nouveau monde. Je pataugeais.

Un jour, il y a un certain temps, j'avais parlé à Omer de cette difficulté de s'exprimer vraiment devant les autres. Surtout quand on ne se trouve pas champion, quand on aimerait tant avoir un autre visage, projeter une autre allure, une autre image. Grand-père m'avait regardé un moment. Après avoir avalé une gorgée de son gin caché, il m'avait dit :

— C'est pas toujours facile de dire ce qu'on pense. Des fois, on garde tout en dedans et on attend que ça passe. J'étais comme toi, moi aussi, avant...

Avant quoi ? Je n'avais évidemment pas posé la question à Omer. Mais je savais quand même qu'aujourd'hui encore il n'exprimait pas toujours tout ce qui le déchirait en dedans. Il préférerait se taire et noyer son silence dans le gin.

Moi, je n'aime pas le gin. J'endure.

Luc arbore sa face de carême. Il ne parle plus. Il grogne. Il émet un murmure permanent. J'aimerais qu'il parle de son cousin, que l'on décide ensemble d'organiser la vie. Mais non, Luc se transforme en une lente lamentation. Il se traîne les pieds.

— Andréa ! Andréa ! Andréa !

Il s'ennuie. Luc a vraiment la tragédie dans le sang.

— Et toi, tu n'es pas mieux.

— Au moins, je me secoue.

Moi, j'ai le mensonge dans le sang. Mais je ne vois jamais plus loin que le bout de mon nez.

Ce soir, au terminus d'une journée chaude de l'été des Indiens, je suis enfin décidé à faire crever l'abcès. Je rentre à l'appartement, je m'installe avec mes livres et mes papiers sur la table de la salle à manger. Demain, je dois remettre un commentaire intelligent sur le roman *La Vie devant soi* d'Émile Ajar-Romain Gary. Je ne suis rendu qu'au chapitre qui commence par : « Le plus grand ami que j'avais à l'époque était un parapluie nommé Arthur que j'avais habillé des pieds à la tête. Je lui avais fait une tête avec un chiffon vert que j'ai roulé en boule autour du manche et un visage sympa, avec un sourire et des yeux ronds, avec le rouge à lèvres de Madame Rosa. » Et je dois dire

que je me sens plutôt seul, sans parapluie ni rien. Je travaillerai une partie de la nuit s'il le faut. Toute la nuit, mais avant je veux apostropher Roger Boily et lui dire ma façon de penser.

Luc entre. En me voyant, il me raconte qu'il a mal à la tête et que, avec Andréa à l'autre bout du monde, il va couler son année de cégep. Sans attendre un mot d'encouragement ou quoi que ce soit, il téléphone au restaurant où il travaille pour annoncer qu'ils devront se passer de lui.

Je n'ai pas le temps de lui dire que c'est le soir des comptes. Roger s'amène à son tour avec la blonde que j'ai vue nue dans la salle de bains, une nuit de démente. Cette fois-ci, elle est habillée. Une robe légère, rose phosphorescent, sans soutien-gorge, de quoi me jeter par terre, K.-O. jusqu'au compte de 212.

Déjà je suis mortellement touché. Le malheur avec le cousin de l'autre, c'est qu'il est aussi imprévisible qu'un ver de terre qui fait de la peinture à l'huile. Vous pensez qu'il va se jeter à droite et il se met en boule. Vous vous attendez à un raidissement soudain et il vous fait un pied de nez et se tord comme un mal de ventre.

En cette fin d'après-midi, avec cette blonde qui ne nous regarde pas trop et qui répond au joli nom de Martine, Roger porte un sac sous son bras. Il me le met sous le nez au milieu de la table.

— Tiens, Woody ! Tu dis que je ne fournis jamais rien ! Moi, je suis pour le luxe.

Les yeux de Luc s'arrondissent. Il plonge dans le sac et en ressort deux bouteilles de champagne. Son mal de tête s'envole instantanément et, pour la première fois depuis des semaines, je le sens très fier de son grand cousin. Je peux laisser dormir la liste de mes récriminations dans le fond de ma poche. Si je la sortais, elle se noierait dans une bouteille de champagne frappé.

Après le pop ! des grandes circonstances, en nous servant dans des verres de Coke le pétillant liquide, Roger raconte qu'il a fait une bonne affaire. Il a l'œil mystérieux des initiés. Nous trinquons aux bonnes et mystérieuses affaires de Roger, aux joies de la vie dans l'appartement, à notre différence d'âge. Je commence à être rond comme une bille. Le midi, je ne dîne presque pas. J'avale une banane et un yogourt et, comme chacun le sait, ce n'est pas un vrai repas. Je suis donc légèrement soûl et mou. Le champagne s'évapore. J'en ai pris plus que ma part et je ris pour rien.

Je voudrais lever mon verre aux bonnes et mystérieuses affaires de Martine, la blonde qui fait de la plongée sous-marine dans le lavabo de la salle de bains. Mais déjà elle s'éloigne dans les bras de Roger. Ils titubent vers ma chambre.

Je n'ai plus la force de défendre mon territoire. Ils s'éclipsent derrière la porte sur laquelle j'ai eu l'audace de poser une pancarte où

il est écrit en jaune sur noir : PROPRIÉTÉ PRIVÉE. Ma propriété privée se ferme donc sur mon nez. Devant moi, Martine a à peine frissonné.

Le champagne donne un courage fou à Luc. Il me déclare, l'air parfaitement décidé :

— Ça ne peut plus durer, je vais faire quelque chose !

Pendant un instant, mon imagination me fait croire qu'il va foncer comme un bélier dans ma porte de chambre pour en faire sortir son cousin flambant nu, cul par-dessus tête. Mais non, il se précipite dans l'autre chambre pour revenir aussitôt avec un coton ouaté marqué à l'effigie de Bon-Pasteur-des-Laurentides.

— Je prends l'autobus pour Saint-Jérôme. Je reviens demain matin... ou après-demain, je ne sais plus.

C'est ainsi que je reste seul, sonné, figé, éberlué, *La Vie devant soi* presque inaccessible au milieu de la table.

Dix minutes plus tard, je fixe encore le livre comme si je m'attendais à ce qu'il marche tout seul quand on sonne à la porte. Je me lève pour aller ouvrir comme doivent le faire tous les somnambules de la vie.

C'est une grande fille, mince comme un fil, avec des cheveux en bataille qui sortent à la va comme je te pousse de son chapeau à la Indiana Jones. Je suis en haut de l'escalier, elle en bas. Elle sourit comme si elle était soulagée qu'on lui ouvre.

— Bonjour.

Elle dit bonjour et monte l'escalier puant. Une fois à mon niveau, les chats, alertés par une présence féminine, je suppose, se mettent à miauler pour la saluer. J'explique :

— C'est les chats du voisin.

Je me sens parfaitement et invinciblement stupide.

Elle me tend la main.

— Je m'appelle Patricia D'Amour.

— Moi, c'est François Gougeon.

Et je la laisse entrer, sûr et certain qu'elle n'est ni un témoin de Jéhovah ni une vendeuse d'assurances ou d'aspirateurs.

Une fois dans la salle à manger, elle examine les murs nus en souriant. Puis elle attrape mes jumelles et se met à me fixer. En gros plan, mon nez doit lui paraître monstrueux. Je suis gêné. Je ne sais pas si je dois lui offrir une chaise. Le champagne ébranle sérieusement mon savoir-vivre.

— Comme il ne venait pas, j'ai décidé de lui jouer un tour. Il y a un bout à tout, non ?

J'aimerais comprendre, mais c'est trop difficile. Et je ne me sens pas d'attaque à fournir le moindre effort. Elle éclaire ma lanterne.

— Je parle de Roger Boily.

— Ah ! Parce que vous connaissez Roger ?

J'ai l'air du dernier des petits cochons qui débarque sur la planète. Qu'est-ce qu'une fille peut bien venir faire ici, sinon pour voir Roger ? J'aurais dû m'en douter. Mais je suis vraiment lent, beaucoup trop lent.

— Bien oui, me répond-elle. Je viens de Drummondville exprès pour le voir. C'est ici qu'il habite, non ?

J'acquiesce et je me rassois devant mes paperasses.

— Il est ici ?

Encore une fois, je fais oui de la tête... et, une fraction de seconde plus tard, j'ajoute :

— Non.

Mais c'est trop tard ou trop faible. De toute façon, les événements se déroulent à un tel rythme que j'aurais un mal fou à piloter quoi que ce soit. L'été des Indiens et le champagne m'ont assommé. Le temps que cette grande fille me regarde, certaine que je mens, Martine sort de ma chambre aussi nue que la nuit de mon délire. Elle s'engouffre dans la salle de bains, peut-être pour aller faire un peu de plongée, et la voix de Roger lui crie :

— Attends. Va-t'en pas comme ça !

Plantée dans la porte de la chambre, j'ignore ce que Patricia voit mais je devine que Roger doit être aussi nu que le ver de terre qu'il est toujours. Il dit :

— Pat !

Sa voix est étonnée. Patricia répond :

— Roger !

Sa voix est détonante.

— Patricia !

La voix de Roger ne veut plus rien dire. Pour lui aussi, les choses voguent beaucoup trop vite. Patricia fait demi-tour et, d'un pas entêté, elle traverse déjà la porte et dévale l'escalier et l'odeur des chats.

Quand elle est passée devant moi, j'ai à peine eu le temps de remarquer qu'elle avait le ventre comme un ballon. Cela me dégrise complètement.

Je ramasse mon veston et je cours derrière elle. Je ne saurais pas dire si les chats miaulent.



La ville est immense et parfois aussi triste qu'une bouteille vide. Patricia ne court pas. Mais sa démarche est rapide, aveugle. Je pense qu'elle ne voit rien. Elle a les yeux en pluie. Elle fonce droit devant elle comme si elle voulait se désintégrer contre le mur d'une maison ou se faire renverser par un autobus. Elle pleure. Elle n'entend rien.

Devant les grands chagrins, on a l'air tellement innocent, tellement

nul. Je m'essouffle derrière elle et je cherche mes mots tant et si bien que je ne trouve rien de mieux que de répéter son nom à l'infini :

— Patricia ! Patricia ! Patricia !

Son nom dans ma voix je le traîne comme une queue derrière ces avions qui portent des messages. Il faut je ne sais plus combien de coins de rue, combien de regards de gens sur le trottoir ou sur leur perron... de ces gens dont les yeux imaginent que, encore une fois, un amour fout le camp. Je suis à bout de souffle mais de plus en plus certain que je ne lâcherai jamais cette fille en pluie, cette fille que je ne veux pas laisser se perdre dans la ville.

Brusquement, elle se retourne. Tellement brusquement que je n'ose plus avancer.

— Toi, tu diras à ton ami Roger que...

Sa voix se casse. Tout de suite, je crie comme si, au fond de moi, elle venait de mettre une blessure à vif :

— C'est pas mon ami !

— Tu habites avec lui !

— Oui, mais il est en train de foutre ma vie en l'air.

Je hurle. Je ne suis pas sûr que les mots de ma phrase se placent dans le bon ordre. Je me libère enfin d'un poids qui m'écrabouille le cœur. Je ne joue pas. Je ne me cache pas. Je tremble de sincérité. Je tends la main vers cette fille que je ne connais même pas. Tout mon sang vient battre en électricité au bout de mes doigts. D'un seul élan, Patricia se blottit contre moi. Je voudrais avoir des bras de trois mètres chacun pour faire des dizaines de fois le tour d'elle, pour l'entourer comme dans une grosse et chaude couverture de laine, pour consoler sa peine et me convaincre que la mienne est bien mince.

— Veux-tu manger quelque chose ?

Est-ce que je suis en train de lui proposer un bonbon pour la calmer ? Elle fait non de la tête.

— Je n'ai pas faim.

Moi, dans ces occasions-là, il faut que je mange. Ça me soulage. Je l'entraîne dans un magasin de fruits tenu par une famille de Chinois. J'achète des bananes. Nous repartons.

Nous marchons des heures et des heures comme si nous avions besoin de nous épuiser, de n'être plus que de la guenille pour nous sentir bien.

Des heures et des heures, ses mots ébranlent ma vie tranquille, mes petites désespérances de rien. Par bribes, elle raconte ses coups de tête inexplicables :

— Un jour, pour faire chier mes parents, je me suis rasé le crâne.

Elle rit, soulève son chapeau.

— Tu m'imagines sans cheveux.

Elle éclate encore d'un grand éclat de rire qui meurt presque tout

de suite.

— Pourquoi tu as fait ça ?

— Pour être différente. Tu ne connais pas ma mère.

Nos pas sur le ciment m'empêchent de lui demander : « Qu'est-ce qu'elle a, ta mère ? » Mais elle devine.

— C'est une poupée, une Barbie qui cherche le soleil partout. Elle s'est fait refaire les seins pour les promener nus sur la plage de Cannes. Bientôt, elle va se faire remonter le visage.

Patricia s'adosse à un arbre de la rue Boyer. Elle reprend son souffle. Je la regarde, j'ai le temps d'attendre. Je ne sais plus le temps qu'il fait comme je ne sais plus le temps qui passe. Lentement le soir nous fait passer du côté des ombres. Est-ce que nous parlons vraiment ? Est-ce que nous ne sommes pas simplement en train de nous chuchoter nos peurs ?

— Elle a surtout peur de ne plus être belle, ma mère. Il faut que tout soit beau à la maison. Même chose dans sa vie. Il faut des bibelots, des affaires de porcelaine. Si tu savais comme j'en ai cassé des maudits bibelots. Au début, c'était involontaire. Quand j'ai vu que ça lui faisait de la peine, qu'elle réagissait vraiment quand un bibelot éclatait par terre, j'ai recommencé. Cinq fois. Dix fois. C'est ce qui la faisait pleurer. Je cassais la perfection de sa vie. Elle voulait me mettre à la porte de la maison.

Patricia mange une banane. Elle parle. Souvent, comme un leitmotiv, elle rit aux moments les plus inattendus. Elle reprend son souffle.

— Et ton père ?

— Lui, il est content de sa poupée. C'est pour elle qu'il travaille et fait de l'argent. Pour que sa poupée voit du soleil partout. Tu comprends ? Les seins au soleil, la vie comme du soleil ! Et mon frère, le tétéux, est le soleil de leur vie. Moi, je suis la pluie, le courant d'air, le rhume.

Elle raconte ses coups de cœur que personne n'a voulu comprendre. Elle est enceinte de sept mois. Elle s'est imaginé que Roger l'aimait, du moins, la comprenait. On ne se méfie jamais assez des caméléons.

— J'ai laissé le cégep avant Pâques, l'année passée. Je ne savais pas ce que je faisais là. Je voulais me ramasser de l'argent pour partir. J'ai travaillé dans un bar. C'est là que j'ai rencontré Roger.

C'est là que j' imagine le sauveur, gonflé de toutes ses belles phrases. Elle rit.

— D'abord, il ne m'a pas reconnue.

Son rire meurt aussitôt. Elle se mord les lèvres. Nous marchons plus vite.

— Il ne m'avait jamais remarquée. Il habite à côté de chez nous à

Drummondville. Nos familles se connaissent depuis des années. Moi, avant, je ne pensais jamais l'intéresser. Mais le printemps passé, il a vu que j'avais vieilli, je suis tombée dans ses bras. Ça arrive ! Je l'avais toujours trouvé beau. Il a quelque chose qui peut faire chavirer n'importe qui, Roger.

Je ne lui ai pas parlé de ma théorie du caméléon. Nous ratissons les rues du Plateau Mont-Royal. Nous marchons rapidement comme si quelqu'un nous attendait quelque part, comme si nous étions vraiment en retard.

— Il ne sait pas que je suis enceinte. Ça vient tout juste de paraître. Ça fait à peine deux semaines que le ballon est là. Avant j'avais gardé le secret. J'attendais. Mais, maintenant, je ne peux plus attendre.

Le parc Lafontaine nous attend, lui aussi, comme le début de la nuit et la fatigue. Il y a un banc. Nous nous installons devant le lac. Quelques canards donnent encore signe de vie. Dans quelques semaines à peine, tout sera gelé. Le temps pour Patricia d'accoucher. Mais l'été des Indiens poursuit son petit bonhomme de chemin. Nous sommes sur un banc, avec le soir fragile qui s'incline doucement comme une tête sur mon épaule. Ou comme la beauté d'une fille. Je ne pourrais pas dire si Patricia est belle ou laide. Elle est là, fragile, en attente, cassée, pleine de désillusions. Avec un ballon au ventre, une pointe vers la vie. Mes problèmes des dernières semaines me paraissent ridiculement minuscules. Je ne trouve plus matière à me plaindre.

Pat ne pleure plus. La vie reprend son cours. Elle accepte de retourner chez elle. Je trouve assez d'argent au fond de ma poche pour lui payer son billet de retour.

Je ne finirai jamais ma lecture de *La Vie devant soi* à temps. Mais le livre peut attendre. Il saura bien attendre comme tous les travaux du monde. La nuit, cette nuit, est beaucoup plus importante.

Adieu Omer

Je ne sais pas comment les choses se déroulent en sciences po. Je veux dire par là que j'ignore où les étudiants prennent le temps d'étudier et surtout de faire leurs travaux. Peut-être qu'ils n'en ont jamais. À moins qu'il leur suffise de lire simplement le journal pour comprendre dans quel sens va le monde. Je sais une chose cependant : Roger Boily possède une mallette de première qualité, qui doit contenir des livres et des dossiers. Mais je ne l'ai jamais vu l'ouvrir. Devant moi, Roger Boily n'a mis le nez ni dans un livre ni dans un journal. Ou bien il fait partie de la catégorie des superbollés à qui il suffit d'ouvrir les oreilles pendant les cours et de lever le petit doigt à la fin de la session. Ou bien il est de la bande de ceux qui ne font rien pendant des mois et ne dorment pas une heure au cours de la dernière semaine et deviennent d'un beau vert martien. Ou bien il se fout carrément de l'université et a déjà sauté à pieds joints dans la grande vie. Moi, c'est comme ça que je le vois.

Luc soutient une opinion différente. Selon lui, Roger oscille entre Einstein, Picasso et Chaplin. C'est un génie des temps modernes. Un génie qui va éclater au grand jour dans quelques années et qui deviendra premier ministre ou quelque chose de semblable. Moi qui ne connais pas grand-chose à la politique, je ne savais pas que les premiers ministres faisaient partie du même club que Léonard de Vinci, Mozart et Albert Einstein. Vraiment, il me reste encore beaucoup de choses à apprendre. Je fais ce que je peux. Je garde les oreilles ouvertes.

La visite inopinée de Patricia a quand même foutu le bordel dans le logement. Au petit matin, je suis allé la reconduire au terminus Voyageur. Elle a pu retourner à Drummondville en paix. Elle a certainement pu dormir dans l'autobus. Les bébés ont besoin de sommeil et c'est bien.

Les gars de mon âge aussi ont besoin de sommeil. Mais je n'ai pas pu dormir. Je me suis rendu au cégep. J'avais les jambes comme du coton ouaté et la cervelle en guimauve.

J'ai rencontré la prof de littérature. Je lui ai raconté n'importe quoi, que je n'avais pas eu le temps de lire *La Vie devant soi* et tout.

Elle m'a dit qu'elle me donnait encore trois jours, mais que je partais d'un bien mauvais pied. J'aurais pu lui répondre que j'avais glissé sur la ligne du départ et que depuis je me retrouvais sur les fesses. Je ne l'ai pas fait. Je ne suis pas certain qu'elle aurait compris l'image.

De son côté, Roger Boily était dans tous ses états. En entrant dans l'appartement, j'ai vu immédiatement qu'il avait enfermé son côté *cool* dans la garde-robe. Il miaulait presque aussi fort que les chats de M. Crevier.

— Où est-ce qu'elle est ?

Je le regarde, étonné. Ma nuit sans sommeil m'a enroué la voix. Il me secoue comme un pommier.

— Patricia ! Où est-ce que tu l'as cachée ?

— Elle est retournée chez elle.

— Ça, c'est brillant ! Tu l'as laissée partir sans me donner la chance de lui expliquer quoi que ce soit.

— Mais elle t'a vu.

Il écume.

— Toi, tu es champion. On peut dire que la belle solidarité masculine, tu l'as dans le sang.

— Qu'est-ce que tu voulais que je fasse ? Que je lui dise qu'elle avait eu une vision... que tu étais en train d'enseigner à une fille l'utilité des vêtements... que...

Il tranche.

— Vas-tu bien me dire de quoi tu te mêles, Woody ?

Rapidement, il fait sa valise et déguerpit sans que je puisse lui annoncer qu'elle est enceinte. De toute façon, il s'en rendra bien compte. Pas besoin d'être Einstein, Léonard de Vinci, Mozart ou Picasso pour comprendre qu'une fille au ventre rond ne traîne pas son oreiller partout où elle va.



La fin de semaine a passé comme un éclair. J'aurais pu profiter du fait que j'étais seul pour m'amuser dans l'appartement. Même pas.

Je travaillais. Je déchirais des billets. Et puis, entre tout ça, je lisais.

Finalement, j'ai pu atteindre les derniers mots de *La Vie devant soi* : « ... il faut aimer. » Pour le commenter, j'avais une boule au milieu de la poitrine.

Luc est rentré tôt, le lundi matin. Il arborait une barbe de quatre jours. Andréa l'avait convaincu que le port de la barbe lui donnerait un air plus vieux. Et c'était vrai. La figure de Luc avait l'allure d'un vieux chandail mité. Une touffe de poils par-ci, une autre par-là... une patinoire entre les deux...

J'allais partir quand Roger Boily est revenu. Il avait sa valise dans une main, un téléviseur couleur presque neuf dans l'autre et, par-dessus tout ça, sa tête d'ayatollah. Il m'a apostrophé avant que je me sauve.

— Les choses sont arrangées.

— Tant mieux.

Je ne sais pas pourquoi je m'obstinais à fixer un point du plancher. Pourquoi est-ce que j'étais gêné comme ça ? Il a poursuivi :

— J'espère juste que tu vas apprendre à te mêler de tes affaires. Patricia m'a dit qu'elle se demandait bien avec quel épais je vivais. Elle n'est quand même pas folle, cette fille-là. Un peu jeune, c'est tout.

J'ai puisé tout mon courage pour relever les yeux et lui dire :

— Quand une fille est un peu jeune, il faut lui faire attention quand même.

Luc se demandait bien de quoi nous parlions. Il aurait aimé intervenir. Mais, pour une fois, il était en panne de mots. Sa tête pivotait pour nous regarder à tour de rôle comme si nous avions été des joueurs de ping-pong.

Roger a levé le doigt et, comme un avocat qui aurait voulu me fustiger, il a déclaré :

— Elle a dix-huit ans. Elle est majeure. C'est elle qui m'a joué un méchant tour.

Luc a imaginé, avec sa subtilité légendaire, qu'il pouvait ajouter son grain de sel. Il croyait enfin avoir saisi la queue du problème.

— Qu'est-ce qu'il y a, Roger ? Martine t'a foutu une MTS ?

La conversation a alors monté d'un cran.

— Est-ce que j'ai l'air d'un gars qui a le sida ? a hurlé Roger.

D'accord, il existe plusieurs autres catégories de MTS, mais j'ai jugé que le moment était mal choisi pour faire étalage de mes connaissances. Et puis, Roger Boily avait déjà repris la parole et il sautait aux conclusions. Tout à fait paternalistes, d'ailleurs. Il faut dire qu'entre nous, c'était lui, le seul père.

— Il faut comprendre, a-t-il dit. Patricia a des problèmes avec ses parents. Elle ne se sent pas aimée. Alors elle a profité de moi. Elle a décidé, sans me le dire, de se faire faire un bébé. Elle avait besoin de quelqu'un pour l'aimer, elle a voulu se le faire. Ça arrive souvent. Les filles se font un bébé pour être certaines qu'au moins une personne dans le monde va les aimer. C'est aussi simple que ça.

Roger était tranquille. Il possédait la vérité. Il avait tout compris.

— Et puis, inquiétez-vous pas. Je vais m'occuper d'elle.

À partir de ce jour-là. Roger Boily a passé beaucoup plus de soirées à la maison. Il était celui qui nous apportait le luxe. J'aurais dû en profiter. Mais je ne savais pas comment m'y prendre.

Les soirs, Roger s'écrasait devant la télévision et, grâce à son

contrôle à distance, il prenait un malin plaisir à voyager d'un poste à l'autre. Il jurait qu'il pouvait suivre ainsi cinq émissions, les comprendre, les analyser. Vraiment, Léonard de Vinci pouvait tenir son titre de génie très fortement, il n'arrivait pas à la cheville de Roger Boily.

De mon côté, je ne pouvais plus écouter ma musique plate, comme l'appelait Roger. À ses yeux, ou plutôt à ses oreilles, Mahler n'était plus *hot* du tout. Je ne pouvais plus supporter les filles qui venaient le regarder changer de postes une soirée durant.

Luc a eu des problèmes au restaurant où il travaillait. Son patron trouvait que sa barbe ne faisait pas propre. Un soir, il a téléphoné à Andréa. Il a pleurniché beaucoup. Et elle a accepté qu'il se rase. De toute façon, elle n'avait pas tellement le choix. Luc était prêt à abandonner le cégep, son emploi, l'appartement et tout pour aller vivre avec elle à Saint-Jérôme. Essayez donc d'étudier avec Luc dans les jambes. Ça, Andréa l'avait compris bien plus rapidement que moi.

Et moi, bien moi, aussi souvent que je le pouvais, je fuyais encore l'appartement. Les chats de M. Crevier faisaient partie de la musique de fond. Macha ne se faisait plus bronzer, mais elle était souvent à sa fenêtre... comme si elle attendait, elle aussi.



Je fais n'importe quoi pour fuir l'appartement. Labossière, un gars que je n'aime pas, m'a invité à un party chez lui. J'y vais. Mélissa est là. Nous dansons un peu, copain-copain. Mélissa est la copine de tout le monde mais pas plus. Elle a peur que, autrement, les choses se compliquent. Elle a certainement raison de ne pas trop se lier.

Aux petites heures, je rentre de cette soirée collante, où rien ne s'est passé, où je me suis ennuyé avec les autres à écouter des musiques que je n'aime pas, à respirer des fumées qui me brûlent les yeux. Luc se lève. D'habitude, à cette heure-ci, il ronfle à en mettre les tiroirs à l'envers. Il m'annonce que ma mère a appelé trois fois pendant la soirée. Il faut que je la rejoigne. C'est urgent.

J'appelle donc une fois... deux fois, trois fois. À m'en user les doigts. Je me reprends souvent. Finalement, je ne comprends plus. Qu'est-ce que mes parents peuvent bien fabriquer pour ne pas être là à trois heures du matin ? Depuis quand seraient-ils devenus des zombis de la nuit ?

Finalement, je sombre dans le fauteuil du salon, devant la télévision aveugle et muette de Roger.

À trois heures quarante-cinq, le téléphone retentit. Je sursaute. Je plonge dessus.

C'est mon père. Il a la voix fatiguée et surtout pleine de trémolos. Il

a du mal à se contenir. Omer vient d'être hospitalisé.

Luc se tient devant moi en petites culottes. Il me paraît plus maigre que jamais. Des fantômes m'apparaîtraient, ça ne m'étonnerait pas. Je m'attends à ce qu'il fasse une de ses farces plates. Il en garde une prête pour chaque occasion de la vie. Mais ce n'est pas le cas.



Mon père vient me chercher. Sur l'autoroute, on parle peu. Il me dit simplement qu'Omer est très malade.

— Mais tu le connais, il ne disait rien. Il a toujours été comme ça. Prêt à faire des blagues dans le privé. Sérieux comme un pape dans le salon. Mais jamais rien de profond. Jamais il ne parlait de lui ou se confiait sur quoi que ce soit. Il faisait comme s'il avait une mauvaise grippe, quelque chose qui dure mais qui va finir par passer.

Je regarde l'autoroute devant nous. Le paysage, je le connais par cœur. Mais mon père n'a pas souvent démontré ses peines. Son visage triste me gêne. Je préfère regarder l'autoroute.

— Moi, il me parlait, je pense.

Mon père attend un peu. Il doit prendre quelques kilomètres pour avaler. Puis il glisse :

— Il t'aimait.

Je remarque que nous parlons de grand-père à l'imparfait. Tout cela est morbide. Nous devrions au moins utiliser le présent. Mais c'est plus fort que nous. Nous savons.

Plus tard, à l'hôpital de Saint-Jérôme, j'entre dans sa chambre. J'aimerais empêcher mes mains de trembler. Je me cramponne au montant de son lit. Pourquoi a-t-on relevé les côtés comme on le fait pour un bébé ? Omer ne tomberait pas. Omer n'est plus un enfant.

Il est tout blanc. Un oiseau. Un oiseau qui ne fait que respirer. Rien d'autre. Jamais je ne l'ai vu aussi pâle. Son nez occupe toute la place dans son visage. Et il n'est plus rouge. Il n'est plus flamboyant comme aux jours imbibés de gin. Il est violet, presque triste, comme prêt à couler à pic. Jamais Omer ne m'a paru aussi faible, aussi chétif. Il n'a plus ses dents. C'est comme s'il abandonnait tout de notre côté du monde. Il n'a plus besoin de rien.

Il me regarde. Ses yeux vitreux s'accrochent à la vie. Deux billes en équilibre instable, comme des billes peuvent l'être quand le monde se met à tanguer. Il me parle difficilement. C'est un murmure rauque, un souffle qui effleure à peine ses cordes vocales... Entre deux respirations, il veut prononcer quelques phrases, il me dit... en tout cas, c'est ce que je souhaite comprendre :

— François, j'espère que tu vas être une banane dans la vie.

C'est un souffle. Tellement que j'entends mal. Ma nervosité, mes

émotions déforment tout. Il sourit à en craquer :

— François, j'ai dit banane.

— Oui, Omer. Je vais essayer d'être la meilleure banane du monde.

J'imagine qu'il doit vouloir sourire encore. Mais il n'en a plus la force. Je lui promettrais n'importe quoi. Je deviens banane. J'ai le cœur dans un étau. Je suis complètement banane. Et, au fond de ma gorge, ma voix se déchire. Banane en peine !

Omer est mort ce soir-là. Après coup, les médecins ont expliqué qu'il n'y avait rien à faire pour lui. Il a été victime d'un cancer foudroyant.

— Parfois c'est comme ça, ça dure à peine un mois.

Quand je lui ai parlé avant mon départ pour Montréal, quand il était sans dents cette fois-là encore à me souhaiter de devenir banane, j'aurais dû sentir. Mais on ne sent rien quand on ne sait pas, quand on n'a jamais vu à quoi la mort ressemblait pour vrai, et surtout quand on ne veut voir que sa propre vie. Au cinéma, les morts sont grotesques. Dans la vie, elles sont plus timides, parfois à peine un signe, une grande faiblesse, une alarme, une ride de vent sur l'eau, et c'est fini. On se demande si l'on s'en est vraiment aperçu, on cherche les bouts de vie. Ils ne sont plus là. Ils sont au fond, parmi les souvenirs, dans la mémoire qui veille.

Aux funérailles d'Omer, Gilles Fortin, le curé, a la larme à l'œil. Il aimait Omer, lui aussi. Il a perdu son compagnon de gin et moi, mon complice de jeunesse. Parce qu'Omer, c'était de la jeunesse. De la jeunesse à peine un peu ridée et très attristée par la mort qu'il côtoyait quotidiennement. Mais Omer, c'était quand même ma jeunesse.

Le curé étouffe mal un sanglot. Je lui fais écho. Nos peines se répondent au-dessus de la mêlée. Mais je ne détiens pas le monopole de la tristesse. Tout le monde pleure. Bon-Pasteur-des-Laurentides au complet adorait son entrepreneur de pompes funèbres. C'était le meilleur homme de tous. Prêt à offrir un verre et même une bouteille au malheureux. Et surtout prêt à boire la bouteille avec lui, ce qui est infiniment mieux.



De retour à l'appartement, je mets Mozart très fort. Je suis seul. Je veux entendre le *Requiem*. Je prends un papier, un crayon, et je m'écris :

Omer, tu m'as appris qu'on a toujours quelque chose à apprendre sur soi.

C'est ce qui fait que la vie est une merveilleuse aventure.

Qu'on a toujours quelque chose à apprendre sur les humains.

C'est ce qui fait qu'il ne faut jamais avoir la prétention de posséder la vérité.

Des vérités il y en a des milliards dans la vie.

Des mensonges aussi.
Merci, grand-père.

Je dépose mon crayon. Je suis assez fier de moi. Roger Boily peut s'amener, je l'attends de pied ferme. Il ne me reste plus qu'à éventrer sa mallette. Je sais ce qu'elle contient.



Luc est surpris. Il me regarde, bouche bée. Moi, debout, très sûr de mes gestes, j'ai choisi d'être calme. Comme ceux qui n'ont plus rien à perdre. Luc aimerait comprendre ce qui se passe. Je dis :

— Roger, je te mets à la porte.

Boily se met à rire. Il adorait me moucher. Il tend la main pour me calmer.

— Vois-tu, Roger, je ne veux pas avoir de problème. D'un côté, tu es en train de bousiller mon année.

— Ça, c'est toi qui le dis.

Je le coupe. Je ne veux pas lui donner la chance de partir sur les mots et de me ridiculiser.

— Deuxièmement, j'en ai assez de ça.

Et, de ma poche, je sors un condom que je lance au milieu de la table. Il était rempli de poudre blanche, de cette poudre blanche que Roger revend avec tous les mystères de son personnage.

— Mais ce n'est pas tout. J'en ai assez de ça aussi.

Cette fois, c'est une liasse de billets que j'envoie atterrir près du condom.

— Avec ça, je suis capable de me payer bien des appartements. Puis des bien plus beaux qu'ici, O.K.

— Tant mieux. Et puis, laisse pas ton adresse.

Soudainement, Luc a peur.

— Tu ne vas pas le dénoncer à la police, hein ?

— Jamais. Mais si je retrouve ça devant moi, je mets le feu à l'argent et la poudre dans les toilettes.

Roger Boily relève la tête. Il veut se donner fière allure. Sa moustache est plus stalinienne que jamais. Il appelle un taxi et part, sa télé couleur et ses bagages sous le bras, et surtout sans nous saluer.



Deux jours plus tard, je travaille tranquillement à une dissertation de philo quand le téléphone sonne.

— Est-ce que je peux parler à Roger ?

Je reconnais Patricia.

— Il n'habite plus ici.

— C'est François ?

— Oui. Alias l'épais.

— Pourquoi l'épais ?

Quelques minutes plus tard, je comprends que j'ai été vraiment épais... oui, très épais le jour où j'ai cru les explications de Roger Boily.

La nouvelle lune

La première chose que Patricia a faite, en prenant possession de ma chambre, a été d'ouvrir la fenêtre pour faire entrer le chat qui miaulait sur le rebord. Le matou avait pris l'habitude de jouer la bête égarée qui cherche asile quelque part. Patricia n'arrêtait pas de sourire. Les chats ne sourient pas. Moi, j'observais. Je ne disais rien. Pour une des rares occasions de ma vie, je pouvais deviner ce qui allait se passer. Et je ne me suis pas trompé.

Une fois la fenêtre ouverte, les chats sont entrés un par un. Huit en tout. Des gris, des noirs, des blancs mouchetés, des café au lait. Il ne manquait qu'un chat à carreaux pour obtenir l'assortiment complet.

Les chats aiment bien prendre leurs aises. Il ne leur faut pas beaucoup de temps pour organiser un endroit à leur façon. Ceux-ci semblaient hésiter. Ils ne reconnaissaient plus l'appartement de Nathalie. Ils cherchaient. D'habitude, M. Crevier ne les laissait pas sortir à cette heure-là. Maintenant ils devaient se demander pourquoi le monde modifiait ainsi ses habitudes. En fait, les chats ne se posaient peut-être aucune question. C'est moi qui leur inventais des inquiétudes.

Quand M. Crevier a ouvert sa porte et s'est mis à crier :

— Ti-mine ! Ti-mine ! Ti-mine !

Les chats ont hésité. Pendant un moment, ils sont demeurés interdits, peut-être déchirés. Puis ils ont choisi de retourner à leur sécurité. Ils devinaient qu'ici nous n'avions que l'aventure à offrir. Ils avaient déjà été échaudés par l'affaire Nathalie. Et comme on dit : chat échaudé...

C'est vrai ! De notre côté, nous n'avons que l'aventure. Mais quelle aventure ! Pour la première fois depuis deux mois, elle prend une couleur que j'aime.

Bien sûr, Patricia a protesté.

— Je ne veux pas te voler ta chambre.

— Je te la donne.

Qu'est-ce que ça peut bien me faire de partager la chambre de Luc ? Depuis le départ de son cousin, Luc Robert a repris les manières du Luc Robert que je connais depuis des années. Un soir, il m'a même

regardé en plein dans les yeux et m'a dit :

— J'ai pensé à tout ça, Woody !

Que Luc pense était déjà un exploit en soi assez inquiétant. Et qu'il pense à tout ça, ce qui pouvait englober plusieurs choses à la fois, tenait de l'acrobatie. Première grande affirmation, Luc a déclaré :

— Entre Andréa et moi, c'est pris pour longtemps.

Il doit avoir raison. Malgré leurs ennuis, leurs accrochages, leurs contradictions, Luc et Andréa tiennent le coup. Parfois, ils ressemblent à un vieux couple. Moi, j'ai déjà rangé dans mes souvenirs mes poèmes les plus déchirants pour Anik Vincent, mes amours-balançoires avec Caroline Corbeil, même les jambes et les dents parfaites de Mélissa ne me disent plus rien. J'entre dans un autre monde, je respire la fin de l'automne.

Pour me convaincre ou, mieux, pour se convaincre lui-même, Luc Robert a répété :

— Oui, Woody. Andréa et moi, c'est pris pour longtemps. C'est pour ça que j'ai décidé de laisser mes cours.

Depuis septembre, il était clair que le cégep et Luc Robert ne faisaient pas bon ménage. Mais je n'imaginais pas la situation aussi catastrophique. Il faut dire que je ne m'étais pas beaucoup informé au sujet de ses études. Son cousin me causait assez de soucis. Mais Luc éprouvait de sérieuses difficultés. Il était en panne d'apprentissage.

— Je te le dis, Woody, c'est comme si plus rien ne voulait entrer dans ma cervelle. Au cégep, chaque fois qu'un prof ouvre la bouche, j'ai l'impression qu'il parle chinois ou qu'il radote. Je ne comprends rien. Je ne veux rien savoir. Je vais t'avouer une chose : dans ma tête, il y a juste Andréa. Je la sais loin et ça me tracasse. Ça me fait mal, François, tu ne peux pas savoir comment ça me fait mal.

Inutile de me faire un dessin, je savais ce qu'il pouvait ressentir. Je le lui ai dit. La chose a dû l'encourager. Et c'est certainement pour ça qu'il m'a fait part de ses décisions :

— Je lâche le cégep. Je continue à travailler au restaurant. La restauration, j'aime ça. L'an prochain ou dans deux ans, je vais m'inscrire à l'Institut d'hôtellerie.

« Dans deux ans, ai-je pensé, le temps qu'Andréa finisse son cégep. » Avec Luc, il y a plein de décisions que l'on peut prévoir cent ans à l'avance. Il fonctionne par à-coups... comme son ancienne moto, comme sa BMW. Mais elle, je ne m'attendais pas à ce qu'elle revienne à la surface.

— Et puis je vais remettre ma BM sur la route.

— Tu voulais la laisser dormir pour l'hiver.

— J'ai changé d'idée.

— Mais on est tout près du métro.

— Je sais, a avoué Luc. Le métro, c'est bien beau. Mais il ne se

rend pas encore jusqu'à Saint-Jérôme.

Et c'est ainsi que la vie à l'appartement a pris une nouvelle allure. Pour Luc, il devenait un pied-à-terre, comme disent les gens occupés. Le plus souvent, il venait y dormir l'après-midi avant de se rendre au restaurant. Le soir, il partait du restaurant et montait directement à Saint-Jérôme. J'aurais bien aimé savoir quand Andréa trouvait le temps de dormir. Elle devait être soulagée les soirs où la BMW tombait en panne. Ainsi, Luc a fréquemment dormi le long de l'autoroute des Laurentides. Je ne sais pas si sa BMW cancéreuse passera l'hiver. Ça ne me concerne pas. Le jour où Luc rejoindra trop facilement Andréa, sa vie n'aura plus de goût.

Oui, la vie a changé. Le ventre de Patricia grossit à vue d'œil. Elle travaille dans une agence où elle effectue toutes sortes d'enquêtes téléphoniques :

— Quel détectif utilisez-vous ?

Bien entendu, elle dérange les gens en les appelant aux moments les moins opportuns.

— Bonsoir, monsieur, nous aimerions savoir si vous êtes fumeur ?

— Non, je ne fume plus.

— Vous avez donc déjà fumé ?

— Oui. Mais j'ai arrêté.

— Est-ce à cause des avertissements sur les paquets de cigarettes, des publicités anti-tabagistes ou des...

— Non, c'est à cause du feu.

— À cause du feu ?

— Oui, du feu qui commence à prendre. J'ai une casserole sur le poêle, et ça colle, et je trouve vos questions imbéciles.

Bang ! Patricia se fait engueuler. Mais elle gagne des sous et, en attendant son bébé, elle trouve que ça reste un travail qui n'est pas trop éreintant.

Il suffit de trois gouttes de pluie pour qu'elle mette son chapeau d'Indiana Jones et qu'elle enfile son grand imperméable pour sortir. Elle aime marcher sous la pluie. C'est comme si elle avançait au milieu d'une musique.

— Tout à coup, sous la pluie, j'ai compris.

— Qu'est-ce que tu as compris, Patricia ?

Elle étale un grand rire. Elle aime rire pour tout et pour rien comme si la vie était parsemée de grosses blagues. C'est ce qui la garde en santé.

— J'ai compris que, chez nous, on avait décidé d'arranger ma vie. Bien oui, c'était simple. Ils s'imaginaient que, parce que j'étais enceinte, j'étais devenue toute faible. Et quelqu'un de faible, on peut plus facilement l'organiser. Tu comprends ?

Mais ils se trompaient. C'est avant, quand elle jouait la tête dure,

quand elle faisait crever le monde, qu'elle était faible et fragile. Maintenant, avec son bébé dans le ventre, Patricia est forte.

— Je sais mieux où je vais. En tout cas, je sais que je peux avancer pour quelqu'un.

Elle caresse son ventre comme si c'était un trésor qu'elle déballera bientôt.

— Les gens rient quand je dis que je vais chanter. Moi je sais que c'est possible.

Quand elle joue de la guitare, elle devient sourde. On dirait qu'elle se replie sur l'instrument et que ses bras ne lui appartiennent plus. Ils ressemblent à des serpents qui voyagent sur le manche et la boîte de résonance. Comme une sauterelle, elle reste repliée, sa tête touchant presque le bois. Dans son ventre, son bébé doit nager en pleine musique.

La vie a changé.

Les voyages de Luc me laissent seul dans notre chambre. S'il n'y avait pas une de ses chemises ou une paire de bas qui traîne de temps à autre, je jugerais qu'il n'existe plus. Ah oui ! Il y a aussi sa voix endormie et gueularde quand, mon avant-midi libre, j'écoute ma « maudite musique » tout en travaillant.

Là aussi, les choses ont changé. Je suis redevenu l'élève modèle que j'étais.



Luc et moi, nous n'avons presque jamais congé en même temps. C'est pourtant arrivé le premier mercredi de décembre. Nous avons invité mes parents à souper. Ils ont amené grand-mère dont Pauline doit continuellement s'occuper depuis la mort d'Omer.

Luc a joué son rôle de serveur à la perfection. J'ai fait le chef avec un peu moins de talent. Longtemps la bouteille de vin s'est impatientée. Omer n'était évidemment pas là pour lui faire honneur.

Ils me donnaient l'impression d'avoir vieilli de dix ans. Grand-mère n'avait plus la force de critiquer. Elle qui multipliait les remontrances à son mari, elle qui semblait toujours la plus solide, maintenant, elle n'avait plus personne sur qui se tenir. Vraiment Omer avait creusé un immense trou entre eux tous. Et je me suis dit que moi aussi j'avais peut-être vieilli de dix ans.

Et puis Patricia est entrée. Je n'avais jamais parlé d'elle à ma mère. Ils auraient pu mourir là. Comment avais-je pu leur cacher une chose pareille depuis aussi longtemps ?

Mais Patricia a éclaté de son grand rire et ils ont compris. Ils ont rajeuni de vingt ans d'un seul coup. Eux aussi, ils avaient soudainement le rire facile.



J'ai beaucoup moins ri deux semaines plus tard. Je dormais... assez mal, dois-je dire. Je m'étais endormi devant le vide le plus complet. Qu'est-ce que j'allais acheter à mes parents pour Noël ? Ils ont tout. Qu'est-ce qu'ils pouvaient encore désirer de la vie ? Je naviguais dans un cauchemar terrible. Dans le salon, je leur donnais un spectacle de magie. Je sortais de ma manche les choses les plus énormes : un bateau pour partir en croisière dans les îles grecques... un cerf-volant multicolore et inutile – un jeu de parchési... une cave à vin... un hydravion... des combinaisons d'astronautes unisexes... un sac de bonbons clairs. Quoi que je fasse, ma mère me répétait toujours :

— Tu fais ça pour rien, François. Tu en fais trop. Contente-toi donc de réussir tes études.

Et moi de m'ingénier à répondre :

— Je les réussis déjà. C'est pas un cadeau, ça.

— Ça y est, François !

Ma mère avait soudainement changé de voix. Elle avait emprunté celle de Patricia. Elle pouvait même imiter son grand rire nerveux en me répétant :

— Ça y est, François. Les eaux ont crevé.

— Quelles eaux ?

J'ai ouvert les yeux. Patricia me secouait. Elle avait déjà enfilé sa robe, son manteau. Elle avait même pris le temps de se coiffer. Elle était belle comme jamais. Je me suis redressé.

— Ça y est ?

Elle a fait oui de la tête en riant, ce qui était la réponse la plus parfaite qu'elle pouvait donner. J'ai voulu me dépêcher.

— Panique pas, François. Je vais t'attendre.

Comment ne pas paniquer quand on veut enfiler une paire de bas et qu'on n'en trouve pas deux de la même couleur ?

— Prends ton temps, je vais appeler le taxi.

Appeler le taxi. C'est moi qui voulais le faire. Mais je ne m'étais pas brossé les dents. Et je déteste parler au téléphone avec mon haleine du matin... disons, mon haleine du milieu de la nuit pour la circonstance.

Je me suis donc brossé les dents. J'ai boutonné ma chemise, mais les deux pans n'arrivaient pas à égalité. La nervosité et l'art de boutonner une chemise ne jouent pas toujours dans la même équipe.

Finalement nous sommes arrivés à l'hôpital et je n'étais pas trop mal en point. L'infirmière de service m'a d'abord pris pour le père. J'ai protesté, je n'aurais pas dû. J'ai eu l'impression qu'on me dévisageait comme on regarde un cocu ou un gars qui s'est fait jouer un sacré tour. Des idées tout à fait stupides vous traversent la cervelle quand

vous êtes nerveux.

À sept heures du matin, j'ai pu voir Napoléon. Moi, j'aurais bien aimé que Patricia l'appelle Jean-Sébastien, Wolfgang Amadeus ou Gustav, mais elle a balayé mes prénoms du revers de la main. Elle trouvait que Napoléon faisait plus... faisait plus... je ne me souviens pas quoi. Mais je sais qu'elle a une foutue tête dure et que Napoléon possède une voix à commander des armées et à ébranler les pyramides.



Souvent on se trompe. Il paraît qu'il faut apprendre à le faire avec élégance. Ainsi, la vie reste moins déchirante.

Luc a eu une idée de génie. Il a acheté quelques bouteilles de mousseux et a invité tout le voisinage à faire la connaissance de Napoléon. C'est ainsi que j'ai vu Nap se pelotonner voluptueusement entre les gros seins de Macha. Elle a regardé son ami. Je m'attendais à rencontrer un motard. Mais il est jeune, pas tellement beau, effroyablement maigre et déjà chauve. Macha avait le regard fiévreux quand elle lui a murmuré :

— J'ai hâte, moi aussi.

Le gars avait l'air gêné. Il nous a regardé, s'est touché le nez comme s'il avait voulu disparaître derrière sa main, et il a ajouté :

— Nous, c'est pour le mois de mai.

J'aurais aimé comprendre comment une fille peut avoir le goût de donner un enfant à un gars qui la bat. Plus tard, quand j'en ai parlé à Patricia, elle a éclaté de son grand rire.

— Où est-ce que tu as pris ça, commère ?

— Je l'ai entendue, la nuit.

— Tu as déjà entendu des chattes aussi ?

— Oui, mais, chez les chats, ce n'est pas pareil.

Je croyais tout savoir. Je me trompais. Macha est une chatte. Michel, son chauve, un matou. Un matou jaloux mais doux qui ne peut pas passer une heure à son bureau sans téléphoner. Et elle, elle attend son appel... un peu malheureuse mais ainsi confiante d'être aimée.

M. Crevier a offert un chat en peluche. Napoléon a immédiatement essayé de lui arracher un œil... pas à M. Crevier mais au chat. En fait, Napoléon tendait certainement les mains vers n'importe quoi. Cela a quand même fait rire notre voisin. Le bonhomme était en pied de bas. Il a pris un verre et a eu le temps de me dire qu'il aimait beaucoup la musique classique, lui aussi.

— Quand vous êtes là, je ne bouge pas de mon côté. J'écoute ce que vous faites jouer.

Ses chats l'appelaient. Il est parti bien vite. La propriétaire n'a pas

voulu monter. Je crois qu'elle a été surprise quand je lui ai descendu un verre de mousseux.

Puis la délégation de Bon-Pasteur-des-Laurentides s'est amenée. Grand-mère a trouvé que j'avais l'air fatigué... et que Napoléon me ressemblait. La nouvelle lune changeait la vie.

Ma mère a voulu me montrer comment changer les couches. Je le savais déjà. C'est même moi qui lui ai appris comment faire avec les nouvelles sortes de couches. Et puis grand-mère s'est mis à parler des lavages de couches de son époque héroïque. J'ai appris que mon père était un « pisse-minute ». Il ne passait pas une heure sans être mouillé jusqu'aux oreilles. Il est devenu rouge comme une tomate et les oreilles en feu.

Grand-mère riait. Pauline, ma mère, aussi. Mon père ne pouvait pas faire autrement que de les accompagner. Au fin fond de ma mémoire, j'ai même entendu Omer rigoler et s'étouffer dans son gin.

Finalement, c'est assez tard ce soir-là que Roger est venu faire son tour. Il avait attendu que tout le monde soit parti.

Il regardait son fils avec une certaine fierté. Je l'aurais étranglé. Je trouvais Patricia beaucoup trop gentille avec lui. Moi, j'avais les dents et les poings serrés. J'aurais espéré qu'elle l'engueule, ou n'importe quoi. Patricia demeurerait douce comme de la soie. À un moment donné, je me suis même demandé si elle ne lui chuchotait pas des choses.

Il s'est mis à étaler les trois quarts de ses connaissances sur Napoléon Bonaparte.

En sciences po, je ne sais pas si Napoléon a encore beaucoup d'importance, mais, dans ma vie, bébé Napoléon qui cherche à saisir n'importe quoi de ses petites mains tendues commence à en avoir joliment. Il m'a déjà tordu le nez deux ou trois fois, et je savais qu'il n'était pas né pour lâcher prise.

Roger a conclu son exposé sur un ton très assuré :

— Napoléon, c'est bien. Napoléon qui ?

Patricia a répondu :

— Napoléon D'Amour.

Roger Boily a ri niaiseusement.

— Avec un nom comme ça, il va réussir en n'importe quoi.

Confiante, Patricia lui a répondu :

— Il va réussir.

Je souhaite que Roger ait compris qu'il ne verra pas Napoléon très souvent.

Finale en petit matin majeur

La huitième merveille du monde est un éléphant. En tout cas, le cœur d'un éléphant rose qui bat à en sonner les trompettes. Mais les trompettes ne sont jamais bienvenues au milieu de la nuit. La nuit, Napoléon se met à chialer. Il chiale comme son père. Il pleure.

Patricia s'est trouvé un emploi dans un salon de bronzage. Pourquoi les gens choisissent-ils la nuit pour se faire bronzer ? Elle dit qu'elle changera d'horaire au printemps. En attendant, Napoléon mène ses guerres. Il est en pleine campagne d'hiver. Un biberon ne suffit pas toujours à le calmer pour deux ou trois heures. Alors, pour le faire dormir, je lui mets du Mozart. Luc, quand il est là, gueule un coup et se terre sous son oreiller en se lamentant à toutes les Andréa du monde. Napoléon adore Mozart. Il se console. Mais il ne ferme même pas les yeux. Par la fenêtre, il regarde comme moi la neige tomber sur la ville. On n'a pas besoin des jumelles d'Omer pour grossir l'avenir. On devine que, dans quelques heures à peine, le soleil va paraître par-dessus les toits.

Maintenant, je sais que je suis quelque part, j'avance doucement. Oh ! bien doucement... mais est-ce qu'on avance vraiment autrement ? J'avance. Je souhaite seulement que ce soit en direction du bonheur.

Luc grogne. Napoléon babille. La neige tombe. Le petit matin s'en vient. Mozart emplit l'appartement au complet.

Mozart, certains l'aiment, d'autres moins. Il faudra bien que je m'habitue à la chose. On dirait que la vie c'est comme ça. Que l'on naisse tarte ou raisin, on passe le reste de notre temps à vouloir devenir banane. Passionnément.

Saint-Lambert, 20 août 1989